

GREG
EGAN

Axiomatique

Science-Fiction

Le
Livre
de
Poche

GREG EGAN

Axiomatique

Traduit de l'anglais (Australie) par Sylvie Denis,
Francis Lustman, Quarante-Deux, Francis Valéry

Traductions harmonisées par Quarante-Deux



LE BÉLIAL'

Titre original :
AXIOMATIC

Greg Egan, 1995
Le Bélial' et Quarante-Deux, 2006,
pour la présente coédition.
ISBN : 978-2-253-08783-0

L'Assassin infini (*Étoiles vives* n° 8, le Bélial'/Orion, 2000)
Lumière des événements (inédit)
Eugène (inédit)
La Caresse (*Axiomatique*, DLM, 1997)
Sœurs de sang (inédit)
Axiomatique (*Axiomatique*, DLM, 1997)
Le Coffre-fort (*Axiomatique*, DLM, 1997)
Le Point de vue du plafond (inédit)
L'Enlèvement (inédit)
En apprenant à être moi (*Century XXI*, Encrage, 1995)
Les Douves (inédit)
La Marche (inédit)
Le P'tit-mignon (*Axiomatique*, DLM, 1997, sous le titre *Le Tout-P'tit*)
Vers les ténèbres (inédit)
Un amour approprié (sous le titre du volume éponyme *Baby brain*, ...Car rien n'a d'importance, 1994)
La Morale et le Virologue (inédit)
Plus près de toi (inédit)
Orbites instables dans la sphère des illusions (*Étoiles vives* n° 7, le Bélial'/Orion, 2000)

L'Assassin infini

*traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

Une chose est immuable : quand un mutant camé au S commence à brouiller la réalité, c'est toujours moi qu'ils envoient dans le vortex pour remettre les affaires en place.

Pourquoi ? Ils me disent que je suis stable. Fiable. Sûr. Après chaque compte rendu de mission, les psychologues de la Firme (de parfaits inconnus, toujours) secouent la tête d'étonnement à la lecture de leurs données, et me disent que je suis exactement la même personne que lorsque « je » suis entré.

Le nombre d'univers parallèles est un infini non dénombrable – infini comme les nombres réels, pas simplement comme les entiers – ce qui rend difficile la quantification de ces phénomènes en l'absence de définitions mathématiques élaborées mais, pour parler grossièrement, il semble que je sois inhabituellement invariant : plus semblable d'univers en univers que la plupart des gens. À quel point ? Dans combien d'univers ? Suffisamment pour être utile. Suffisamment pour faire le travail.

Comment la Firme l'a su, comment ils m'ont trouvé, on ne me l'a jamais dit. J'ai été recruté à l'âge de dix-neuf ans. Acheté. Entraîné. Endoctriné, je suppose. Je me demande parfois si ma stabilité a quelque chose à voir avec *moi-même* ; peut-être que la vraie constante est la manière dont on m'a préparé. Peut-être une infinité de personnes différentes, soumises au même traitement, en émergeraient-elles identiques. En ont émergé identiques. Je ne sais pas.

*
* *

Des détecteurs répartis sur l'ensemble du globe ont senti les légères prémisses du vortex, et en ont localisé le centre avec une précision de quelques kilomètres, mais c'est la détermination la plus précise que je peux espérer par ce biais. Toutes les versions de la Firme partagent librement leurs technologies entre elles, afin d'assurer une réponse uniformément optimale, mais même

dans le meilleur des mondes les détecteurs sont trop gros et trop fragiles pour qu'on les amène plus près afin d'obtenir une lecture plus précise.

Un hélicoptère me dépose dans le désert à la bordure méridionale du ghetto de Leightown. Je ne suis jamais venu ici auparavant mais les devantures condamnées et les blocs de tours grises qui se présentent me sont parfaitement familiers. Toutes les grandes villes du monde, dans tous les mondes que je connais, possèdent un endroit de ce type, engendré par une politique habituellement qualifiée de *répression à deux vitesses*. L'utilisation du S, comme sa possession, sont strictement illégales et la peine encourue dans la plupart des pays se résume – habituellement – à une exécution sommaire, mais ceux qui tiennent les rênes préfèrent que les utilisateurs soient concentrés dans des zones délimitées pour éviter le risque qu'ils soient éparpillés dans la communauté tout entière. De sorte que si vous êtes pris avec du S dans une banlieue bien propre vous vous retrouvez sur-le-champ avec un trou dans le crâne mais, ici, ça ne risque pas d'arriver. Ici, il n'y a pas de flics du tout.

Je me dirige vers le nord. Il est quatre heures du matin à peine passées mais la chaleur est effroyable et, dès que je sors de la zone tampon, les rues sont pleines de monde. Les gens vont et viennent entre boîtes de nuit, débits de boissons, prêteurs sur gages, maisons de jeu et bordels. L'énergie nécessaire à l'éclairage de nuit a été coupée dans cette partie de la ville, mais quelqu'un, dont le sens civique est développé, a remplacé les ampoules normales par des globes autonomes au tritium/phosphore qui répandent une lumière froide et pâle, comme du lait radioactif. Une idée reçue assez répandue, c'est que la plupart des adeptes du S ne font rien d'autre que rêver, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais c'est ridicule ; ils ont non seulement besoin de manger, de boire et de gagner leur vie comme tout le monde, mais n'ont de plus pour la plupart aucune envie de gaspiller la drogue sur une période où leurs *alter ego* sont eux-mêmes endormis.

Les services de renseignement disent qu'il y a une sorte de culte du vortex à Leightown, qui pourrait essayer d'interférer avec mon travail. J'ai été mis en garde contre de tels groupes

auparavant, mais il ne s'est jamais rien passé ; le moindre décalage de la réalité est en général suffisant pour faire disparaître une telle aberration. La Firme et les ghettos sont les réponses stables au S ; tout le reste semble hautement conditionnel. Néanmoins, je ne dois pas me laisser aller. Même si ces sectes ne peuvent pas avoir d'impact significatif sur l'ensemble de la mission, ils *ont* sans aucun doute tué des versions de moi-même dans le passé, et je ne veux pas que cela soit mon tour cette fois-ci. Je sais qu'un nombre infini de ces versions survivraient – certaines dont la seule différence avec moi serait *qu'ils auraient survécu*. Peut-être devrais-je donc rester complètement insensible à la pensée de la mort.

Mais ce n'est pas le cas.

Les costumiers m'ont habillé avec un soin scrupuleux : un tee-shirt holographique, souvenir de la tournée mondiale des Fat Single Mothers Must Die, le style correct de jeans, le modèle approprié de chaussures de jogging. Paradoxalement, les utilisateurs de S ont tendance à adhérer servilement à la mode « locale », par opposition à celle de leurs rêves ; peut-être cela émane-t-il d'une volonté de compartimenter leurs existences éveillées et endormies. Pour l'instant, je suis parfaitement camouflé, mais je ne m'attends pas à ce que cela dure ; quand le vortex prendra de la vitesse, qu'il enverra différentes parties du ghetto dans des lignes temporelles différentes, les changements de style constitueront un des repères les plus perceptibles. Si mes vêtements ne semblent pas déplacés sous peu, je saurai que je m'avance dans la mauvaise direction.

Un homme grand et chauve, avec un pouce humain racorni qui se balance au lobe de son oreille, me rentre dedans alors qu'il sort du bar en courant. Quand nous nous écartons l'un de l'autre, il se tourne vers moi en hurlant des insultes et des obscénités. Je réagis avec prudence ; il peut avoir des amis dans la foule et je n'ai pas de temps à perdre dans ce genre d'ennuis. Je n'envenime pas les choses en répondant mais je fais attention à paraître sûr de moi, sans avoir l'air arrogant ou méprisant. Cet acte d'équilibriste est payant. M'insulter impunément trente secondes satisfait apparemment sa fierté et il s'éloigne en ricanant.

Comme je continue, cependant, je ne peux m'empêcher de me demander combien de versions de moi-même ne s'en sont pas sorties si facilement.

J'accélère le pas pour compenser le retard.

Quelqu'un me rattrape et commence à marcher à mes côtés. « Hé, j'ai bien aimé la manière dont tu t'y es pris. Subtile. Manipulatrice. Pragmatique. Vingt sur vingt. » Une femme approchant la trentaine, avec des cheveux courts d'un bleu métallique.

« Dégage. Je ne suis pas intéressé.

— Par quoi ?

— Par quoi que ce soit. »

Elle secoue la tête. « Pas vrai. T'es nouveau par ici, et tu cherches quelque chose. Ou quelqu'un. Peut-être que je peux aider.

— Du balai, j'ai dit. »

Elle hausse les épaules et se laisse distancer mais m'appelle : « Tout chasseur a besoin d'un guide. Penses-y. »

*

* *

Quelques pâtés de maison plus loin, je tourne dans une petite rue sombre. Déserte, silencieuse ; puant les ordures à moitié brûlées, l'insecticide bon marché et la pisse. Et je jure que je le *sens* : dans les bâtiments obscurs et délabrés tout autour de moi, des gens rêvent sous l'effet du S.

Cela ne ressemble à aucune autre drogue. Les rêves au S ne sont ni surréalistes ni euphoriques. Ils ne ressemblent pas non plus à des voyages en simulateur : des fantaisies vides, des contes de fées absurdes pleins de richesses illimitées et d'indescriptible béatitude. Ce sont des rêves d'existences qui, littéralement, *auraient pu être vécues* par les rêveurs, aussi solides et plausibles que leur vie éveillée.

À une exception près : si le rêve tourne mal, le rêveur peut l'abandonner quand il veut, et en choisir un autre – sans avoir besoin de rêver qu'il prend du S, bien que cela soit déjà arrivé. Il ou elle peut se construire une seconde existence, dans laquelle

les erreurs ne sont pas irréversibles, les décisions ne sont pas irrévocables. Une vie sans échecs, sans impasses. Toutes les possibilités restent indéfiniment accessibles.

Le S accorde aux rêveurs le pouvoir de vivre par procuration dans n'importe quel univers parallèle dans lequel ils ont un *alter ego* – quelqu'un dont le cerveau a une physiologie suffisamment proche pour maintenir la résonance parasitaire du lien. Des études suggèrent qu'une correspondance génétique parfaite n'est pas nécessaire – mais pas suffisante non plus ; il semble que le développement lors de la petite enfance affecte également les structures neurales impliquées.

Pour la plupart des utilisateurs, la drogue ne fait rien de plus. Pour un sur cent mille, cependant, les rêves ne sont qu'un commencement. Dans leur troisième ou quatrième année de S, ils commencent à se déplacer *physiquement* d'univers en univers, et s'emploient à prendre la place des *alter ego* de leur choix.

Le problème, c'est que ce n'est jamais aussi simple qu'une infinité d'échanges directs entre toutes les versions de l'utilisateur mutant qui a acquis ce pouvoir et toutes les versions qu'ils convoitent. De telles transitions sont énergétiquement désavantageuses ; en pratique, chacun des rêveurs doit se déplacer petit à petit, de façon continue, en passant par tous les points intermédiaires. Mais ces « points » sont occupés par d'autres versions d'eux-mêmes ; c'est comme un mouvement dans une foule – ou un fluide. Ils doivent s'écouler dans le courant.

Au début, les *alter ego* qui ont développé le talent sont distribués de manière trop clairsemée pour avoir un effet quelconque. Plus tard, il semble y avoir une sorte de paralysie par symétrie ; tous les flux potentiels sont également possibles, y compris l'opposé exact de chacun d'eux. Tout s'annule réciproquement.

Les premières fois que la symétrie est brisée, il ne se produit en général rien d'autre qu'un bref frémissement, un glissement momentané, un tremblement d'univers presque imperceptible. Les détecteurs enregistrent ces événements, mais ne sont pas assez sensibles pour les localiser.

Finalement, une sorte de seuil critique est franchi. Des flux complexes et soutenus se développent : des courants immenses et enchevêtrés dont les topologies pathologiques sont de celles que seul un espace de dimension infinie peut contenir. De tels flux sont visqueux : les points voisins sont entraînés. C'est ça qui crée le vortex ; plus vous êtes près du mutant qui rêve, plus vous êtes entraîné rapidement d'univers en univers.

Comme des versions de plus en plus nombreuses du rêveur contribuent au flux, celui-ci prend de la vitesse – et plus il va vite, plus sa sphère d'influence croît.

La Firme n'en a évidemment rien à foutre que la réalité soit brouillée dans les ghettos. Mon travail est d'empêcher les effets de se répandre au-delà.

Je suis la ruelle jusqu'au sommet de la colline. Il y a une autre grand-rue à environ quatre cents mètres devant. Je trouve un coin abrité dans les décombres d'un bâtiment à moitié démolî, déplie une paire de jumelles et passe les cinq minutes suivantes à observer les piétons en contrebas. Toutes les dix ou quinze secondes, je remarque une infime modification : un vêtement qui se transforme ; une personne qui change soudainement de place, ou disparaît complètement, ou se matérialise en provenance de nulle part. Les jumelles sont intelligentes ; elles comptent le nombre d'événements qui se produisent dans leur champ de vision et calculent les coordonnées spatiales du point sur lequel elles sont braquées.

Je me tourne de cent quatre-vingts degrés et regarde la foule que j'ai traversée en venant. Le taux en est notablement inférieur, mais la même chose y est visible. Les passants ne remarquent bien sûr rien ; pour le moment, les gradients du vortex sont si insensibles que deux personnes à portée de vue l'une de l'autre dans une rue pleine de monde changeraient d'univers plus ou moins en même temps. Ce n'est qu'à une certaine distance que l'on peut percevoir les changements.

En fait, comme je me trouve plus près du centre du vortex que les gens qui sont au sud, la plupart des changements que je vois dans cette direction sont dus à mon propre taux de décalage. J'ai depuis longtemps laissé derrière moi l'univers de

mes employeurs les plus récents – mais je ne doute pas un seul instant que le poste vacant a été, et continuera d'être, rempli.

Je vais devoir faire une troisième observation pour déterminer la position, pas trop près de la ligne nord-sud qui joint les deux premiers points. Avec le temps, bien sûr, le centre va dériver, mais pas très rapidement ; le flux s'écoule entre les univers où les centres sont près les uns des autres, sa position est donc la dernière chose qui change.

Je me dirige vers le bas de la colline, en direction de l'ouest.

*
* *

De nouveau dans la foule et la lumière, j'attends un creux dans la circulation quand quelqu'un me tape sur l'épaule. Je me retourne, pour voir la même femme à la chevelure bleue qui m'a accosté auparavant. Je lui adresse un regard légèrement énervé mais n'ouvre pas la bouche ; je ne sais pas si une de ses versions a ou non rencontré une des miennes, et je ne veux pas aller à l'encontre de ses attentes. Maintenant, quelques-uns au moins des locaux doivent avoir repéré ce qui se passait – la simple écoute d'une station de radio extérieure bafouillant aléatoirement de chanson en chanson devrait constituer un signe suffisant – mais ce n'est pas mon intérêt de répandre la nouvelle.

« Je peux t'aider à la trouver, dit-elle.

— M'aider à trouver qui ?

— Je sais exactement où elle est. Tu n'as pas besoin de perdre ton temps en mesures et en triang...

— La ferme. Viens avec moi. »

Elle me suit, sans se plaindre, dans une allée toute proche. *Peut-être qu'on me tend une embuscade. Par la secte du vortex ?* Mais l'allée est déserte. Quand je suis certain que nous sommes seuls, je la pousse contre le mur et lui mets une arme sur la tempe. Elle ne crie pas, ne résiste pas ; elle est secouée mais je ne pense pas qu'elle soit surprise du traitement. Je la scanne à l'aide d'un imageur à résonance magnétique ; pas d'armes, pas de pièges, pas d'émetteurs.

« Pourquoi ne me dis-tu pas ce que tout cela signifie ? » dis-je. Je jurerais que personne n'a pu me voir sur la colline, mais peut-être a-t-elle aperçu une autre version de moi-même. Ça ne me ressemble pas de bousiller le travail, mais ça peut arriver.

Elle ferme les yeux un instant puis dit, presque calmement : « Je veux te faire gagner du temps, c'est tout. Je sais où se trouve la mutante. Je veux t'aider à la trouver aussi rapidement que possible.

— Pourquoi ?

— *Pourquoi* ? J'ai une *entreprise* ici, et je ne veux pas qu'elle soit perturbée. Tu te rends compte de la difficulté, pour reformer des contacts après le passage d'un vortex ? Qu'est-ce que tu crois ? Que je suis couverte par une assurance ? »

Je ne crois pas un mot de tout ça mais je ne vois aucune raison de ne pas faire comme si ; c'est probablement la manière la plus simple de traiter avec elle, à part lui brûler la cervelle. Je range l'arme et tire une carte de ma poche. « Montre-moi. »

Elle indique un bâtiment à environ deux kilomètres au nord-est de notre position. « Cinquième étage. Appartement 522.

— Comment le sais-tu ?

— Un de mes amis habite le bâtiment. Il a remarqué les effets juste avant minuit et m'a contactée. » Elle rit nerveusement « En fait, je ne connais pas ce type si bien que ça... mais je pense que la version qui m'a téléphoné sortait avec une autre moi-même.

— Pourquoi n'es-tu pas simplement partie en apprenant la nouvelle ? Enfui à une distance suffisante pour être à l'abri ? »

Elle secoue la tête avec véhémence. « Partir est la chose la pire qu'on puisse faire ; je me retrouverais encore plus déphasée. Je me moque du monde extérieur. Tu penses que ça me gêne que le gouvernement change, ou que les vedettes aient des noms différents ? C'est chez moi, ici. Si Leightown se décale, je suis mieux à me déplacer avec elle. Ou avec une partie.

— Et alors, comment m'as-tu trouvé ? »

Elle hausse les épaules. « Je savais que tu viendrais. Tout le monde sait au moins ça. Évidemment, je ne savais pas à quoi tu ressemblerais... mais je connais assez bien le coin et j'ai ouvert

l'œil pour repérer les inconnus. Il semble que j'aie eu de la chance. »

De la chance. Exactement. Certains de mes *alter ego* auront des versions de cette conversation, mais d'autres n'auront pas de discussion du tout. Un retard aléatoire supplémentaire. Je replie la carte. « Merci pour l'information. » Elle hoche la tête. « Quand tu veux. » Comme je m'éloigne, elle s'exclame : « *Chaque fois que tu veux.* »

*

* *

Je presse le pas un moment ; d'autres versions de moi-même doivent être en train de faire la même chose, pour compenser le temps perdu. Je ne peux pas m'attendre à conserver une synchronisation parfaite, mais la dispersion est un phénomène insidieux ; si je n'essayais pas au moins de la minimiser, je finirais par prendre tous les chemins imaginables vers le centre et y arriver sur une période de plusieurs jours.

Et bien que je puisse habituellement rattraper mon retard, je ne peux jamais complètement annuler les effets des disparités temporelles. Passant des temps différents à des distances différentes du centre, toutes mes versions ne sont pas uniformément décalées. Des modèles théoriques montrent que, sous certaines conditions, des lacunes peuvent apparaître ; je pourrais être coincé dans certaines parties du flux et évincé dans d'autres zones – un peu comme de prendre la moitié de tous les nombres entre 0 et 1, ce qui laisse un trou entre 0,5 et 1... et comprime une infinité dans une autre de même cardinal mais géométriquement deux fois plus petite. Pas une seule de mes versions n'aurait été détruite, et je n'existerais même pas deux fois dans le même univers, mais néanmoins une lacune aurait été créée.

Et pour ce qui est de me diriger tout droit vers le bâtiment où mon « indic » prétend que le mutant est en train de rêver, je ne suis pas tenté du tout. Que l'information soit ou non authentique, je doute très fort d'avoir reçu le tuyau dans plus qu'une portion insignifiante des univers entraînés dans le

vortex – techniquement, un ensemble de mesure nulle. Une action entreprise dans un ensemble d'univers aussi épars serait complètement inefficace, en termes de disruption du flux.

Si j'ai raison, alors évidemment rien de ce que je fais n'a d'importance ; si toutes les versions de moi-même qui ont reçu le tuyau se retiraient tout simplement du vortex, cela n'aurait aucun impact sur la mission. Un ensemble de mesure nulle ne manquerait à personne. Mais dans ce sens, mes actions, en tant qu'individu, n'ont *jamais* d'importance ; si je désertais, *et que j'étais le seul à le faire*, la perte serait infinitésimale. Le problème, c'est que je ne pourrais jamais savoir si j'étais le seul à agir.

Et à vrai dire, des versions de moi-même ont probablement déserté ; aussi stable que soit ma personnalité, il est difficile de croire qu'il n'y a *pas* de permutation quantique valide aboutissant à une telle action. Quels que soient les choix physiquement possibles, mes *alter ego* les ont tous faits – et continueront à les faire tous. Ma stabilité réside dans la distribution, et la densité relative, de tous ces embranchements – dans la forme d'une structure statique, préordonnée. Le libre arbitre est une rationalisation ; je ne peux m'empêcher de prendre toutes les bonnes décisions. Et toutes les mauvaises.

Mais je « préfère » – si j'accorde une signification à ce mot – ne pas penser comme ça trop souvent. La seule approche rationnelle, c'est de voir moi-même comme un agent libre parmi de nombreux autres, et de « m'efforcer » à la cohérence ; d'ignorer les raccourcis, de respecter les procédures, de « faire tout ce que je peux » pour concentrer ma présence.

Et pour ce qui est de m'inquiéter de mes *alter ego* qui désertent, qui échouent ou qui meurent, il existe une solution simple : je les renie. C'est moi qui définis mon identité comme je le désire. Je suis peut-être forcé d'accepter ma multiplicité mais c'est moi qui en trace les limites. « Je » suis ceux qui survivent et réussissent. Les autres sont quelqu'un d'autre.

J'atteins un poste d'observation convenable et refais le point pour la troisième fois. La vue commence à ressembler à un enregistrement vidéo d'une demi-heure modifié pour le

ramener à cinq minutes – sauf que l'intégralité de la scène ne change pas en même temps ; à l'exception de quelques couples fortement corrélés, différentes personnes disparaissent et apparaissent de manière indépendante, et subissent les blancs de leur propre montage individuel. Ils changent toujours tous d'univers plus ou moins ensemble, mais ce que ça signifie pour eux, en termes de localisation physique à un instant donné, est si complexe que ça pourrait aussi bien être aléatoire. Quelques personnes ne disparaissent pas du tout ; un homme flâne de manière constante au même coin de rue – bien que sa coupe de cheveux change, radicalement, au moins cinq fois.

La mesure faite, l'ordinateur des jumelles projette les coordonnées de la position estimée du centre. Il se trouve à environ soixante mètres du bâtiment que la femme à la chevelure bleue m'a indiqué ; tout à fait dans la marge d'erreur. Peut-être disait-elle la vérité – mais ça ne change rien. Je dois continuer à l'ignorer.

Comme je me dirige vers ma cible, je me demande si on ne m'a pas tendu un piège dans cette allée, après tout. Peut-être qu'on m'a donné l'emplacement du mutant dans une tentative délibérée de me distraire, de me diviser. Peut-être que la femme a lancé une pièce pour fractionner l'univers : pile un tuyau, face rien – ou qu'elle a jeté des dés et choisi dans une liste plus importante de stratégies.

Ce n'est qu'une théorie – mais c'est une idée réconfortante : si c'est tout ce que la Secte du Vortex est capable de faire pour protéger l'objet de leur dévotion, alors je n'ai rien à craindre de leur part.

*
* *

J'évite les artères les plus importantes, mais même dans les petites rues il est bientôt clair que le bruit s'est répandu. Les gens me dépassent en courant, certains hystériques, d'autres avec l'air grave ; certains vont les mains vides, d'autres traînent leurs possessions ; un homme fonce de porte en porte, jette des briques dans les fenêtres, réveille les occupants, leur crie la

nouvelle. Tout le monde ne se dirige pas dans la même direction ; la plupart fuient simplement le ghetto, tentent d'échapper au vortex, mais d'autres recherchent sans doute frénétiquement leurs amis, leur famille, leurs amants, dans l'espoir de les rejoindre avant qu'ils ne se soient transformés en étrangers. Je leur souhaite bonne chance.

Sauf dans la zone centrale du désastre, quelques rêveurs particulièrement accros ne bougeront pas. Le décalage n'est pas un problème pour eux ; ils peuvent atteindre leurs vies oniriques de n'importe où – c'est du moins ce qu'ils pensent. Certains risquent d'avoir un choc ; le vortex peut passer à travers des univers où il n'y a pas d'approvisionnement en S – où l'utilisateur mutant a un *alter ego* qui n'a même pas entendu parler de la drogue.

La vue que m'offre l'avenue longue et droite dans laquelle je tourne commence à prendre l'apparence du montage haché que produisaient les jumelles il y a juste un quart d'heure. Les gens vacillent, se décalent, disparaissent Personne ne reste en vue bien longtemps ; peu parcourent plus de dix ou vingt mètres avant de disparaître. Beaucoup tressaillent, trébuchent en courant, reculent aussi souvent devant le vide que devant des obstacles réels ; leur confiance dans la permanence du monde qui les entoure s'est désintégrée, à juste titre. Certains courent aveuglément la tête baissée et les bras tendus. La plupart sont suffisamment intelligents pour aller à pied, mais un grand nombre de voitures disloquées et abandonnées apparaissent et disparaissent sur la chaussée dans un effet stroboscopique. J'aperçois un véhicule en mouvement, mais seulement de manière fugitive.

Je ne me vois nulle part ; ça ne m'est jamais arrivé jusqu'à présent. Une dispersion aléatoire devrait me projeter en double dans un même univers, dans *certain*s univers – mais seulement dans un ensemble de mesure nulle. Jetez deux fléchettes idéales sur une cible, et la probabilité qu'elles atteignent deux fois le même point – le même *point* de dimension zéro – est nulle. Répétez l'expérience pour un nombre infini non dénombrable d'univers, et ça arrivera – mais seulement dans un ensemble de mesure nulle.

Les changements se font plus frénétiques avec la distance, et la masse confuse d'activité recule quelque peu au fur et à mesure que j'avance – un effet en partie dû à la simple résolution optique – mais je me dirige aussi vers des zones de gradient plus important de sorte que je gagne, lentement, sur le désordre. Je maintiens un pas mesuré, en prenant à la fois garde à l'apparition soudaine d'obstacles humains et aux variations du terrain.

Les piétons se font plus rares. La rue par elle-même perdure toujours, mais les bâtiments qui m'entourent commencent à se transformer en d'étranges chimères, composées de fragments mal assortis dans leurs diverses variantes, puis de structures complètement différentes apparaissant côté à côté. C'est comme de marcher à travers une machinerie en surchauffe réalisant des reproductions holographiques d'œuvres architecturales. Avant longtemps, la plupart de ces composites s'effondrent, déséquilibrés par des incohérences fatales dans la localisation des points de soutènement. Les chutes de pierre rendent le chemin dangereux ; je me fraye donc un chemin à travers les épaves de véhicules au milieu de la route. Il n'y a pratiquement plus de trafic maintenant, mais la simple navigation entre tous ces déchets métalliques « stationnaires » demande du temps. Les obstacles vont et viennent ; il est en général plus rapide d'attendre qu'ils disparaissent que de rebrousser chemin et de rechercher un autre passage. De temps à autre, je suis cerné de toutes parts, mais jamais pour longtemps.

Finalement, la plupart des bâtiments qui m'entourent semblent s'être effondrés, dans la majorité des univers, et je trouve un chemin relativement praticable près du bord de la rue. Aux alentours, on dirait qu'un tremblement de terre a aplani le ghetto. Quand je regarde derrière moi, vers l'extérieur du vortex, je ne vois rien qu'un brouillard gris de bâtiments génériques ; là-bas, les structures évoluent encore en bloc – ou à peu près et suffisamment pour qu'elles restent debout – mais je me décale tellement plus rapidement qu'eux que l'horizon s'est fondu en une amorphe exposition multiple d'un milliard de possibilités différentes.

Une figure humaine, tranchée en deux obliquement du crâne au bas-ventre, se matérialise devant moi, s'écroule puis disparaît. Mes tripes se nouent mais je tiens bon. Je sais que la même chose doit être en train d'arriver à d'autres moi-même – mais je déclare, je *définis*, que ce sont des étrangers qui meurent. Le gradient est maintenant si élevé que différentes parties du corps peuvent être attirées dans des univers différents, où les morceaux anatomiquement complémentaires n'ont aucune raison statistique valable d'être correctement alignés. Le taux auquel se produit cette dissociation fatale est cependant inexplicablement inférieur à ce que prédisent les calculs ; le corps humain défend d'une certaine manière son intégrité et se décale d'un bloc bien plus souvent que cela ne devrait. Le fondement physique de cette anomalie n'a pas encore été découvert – mais celui de la création par le cerveau humain de l'illusion d'une histoire unique, d'un sens du temps ou de l'identité à partir des embranchements et des éventails de possibilités multiples du super-espace s'est également montré insaisissable.

Le ciel devient lumineux, d'un étrange bleu gris qu'aucun ciel nuageux n'a jamais exhibé. Les rues elles-mêmes sont maintenant en état d'instabilité ; un pas sur deux ou trois apporte sa surprise – du bitume, de la maçonnerie brisée, du béton, du sable, tous à des niveaux légèrement différents – et, brièvement, une bande d'herbe desséchée. Un implant de navigation inertielle dans mon cerveau me guide à travers le chaos. Des nuages de poussière et de fumée vont et viennent, puis...

Un groupe d'appartements en blocs, dont la surface scintille mais sans montrer le moindre signe de désintégration. Les taux de décalage sont ici plus élevés que n'importe où, mais il existe un effet qui y fait contrepoids : les univers entre lesquels s'écoulent les flux sont contraints à se ressembler de plus en plus lorsque vous vous rapprochez du rêveur.

Le groupe de bâtiments est grossièrement symétrique, et l'immeuble central se distingue sans aucun doute. Aucun de mes autres moi-même ne manquerait d'avoir le même jugement ; je n'aurai donc pas besoin de me perdre en

contorsions mentales absurdes pour éviter d'agir en fonction de mon tuyau.

L'entrée de devant oscille, principalement entre trois possibilités. Je choisis la porte la plus à gauche ; une question de procédure, un standard que la Firme s'est arrangée pour propager entre elles-mêmes avant même mon recrutement. (Des instructions contradictoires ont sans aucun doute circulé pendant un moment, mais un schéma a dû finalement s'imposer car je n'ai jamais reçu d'instructions différentes.) Souvent, je souhaite pouvoir laisser (et/ou suivre) une trace quelconque, mais toute marque que je ferais serait inutile, balayée par le courant plus rapidement que ceux qu'elle serait censée guider. Je n'ai pas d'autre choix que de m'en remettre à la procédure pour minimiser ma dispersion.

Du foyer, je vois quatre cages d'escalier – toutes faites de marches converties en piles de débris chatoyants. Je m'avance dans celle qui se trouve la plus à gauche et regarde vers le haut ; la lumière matinale se répand par une variété de fenêtres possibles. L'espacement entre les grandes plaques de béton du plancher reste constant ; la différence d'énergie entre des structures aussi grandes dans des positions différentes leur confère plus de stabilité que toutes les formes spécifiques possibles d'escaliers. Des fissures doivent être en train de se développer et, avec le temps, même ce bâtiment succomberait sans aucun doute à ses contradictions – tuant le rêveur, univers après univers, et mettant fin au flux. Mais qui sait jusqu'où le vortex se serait alors déployé ?

Les explosifs que je transporte sont petits, mais plus qu'adéquats. Je pose une bombe dans l'escalier, déclenche oralement la séquence d'armement et m'enfuis en courant. Pendant que je me replie, je jette un coup d'œil en arrière à travers le foyer, mais dans la distance les détails entre les débris ne forment rien de plus qu'une masse indistincte. La bombe que j'ai posée a été projetée dans un autre univers, mais qu'il en existe une série infinie d'autres prêtes à la remplacer est une question de foi – et d'expérience.

Je heurte un mur là où se dressait une porte, recule, réessaie, passe. Alors que je cours pour traverser la rue, une

voiture se matérialise devant moi ; je l'esquive, me laisse tomber derrière elle et me couvre la tête.

Dix-huit. Dix-neuf. Vingt. Vingt et un. Vingt-deux ?

Pas un bruit. Je relève la tête. La voiture a disparu. Le bâtiment est toujours debout – et continue à scintiller.

Je me redresse, sidéré. Certaines bombes peuvent – doivent – avoir échoué... mais suffisamment ont dû exploser pour désorganiser le flux.

Qu'est-ce qui s'est donc passé ? Peut-être que le rêveur a survécu dans un fragment quelconque du flux, petit mais contigu, et s'est barricadé dans une boucle – dont je fais malheureusement partie. *Survécu comment ?* Les univers dans lesquels la bombe a explosé devraient avoir été répartis de manière aléatoire, uniforme, partout suffisamment dense pour accomplir le travail... mais peut-être qu'un effet bizarre de concentration a donné naissance à une lacune.

Ou peut-être que je me suis retrouvé extrait d'une partie du flux. Les conditions théoriques pour que cela advienne, cela m'a toujours frappé, sont bien trop particulières pour arriver réellement... mais si cela s'était *vraiment* passé ? Une zone de laquelle « je » serais absent, en aval de moi-même, aurait laissé un ensemble d'univers sans aucune bombe posée – qui se seraient ensuite écoulés et m'auraient rattrapé une fois que je me serais éloigné du bâtiment et que mon taux de décalage aurait baissé.

Je « retourne » à la cage d'escalier. Il n'y a pas de bombe qui n'aurait pas explosé, aucun signe qu'une version de moi-même soit passée par là. Je pose le dispositif de secours et me mets à courir. Cette fois-ci, je ne trouve pas d'abri dans la rue et m'aplatis simplement au sol.

Rien, encore une fois.

Je m'efforce de rester calme, de visualiser les possibilités. Si la zone sans explosifs n'avait pas complètement passé ma « zone d'absence » au moment de la détonation des premières bombes, alors j'aurais toujours été absent d'une partie du flux restant – permettant au phénomène de se renouveler à l'identique.

Je fixe le bâtiment intact, incrédule. *Je suis ceux qui réussissent. C'est la seule chose qui me définit.* Mais qui a

échoué, exactement ? Si j'étais absent d'une partie du flux, il n'y avait aucune version de moi-même pour échouer dans ces univers. Qui est à blâmer ? Qui renier ? Ceux qui ont réussi à poser la bombe mais « auraient dû » le faire dans d'autres univers ? *Fais-je partie de ceux-là* ? Je n'ai aucun moyen de le savoir.

Bon, et maintenant ? Quelle est la largeur de la lacune ? Quelle est sa proximité ? Combien de fois peut-elle me mettre en échec ?

Je dois continuer à tuer le rêveur, jusqu'à ce que je parvienne à mes fins.

*
* *

Je retourne à la cage d'escalier. Les étages sont séparés d'environ trois mètres. Pour monter, j'utilise un petit grappin relié à une courte corde ; il décoche, à l'aide d'un explosif, une pointe qui l'arrime dans le sol en béton. Une fois la corde déroulée, ses chances de finir en pièces détachées dans différents univers sont amplifiées ; il est essentiel de faire vite.

J'effectue une fouille systématique du premier étage, en suivant la procédure à la lettre, comme si je n'avais jamais entendu parler de la chambre 522. Une masse confuse de cloisons alternatives, un fantomatique ameublement spartiate, d'éphémères piles de possessions ternies. Lorsque j'ai fini, je fais une pause jusqu'à ce que l'horloge dans mon cerveau atteigne le prochain multiple de dix minutes. C'est une stratégie imparfaite – certains retardataires prendront plus que ça – mais cela resterait vrai, indépendamment du temps que j'attendrais.

Le deuxième étage est lui aussi désert. Mais un peu plus stable ; cela ne fait pas de doute que je me rapproche du cœur du vortex.

L'architecture du troisième étage est presque solide. Le quatrième pourrait paraître normal s'il n'y avait pas toutes ces bricoles abandonnées, scintillant dans les angles des pièces.

Le cinquième...

J'enfonce les portes, une à une, en descendant le couloir. 502. 504. 506. Je pensais que je serais tenté de quitter les rangs en arrivant si près, mais je trouve au contraire plus facile que jamais de faire les choses conformément à la procédure, en sachant que je n'aurai aucune possibilité de regroupement. 516. 518. 520.

Au fond de la chambre 522, une jeune femme est étendue sur un lit. Sa chevelure est un halo diaphane de possibilités, son vêtement une brume translucide, mais son corps semble solide et permanent, le point presque fixe autour duquel a tourné tout le chaos de la nuit.

J'entre dans la chambre, vise son crâne et fais feu. La balle se décale d'univers en univers avant de l'atteindre mais tuera une autre version, en aval. Je tire encore, et encore, en attendant qu'une balle d'un de mes frères assassins la frappe devant mes yeux – ou que le flux s'arrête, les rêveurs ne pouvant le maintenir, en raison de leur nombre réduit et de leur dispersion trop importante.

Ni l'un ni l'autre ne se produit.

« Tu as pris ton temps. »

Je me retourne. La femme à la chevelure bleue se tient dans l'embrasure de la porte. Je recharge mon arme ; elle ne fait aucun geste pour m'en empêcher. Mes mains tremblent. Je me retourne vers la rêveuse et la tue une douzaine de fois supplémentaires. La version qui se trouve devant moi reste intacte, le flux ne donne aucun signe d'affaiblissement.

Je recharge une fois de plus, et agite l'arme devant la femme à la chevelure bleue. « Merde ! Qu'est-ce que vous m'avez fait ? *Est-ce que je suis tout seul ?* Est-ce que vous avez massacré tous les autres ? » Mais c'est absurde – et si c'était vrai, comment pourrait-elle me voir ? Je ne serais pour chacune des versions d'elle-même qu'un clignotement fugace et imperceptible, rien de plus ; elle ne saurait même pas que je suis là.

Elle secoue la tête et dit avec douceur : « Nous n'avons massacré personne. Nous vous avons mis en correspondance avec une poussière de Cantor, voilà tout. Chacun de vous est toujours vivant – mais aucun ne peut arrêter le vortex. »

Une poussière de Cantor. Un ensemble fractal, infini non dénombrable mais de mesure nulle. Il n'y a pas *une* lacune, *une* « zone d'absence » ; il y en a un nombre infini, une série infinie de trous toujours plus petits, partout. Mais...

« Comment ? Vous m'avez tendu un piège, vous m'avez retenu en me faisant parler, mais comment avez-vous pu coordonner les retards ? Et calculer les effets ? Cela nécessiterait...

— Une puissance de calcul infinie ? Un nombre infini de personnes ? » Elle sourit légèrement. « Je suis un nombre infini de personnes. Toutes somnambules au S. Dans les rêves les unes des autres. Nous pouvons agir ensemble, en synchronisation, comme si nous ne faisions qu'une – ou bien indépendamment. Ou quelque chose d'intermédiaire, comme en ce moment : les versions de moi-même qui vous voient et vous entendent partagent à tout moment leurs données sensorielles avec le reste de moi-même. »

Je me retourne vers la rêveuse. « Pourquoi la défendre ? Elle n'obtiendra jamais ce qu'elle désire. Elle est en train de déchirer la ville, et elle n'atteindra même pas sa destination.

— Peut-être pas ici.

— *Pas ici* ? Elle traverse tous les univers dans lesquels elle vit ! Où d'autre ? »

La femme secoue la tête. « Qu'est-ce qui crée ces univers ? Des possibilités alternatives pour des processus physiques ordinaires. Mais ça ne s'arrête pas là ; la possibilité de se déplacer *entre* les univers a exactement le même effet. Le super-espace *lui-même* se ramifie en différentes versions, des versions contenant tous les flux possibles entre les univers. Et il peut y avoir des flux de niveaux supérieurs, entre ces versions du super-espace, de sorte que toute la structure bifurque de nouveau. Et ainsi de suite. »

Je ferme les yeux, noyé dans un vertige. Si cette ascension sans fin dans des infinités d'ordre supérieur était réelle...

« Quelque part, le rêveur triomphe toujours ? Quoi que je fasse ?

— Oui.

— Et quelque part, je gagne toujours ? Quelque part, vous n'avez pas réussi à me vaincre ?

— Effectivement. »

Qui suis-je ? Je suis ceux qui réussissent. Alors qui suis-je moi ? Je ne suis rien du tout. Un ensemble de mesure nulle.

Je lâche mon arme et fais trois pas vers la rêveuse. Mes vêtements, déjà en loques, se divisent entre les univers et tombent.

Je fais un pas de plus puis m'arrête sous le choc d'une chaleur soudaine. Mes cheveux, et les couches externes de ma peau, ont disparu ; je suis recouvert d'une fine pellicule de sang. Je remarque, pour la première fois, le sourire figé sur le visage de la rêveuse.

Et je me demande : dans combien d'ensembles infinis d'univers ferai-je un pas supplémentaire ? Et combien d'innombrables versions de moi-même tourneront au contraire les talons pour sortir de cette pièce ? *Qui suis-je exactement en train de sauver de la honte, alors que je vivrai et mourrai de toutes les manières possibles ?*

Moi-même.

Lumière des événements

*traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

La foule frénétique du déjeuner envahissait comme chaque jour la place Martin. Et moi, je dévisageais nerveusement tout le monde ; c'était presque le moment et je n'avais toujours pas aperçu Alison. *Une heure, vingt-sept minutes et quatorze secondes.* Aurais-je pu me tromper sur quelque chose d'aussi important ? Avec la conscience de l'erreur encore présente à l'esprit ? Cette connaissance ne pouvait cependant rien changer. Elle se refléterait bien sûr dans mon état d'âme et dans mes actions, mais le résultat net, en tenant compte de toutes les autres influences qui pourraient s'exercer, je le connaissais déjà : ce que j'écrirais, ce ne serait rien d'autre que ce que j'avais lu.

Je n'aurais pas dû m'inquiéter. Je regardai ma montre, et tandis que *1 h 27 min 13 s* cédait la place à *1 h 27 min 14 s*, quelqu'un me tapota l'épaule. Je me retournai, et c'était bien sûr Alison. Je ne l'avais jamais vue auparavant en chair et en os, mais je consacrerais bientôt un mois d'allocation en bande passante à renvoyer un cliché sous compression Barnsley.

J'hésitai, puis délivrai ma tirade, même si elle était exécrable : « Vous ici, quelle surprise. »

Elle sourit et je me sentis soudain transporté, ivre de bonheur – exactement comme je l'avais infiniment lu dans mon journal depuis la toute première fois où j'étais tombé sur cette entrée, alors que j'avais neuf ans. Et exactement comme je le décrirais nécessairement devant mon terminal ce soir. Mais, connaissance préalable mise à part, comment aurais-je pu ressentir autre chose que de l'euphorie ? J'avais enfin rencontré la femme avec laquelle j'allais passer mon existence. Nous avions cinquante-huit années à vivre ensemble, et nous nous aimions toujours jusqu'au bout.

« Alors, où déjeunons-nous ? »

Je fronçai légèrement les sourcils, me demandant si elle plaisantait et pourquoi je m'étais laissé moi-même dans l'incertitude. « Chez Fulvio, répondis-je en hésitant. N'as-tu pas... » Mais elle n'avait bien sûr aucune idée des détails

mineurs du repas ; le 14 décembre 2074, j'écrirais avec admiration : *A. se concentre sur les choses qui ont de l'importance ; elle ne se laisse jamais distraire par les futilités.*

« Oui, les plats vont arriver en retard, dis-je, ils vont complètement s'emmêler les pinceaux dans leurs commandes mais... »

Elle mit un doigt sur ses lèvres, puis se pencha en avant et m'embrassa. Il me fallut un moment pour me remettre du choc et ne pas rester là comme une statue, mais je lui rendis finalement son baiser.

Lorsque nous nous séparâmes, je bégayai stupidement : « Je ne savais pas... Je pensais que nous ne ferions que... Je...

— James, tu rougis. »

Elle avait raison. J'éclatai de rire, au comble de l'embarras. C'était absurde : d'ici une semaine, nous ferions l'amour et je connaissais déjà tous les détails... mais ce simple baiser inattendu me laissa confus et troublé.

« Allons, dit-elle, peut-être que les plats ne seront pas prêts à l'heure mais nous avons beaucoup de choses à nous dire en attendant. J'espère simplement que tu n'as pas tout lu d'avance ; sinon, tu vas t'ennuyer ferme. » Elle me prit la main et passa devant. Je suivis, toujours secoué. À mi-chemin du restaurant, je réussis finalement à articuler : « Tout à l'heure... tu savais que ça allait arriver ? »

Elle rit. « Non. Mais je ne me dis pas tout. J'aime les surprises, de temps à autre. Pas toi ? »

Son attitude décontractée me titilla. *Ne se laisse jamais distraire par les futilités.* Je luttai pour trouver mes mots. Je ne connaissais rien de toute cette conversation, et je n'avais jamais été très bon dans l'improvisation, à part pour les banalités.

« Aujourd'hui, c'est un jour important pour moi, déclarai-je. J'ai toujours pensé que j'en écrirais le compte rendu le plus précis, le plus *complet* possible. Par exemple, je vais enregistrer l'heure de notre rencontre à la seconde près. Je n'arrive pas à m'imaginer m'asseyant ce soir devant mon terminal *sans même mentionner* notre premier baiser. »

Elle me pressa la main, puis se rapprocha et chuchota, en jouant à la conspiratrice : « Et pourtant c'est ce que tu vas faire.

Tu le sais bien. Et moi aussi, de mon côté. Tu sais exactement ce que tu vas écrire et ce que tu vas omettre, et comme ça ce baiser va rester notre petit secret. »

*
* *

Francis Chen n'avait pas été le seul astronome à rechercher des galaxies à temporalité inversée ; mais il fut le premier à le faire depuis l'espace. Il balaya le ciel avec un petit instrument sur une orbite basse encombrée de débris, alors même que, pour tout travail sérieux, le terrain d'expérience s'était déplacé vers le vide (relativement) non pollué de la face cachée de la Lune. Depuis des décennies, certaines théories cosmologiques – hautement spéculatives – suggéraient qu'on pouvait avoir un aperçu de la future phase de contraction de l'univers, pendant laquelle toutes les flèches temporelles seraient – peut-être – inversées.

Chen porta un détecteur de lumière à saturation et rechercha une région du ciel qui le *désexposerait*, déchargeant les pixels pour obtenir une image reconnaissable. Les photons en provenance des galaxies ordinaires, recueillis par des télescopes standard, laissaient une marque sous la forme d'un motif de charge sur des réseaux de polymère électro-optique. Une galaxie à temporalité inversée ferait au contraire en sorte que le détecteur *perde* de la charge, émettant des photons qui quitteraient le télescope pour un long voyage vers l'univers futur. Un voyage qui se terminerait avec leur absorption par des étoiles dans des milliards d'années, contribuant ainsi de façon infinitésimale à la transformation de leurs processus nucléaires, de l'extinction vers la naissance.

L'annonce du succès de Chen rencontra un scepticisme quasiment unanime, avec juste raison puisqu'il refusait de divulguer les coordonnées de sa découverte. J'ai regardé l'enregistrement de son unique conférence de presse.

« Qu'est-ce qui se passerait si vous pointiez un détecteur *non chargé* vers ce truc ? avait demandé un journaliste perplexe.

— Ce n'est pas possible.

— Comment ça, pas possible ?

— Si vous pointez un détecteur vers une source de lumière ordinaire, il *finira* systématiquement chargé, à moins qu'il ne soit en panne. Il est totalement vain de dire : *je vais exposer ce détecteur à la lumière et il va se décharger*. C'est complètement absurde. Ça ne se produira pas, tout simplement.

— Oui, mais...

— Maintenant, inversez le sens du temps pour toute la scène. Si vous pointez un détecteur vers une source de lumière à temporalité inversée, il *commencera* systématiquement chargé.

— Mais si vous déchargez soigneusement l'engin avant de l'exposer, et que...

— Je suis désolé. Vous ne le ferez pas. *Vous ne le pourrez pas.* »

Peu de temps après, Chen choisit de se retirer dans l'anonymat. Son travail ayant été financé par le gouvernement, il s'était plié à ses exigences rigoureuses d'audit, de sorte que des copies de toutes ses notes existaient dans différentes archives. Il fallut presque cinq ans avant que quelqu'un ne prenne la peine de les exhumer – de nouveaux travaux théoriques avaient remis ses allégations à la mode – mais une fois les coordonnées enfin rendues publiques, il ne fallut que quelques jours pour que les résultats originaux soient confirmés par une douzaine de groupes différents.

La plupart des astronomes impliqués s'arrêtèrent là, mais trois personnes poussèrent plus loin, vers la conclusion logique.

Supposons qu'un astéroïde, à quelques centaines de millions de kilomètres, s'interpose entre la Terre et la galaxie de Chen. Dans le référentiel temporel de cette dernière, il y aurait un délai d'une demi-heure environ avant que l'occultation ne puisse être vue en orbite proche de la Terre – avant que les derniers photons à passer l'astéroïde n'arrivent. Comme notre référentiel temporel est orienté dans l'autre sens, le « délai » serait pour nous *négatif*. Nous pourrions penser que c'est le détecteur, et pas la galaxie, qui est la source des photons, mais celui-ci devrait quand même arrêter d'émettre une demi-heure *avant* que l'astéroïde ne traverse la ligne de visée, afin que les photons aient toujours un chemin dégagé jusqu'à leur

destination. Cause et effet. Le détecteur doit avoir une raison de perdre sa charge et d'émettre des photons, même si celle-ci se trouve dans le futur.

Remplacez l'astéroïde, incontrôlable autant qu'improbable, par un simple obturateur électronique. Repliez la ligne de visée à l'aide de miroirs, de manière à réduire l'expérience à des dimensions gérables et à vous permettre de placer l'obturateur et le détecteur côté à côté. Envoyez des signaux lumineux vers vous-même dans un miroir et vous obtenez un signal du passé. Faites de même avec la lumière provenant de la galaxie de Chen, et le signal vient du futur.

Hazard, Capaldi et Wu disposèrent en paire des miroirs spatiaux distants de quelques milliers de kilomètres. En utilisant des réflexions multiples, ils obtinrent un chemin optique de plus de deux secondes-lumière. À une extrémité de ce « retard », ils placèrent un télescope orienté vers la galaxie de Chen. À l'autre bout ils installèrent un détecteur. (L'« autre » du point de vue optique puisque, physiquement, il était abrité par le même satellite que le télescope.) Lors de leurs premières expériences, un obturateur monté sur le télescope se déclencha lors de la désintégration « imprévisible » d'un petit échantillon d'isotope radioactif.

La succession d'ouvertures et de fermetures de l'obturateur, et le taux de décharge du détecteur, étaient enregistrés par un ordinateur. On compara les deux ensembles de données et les motifs coïncidèrent, comme prévu. Sauf que, bien sûr, le détecteur commençait sa décharge deux secondes avant l'ouverture de l'obturateur, et cessait deux secondes avant sa fermeture.

Ils remplacèrent donc le déclenchement à isotope par un contrôle manuel, et essayèrent à tour de rôle de modifier l'immuable futur.

Dans un entretien qu'il avait accordé quelques mois plus tard, Hazard avait déclaré : « Au premier abord, on avait l'impression qu'il s'agissait d'une sorte de test pervers, sur le temps de réaction : au lieu de devoir appuyer sur un bouton vert dès que la lumière correspondante s'allumait, vous deviez essayer d'appuyer sur le rouge, et vice versa. Et au début, je

croyais vraiment que je n’”obéissais” au signal que parce que je n’arrivais pas à maîtriser suffisamment mes réflexes pour faire quelque chose d’aussi “difficile” que de le contredire. Rétrospectivement, je sais qu’il s’agissait d’une rationalisation, mais à l’époque j’y croyais vraiment. De sorte que nous demandâmes à l’ordinateur d’inverser les conventions... et bien sûr, ça ne changea rien. Dès que l’affichage annonçait que j’allais ouvrir l’obturateur – quelle que soit la manière dont l’annonce était faite – j’ouvrais l’obturateur.

— Et qu’est-ce que vous ressentiez ? *Que vous n’avez pas d’âme ? Que vous étiez un robot ? Un prisonnier de la fatalité ?*

— Non. Au début, je me sentais simplement... maladroit. Mal coordonné. Empoté au point de ne pas pouvoir appuyer sur le mauvais bouton en dépit de tous mes efforts. Et puis, après un moment, cela commença à me paraître tout à fait... normal. Je n’étais pas “forcé” d’ouvrir l’obturateur, je le faisais précisément quand j’en avais envie et j’observais les conséquences. Avant l’événement, c’est vrai, mais ça ne me semblait plus aussi important. Vouloir “ne pas l’ouvrir” alors que je savais déjà que je le ferais me semblait aussi absurde que de désirer modifier quelque chose dans le passé alors que je savais que c’était déjà arrivé. Est-ce que vous pensez que vous n’avez pas d’âme parce qu’il vous est impossible de réécrire l’histoire ?

— Non.

— C’était exactement la même chose. »

Il ne fut pas difficile d’étendre la portée de l’appareil. En faisant en sorte que le détecteur déclenche lui-même l’obturateur en une boucle de rétroaction, deux secondes pouvaient devenir quatre secondes, ou quatre heures, ou quatre jours. Ou quatre siècles, en théorie. Le vrai problème se situait au niveau de la bande passante. Occulter ou ne pas occulter la galaxie de Chen, c’était un seul bit d’information, et l’obturateur ne pouvait pas être actionné à une fréquence trop élevée, puisqu’il fallait presque une demi-seconde pour que le détecteur perde une charge suffisante pour annoncer sans équivoque une exposition dans le futur.

La bande passante reste de nos jours un problème, mais la génération actuelle des machines de Hazzard a des parcours

longs d'une centaine d'années-lumière, et des détecteurs composés de millions de pixels, dont chacun est suffisamment sensible pour être modulé à des niveaux de l'ordre du mégabaud. Les gouvernements et les principales sociétés utilisent la plus grande part de cette vaste capacité à des desseins qui restent obscurs, et ils en veulent toujours plus.

Chacun sur Terre reçoit néanmoins, à la naissance, une allocation de cent vingt-huit octets par jour. Avec les procédés de compression de données les plus efficaces, cela peut coder environ cent mots de texte. Pas assez pour décrire le futur en détail, mais suffisant pour un résumé des événements de la journée.

Cent mots par jour. Trois millions de mots pour une vie entière. Le dernier enregistrement de mon journal est arrivé en 2032, dix-huit ans avant ma naissance, un siècle avant ma mort. On enseigne l'histoire du prochain millénaire à l'école : la fin des famines et des maladies, des nationalismes et des génocides, de la pauvreté, de la bigoterie et de la superstition. C'est une ère glorieuse qui s'ouvre à nous.

Si nos descendants disent la vérité.

*
* *

Le mariage se déroula globalement comme je savais qu'il le ferait. Le témoin, Pria, avait le bras en écharpe à la suite d'une agression aux premières heures de la matinée. Cela nous avait bien fait rire, lors de notre première rencontre au lycée, dix ans auparavant.

« Et si j'évite de passer par cette allée ? avait-il dit en guise de plaisanterie.

— Alors il faudra que je te le casse moi-même, non ? Tu ne vas pas court-circuiter le jour de mon mariage ! »

Le *court-circuit* était un fantasme d'enfant, le sujet des ROMs de série Z pour public juvénile ; c'est ce qui vous arrivait quand vous grimaciez, quand vous transpiriez, quand vous serriez les dents et refusiez *absolument* de participer à un événement déplaisant dont vous connaissiez la survenance.

Dans les ROMs, le futur que vous vouliez éviter disparaissait par magie dans un univers parallèle, par la force de l'esprit et celle des arrangements scénaristiques. La consommation de la bonne marque de cola semblait également bien utile.

Dans la vie réelle, avec l'arrivée des machines de Hazzard, les taux de décès et de blessures dus à des crimes, des catastrophes naturelles, des accidents de transport ou du travail, ainsi que la fréquence d'un nombre certain de maladies, s'étaient brusquement effondrés. Mais ces événements n'étaient pas prédits, et donc paradoxalement « évités ». Ils devinrent, simplement et systématiquement, de plus en plus rares dans les rapports du futur – des rapports qui se révélèrent aussi fiables que ceux du passé.

Un reliquat de tragédies « apparemment évitables » subsistait néanmoins, et les personnes qui savaient qu'elles allaient y être impliquées réagissaient de différentes manières : certaines acceptaient leur destin de bonne grâce, d'autres recherchaient le confort (ou l'anesthésie) des religions somnambules, tandis que d'autres encore succombaient aux fantasmes des ROMs et, prenant leurs désirs pour des réalités, y allaient en hurlant et en se débattant.

Quand j'allai récupérer Pria à l'heure prévue, dans le service des urgences de l'hôpital Saint-Vincent, il n'était plus qu'une masse sanglante et frissonnante. Il avait le bras cassé, comme prévu. Mais il avait également été sodomisé avec une bouteille et on lui avait lacéré les bras et la poitrine. Je me tins, hébété, à son côté, m'étranglant au goût amer de toutes les plaisanteries stupides que j'avais faites et incapable de penser que ce n'était pas de ma faute. *J'allais lui mentir, j'allais me mentir à moi-même...*

Tandis qu'on le bourrait d'analgésiques et de tranquillisants, il dit : « Eh merde, James, je ne vais rien dire. Je ne vais pas raconter une telle atrocité et foutre une peur bleue à ce gamin. Et *toi non plus*, tu n'as pas intérêt. » J'approvai avec beaucoup de sérieux et jurai que je n'en ferais rien. C'était redondant, bien sûr, mais le pauvre délirait.

Et au moment de consigner les événements de la journée, je régurgitai consciencieusement le compte rendu enjoué de

l'agression de mon ami, que j'avais mémorisé bien avant même de le connaître.

Consciencieusement ? Ou simplement parce que la boucle était bouclée, parce que je n'avais pas d'autre choix que d'écrire ce que j'avais déjà lu ? Ou... les deux à la fois ? Attribuer des motivations est une drôle d'affaire, mais je suis certain que ce n'est pas nouveau. Connaître le futur ne veut pas dire que nous ayons été éliminés des équations qui structurent son émergence. Certains philosophes radotent encore sur « la perte du libre arbitre » (je suppose qu'ils ne peuvent pas s'en empêcher) mais je n'ai jamais trouvé de définition sensée de leur part : ce qu'ils pensaient que cette chose magique avait jamais été. Le futur a toujours été déterminé. Qu'est-ce qui pouvait avoir une influence sur les actions humaines, si ce n'était l'héritage et l'expérience passée – unique et complexe – de chacun ? *Qui nous sommes* décide de *ce que nous faisons*, et quelle « liberté » supplémentaire pourrait-on exiger ? Si le « choix » n'était pas fondé de façon absolue sur les causes et leurs effets, qu'est-ce qui déciderait du résultat ? Des impulsions parasites aléatoires et sans signification provenant du bruit quantique dans le cerveau ? (Une théorie populaire, avant qu'on ne montre que l'indétermination quantique n'était rien d'autre qu'un artefact de l'ancienne vision du monde, aux temps asymétriques.) Ou une invention mystique qu'on appellera *âme*... Mais alors, qu'est-ce qui gouvernait au juste le comportement de cette *âme* ? Les lois de la métaphysique, tout aussi problématiques que celles de la neurophysiologie.

Je suis convaincu que nous n'avons rien perdu. Nous avons au contraire acquis la seule liberté qui nous ait jamais manqué : *qui nous sommes* est maintenant déterminé par le futur, autant que par le passé. Nos existences résonnent comme des cordes pincées, des ondes stationnaires formées par la collision de l'information qui s'écoule en un mouvement temporel de va-et-vient.

De l'information... et de la désinformation.

Alison regarda ce que j'avais tapé par-dessus mon épaule. « C'est une plaisanterie ? » s'exclama-t-elle.

Je lui répondis en appuyant sur la touche VÉRIFICATION – une fonctionnalité tout à fait superflue, ce qui n'avait pourtant jamais empêché les gens de s'en servir. Le texte que je venais d'entrer correspondait exactement à celui que j'avais reçu. (On a parlé de l'automatisation complète du processus, de la transmission de ce qui *doit* être envoyé, sans la moindre intervention humaine. Mais personne ne l'a encore fait ; c'est donc peut-être impossible.)

Je pressai la touche ENREGISTRER, provoquant ainsi la gravure de mon compte rendu quotidien sur la puce qui serait transmise peu après mon décès, puis répondis, bêtement (et inévitablement) : « Et si je l'avais prévenu ? »

Elle secoua la tête. « Eh bien tu l'aurais prévenu. Ce serait quand même arrivé.

— Peut-être pas. Pourquoi la vie ne pourrait-elle se révéler meilleure que ce qu'en dit le journal, au lieu de toujours être pire ? Pourquoi n'est-il pas possible que j'aie tout inventé, et qu'il n'ait pas été agressé ?

— Parce que ça n'a pas été le cas. »

Je restai assis à mon bureau, à contempler les mots que je ne pouvais pas reprendre, *que je n'aurais jamais pu reprendre*. Mais mes mensonges étaient ceux que j'avais promis de raconter. J'avais fait ce qu'il fallait, n'est-ce pas ? J'avais su depuis des années ce que je « choisirais » d'écrire, mais ça n'avait pas changé le fait que les mots avaient été déterminés, non par la « fatalité », non par le « destin », mais par *qui j'étais*.

J'éteignis le terminal, me levai et commençai à me déshabiller. Alison se dirigea vers la salle de bains. Je l'appelai : « Est-ce que nous faisons l'amour, ce soir, ou pas ? Je n'en parle jamais. »

Elle se mit à rire : « Ne me demande pas à moi, James. C'est toi qui insistes pour suivre ce genre de choses. »

Je m'assis sur le lit, décontenancé. C'était notre nuit de noces, après tout. Je pouvais sûrement lire entre les lignes.

Mais je n'ai jamais été très bon dans l'improvisation.

*

* *

Les élections fédérales australiennes de 2077 furent les plus serrées en cinquante ans, et cette situation allait se maintenir pendant presque un siècle. Une douzaine d'indépendants, y compris trois membres d'un nouveau culte de l'ignorance dénommé « Dieu Détourne Son Regard », détenaient la clé de l'équilibre du pouvoir, mais des arrangements destinés à assurer la stabilité du gouvernement avaient été concoctés à l'avance, qui survivraient au mandat quadriennal.

Et logiquement, du moins je le suppose, la campagne fut aussi l'une des plus animées de l'histoire récente, ou de l'anticipation à court terme. Le futur chef de l'opposition ne se lassait jamais d'énumérer les promesses que le nouveau Premier Ministre ne tiendrait pas ; celle-ci contre-attaquait en citant les statistiques découlant de la situation désastreuse qu'il provoquerait en tant que ministre des Finances, vers le milieu des années quatre-vingt (Les économistes débattaient encore des causes de cette récession imminente ; la plupart affirmaient qu'il s'agissait d'un « prélude essentiel » à la prospérité des années quatre-vingt-dix et que Le Marché, dans sa sagesse infinie et pantemporelle, choisirait/avait choisi le meilleur de tous les futurs possibles. Personnellement, j'y vois comme une preuve que la prescience même n'est pas un remède à l'incompétence.)

Je me suis souvent demandé ce que ressentaient les politiciens en articulant des paroles qu'ils savaient devoir prononcer, et ce depuis la première fois où leurs parents leur avaient montré les ROMs de l'histoire du futur et leur avaient expliqué ce qui allait se passer. Aucune personne ordinaire n'avait les moyens de s'offrir la bande passante nécessaire à l'envoi de films animés ; seuls ceux qui faisaient l'actualité étaient confrontés à des enregistrements aussi détaillés de leurs existences ne laissant aucune place à l'ambiguïté ou à l'euphémisme. Les caméras *pouvaient*, bien sûr, mentir – frauder avec une vidéo numérique était la chose la plus facile du monde – mais la plupart du temps ce n'était pas le cas. Ça ne me surprenait pas que les gens fassent des discours électoraux (apparemment) enflammés dont ils savaient pourtant qu'ils ne

les mèneraient nulle part. J'avais lu suffisamment d'histoire du passé pour me rendre compte que c'était déjà le cas avant. Mais j'aurais aimé découvrir ce qui se passait dans leurs têtes tandis qu'ils menaient en play-back leurs interviews et leurs débats, les questions parlementaires et les conférences du parti, le tout enregistré avec perfection en haute résolution holographique pour l'antérité. Avec chaque syllabe, chaque geste connus d'avance, se sentaient-ils réduits à l'état de marionnettes tressautantes ? (Si c'était le cas, ce n'était peut-être pas non plus une nouveauté.) Ou le cours paisible de la rationalisation était-il toujours aussi efficace ? Après tout, quand je remplissais mon journal chaque soir, j'étais constraint tout aussi étroitement, mais je pouvais – presque toujours – trouver une bonne raison pour écrire ce que je savais avoir écrit.

Lisa faisait partie de l'équipe de campagne d'un candidat local qui était sur le point d'être élu. Je fis sa connaissance quinze jours avant l'élection, lors d'un dîner destiné à lever des fonds. Je n'avais à ce moment pas eu le moindre contact avec le candidat, mais à la fin du siècle – époque à laquelle son parti reviendrait aux commandes avec une majorité confortable – je dirigerais une société d'ingénierie qui remporterait plusieurs contrats importants avec des États de la même couleur politique. J'avais gardé une certaine discrétion dans ma description des antécédents de cette manne, mais mes relevés de banque mentionnaient les transactions six mois à l'avance, et j'effectuai comme prévu la généreuse donation. En fait, j'avais été un peu choqué à la vue du document, mais j'avais eu le temps de me faire à cette idée, et ce qui était *de facto* un pot-de-vin ne me semblait plus si scandaleusement déplacé.

La soirée fut mortellement ennuyeuse (je la décrirais un peu plus tard comme « supportable ») mais, tandis que les invités s'égaillaient dans la nuit, Lisa était apparue à mes côtés en déclarant de façon détachée : « On dirait bien que vous et moi allons partager un taxi. »

Je restai silencieusement assis à côté d'elle, tandis que le véhicule robotisé nous menait en douceur vers son appartement. Alison passait le week-end avec une vieille amie d'école, dont la mère mourrait dans la nuit. Je savais que je ne

la tromperais pas. J'aimais ma femme ; je l'aimerais toujours. *Ou du moins, c'est ce que je prétendrais toujours.* Ça n'était pas une preuve suffisante, mais je ne pouvais pas croire que je me cacherais un tel secret toute ma vie.

Quand le taxi fit halte, je demandai : « Et maintenant ? Vous m'invitez à prendre un café ? Et je refuse poliment ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit-elle. Ce week-end est un mystère total pour moi. »

L'ascenseur était cassé ; un panonceau de la maintenance de l'immeuble affichait : HORS D'USAGE JUSQU'AU 02.03.78 À 11 h 06. Je suivis Lisa sur douze étages, en m'inventant des excuses tout au long : *j'étais en train de me prouver que j'étais libre, que je pouvais faire preuve de spontanéité. Je démontrais que ma vie était plus qu'une suite d'événements fossilisés dans le temps.* Mais en réalité, je ne m'étais jamais senti pris au piège de ma connaissance du futur, je n'avais jamais éprouvé le besoin de me leurrer sur mes possibilités de vivre une vie autre que la mienne. L'idée même d'une liaison inconnue me remplissait de panique et me donnait le vertige. Les pieux mensonges sans importance que j'avais déjà couchés par écrit me dérangeaient suffisamment – mais s'il pouvait arriver *n'importe quoi* dans les interstices qui séparaient les mots, je ne savais alors plus qui j'étais, ou qui je pouvais devenir. Toute mon existence s'enfonçait dans des sables mouvants.

Je tremblais tandis que nous nous déshabillions l'un l'autre.

« Pourquoi sommes-nous en train de faire ça ?

— Parce nous en avons la possibilité.

— Est-ce que vous me connaissez ? Est-ce que vous allez écrire quelque chose à mon propos ? À *notre* propos ? »

Elle secoua la tête. « Non.

— Mais... combien de temps cela va-t-il durer ? *Il faut que je sache.* Une nuit ? Un mois ? Un an ? Comment cela va-t-il se terminer ? » J'étais en train de perdre l'esprit : comment pouvais-je aborder une telle situation *alors que je ne savais même pas comment ça allait se terminer* ?

Elle éclata de rire. « Ce n'est pas à moi qu'il faut demander. Allez-voir dans votre propre journal, si c'est si important pour vous. »

Je ne pouvais pas m'en tenir là, je ne pouvais pas me taire. « Vous devez avoir écrit quelque chose. Vous saviez que nous partagerions ce taxi.

— Non. J'ai juste dit ça comme ça.

— Vous... » Je la regardai fixement.

« Ça s'est réalisé, finalement. Que dites-vous de ça ? »

Elle soupira, glissa sa main le long de ma colonne vertébrale et m'attira sur le lit. Dans les sables mouvants.

« Est-ce que nous... »

Elle me bâillonna de la main.

« Plus de questions. Je ne tiens pas de journal. Je ne sais rien sur rien. »

*

* *

Mentir à Alison était facile. J'étais presque certain de le faire en toute impunité. Me mentir à moi-même fut encore plus simple. Remplir mon journal devint une formalité, un rituel sans signification ; je regardais à peine les mots que j'écrivais. Quand j'y faisais attention, j'avais du mal à garder mon sérieux : au milieu des euphémismes et des omissions mensongères ou simplement dues à la paresse, se dissimulaient des passages d'une ironie délibérée qui m'avait échappé pendant des années, mais que je pouvais enfin apprécier à leur juste valeur. Certains de mes hymnes à la félicité conjugale paraissaient « dangereusement » maladroits. J'avais du mal à croire que je n'en avais jamais perçu les sous-entendus. *Et pourtant c'était le cas.* Il n'y avait aucun « risque » que je me coupe ; j'étais « libre » d'être aussi sarcastique que je « choisissais » de l'être.

Pas plus, pas moins.

Les cultes de l'ignorance disent que la connaissance de l'avenir nous prive de nos âmes, que la perte de notre faculté de choisir entre le bien et le mal nous dépouille de notre humanité. Pour eux, les gens ordinaires sont au sens littéral des morts vivants, des marionnettes de chair, des zombies. Les somnambules croient plus ou moins la même chose mais, plutôt que d'y voir une tragédie de dimensions apocalyptiques, se

rallient à l'idée avec un enthousiasme naïf. Ils y voient un épilogue miséricordieux à la responsabilité, à la culpabilité et à l'inquiétude, aux aspirations et aux échecs. Une descente vers l'inanimé, la dissolution de nos âmes en une grande bouillie spirituelle cosmique, tandis que nos corps restent là et miment les gestes machinalement.

Pour moi, cependant, la connaissance du futur – ou la croyance en cette connaissance – ne m'avait jamais donné l'impression d'être un somnambule, un zombie dans une transe inconsciente et amorphe. Je pensais au contraire contrôler mon existence. C'était bien *une personne* qui tenait la barre durant des décennies, qui raboutait les fils et donnait une signification à l'ensemble. Comment cette unité pouvait-elle faire de moi moins qu'un homme ? Tout ce que je faisais découlait de qui j'étais : qui j'avais été et qui je serais.

Ce n'est que lorsque j'eus tout réduit en lambeaux avec mes mensonges que j'eus le sentiment d'être un automate sans âme.

*

* *

Une fois sortis de l'école, la plupart des gens ne font plus attention à l'histoire, passée ou future, et encore moins à la zone grise qui sépare les deux, celle qu'on avait l'habitude d'appeler les « actualités ». Les journalistes continuent de rassembler des informations et les éparpillent à travers le temps, mais il ne fait aucun doute qu'ils font maintenant un travail bien différent de celui qui était le leur avant Hazzard, quand le direct ou la dernière dépêche présentaient une importance peut-être fugace mais néanmoins réelle. La profession n'avait pas complètement disparu ; c'est comme si l'on avait atteint une sorte d'équilibre entre l'apathie et la curiosité, et si la quantité d'information en provenance du futur diminuait, un effort supplémentaire « serait » déployé pour en rassembler et en renvoyer vers le passé. Quelle peut être la validité de tels arguments – avec ce qu'ils impliquent de dynamisme, de mondes alternatifs hypothétiques victimes de leurs incohérences internes –, je n'en sais rien mais il est indéniable que cet équilibre existe. Nous

apprenons juste ce qu'il faut pour nous empêcher de vouloir en savoir plus.

Le 8 juillet 2079, quand les troupes chinoises avaient envahi le Cachemire – pour « stabiliser la région » en annihilant les voies d'approvisionnement vers leurs propres séparatistes – j'y fis à peine attention. Je savais que les Nations Unies remettraient de l'ordre avec un doigté remarquable. Cela faisait plusieurs décennies que les historiens faisaient l'éloge du Secrétaire Général et de la manière dont elle avait résolu diplomatiquement la crise. L'Académie Nobel, plutôt conservatrice, avait fait preuve d'une rare audace en lui attribuant le Prix Nobel de la Paix avec trois ans d'avance sur les efforts qui le lui vaudraient. Je ne me rappelais pas bien les détails, et appela donc à l'écran *le Livre de l'année*. Les troupes seraient reparties le 3 août, avec des pertes peu importantes. Dûment réconforté, je repris le cours de ma vie.

Les premières rumeurs me parvinrent par Pria, qui s'était mis à sonder les innombrables réseaux de communication clandestins. Ragots et calomnies, à l'usage des fêlés de l'informatique ; un passe-temps pas bien méchant, mais j'avais toujours été amusé par la prétention des participants, ces soi-disant « branchés » du village global, leurs doigts palpant le pouls de la planète. Qui avait besoin d'être câblé au *présent*, alors que passé et futur pouvaient être scrutés à loisir ? Qui avait besoin des dernières rumeurs non corroborées alors qu'une version posée et réfléchie des événements, une version ayant résisté à l'épreuve du temps pouvait être obtenue au même moment, si ce n'était pas plus tôt ?

De sorte que quand Pria m'annonça solennellement qu'une guerre à grande échelle avait éclaté au Cachemire et que les gens étaient massacrés par milliers, je lui répondis : « C'est ça. Et Maura a eu le Nobel en récompense d'un génocide. »

Il haussa les épaules. « As-tu déjà entendu parler de Henry Kissinger ? » Je dus admettre que non.

*

* *

Je mentionnai l'histoire à Lisa en termes désobligeants, certain qu'elle en rirait avec moi. Elle se retourna pour me faire face et dit : « Il a raison. »

Je ne savais pas s'il fallait que je morde à l'hameçon ; elle avait un sens de l'humour un peu particulier et aurait pu vouloir me taquiner. « C'est impossible, dis-je finalement, j'ai vérifié. Les rapports historiques sont tous unanimes... »

Elle parut réellement surprise, avant que son expression ne vire à la pitié. Elle n'avait jamais eu une trop haute opinion de moi mais je ne pense pas qu'elle m'ait jamais cru à ce point naïf.

« Ce sont toujours les vainqueurs qui écrivent l'“histoire”, James. Pourquoi cela changerait-il dans le futur ? Crois-moi, c'est vraiment en train de se passer.

— Comment le sais-tu ? » C'était une question stupide : son patron était de tous les comités de relations extérieures, et serait Ministre la prochaine fois que le parti reviendrait au pouvoir. S'il n'avait pas accès aux renseignements dans son poste actuel, il l'obtiendrait plus tard.

Elle ajouta : « Nous participons au financement, bien sûr. De même que l'Europe, le Japon et les États-Unis. Grâce à l'embargo qui a suivi les émeutes de Hong-Kong, les Chinois n'ont pas de drones militaires ; ils envoient des soldats humains avec des équipements obsolètes pour affronter ce qui se fait de mieux en matière de robots vietnamiens. Quatre cent mille soldats et cent mille civils vont mourir – pendant que les Alliés restent assis à Berlin à jouer à leurs jeux vidéo solipsistes. »

Je fixai l'obscurité, derrière elle, abasourdi et incrédule. « Mais pourquoi ? Pourquoi ces problèmes n'ont-ils pas été résolus, désamorcés à temps ? »

Elle se renfrogna. « Comment ? En les *court-circuitant*, tu veux dire ? En les évitant alors qu'ils sont connus ?

— Non, mais... si tout le monde avait su la vérité, si elle n'avait pas été dissimulée...

— Alors quoi ? Si les gens avaient su que cela arriverait, *cela ne serait pas arrivé* ? Ne fais pas l'enfant. C'est *en train* d'arriver, ça va *continuer* à arriver, et il n'y a rien d'autre à ajouter. »

Je sortis du lit et commençai à m'habiller. Je n'avais pourtant aucune raison de me presser pour rentrer chez moi, puisqu'Alison savait tout. Apparemment, elle avait su dès son enfance que son mari s'avérerait être un salaud.

Un demi-million de personnes massacrées. Ce n'était pas la fatalité, ni le destin – il n'y avait pas de Volonté de Dieu, pas de Sens de l'Histoire pour nous absoudre. Cela venait de *ce que nous étions* : des mensonges que nous avions racontés, et continueraient de raconter. Un demi-million de personnes massacrées dans les interstices entre les mots.

Je vomis sur le tapis, puis nettoyai en chancelant, pris de vertige. Lisa me regardait tristement.

« Tu ne reviendras pas, n'est-ce pas ? »

Je ris faiblement. « Comment diable le saurais-je ?

« Non, tu ne reviendras pas.

— Je croyais que tu ne tenais pas de journal.

— Je n'en tiens pas. »

Et je compris enfin pourquoi.

*

* *

Alison se réveilla quand j'allumai le terminal et dit d'un air endormi, sans rancœur : « Qu'est-ce qui est si pressé, James ? Si tu t'es masturbé en pensant à cette nuit depuis que tu as douze ans, tu t'en souviendras sûrement encore demain matin. »

Je l'ignorai. Elle finit par se lever et vint regarder par-dessus mon épaule.

« C'est vrai ? »

J'acquiesçai.

« Et tu le savais depuis toujours ? Tu vas envoyer ça ? »

Je haussai les épaules et pressai la touche VÉRIFICATION. Une fenêtre apparut sur l'écran : 95 MOTS, 95 ERREURS.

Je restai là à fixer ce verdict pendant un long moment. Qu'est-ce que je croyais ? Que j'avais le pouvoir de changer l'histoire ? Que ma petite indignation pouvait *court-circuiter* la guerre ? Que la réalité se dissoudrait autour de moi et qu'un autre monde – meilleur – prendrait sa place ?

Non. L'histoire, passée aussi bien que future, était déterminée, et je ne pouvais pas m'empêcher de contribuer aux équations qui la structuraient... mais je n'étais pas forcé de participer aux mensonges.

Je pressai la touche ENREGISTRER et gravai ces quatre-vingtquinze mots sur la puce, de manière irréversible.

(Je suis certain que je n'avais pas le choix.)

Ce fut mon dernier enregistrement, et je ne peux que supposer que les ordinateurs qui le supprimeront de ma transmission posthume s'occuperont aussi de remplir le reste, non écrit, en extrapolant pour moi une vie insignifiante, appropriée à la lecture par un enfant.

J'accède au hasard aux réseaux, et j'écoute la gamme des rumeurs qui se contredisent, ne sachant plus que croire. J'ai quitté ma femme et mon boulot, coupé les ponts avec mon avenir rose et fictif. Toutes mes certitudes se sont envolées : je ne sais pas quand je mourrai, je ne sais pas qui j'aimerai, je ne sais pas si le monde se dirige vers l'Utopie ou vers l'Harmaguédon.

Mais je garde les yeux ouverts, et j'alimente les réseaux du peu que j'arrive à glaner d'intéressant. Il doit y avoir là aussi de la corruption, de la distorsion, mais je préfère surnager dans cette cacophonie aux millions de voix contradictoires que de me noyer dans les mensonges lisses et plausibles des auteurs de l'Histoire, ces responsables de génocides qui contrôlent les machines de Hazzard.

Je me demande parfois comment ma vie se serait déroulée sans leur intervention – mais la question est absurde. *Elle n'aurait pas pu se dérouler autrement.* Tout le monde est manipulé, tout le monde est un produit de son époque. *Et vice versa.*

Quoi que recèle ce futur immuable, je reste sûr d'une chose : *ce que je suis* est toujours un composant de ce qui l'a déterminé et continuera à le déterminer.

Je ne peux demander de liberté plus grande.

Ni de responsabilité plus importante.

Eugène

*traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

« Je vous garantis que je peux faire de votre enfant un génie. »

Sam Cook (Docteur en Médecine, Membre de la Faculté de Médecine Australienne, Docteur en Sciences, Master en administration) tourna son regard plein d'assurance, d'Angela à Bill puis de nouveau vers Angela, comme s'il les mettait au défi de dire le contraire.

Angela finit par s'éclaircir la gorge : « Comment ? »

Cook ouvrit un tiroir et en tira une petite section de cerveau humain, prise en sandwich dans du plexiglas. « Savez-vous de qui cela vient ? Vous avez trois essais. »

Bill se sentit soudain très mal à l'aise. Il n'avait pas besoin de trois essais, mais il n'ouvrit pas la bouche. Angela secoua la tête et dit avec impatience : « Je n'en ai aucune idée.

— Le plus *grand* esprit scientifique du vingtième siècle, tout simplement. »

Bill, consterné mais en même temps fasciné, se pencha en avant et demanda : « C-c-comment vous l'êtes v-v-v... ?

Comment je me le suis procuré ? Eh bien, le type qui a fait l'autopsie, en 1955, était du genre entreprenant : il a gardé son cerveau en souvenir avant la crémation. Bien évidemment, il a été assailli de requêtes provenant de groupes divers désireux d'en étudier des morceaux, de sorte qu'au fil des ans ledit cerveau s'est retrouvé découpé et éparpillé aux quatre coins du globe. Les fichiers indiquant qui avait quoi ont été égarés à un moment donné ; la plupart des échantillons ont de fait disparu mais quelques-uns sont remontés à la surface lors d'une vente aux enchères à Houston il y a quelques années – en même temps que trois os de la cuisse d'Elvis Presley. Je pense que quelqu'un était en train de liquider sa collection. Naturellement, ici, à Potentiel Humain, nous avons enchéri sur une tranche de cortex en parfaite condition. Cinq cent mille dollars US. Je ne me rappelle pas combien ça fait au gramme, mais ça les vaut. Parce que nous connaissons le secret *Les cellules gliales*.

— G-g-g-g ?

— Elles fournissent une sorte de matrice structurelle dans laquelle s'enchâssent les neurones. Elles remplissent également un certain nombre de fonctions actives que nous ne comprenons pas encore totalement, mais nous savons que plus il y en a *par* neurone, plus il y a de connexions *entre* ceux-ci, et plus le cerveau est complexe et puissant. Vous me suivez, jusque-là ? Eh bien, *ici*, poursuivit-il en montrant l'échantillon, le tissu contient près de *trente pour cent* de cellules gliales en plus *par* neurone que ce que l'on trouve chez le crétin moyen. »

Bill perdit soudain le contrôle de son tic facial et se détourna avec de petits bruits de détresse. Angela jeta un coup d'œil à la rangée de diplômes encadrés sur le mur, et remarqua que plusieurs d'entre eux provenaient d'une université privée de la Côte Dorée qui avait fait faillite une dizaine d'années auparavant.

Elle hésitait encore un petit peu à mettre son futur enfant entre les mains de cet homme. Elle avait été impressionnée par la visite du siège de Potentiel Humain à Melbourne : de la banque de sperme à la salle d'accouchement, le matériel brillait, c'était sûr, et des gens qui avaient la responsabilité de plusieurs millions de dollars en superordinateurs, équipements de cristallographie à rayons X, spectromètres de masse, microscopes électroniques, etc., devaient savoir ce qu'ils faisaient. Mais elle avait commencé à avoir des doutes quand Cook leur avait présenté son projet favori : trois jeunes dauphins dont l'ADN contenait des greffes de gènes humains. (« Nous avons mangé les sujets ratés. » leur avait-il confié avec un soupir de béatitude gustative.) L'objectif avait été d'altérer la physiologie de leurs cerveaux afin qu'ils puissent maîtriser la parole et « les modes de pensée » humains. À strictement parler c'était réussi, mais Cook s'était montré incapable de lui expliquer *pourquoi* les créatures ne conversaient qu'en vers.

Angela considéra le fragment gris avec scepticisme. « Comment pouvez-vous êtres sûrs que c'est aussi simple que ça ?

— Nous avons mené des *expériences*, bien sûr. Nous avons localisé le gène codant pour le facteur de croissance qui détermine le rapport des cellules gliales aux neurones. Nous

pouvons contrôler dans quelle mesure il est activé, et donc quelle quantité de facteur est synthétisée, c'est-à-dire finalement le rapport en question. Pour le moment, nous avons essayé de le réduire de cinq pour cent, ce qui provoque une chute moyenne de vingt points au QI. De sorte que, par simple extrapolation linéaire, si nous *accroissons* le rapport de deux cents pour cent... »

Angela fronça les sourcils. « Vous avez délibérément produit des enfants d'intelligence réduite ?

— *Détendez-vous.* Leurs parents voulaient des athlètes de niveau olympique. Ces vingt points ne vont pas leur manquer – en fait, ça les aidera probablement à supporter l'entraînement. De plus, nous aimons l'équilibre. Nous donnons d'une main et reprenons de l'autre. Ce n'est que justice. Et notre système expert en bioéthique nous a dit que c'était tout à fait acceptable.

— Qu'est-ce que vous allez *prendre* à Eugène ? »

Cook prit un air blessé. Il faisait ça très bien. Ses grands yeux marron, tout autant que sa réussite professionnelle, avaient propulsé son visage en première page d'une dizaine de magazines à couverture glacée. « *Angela.* Votre cas est spécial. Pour vous, et Bill – et Eugène – je vais enfreindre *toutes* les règles. »

*

* *

À l'âge de dix ans, Bill Cooper avait économisé son argent de poche pendant un mois pour acheter un billet de loterie. Le premier prix était de cinquante mille dollars. Quand sa mère l'avait appris – quoi qu'il fit, elle le découvrait toujours – elle s'était contentée de lui dire calmement : « Tu sais ce que c'est, les jeux d'argent ? Une sorte de taxe : une taxe sur la stupidité. Une taxe sur la cupidité. Une certaine quantité d'argent change de main de façon aléatoire, mais le flux va toujours dans le même sens : vers le gouvernement, les opérateurs de casinos, les bookmakers, le crime organisé. Si jamais tu gagnes, ça ne sera pas contre *eux*. Ils prendront toujours leur part. Tu auras

gagné, oui, mais contre tous les perdants, contre tous les fauchés, et c'est tout. »

Il l'avait haïe. Elle ne lui avait pas repris le billet, elle ne l'avait pas puni, elle ne lui avait même pas interdit de continuer ; elle s'était contentée de donner son opinion. Le seul problème, c'est qu'il n'était qu'un enfant de dix ans normalement constitué, et n'avait donc pas compris la moitié des phrases qu'elle avait prononcées ; il n'avait pas le moindre espoir d'évaluer correctement son argumentation, et encore moins de la réfuter. En énonçant des choses qui le dépassaient, elle aurait aussi bien pu proclamer, d'autorité : *tu es stupide, tu es cupide et tu as tort*. Qu'elle eût atteint cet effet en restant si calme et si raisonnable l'avait plongé dans une telle frustration qu'il en avait presque pleuré.

Il n'avait pas gagné le moindre centime avec ce billet, et n'en avait pas acheté d'autre. Lorsque huit ans plus tard il avait quitté le domicile familial et trouvé un emploi comme opérateur de saisie à la Sécurité Sociale, les loteries gouvernementales avaient été supplantées par un nouveau système dans lequel les participants inscrivaient des numéros sur un coupon dans l'espoir que leur choix correspondrait aux nombres qui figuraient sur des boules crachées par une machine.

Bill avait reconnu dans ce changement un stratagème cynique, destiné à suggérer, à demi-mot, à un public ignorant des statistiques, qu'ils avaient maintenant la possibilité d'utiliser leur « ingéniosité » pour jouer selon une « stratégie » leur permettant d'avoir plus de chances de gagner. C'en était fini du numéro figé figurant sur leur ticket de loterie ; ils étaient libres de mettre des croix dans des cases, comme ça leur plaisait ! Cette illusion de *contrôle* accroîtrait le nombre de joueurs, et donc le chiffre d'affaires. Et ça, ça craignait dur.

Les pubs télé du jeu étaient ce qu'il avait vu de plus grossier et de plus vomitif dans le genre. Des imbéciles au sourire niais y laissaient exploser une euphorie mal feinte tandis que l'argent leur pleuvait dessus, que des majorettes agitaient leurs pompons, et que des effets spéciaux du plus mauvais goût illuminaient l'écran. Le tout était entrecoupé d'images de

yachts, de champagne et de limousines avec chauffeur. Il en eut des haut-le-cœur.

Et pourtant. Une autre approche avait trouvé son point faible. Les pubs radio, moins ineptes, présentaient des scénarios attrayants mettant en scène une revanche pour les gagnants à la fortune instantanée : « Expulsez votre propriétaire », « Coupez les vivres à votre patron » ou « Achetez la boîte de nuit qui vous a refusé l'entrée ». La tactique orientée stupidité et celle qui jouait sur la cupidité avaient échoué, mais celle-ci toucha une corde sensible. Bill *savait* qu'il était manipulé, mais il ne pouvait nier que la perspective de passer les quarante-deux prochaines années à taper des conneries devant un écran – ou ce que l'évolution des technologies imposerait aux pauvres types dans son genre, à supposer qu'elle lui laisse encore quelque chose à faire – et d'utiliser la plus grande partie de son salaire à payer son loyer, sans une possibilité même infime d'y échapper, était vraiment trop dure à supporter.

Il avait donc cédé, malgré tout. Chaque semaine, il avait rempli un coupon et payé la taxe. Pas une taxe sur la cupidité, avait-il décidé. Une taxe sur l'espoir.

Angela était caissière dans un supermarché. Elle disait aux clients où ils devaient mettre leur carte de paiement, rectifiait l'orientation des boîtes de conserve et des cartons si le scanner n'arrivait pas à localiser le code-barres (Hitachi produisait des systèmes entièrement automatiques, mais le ministère américain de la Défense les achetait tous secrètement pour que personne ne mette la main sur le logiciel de reconnaissance de formes embarqué). Bill passait toujours ses courses par sa caisse, même si la queue était longue, et il parvint un jour à dominer sa timidité pathologique suffisamment longtemps pour lui demander si elle voulait sortir avec lui.

Angela n'était gênée ni par son bégaiement ni par ses autres problèmes. Il était manifestement handicapé sur le plan émotionnel, mais aussi relativement mignon, assez gentil en apparence et bien trop renfermé pour devenir violent ou trop exigeant. Avant longtemps, ils se voyaient régulièrement pour se livrer à des jeux salissants mais vaguement agréables, lors

desquels ils s'arrangeaient pour rendre improbable tout transfert de matériel génétique, humain ou viral.

Le latex n'avait cependant pu empêcher leur intimité sexuelle de planter profondément ses crochets dans d'autres parties de leurs cerveaux. Ni l'un ni l'autre n'avaient entamé cette relation avec l'idée qu'elle serait durable mais les mois passaient et rien ne les éloignait l'un de l'autre. Non seulement leur désir réciproque n'avait pas décru mais ils s'étaient habitués – en se mettant même à les apprécier – à des aspects de plus en plus étendus du comportement de l'autre.

Il est difficile de déterminer si la naissance de ce lien fut le résultat du hasard, la conséquence d'expériences fondatrices de leur personnalité, ou le simple reflet d'un avantage qui, dans le passé, aurait existé de par la conjonction de l'expression visible de quelques-uns de leurs gènes. Peut-être les trois facteurs avaient-ils joué un rôle. En tout cas, le nœud de leurs interdépendances n'avait cessé de grandir, jusqu'à ce que le mariage commence à leur paraître beaucoup plus facile que la désintrication de leur relation et, une fois accepté, aussi naturel que la puberté ou la mort. Mais si la progéniture des semblables de Bill et Angela *avait* par le passé vécu longtemps et s'était reproduite sans problème, la question de la procréation semblait maintenant purement théorique : le revenu combiné du couple tournait autour du seuil de pauvreté, et il était hors de question pour eux d'avoir des enfants.

Comme les années passaient, et que la révolution informatique continuait, leurs fonctions d'origine avaient pratiquement disparu mais ils étaient néanmoins tous deux parvenus à s'accrocher à leur emploi. Bill avait été remplacé par un lecteur optique mais avait été promu opérateur informatique, ce qui voulait dire qu'il changeait les cartouches d'encre des imprimantes laser et s'occupait des bourrages. Angela était devenue chef de rayon, ce qui signifiait surveillante de magasin ; le vol à la tire était impossible en tant que tel – les supermarchés étaient maintenant remplis de distributeurs de marchandises qui fonctionnaient avec des cartes – mais sa présence était censée décourager le vandalisme et les agressions – un vrai vigile aurait coûté plus cher – et elle aidait

les clients qui n'arrivaient pas à déterminer sur quels boutons il fallait appuyer.

Par contraste, leur premier contact avec la révolution biotechnologique avait été à la fois volontaire et bénéfique. Ils étaient nés roses – le soleil accentuait le plus souvent cette couleur au lieu de les rendre plus foncés – et ils avaient acquis une peau d'un noir profond, légèrement violacée : un rétrovirus artificiel avait inséré des gènes dans leurs mélanocytes pour accroître le taux de synthèse et de transfert de la mélanine. L'utilité de ce traitement, bien qu'il soit à la mode, dépassait largement l'effet cosmétique ; comme le trou de la couche d'ozone au-dessus du pôle Sud avait grandi et couvrait maintenant la plus grande partie du continent, le taux de cancers de la peau en Australie, déjà le plus élevé du monde, avait quadruplé. Les écrans solaires chimiques, désagréables à utiliser et inefficaces, avaient de plus des effets secondaires indésirables à long terme. Personne ne voulait se couvrir des poignets aux chevilles toute l'année, sous un climat de plus en plus chaud, et il aurait de toute façon été culturellement inacceptable de revenir à des codes vestimentaires quasi victoriens pour la surface visible de peau après deux générations d'exposition maximale. Un petit déplacement du sens esthétique – avec transfert du ressenti positif face à un bronzage intensif vers l'acceptation qu'une personne née avec une peau claire, puisse devenir noire – était de loin la solution la plus simple.

Cela avait, bien sûr, suscité quelques controverses. Des groupes d'extrême-droite complètement paranos – qui avaient, des décennies durant, prétendu que leur racisme s'appuyait sur la « logique » d'une xénophobie culturelle sans lien aucun avec quelque chose d'aussi insignifiant que la couleur de la peau – avaient hurlé à la conspiration et donné au virus (non transmissible) le nom de « Peste Noire ». Quelques politiciens et certains journalistes avaient tenté d'exploiter le malaise des gens sans passer pour des imbéciles absolus, mais n'y parvenant pas avaient fini par se taire. Des néo-noirs avaient commencé à apparaître sur la couverture des magazines, dans des feuillets télé, dans des publicités – une source d'amusement teinté

d'amertume pour les Aborigènes, qui restaient quasi invisibles dans de tels endroits –, et la tendance s'était accélérée. Ceux qui faisaient pression pour une interdiction n'avaient aucun support rationnel sur lequel s'appuyer : on ne forçait personne à devenir noir – un autre virus, qui supprimait les gènes concernés, était même à la disposition de ceux qui changeaient d'avis – et le pays économisait une fortune en frais de santé.

Un jour, Bill s'était présenté au supermarché en milieu de matinée. Il paraissait si bouleversé qu'Angela était sûre qu'il s'était fait renvoyer, qu'un de ses parents était mort ou qu'on venait de lui annoncer qu'il souffrait d'une maladie mortelle.

Il avait soigneusement choisi ses mots à l'avance et les avait débités presque sans hésitation. « Nous avons oublié de regarder le tirage, hier soir, avait-il déclaré. Nous avons gagné quarante-sept m-m-m... »

Angela débadgea.

Ils avaient fait leur tour du monde réglementaire pendant la construction d'une modeste habitation. Après avoir déboursé quelques centaines de milliers de dollars pour des amis et des proches – les parents de Bill avaient refusé le moindre sou mais ses frères et sœurs, ainsi que la famille d'Angela, n'avaient pas eu ces scrupules –, il leur était encore resté un peu plus de quarante-cinq millions. Ce n'était pas en achetant l'ensemble des biens de consommation dont ils avaient honnêtement envie qu'ils pouvaient commencer à entamer réellement cette somme, et ni l'un ni l'autre n'était très intéressé par les Rolls plaqué or, les jets privés, les van Gogh ou les diamants. Ils auraient pu vivre dans le luxe avec les revenus de dix millions investis dans des placements sans risques, et ce fut l'indécision plus que l'avarice qui les empêcha de faire don de la différence à une juste cause.

Il y avait tant de choses à faire dans un monde ravagé par les catastrophes politiques, écologiques et climatiques. Quel était le projet qui méritait le plus leur aide ? Le programme d'équipement hydroélectrique de l'Himalaya, qui pourrait peut-être empêcher le Bangladesh de sombrer dans les plaines inondées de ses rivières gonflées par l'effet de serre ? La recherche de variétés plus résistantes pour l'agriculture sur les

sols pauvres de l'Afrique du Nord ? Le rachat d'une petite partie du Brésil aux multinationales de l'agriculture, qui permettrait de faire pousser la nourriture au lieu de l'importer, et contribuerait à réduire la dette étrangère ? La lutte contre le taux de mortalité infantile, encore épouvantable chez les habitants originels de leur propre pays ? Trente-cinq millions auraient représenté une contribution substantielle à n'importe laquelle de ces entreprises, mais Angela et Bill avaient si peur de ne pas faire le bon choix qu'ils reportèrent leur décision de mois en mois, d'année en année.

Pendant ce temps, débarrassés des soucis d'argent, ils avaient commencé à essayer d'avoir un enfant. N'y étant pas parvenus au bout de deux ans, ils finirent par demander un avis médical. On leur expliqua qu'Angela produisait des anticorps au sperme de Bill. Ce n'était pas un gros problème ; ni l'un ni l'autre n'était intrinsèquement stérile ; ils pouvaient toujours fournir des gamètes pour une fertilisation *in vitro* et Angela pourrait porter l'enfant. Il ne restait qu'à choisir celui qui procéderait au traitement. La seule réponse possible était bien sûr le meilleur spécialiste en reproduction que l'argent pouvait acheter.

Sam Cook était le meilleur, ou du moins le plus connu. Durant vingt ans, il avait permis à la femme dans les couples stériles de donner naissance à des enfants – jusqu'à sept en une fois, à une époque où il n'était plus nécessaire de pratiquer l'implantation d'embryons multiples pour garantir le succès de l'opération, mais où les médias n'offraient rien pour les droits d'exclusivité en dessous de quintuplés. Sa réputation dans le domaine du contrôle qualité n'avait pas d'égale parmi ses confrères ; après avoir travaillé à Tokyo sur le projet du Génome Humain, il était aussi versé en biologie moléculaire qu'en gynécologie, en obstétrique ou en embryologie.

C'était ce contrôle qualité qui avait compliqué les plans du couple. Lors des tests prénuptiaux, on avait envoyé leur sang à un laboratoire standard, qui s'était contenté de vérifier les affections extrêmes, comme la dystrophie musculaire, la mucoviscidose, la chorée de Huntington, etc. Potentiel Humain, équipé des sondes les plus perfectionnées, se montra mille fois

plus complet. Il s'avéra que Bill portait des gènes susceptibles de prédisposer leur enfant à la dépression sévère, et qu'Angela en avait d'autres qui pouvaient le conduire à l'hyperactivité.

Cook leur avait clairement expliqué les alternatives.

Une solution était d'utiliser ce qui s'appelait alors le MGD : matériel génétique provenant de donneurs. Pas besoin de se contenter d'un quelconque vieux résidu, Potentiel Humain disposant de seaux entiers de sperme de prix Nobel, et bien qu'ils n'eussent point les ovules équivalents – bien plus difficiles à prélever, et la plupart des lauréates étaient largement sexagénaires –, ils utilisaient des échantillons sanguins dont on pourrait extraire les chromosomes avant de les convertir artificiellement de diploïdes en haploïdes et de les insérer dans un ovule fourni par Angela.

Une solution alternative – quand même plus onéreuse – consistait à s'en tenir à leurs propres gamètes et à en corriger les problèmes avec des thérapies géniques.

Ils en discutèrent pendant quelques semaines mais le choix n'était pas difficile. Le statut légal des enfants produits par MGD était encore très confus – une confusion légèrement différente dans chacun des États australiens, sans parler des autres pays – et ils désiraient bien sûr, si c'était possible, un enfant qui fût biologiquement le leur.

Lors du rendez-vous suivant, tandis qu'ils exposaient leurs raisons, Angela avait également révélé l'ampleur de leur compte en banque, pour que Cook ne se sente pas obligé de faire des économies nuisibles à la qualité du traitement. Ils avaient fait en sorte que leur bonne fortune ne devienne pas publique, mais il ne leur semblait pas correct de cacher des choses à l'homme qui allait accomplir ce miracle pour eux.

Cette révélation n'avait apparemment pas décontenancé Cook, et il les avait félicités de leur sage décision. Mais il avait ajouté d'un ton contrit que son ignorance de leurs ressources financières l'avait conduit à ne pas leur donner une vue complète de ce qu'il pouvait leur offrir.

Puisqu'ils avaient choisi la thérapie génique, pourquoi s'arrêter à mi-chemin ? Pourquoi sauver leur enfant de l'inadaptation pour mieux le condamner à la médiocrité... alors

qu'il était possible de faire tellement plus ? Avec leur argent, et les installations et l'expertise de Potentiel Humain, on pouvait créer un enfant vraiment *extraordinaire* : intelligent, créatif, charismatique ; on avait plus ou moins identifié tous les gènes pertinents, et une injection opportune de fonds pour la recherche – par exemple vingt ou trente millions – permettrait de régler très rapidement tous les petits détails qui restaient.

Angela et Bill avaient échangé un regard incrédule. Trente secondes plus tôt, ils étaient en train de parler d'un bébé normal, en bonne santé. Cette tentative de leur soutirer de l'argent était si transparente qu'ils pouvaient à peine y croire.

Cook avait continué, sans paraître en avoir conscience. Naturellement, on rendrait hommage à une telle donation en renommant le laboratoire L.K. Robinson/Margaret Lee/Rotary Club de Duneside, qui s'appellerait désormais Angela et Bill Cooper/L.K. Robinson/Margaret Lee/Rotary Club de Duneside. Un contrat assurerait que leur philanthropie serait mentionnée dans tous les papiers et les communiqués de presse qui résulteraient des travaux.

Angela se lança dans une quinte de toux pour éviter d'éclater de rire. Bill fixa une tache du tapis et se mordit les joues. Pour tous deux, la perspective de rejoindre les rangs de ces mondains odieux qui s'autocongratulaient pour leurs bonnes œuvres était aussi attrayante que de manger leurs propres excréments.

Et pourtant. Une autre approche trouva leur point faible.

« Le monde, leur expliqua Cook, soudain grave et sombre, va à vau-l'eau. » Le couple, luttant toujours contre l'hilarité, approuva d'un signe de tête. Ils étaient tout à fait d'accord mais se demandaient si l'on allait maintenant leur conseiller de ne pas avoir d'enfants du tout. « Tous les écosystèmes de la planète qui n'ont pas été détruits au bulldozer sont en train de mourir de la pollution. Le climat change plus vite que nous ne pouvons modifier notre infrastructure. Des espèces disparaissent. Des gens meurent de faim. Il y a eu plus de victimes de guerre dans les dix dernières années que durant tout le siècle dernier. » Ils firent de nouveau un signe de tête approuveur, sérieux cette fois, mais restaient perplexes devant le brusque changement de sujet.

« Les scientifiques font tout ce qu'ils peuvent, mais ce n'est pas *suffisant*. C'est pareil pour les politiciens. Ce qui est triste, mais pas surprenant : ces gens ne sont qu'une génération derrière les imbéciles qui nous ont embarqués dans cette galère. De quel enfant peut-on attendre qu'il évite, qu'il répare – qu'il transcende totalement – les erreurs de ses parents ? »

Il fit une pause, avant de se fendre d'un sourire étincelant, presque béat.

« De quel enfant ? Un enfant très spécial. *Votre enfant.* »

*
* *

Vers la fin du vingtième siècle, les opposants à l'eugénisme moléculaire s'étaient contentés presque exclusivement d'attirer l'attention sur les similarités existant entre les tendances modernes et les obscénités du passé : les pseudo-sciences du dix-neuvième siècle, comme la phrénologie et la physiognomonie, inventées pour soutenir les préjugés de race et de classe ; l'idéologie nazie de l'infériorité raciale, qui avait mené droit à l'Holocauste ; et le déterminisme biologique radical, un mouvement cantonné pour l'essentiel aux pages des journaux académiques, mais néanmoins tristement célèbre pour ses tentatives pour rendre le racisme scientifiquement respectable.

Avec les ans, cependant, cette association négative au raciste s'était estompée. L'ingénierie génétique avait produit une mine de médicaments et de vaccins nouveaux hautement bénéfiques, ainsi que des thérapies – et parfois des remèdes – pour des dizaines de maladies génétiques autrefois incapacitantes et souvent mortelles. Il était absurde d'affirmer que les biologistes moléculaires – qui auraient bizarrement tous eu les mêmes idées – avaient l'intention de créer un monde de surhommes aryens – comme si cela, et précisément cela, avait été le seul abus concevable. Ceux qui avaient joué avec désinvolture sur les démons du passé s'étaient retrouvés sans munitions.

À l'époque où Angela et Bill réfléchissaient à la proposition de Cook, le discours dominant était presque le contraire de celui

de la décennie précédente. L'eugénisme moderne était salué par ses praticiens comme une force *d'opposition* aux mythes racistes. Seules comptaient les caractéristiques individuelles, qui devaient être évaluées « objectivement » sur leurs mérites, et les conjonctions historiques de particularités auxquelles on donnait autrefois le nom de « traits raciaux » n'avaient pas plus d'intérêt, aux yeux d'un eugéniste moderne, que les frontières nationales pour un géologue. Qui pouvait s'opposer à la réduction du taux de maladies génétiques invalidantes ? Qui pouvait être contre la diminution, dans la génération suivante, de la prédisposition à l'artériosclérose, au cancer du sein, aux accidents vasculaires cérébraux. Qui pouvait refuser l'accroissement de la tolérance aux radiations ultraviolettes, à la pollution et au stress ? Sans parler des retombées nucléaires.

Et pour ce qui était de produire un enfant si brillant qu'il pourrait triompher des problèmes environnementaux, politiques et sociaux de la planète... peut-être que de telles attentes seraient déçues, mais qu'y avait-il de mal à *essayer* ?

Et pourtant. Angela et Bill continuaient à se méfier – et se sentaient même vaguement coupables à la perspective d'accepter la proposition de Cook, sans bien savoir pourquoi. Bien sûr, l'eugénisme était réservé aux riches, mais cela avait été vrai de tous les traitements de pointe, depuis des siècles. Ni l'un ni l'autre n'aurait refusé les dernières techniques chirurgicales ou les médicaments les plus récents pour la simple raison qu'ils étaient inaccessibles à la plupart des gens. Leur soutien, raisonnaient-ils, renforcerait le long et lent processus qui aboutirait à une thérapie génique complète pour *tous* les enfants au monde... au moins parmi les classes moyennes supérieures des pays les plus riches.

Ils retournèrent à Potentiel Humain. Cook leur fit faire le tour réservé aux V.I.P., il leur montra ses dauphins parlants et sa tranche de cortex de premier choix. Ils n'étaient toujours pas convaincus. Il leur donna alors un questionnaire à remplir, la spécification de l'enfant qu'ils désiraient ; cela pourrait, suggéra-t-il, contribuer à rendre la chose un peu plus tangible.

*

* *

Cook survola le formulaire et fronça les sourcils. « Vous n'avez pas répondu à toutes les questions.

— N-nous n'avons... »

Angela le fit taire. « Nous désirons laisser certaines choses au hasard. Est-ce un problème ? »

Cook haussa les épaules. « Techniquement, non. Cela me semble simplement dommage. Certaines des caractéristiques que vous avez laissées en blanc pourraient influer radicalement sur la vie d'Eugène.

— C'est bien pour cela que nous n'avons rien mis. Nous ne voulons pas tout dicter jusqu'au moindre détail ; nous ne voulons pas qu'il ne lui reste aucune place pour... »

Cook secoua la tête. « Angela, Angela ! Vous ne voyez pas les choses sous le bon angle. En refusant de décider, vous ne donnez pas à Eugène une liberté personnelle ; vous la lui enlevez ! Abdiquer votre responsabilité ne lui laissera pas le pouvoir de choisir par lui-même ; cela veut simplement dire qu'il devra se débrouiller avec des caractéristiques qui seront peut-être sous-optimales. Pourrions-nous reprendre certaines de ces questions auxquelles vous n'avez pas répondu ?

— Bien sûr.

— Peut-être q-q-que le hasard fait p-p-partie de la liberté », émit Bill. Cook l'ignora.

« *Taille*. Est-ce que ça vous est vraiment complètement égal ? Vous êtes tous deux largement en dessous de la moyenne, alors vous devez bien avoir conscience des désavantages que cela représente. Vous ne voulez-vous pas mieux, pour Eugène ?

« *Carrure*. Soyons francs ; vous avez des kilos en trop, Bill est plutôt maigrichon. Nous pouvons donner à Eugène les bases d'un corps socialement optimal. Son style de vie aura bien sûr son importance, mais nous pouvons influer sur ses habitudes alimentaires et son goût de l'exercice physique, bien plus que vous ne l'imaginez. Nous pouvons lui faire aimer ou détester certaines nourritures, et lui donner une sensibilité maximale aux opiacés endogènes produits durant l'effort.

« *Longueur du pénis*... »

Angela se renfroagna. « Alors, là, c'est vraiment la chose la plus insignifiante...

— Pensez-vous ? Une étude récente faite auprès de deux mille diplômés mâles de la Harvard Business School a montré que la longueur du pénis et le Q.I. étaient *en tous points* comparables comme indicateurs prédictifs du revenu annuel.

« *Structure osseuse du visage*. Dans les dernières études de dynamique de groupe, il s'est avéré que le front *et* les pommettes jouaient un rôle significatif dans la détermination des individus qui assumaient le rôle dominant. Je vous donnerai une copie des résultats.

« *Préférences sexuelles*...

— Il peut sûrement...

— ... choisir par lui-même ? C'est prendre vos désirs pour des réalités, j'en ai peur. Les preuves sont sans équivoque : tout est déterminé au stade embryonnaire par l'interaction de plusieurs gènes. Maintenant, je n'ai absolument rien contre les homosexuels, mais cette condition n'a cependant rien d'une bénédiction. Oh, les gens peuvent toujours brandir des listes de génies homosexuels célèbres, mais c'est un échantillonnage biaisé ; on n'entend bien sûr parler que des réussites.

« *Goûts musicaux*. Pour le moment, notre influence est assez grossière, mais les avantages sociaux ne sont pas à sous-estimer... »

*

* *

Angela et Bill étaient assis dans leur salon, avec la télé allumée, mais ils suivaient à peine. Un interminable spot publicitaire pour le ministère de la Défense s'y déroulait, tout de musique entraînante et d'avions de chasse évoluant en une formation agréablement symétrique. La dernière loi de privatisation permettait à chaque contribuable de spécifier l'allocation précise de son impôt sur le revenu entre les différents ministères, qui étaient de leur côté libres de dépenser ce qu'ils voulaient en publicité destinée à attirer les fonds. La

Défense se débrouillait bien. Les Affaires Sociales licenciaient une partie de leur personnel.

La dernière réunion avec Cook n'avait rien fait pour supprimer leur malaise, mais sans de solides raisons pour justifier leurs sentiments, ils se sentaient obligés de les ignorer. Cook, *lui*, avait de solides raisons pour tout, et toujours basées sur les recherches les plus récentes ; comment pouvaient-ils aller le voir pour lui dire de tout arrêter sans crouler au minimum sous une douzaine d'arguments précis, chacun corroboré par un dossier récent publié dans *Nature* ?

Ils n'arrivaient même pas à cerner la cause de leur inquiétude à leur satisfaction. Peut-être avaient-ils simplement peur de la célébrité qu'Eugène allait certainement leur amener. Peut-être ressentaient-ils déjà de la jalousie envers les réalisations de leur fils, encore inconnues mais inévitablement spectaculaires. Bill soupçonnait vaguement que toute cette entreprise sapait plus ou moins les bases de ce qui constituait le fait d'être humain, mais il ne savait pas vraiment le formuler, même pour Angela. Comment pouvait-il avouer que, personnellement, il ne *voulait pas* connaître l'ampleur exacte du déterminisme génétique dans le destin d'un individu ? Comment pouvait-il déclarer qu'il préférait s'en tenir à des mythes confortables – au diable les euphémismes, qu'il préférait croire à des *mensonges* éhontés – plutôt que de devoir admettre cette morne vérité qui faisait qu'un être humain pouvait être fabriqué sur commande, comme un hamburger ?

Cook leur avait assuré qu'ils n'avaient pas à s'inquiéter de l'éducation du jeune génie. Il pouvait organiser une inscription prioritaire dans la meilleure université pour bébés de Californie où, parmi les prodiges MGD Nobel & Nobel, Eugène pourrait faire de la gymnastique d'éveil pour premier âge, au son de Kant sur un air de Beethoven, et apprendre la Théorie du Champ Unifié de façon subliminale pendant ses siestes de l'après-midi. Il finirait bien sûr par surpasser ses pairs génétiquement inférieurs et ses instructeurs qui n'étaient que brillants, mais à partir de là, il devrait être capable de prendre en main sa propre éducation.

Bill passa son bras autour d'Angela, et se demanda si Eugène *ferais* vraiment plus pour l'humanité que ce que leurs millions auraient pu réaliser directement au Bangladesh, en Éthiopie ou à Alice Springs. Mais pouvaient-ils passer le reste de leur vie à se demander quels miracles Eugène aurait pu opérer pour leur planète estropiée. Ce serait insupportable. Ils allaient payer la taxe sur l'espoir.

Angela commença à défaire les habits de Bill. Il fit de même pour elle. Cette nuit – comme ils le savaient tous deux sans avoir besoin de le dire – était le point le plus fertile du cycle d'Angela ; malgré les anticorps, ils n'avaient pas abandonné les habitudes acquises au fil des ans, quand ils espéraient encore concevoir naturellement.

La musique entraînante de la télé s'arrêta soudain. Les scènes de matériels militaires s'évanouirent pour faire place à des parasites. Un jeune garçon aux yeux tristes qui paraissait avoir environ huit ans apparut à l'écran et dit calmement : « Mère. Père. Je vous dois une explication. »

Derrière lui, on ne voyait rien d'autre qu'un ciel bleu. Angela et Bill fixèrent l'écran en silence, attendant en vain qu'une voix ou un titre se surimpose pour mettre l'image en contexte. Puis les yeux de l'enfant rencontrèrent ceux d'Angela, et elle sut qu'il la voyait, et elle sut qui il était. Elle agrippa le bras de Bill et chuchota, étourdie sous le choc, mais également euphorique : « C'est Eugène. »

Le garçon fit oui de la tête.

Bill fut submergé, pendant un instant, par la panique et la confusion, mais la fierté paternelle prit le dessus et il réussit à articuler : « Tu as inventé le v-v-voyage dans le t-temps ! »

Eugène secoua la tête. « Non. Supposez que vous donniez le profil génétique d'un embryon à un ordinateur, qui construirait alors une simulation de l'apparence de l'organisme adulte ; pas besoin de voyage dans le temps, et pourtant certains aspects d'un futur possible seraient révélés. Dans cet exemple, toute la machinerie qui réalise l'extrapolation existe dans le présent, mais la même chose *peut* survenir si le bon équipement – un équipement bien plus sophistiqué – existe dans le *futur potentiel*. Sur le plan formel, on peut faire comme si le futur

potentiel avait une influence sur le passé, de même qu'en optique géométrique, il est souvent plus facile de faire comme si les réflexions étaient des objets réels existant derrière le miroir qui les crée. Mais ce ne serait que du formalisme mathématique.

— Alors, dit Angela, parce que tu *pourrais* inventer un tel appareil, nous pouvons te voir, t'adresser la parole *comme si* tu nous parlais du futur ?

— Oui. »

Le couple échangea un coup d'œil. Voilà qui mettait un terme à leurs incertitudes. Maintenant, ils pouvaient savoir *exactement* ce qu'Eugène ferait pour le monde !

« Si tu nous parlais du futur, demanda prudemment Angela, que nous dirais-tu ? Que tu as inversé l'effet de serre ? » Eugène secoua tristement la tête. « Que tu as rendu la guerre obsolète ? » *Non*. « Que tu as vaincu la faim ? » *Non*. « Que tu as découvert un remède contre le cancer ? » *Non*. « Mais quoi, alors ?

— Je vous dirais que j'ai trouvé le chemin du Nirvana.

— Que veux-tu dire par là ? L'immortalité ? L'infinie béatitude ? Le paradis sur Terre ?

— Non. *Le Nirvana*. L'absence de tout désir. »

Bill était horrifié. « T-t-tu n-ne veux pas dire le g-g-énocide ? Tu n-ne vas pas é-é-éliminer...

— Non, Père. Cela serait facile, mais je ne ferais jamais une chose pareille. Chacun doit trouver sa voie et, de toute façon, la mort est une solution incomplète ; elle ne peut effacer ce qui a déjà été. Or, le Nirvana, c'est *de ne jamais avoir été*.

— Je ne comprends pas, intervint Angela.

— Mon existence potentielle exerce son influence au-delà de ce téléviseur. Lorsque vous vérifierez votre compte en banque, vous constaterez que l'argent que vous auriez pu utiliser pour me créer a été dépensé ; ne prenez pas cet air affolé, il est allé à des œuvres que vous approuvez tous deux. Les enregistrements informatiques sont *exactement* ce qu'ils seraient si vous aviez autorisé ces paiements vous-mêmes, donc ce n'est pas la peine d'essayer de mettre en doute leur authenticité. »

Angela était bouleversée. « Mais... pourquoi gâcher tes talents à te détruire alors que tu aurais pu vivre une existence

heureuse et productive, que tu aurais pu réaliser de si grandes choses pour la race humaine ?

— Pourquoi ? » Eugène fronça les sourcils. « Ce n'est pas à *moi* qu'il faut demander les comptes de mes actions ; c'est vous qui auriez fait de moi ce que j'aurais été. Si vous voulez mon avis subjectif, personnellement, je ne vois aucune utilité à l'existence quand je peux faire tant en son absence. Mais je ne dirais pas que c'est une "explication" ; c'est simplement une rationalisation de processus qui seraient mieux décrits au niveau neural. » Il haussa les épaules d'un air contrit. « La question n'a en réalité aucun sens. *Pourquoi* quoi que ce soit ? Lois de la physique et conditions aux limites de l'espace-temps, que dire de plus ? »

Il disparut de l'écran, pour être remplacé par un feuilleton.

Ils contactèrent l'ordinateur de la banque. Leur expérience n'avait pas été une hallucination partagée : leurs comptes étaient vides.

Ils vendirent la maison, beaucoup trop grande pour deux, mais ils durent réinvestir la majeure partie de ce qu'ils en tirèrent pour racheter quelque chose de beaucoup plus petit. Angela trouva du travail comme guide de voyages organisés, et Bill fut embauché comme éboueur.

Cook continua ses recherches sans eux, bien sûr. Il réussit à créer quatre chimpanzés capables de chanter, et de comprendre, du country et western. Il reçut en récompenses le Prix Nobel et un Grammy Award. Il entra dans le Livre des Records pour avoir implanté et accouché les premiers quintuplés fivettes de troisième génération. Mais son projet de super-bébé, ainsi que ceux d'autres eugénistes dans le monde, semblait maudit : les mécènes se retiraient sans raison apparente, les appareils ne fonctionnaient pas, les laboratoires prenaient feu.

Cook mourut sans jamais comprendre à quel point il avait réussi.

La Caresse

*traduit de l'anglais par Sylvie Denis et Francis Valéry
harmonisé par Quarante-Deux*

Deux odeurs m'ont pris à la gorge quand j'ai enfoncé la porte : celle de la mort et un relent animal.

Un homme qui passait devant la maison tous les jours nous avait téléphoné de façon anonyme. La présence à une fenêtre d'un carreau brisé, que personne ne réparait, l'avait troublé et il avait frappé à la porte d'entrée, sans résultat. En faisant le tour pour aller à la porte de derrière, il avait aperçu du sang sur un mur de la cuisine par un interstice entre les rideaux.

La maison avait été saccagée. En bas, il n'y avait plus rien – à part les marques laissées sur la moquette par les meubles les plus lourds. Dans la cuisine, une femme d'une cinquantaine d'années gisait sur le sol, la gorge tranchée. Elle était morte depuis au moins une semaine.

Mon casque mémorisait le son et les images – mais il ne pouvait enregistrer l'odeur animale. La procédure correcte aurait consisté à commenter la scène mais je n'ai pas dit un mot. Pourquoi ? Appelons ça un besoin résiduel d'indépendance. Ils ne vont pas tarder à enregistrer nos ondes cérébrales, nos battements de cœur et allez savoir quoi d'autre. Le tout susceptible d'être produit devant un tribunal. « Détective Segel, nous avons la preuve que vous avez eu une érection quand l'accusé a ouvert le feu. Pensez-vous qu'il s'agissait là d'une réaction *appropriée* ? »

L'étage était sens dessus dessous. Des vêtements éparpillés dans la chambre. Des livres, des CD, des papiers, des tiroirs retournés, étalés sur le sol du bureau. Des textes médicaux. Dans un coin, des piles de CD périodiques se détachaient du fouillis par leurs pochettes toutes semblables : *The New England Journal of Medicine*, *Nature*, *Clinical Biochemistry* et *Laboratory Embryology*. Au mur, un parchemin dans un cadre accordait le titre de docteur à Freda Anne Macklenburg, en l'an 2023. Sur le bureau, des surfaces dépourvues de toute trace de poussière dessinaient la forme d'un moniteur et d'un clavier. J'ai remarqué une prise murale et sa veilleuse ; l'interrupteur

était abaissé mais le voyant éteint. La lumière ne fonctionnait pas dans la chambre – ni ailleurs dans la maison.

De retour au rez-de-chaussée, j'ai aperçu une porte derrière les escaliers. Elle devait conduire au sous-sol. Fermée à clef. J'ai hésité. Pour entrer dans la maison, je n'avais pas eu d'autre choix que de forcer la porte ; ici, cependant, du point de vue légal, j'étais en terrain moins solide. Je n'avais pas fouillé la maison pour trouver de clefs et je n'avais aucune raison précise de penser qu'il était urgent d'aller visiter le sous-sol.

Mais qu'est-ce qu'une porte enfoncée de plus ou de moins allait bien changer ? On a poursuivi des flics parce qu'ils n'avaient pas essuyé leurs bottes sur le paillasson. Si un citoyen veut nous baisser, il trouve toujours un moyen, même si vous êtes entré à genoux en agitant une poignée de mandats et que vous avez sauvé toute sa famille de la torture et de la mort.

Je n'avais pas la place pour balancer un coup de pied ; j'ai donc forcé la serrure. L'odeur m'a pris à la gorge, mais c'est sa force, sa concentration qui m'a accablé car, en elle-même, elle n'était pas particulièrement fétide. À l'étage, en voyant les livres de médecine, j'avais pensé à des cobayes, des rats et des souris, mais ce n'était pas une puanteur de rongeurs en cage qui pénétrait mes narines.

J'ai allumé la torche de mon casque et ai rapidement descendu l'étroite volée de marches en ciment. Au-dessus de ma tête passait une large conduite de section carrée. La canalisation d'un système d'air conditionné ? Ça paraissait plausible. Cette maison ne pouvait pas puer comme ça en temps normal, mais s'il y avait l'air conditionné au sous-sol et si le courant était coupé...

Le pinceau de ma torche a révélé une rangée d'étagères remplies de bibelots et de plantes vertes. Un poste de télévision. Des murs décorés de paysages. Un tas de paille sur le sol de ciment. Et lové sur cette paille, le corps puissant d'un léopard, respirant manifestement avec difficulté, mais par ailleurs immobile.

Quand le rayon est tombé sur les boucles emmêlées d'une chevelure auburn, j'ai pensé : *il ronge une tête humaine*. J'ai continué d'avancer. J'attendais une réaction en espérant que le

déranger pendant qu'il était en train de se nourrir serait une provocation suffisante pour qu'il m'attaque. Je portais une arme qui aurait pu le vaporiser en un fin brouillard de chair et de sang, une issue qui m'aurait apporté bien moins d'ennuis et de paperasse que la capture de l'animal vivant. J'ai à nouveau dirigé la lumière vers le haut de la bête et j'ai réalisé que je m'étais trompé. Il ne rongeait rien. Le crâne de l'animal était caché, et la tête humaine était tout simplement...

Non, ce n'était toujours pas ça. La tête humaine était tout simplement unie au corps de l'animal. De la fourrure et des taches apparaissaient sur le cou humain, qui se fondait dans les épaules du léopard.

Je me suis accroupi à ses côtés en songeant – avant toute chose – à ce que ses griffes pourraient me faire si j'avais ne serait-ce qu'un moment d'inattention. Les traits étaient ceux d'une femme. Elle fronçait les sourcils. Et semblait dormir. J'ai placé une main sous ses narines et j'ai senti l'air en sortir, au même rythme que les mouvements laborieux du large poitrail du léopard. C'est ce détail, plus que la transition régulière de la peau en fourrure, qui m'a convaincu de la réalité de cette union.

J'ai exploré le reste de la pièce. Dans un coin, une dépression s'avéra être une cuvette insérée dans le sol. J'ai posé mon pied sur la pédale qui se trouvait à côté et la chasse d'eau a fonctionné grâce à un réservoir caché. Un congélateur se dressait au milieu d'une marre d'eau. Je l'ai ouvert et ai découvert un bac contenant trente-cinq petits flacons en plastique. Chacun d'entre eux portait, en lettres rouges baveuses, la mention AVARIE. Une teinture sensible à la température, manifestement.

Je suis revenu vers la femme léopard. Endormie ? Faisant semblant de l'être ? Malade ? Dans le coma ? Je lui ai tapoté la joue – et pas spécialement en douceur. Sa peau m'a paru chaude. Mais je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était censée être sa température normale. J'ai posé ma main sur une épaule et l'ai secouée, cette fois avec un peu plus de respect – comme si la réveiller en touchant la partie léopard pouvait se révéler plus dangereux. Aucun résultat.

Alors je me suis levé en retenant un soupir d'irritation – les gars de la section Psy se jettent sur le moindre bruit que nous émettons : j'ai déjà été cuisiné pendant des heures pour l'une ou l'autre manifestation de triomphe, certes peu judicieux – et j'ai appelé une ambulance.

*
* *

J'aurais dû savoir qu'il était inutile d'espérer que mes ennuis allaient s'arrêter là. J'ai dû bloquer l'escalier physiquement pour que les ambulanciers ne fassent pas demi-tour. L'un d'entre eux a vomi. Après quoi, ils ont refusé de la mettre sur le brancard si je ne promettais pas de l'accompagner jusqu'à l'hôpital. Elle ne faisait que deux mètres de long, sans la queue, mais elle devait bien peser ses cent cinquante kilos. Nous n'avons pas été trop de trois pour la hisser jusqu'en haut de ces marches étroites.

Nous l'avons complètement recouverte d'un drap avant de quitter la maison, et j'ai même pris la peine de le disposer de telle manière qu'il ne révèle pas la forme qui se trouvait au-dessous. À l'extérieur, une petite foule s'était rassemblée : la collection habituelle de voyeurs de toutes sortes. L'équipe des enquêteurs est arrivée juste à ce moment-là, mais je leur avais déjà tout dit par radio.

Aux urgences de l'hôpital St Dominic, les médecins sont venus l'un après l'autre jeter un coup d'œil sous le drap et sont repartis en courant. Quelques-uns ont marmonné une excuse bidon ; la plupart n'ont même pas fait cet effort. J'étais sur le point de perdre patience quand le cinquième sur lequel j'ai mis la main, une jeune femme, a pâli mais a tenu bon. Le Dr Muriel Beatty (c'était écrit sur son badge) a pincé et tâté la femme-léopard, puis elle a écarté ses paupières et braqué une torche dans ses yeux avant d'annoncer : « Elle est dans le coma. » Puis elle s'est mise à me questionner. Après lui avoir dit tout ce que je savais, j'ai réussi à placer mes propres questions.

« Comment sont-ils arrivés à faire ça ? Manipulations génétiques ? Greffe ?

— À mon avis, ni l'un ni l'autre. Je pense que c'est une chimère. »

J'ai froncé les sourcils.

« Mais c'est une espèce d'animal mythique...

— C'est aussi un terme utilisé par les bioingénieurs. Il est possible de mélanger les cellules de deux embryons génétiquement distincts pour obtenir un blastocyste qui se développe en un seul organisme. Si les deux sont de la même espèce, le taux de succès est très élevé. C'est plus délicat avec des provenances différentes. Déjà dans les années dix-neuf cent soixante on a fabriqué des chimères grossières de moutons et de chèvres, mais je n'ai rien lu de neuf sur le sujet depuis cinq ou dix ans. Je croyais que plus personne ne s'y intéressait sérieusement. Et encore moins avec des sujets humains. »

Elle a abaissé sur sa patiente un regard empli de malaise et de fascination.

« Je ne vois pas du tout comment ils ont réussi à obtenir une distinction aussi nette entre la tête et le reste du corps. Pour arriver à ça, il a fallu faire mille fois plus que de simplement mélanger deux tas de cellules. Je suppose que c'est quelque chose à mi-chemin entre la greffe fœtale et la chimérisation. Et il y a sans doute eu aussi des manipulations génétiques, pour aplatiser les différences biochimiques. »

Elle a émis un rire sec.

« Finalement, vos deux suggestions que j'ai écartées à l'instant doivent être en partie correctes. *Mais j'y pense !*

— Quoi ?

— Pas étonnant qu'elle soit dans le coma ! Ce congélateur plein d'ampoules dont vous avez parlé : elle a probablement besoin d'un apport externe d'une demi-douzaine d'hormones qui ne sont pas assez actives d'une espèce à l'autre. Est-ce que je peux envoyer quelqu'un à la maison pour examiner les papiers de la morte ? Nous devons connaître le contenu exact de ces ampoules. Même si elle l'a fabriqué elle-même avec des produits en vente dans le commerce, nous pourrons peut-être trouver la recette. Mais il est possible qu'elle ait eu un contrat avec une firme de biotechnologie qui lui fournissait régulièrement un mélange tout préparé. Si nous pouvions trouver, mettons, une

facture comportant un numéro de référence, ce serait le moyen le plus rapide et le plus sûr d'obtenir ce dont cette patiente a besoin pour rester en vie. »

J'étais d'accord. J'ai accompagné un technicien de laboratoire jusqu'à la maison mais il n'a rien trouvé d'utile dans le bureau, ni dans la cave. Après avoir discuté du problème au téléphone avec Muriel Beatty, j'ai commencé à appeler les entreprises de biotechnologies locales, en leur donnant le nom et l'adresse de la femme décédée. Plusieurs personnes m'ont dit avoir entendu parler du Dr Macklenburg, mais pas en tant que cliente. Mon quinzième appel a été fructueux : elle avait été livrée par une entreprise du nom d'Applied Veterinary Research. En alternant menaces et boniments – comme d'inventer un numéro de commande qu'ils pourraient utiliser sur leur facture –, j'ai réussi à leur faire promettre de fabriquer un lot sur-le-champ et de faire aussitôt parvenir la préparation en question à St. Dominic.

Il arrive parfois que des cambrioleurs coupent le courant dans l'espoir de mettre hors service un système de sécurité dépourvu de batteries de secours, situation particulièrement rare. Mais on n'avait pas pénétré par effraction dans la maison. Des éclats de verre tombés de la fenêtre brisée étaient éparpillés à l'endroit même où s'était trouvé un sofa – comme en témoignait l'empreinte très nette des pieds sur le tapis. Ces imbéciles n'avaient pas pensé à casser la vitre *avant* d'emporter les meubles. Et il arrive aussi que les gens jettent leurs papiers, mais Macklenburg avait gardé toutes ses factures de vidéophone, d'eau, de gaz et d'électricité depuis cinq ans. Il semblait donc que quelqu'un était au courant de l'existence de la chimère, et avait voulu sa mort, sans que cela ne soit trop criant, mais en n'étant pas assez professionnel pour faire quelque chose de plus subtil, ou de plus efficace.

J'ai fait en sorte que la chimère soit protégée. C'était de toute façon une bonne précaution, ne serait-ce que pour garder les médias à distance quand ils découvriraient son existence.

De retour dans mon bureau, j'ai effectué des recherches dans diverses revues médicales pour tenter d'y repérer ce qu'avait publié Macklenburg. Je n'ai trouvé son nom qu'en tête d'une

demi-douzaine d'articles. Tous dataient de plus de vingt ans et traitaient systématiquement d'embryologie. Mais aucun – si j'avais bien compris les résumés et leur jargon plein de « zones pellucides » et de « globules polaires » – ne parlait explicitement des chimères.

Ils provenaient de plus du même endroit : le laboratoire du développement humain précoce de l'hôpital St. Andrew. Comme d'habitude, les secrétaires et les assistants ont commencé par m'envoyer promener, mais j'ai finalement réussi à joindre un des coauteurs ponctuel de Macklenburg, un certain Dr Henry Feingold. Il avait l'air plutôt vieux et fragile. En apprenant sa mort, il a poussé un petit soupir nostalgique, mais n'a paru ni choqué ni troublé.

« Freda nous a quittés en 32 ou en 33. Je l'ai à peine vue depuis, sauf à l'occasion d'une conférence ou d'une autre.

— Où est-elle allée après St. Andrew ?

— Quelque part dans le privé. Elle a été plutôt évasive. Je ne suis pas sûr qu'elle avait un poste précis en vue.

— Pourquoi a-t-elle démissionné ? »

Il a haussé les épaules.

« Elle en avait assez de nos conditions de travail. Les bas salaires, les ressources limitées, les contraintes administratives, les comités d'éthique. Certains parviennent à s'y faire, d'autres pas.

— Savez-vous quelque chose sur ses recherches ? Ce à quoi elle s'intéressait en particulier, après son départ ?

— Pour autant que je sache, elle n'a pas poursuivi dans la recherche. Elle avait même l'air d'avoir arrêté de publier. Je ne peux vraiment pas dire ce qu'elle fabriquait. »

Peu de temps après – et bien plus vite que d'ordinaire –, j'ai obtenu l'autorisation d'accéder aux dossiers fiscaux de Macklenburg. Elle travaillait en indépendante depuis 2035, en tant que « consultante en biotechnologie ». Quel que fut son travail, il lui avait rapporté un revenu à sept chiffres durant les quinze dernières années. Pour justifier ses rentrées, elle avait une liste d'au moins une centaine d'entreprises différentes. J'ai téléphoné à la première et je me suis retrouvé à parler avec un répondeur. Il était plus de sept heures du soir. J'ai appelé

St. Dominic. La chimère était toujours inconsciente, mais son état général était satisfaisant. Le mélange d'hormones avait bien été livré, et Muriel Beatty avait déniché à l'université un vétérinaire qui s'y connaissait un peu dans le domaine. J'ai donc avalé mes désamorçants et je suis rentré chez moi.

*
* *

Je me rends compte que je ne suis pas tout à fait redescendu quand je ressens un sentiment de frustration en ouvrant ma propre porte d'entrée. Insérer trois clefs puis apposer mon pouce à l'œil du scanner me paraît trop banal, trop facile. Je sais qu'à l'intérieur, il n'y aura aucun danger, aucun défi. Les désamorçants sont censés agir en cinq minutes. Certaines nuits, c'est plutôt en cinq heures.

Marion regardait la télé.

« Salut, Dan ! » lança-t-elle.

J'étais debout sur le seuil du salon.

« Salut. Comment s'est passée ta journée ? »

Elle travaille dans un centre pour enfants ; ce qui pour moi représente un travail stressant par excellence. Elle a haussé les épaules.

« Rien de particulier. Et la tienne ? »

Sur l'écran de télé, quelque chose a attiré mon regard. J'ai poussé des jurons pendant une bonne minute – pour l'essentiel à l'intention d'un certain responsable des Relations publiques ; j'étais sûr qu'il était à l'origine de la fuite, même si je n'aurais pas été en mesure de le prouver.

« Ma journée ? Tu es en train de la regarder. »

La télévision montrait une partie de ce que j'avais enregistré avec mon casque. La cave. Ma découverte de la chimère.

« Ah ? a dit Marion. J'allais te demander si tu connaissais le flic.

— Et tu sais à quoi je vais passer ma journée de demain ? À essayer de tirer quelque chose des quelques milliers d'appels téléphoniques de ceux qui auront vu ça et qui seront convaincus d'avoir quelque chose d'utile à dire sur le sujet.

— Pauvre fille. Est-ce qu'elle va s'en sortir ?

— Je crois bien. »

Ils ont diffusé les spéculations de Muriel Beatty – toujours à partir de mes enregistrements. Avant de passer la parole à un duo d'experts grand public qui ont débattu sur les points de détail du processus de chimérisation, pendant qu'un journaliste faisait de son mieux pour glisser des références douteuses à tout et à n'importe quoi, de la mythologie grecque à *L'île du docteur Moreau*.

« Je meurs de faim, ai-je dit. Allons manger. »

*

* *

Je me suis réveillé à une heure et demie, tremblant et gémissant. Marion était déjà en train d'essayer de me calmer. Ces derniers temps, je souffrais souvent de ces réactions à retardement. Quelques mois plus tôt, deux nuits après un cas d'agression particulièrement brutal, j'avais été agité et incohérent pendant des heures.

En service, nous sommes ce qu'on appelle « amorcés ». Nous avalons un mélange de substances qui exacerbent certaines réactions physiologiques et émotionnelles et en suppriment d'autres. Elles aiguisent nos réflexes. Nous permettent de rester calmes et rationnels. Sont censées améliorer nos capacités de jugement. (Les médias aiment à dire que ces produits nous rendent plus agressifs, mais ce sont des foutaises. Pourquoi les forces de police fabriqueraient-elles intentionnellement des dingues de la gâchette ? Décisions et actions rapides ne sont pas le fait de brutes épaisse, bien au contraire.)

En dehors du travail, nous sommes « désamorcés ». C'est censé nous remettre dans l'état où nous serions si nous n'avions jamais pris de drogues. (Un concept plutôt flou, je l'admet. Comme si nous n'avions jamais pris les amorçants *et* n'avions jamais passé la journée au travail non plus ? Ou comme si nous avions vu et fait exactement les mêmes choses, mais sans les produits pour nous aider à y faire face ?)

Parfois, ce mouvement de balancier fonctionne à merveille. Parfois il déconne complètement.

Je voulais décrire à Marion ce que je ressentais envers la chimère. Je voulais lui parler de ma peur, de ma révulsion, de ma pitié, de ma colère. Tout ce que j'étais capable de produire, c'était quelques petits bruits pitoyables. Pas de mots. Elle n'a rien dit, elle m'a juste tenu contre elle. Ses doigts longs et fins étaient frais sur la peau brûlante de mon visage et de ma poitrine.

Quand mon épuisement a fini par ressembler à une forme de quiétude, j'ai réussi à parler.

« Pourquoi restes-tu avec moi ? ai-je murmuré. Pourquoi supportes-tu tout ça ? »

Elle s'est détournée de moi et elle a dit : « Je suis fatiguée. Rendors-toi. »

*

* *

Je me suis enrôlé dans la police à l'âge de douze ans. J'ai poursuivi mes études normalement mais c'est à ce moment qu'il faut entreprendre la série d'injections d'hormones de croissance ainsi que l'entraînement spécial pendant les vacances et les week-ends si l'on veut être déclaré bon pour le service actif. (Ce n'était pas un engagement irréversible. J'aurais pu changer d'orientation plus tard et rembourser ce qu'on avait investi sur moi, en versements d'une centaine de dollars par semaine pendant les trente années suivantes. Ou j'aurais pu échouer aux tests psychologiques – auquel cas on m'aurait exclu sans que je doive un centime. Mais les tests que l'on passe avant même de commencer ont tendance à éliminer quiconque est susceptible de faire l'un ou l'autre.) C'est logique. Plutôt que de limiter le recrutement à des hommes et à des femmes qui remplissent un certain nombre de critères physiques, on choisit les candidats en fonction de leur intelligence et de leurs aptitudes psychologiques – et ensuite, on ajoute, de manière artificielle, les caractéristiques physiques secondaires mais utiles, telles que la taille, la force et l'agilité.

Nous sommes donc des monstres, fabriqués et conditionnés pour remplir les exigences de notre travail. Mais moins que les soldats et les athlètes professionnels. Et bien moins encore que les membres des gangs de rues – qui n'hésitent pas un instant à utiliser des facteurs de croissance illégaux qui abaissent leur espérance de vie à environ trente ans. Sans armes, mais bourrés d'un mélange de Berserker et de Timewarp – qui les rend insensibles à la douleur ainsi qu'à la plupart des traumatismes physiques, et qui divise leur temps de réaction par vingt –, ils peuvent liquider en cinq minutes une centaine de personnes dans une foule avant de se mettre à l'abri pour redescendre et affronter les deux semaines d'effets secondaires qui les attendent. (Un certain homme politique – quelqu'un de très populaire – est partisan d'organiser des ventes clandestines de ces produits mélangés à des impuretés mortelles. Mais il n'a pas encore réussi à rendre ça légal.)

Oui, nous sommes des monstres. Mais si nous avons des problèmes, cela vient du fait que nous sommes restés encore bien trop humains.

*
* *

Quand plus de cent mille personnes téléphonent à propos d'une enquête, il n'y a qu'une seule façon de gérer les appels : A.A.A.I., l'Analyse Automatique des Appels d'Informateurs.

Au départ, un filtre identifie les farceurs ou les cinglés les plus évidents. Il n'est pas totalement exclu que quelqu'un qui passe quatre-vingts pour cent du temps de son appel à délivrer au sujet des ovnis, ou de la conspiration communiste, ou à vous expliquer comment il va découper vos organes génitaux avec des lames de rasoir, ait aussi quelque chose de pertinent et de vérifique à dire au passage. Mais il semble raisonnable d'accorder à son témoignage moins de poids qu'à celui de quelqu'un qui s'en tient au sujet. Une analyse plus sophistiquée de la gestuelle de nos correspondants – environ trente pour cent d'entre eux ne coupent pas l'image – et des schémas intonatifs est supposée détecter ceux qui, de prime abord, paraissent

rationnels et pertinents, mais souffrent en réalité de délires ou de fixations psychotiques. En fin de compte, on attribue à chaque correspondant un « facteur de fiabilité » compris entre zéro et un. Ceux qui ne présentent aucun signe reconnaissable de malhonnêteté ou de maladie mentale ont le bénéfice du doute. Certains jours, la sophistication du logiciel m'impressionne. Mais d'autres fois, je le considère comme un truc vaudou parfaitement inutile.

Un résumé des assertions de chaque correspondant est tiré des différentes communications. Le logiciel crée ensuite une table de fréquence tenant compte du nombre de personnes ayant exprimé cette opinion, et de leur facteur de fiabilité moyen. Malheureusement, il n'y a pas de règles simples pour déterminer quelles affirmations sont plus susceptibles que d'autres d'être *vraies*. Il se peut parfaitement qu'un millier de personnes répètent en toute bonne foi une rumeur très répandue mais dénuée du moindre fondement. Tandis qu'un témoin honnête mais bourré de produits chimiques ou tout simplement troublé, peut se retrouver avec un facteur injustement bas. En fin de compte, il faut absolument lire toutes les déclarations – ce qui est certes fastidieux, mais tout de même mille fois plus rapide que de visionner chaque appel.

001. La chimère est un martien.	15312	0,37
002. La chimère est descendue d'un ovni.	14106	0,29
003. La chimère vient de l'Atlantide.	9003	0,24
004. La chimère est un mutant.	8973	0,41
005. La chimère est le résultat d'une union sexuelle entre un léopard et un humain.	6884	0,13
006. La chimère est un signe de Dieu.	2654	0,09
007. La chimère est l'Antéchrist.	2432	0,07
008. Le correspondant est le père de la chimère.	2390	0,12
009. La chimère est une déesse grecque.	1345	0,10
010. Le correspondant est la mère de la chimère.	1156	0,09
011. Les autorités devraient tuer la chimère.	1009	0,19
012. Le correspondant a déjà vu la chimère dans son quartier.	988	0,39
013. La chimère a tué Freda Macklenburg.	945	0,24

014. Le correspondant à l'intention de tuer la chimère.	903	0,49
015. Le correspondant a tué Freda Macklenburg.	830	0,27

(En toute dernière extrémité, je pouvais visionner, un à un, les mille sept cent trente-trois appels des numéros 14 et 15. Mais pas tout de suite. Il me restait encore quantité de façons de passer le temps de manière plus utile.)

016. La chimère a été créée par un gouvernement étranger.	724	0,18
017. La chimère est le résultat de la guerre biologique.	690	0,14
018. La chimère est un léopard-garou.	604	0,09
019. Le correspondant souhaite avoir des relations sexuelles avec la chimère.	582	0,58
020. Le correspondant a déjà vu un tableau représentant la chimère.	527	0,89

Voilà qui n'était pas très surprenant, si l'on songe au nombre de tableaux représentant des créatures mythologiques ou fantastiques qui doivent exister dans le monde. Mais sur la page suivante, j'ai lu :

034. La chimère ressemble fortement à la créature représentée dans un tableau intitulé <i>La Caresse</i> .	94	0,92
--	----	------

Par curiosité, j'ai visionné certains des appels. Les premiers ne m'en ont pas appris beaucoup plus que le résumé. Puis un homme a présenté un livre ouvert à l'objectif de la caméra. La lueur d'une ampoule électrique, reflétée par le papier glacé, en rendait certaines parties presque invisibles. Le tout était un peu flou, mais ce que je parvenais à distinguer m'a intrigué.

Un léopard à tête de femme était accroupi près du bord d'une surface plane et surélevée. Un jeune homme mince, nu jusqu'à la taille, était debout à ses côtés. Il se tenait appuyé contre la surface, joue contre joue avec la chimère – elle pressait une patte avant contre l'abdomen de l'homme, en un geste d'embrassade maladroit. Lui regardait droit devant, impassible, la bouche figée dans une expression compassée qui lui donnait un air de détachement un peu efféminé. Ses yeux à elle étaient

presque fermés et plus je la fixais, moins son expression me paraissait facile à définir : peut-être était-ce un contentement placide et rêveur, peut-être était-ce une extase érotique. Les deux personnages avaient des cheveux auburn.

J'ai sélectionné un rectangle encadrant le visage de la femme et l'ai agrandi de manière à ce qu'il remplisse l'écran. J'ai ensuite utilisé l'option de lissage pour que les pixels agrandis soient moins gênants. Avec la lumière trop forte, la mauvaise mise au point et la résolution limitée, l'image était lamentable. Je pouvais tout au plus dire que le visage du tableau n'était pas extrêmement différent de celui de la femme que j'avais trouvée dans la cave de la maison.

Quelques douzaines d'appel plus tard, il n'y avait plus le moindre doute. Une correspondante avait même pris la peine de copier une image du journal télévisé et de la coller dans son appel, à côté d'un gros plan bien éclairé d'une reproduction du tableau. Une seule image, d'une expression unique qui plus est, ne suffit pas à définir un visage humain, mais la ressemblance était bien trop grande pour être le fruit du hasard. Dans la mesure où *La Caresse* avait été peint en 1896 par le symboliste belge Fernand Khnopff – beaucoup de gens me l'ont dit, et j'ai pu le vérifier moi-même par la suite –, le tableau ne pouvait pas être basé sur la chimère vivante. Ce devait donc être le contraire.

J'ai visionné les quatre-vingt-quatorze appels. La plupart ne faisaient que répéter les mêmes informations concernant le tableau. Un seul allait un peu plus loin.

Un homme d'âge moyen se présenta comme étant John Aldrich, galeriste et historien d'art amateur. Après avoir signalé la ressemblance, et rapidement parlé de Khnopff et de *La Caresse*, il a ajouté : « Étant donné que cette pauvre femme ressemble exactement à la sphinge de Khnopff, je me demande si vous avez envisagé la possibilité d'une action des tenants du Lindhquistisme ? » Il a légèrement rougi puis a repris : « C'est peut-être tiré par les cheveux mais j'ai pensé que je devais vous le signaler. »

J'ai aussitôt appelé une *Britannica* en ligne et ai prononcé « Lindhquistisme ».

Andréas Lindhquist, 1961-2030, était un artiste suisse, spécialisé dans les « performances » en public. Côté finances, il avait le grand avantage d'être l'héritier d'un énorme empire pharmaceutique. Jusqu'en 2011, il s'était impliqué dans diverses activités de nature bioartistique. Il commença par générer des sons et des images à l'aide d'un ordinateur, à partir de signaux physiologiques : ECG, EEG, conductivité de la peau, niveaux d'hormones, captés en permanence par des sondes immuno-électriques. Puis il se soumit lui-même à des opérations chirurgicales dans un cocon transparent et stérile, placé au centre d'un auditorium bourré à craquer. La première fois, c'était pour un échange de cornées, sans autre but que de remplacer la droite par la gauche et vice versa. La deuxième, il les fit remettre à leur place initiale. Il parla à l'époque d'une version plus ambitieuse de cette opération : on aurait enlevé tous les organes de son torse avant de les replacer à l'envers mais il n'avait pas réussi à trouver une équipe de chirurgiens qui considérait que cette idée était anatomiquement concevable.

En 2011, il se découvrit une nouvelle obsession. Il se mit à projeter des diapositives de tableaux classiques sur lesquels les personnages avaient été noircis. Puis il faisait poser des figurants portant les costumes et le maquillage approprié, devant l'écran, pour combler les vides.

Dans quel but ? Selon ses propres paroles – mais c'était peut-être une traduction – : *Leur génie accorde aux grands artistes d'apercevoir un monde différent de celui dans lequel nous vivons. Un monde transcendental, situé en dehors du temps. Existe-t-il ? Pouvons-nous nous y rendre ? Non ! Nous devons l'obliger à exister à l'intérieur du nôtre, autour de nous. Nous devons nous saisir de ces fragments entre-aperçus et les rendre solides, tangibles, les faire vivre et respirer et marcher parmi nous. Nous devons importer l'art dans la réalité et, ce faisant, transformer notre monde pour qu'il devienne celui de la vision de l'artiste.*

Je me demandais ce que l'A.A.A.I. aurait pensé de ça.

Dix ans plus tard, il avait cessé de s'intéresser aux projections de diapositives. Il commença alors à engager des décorateurs de cinéma et des architectes paysagistes pour

recréer, en trois dimensions, les arrière-plans des tableaux qu'il choisissait. Il abandonna le maquillage pour altérer l'apparence même des modèles et lorsqu'il lui était impossible de trouver des sosies parfaits, il n'engageait que des gens acceptant, contre un paiement substantiel, de subir des opérations de chirurgie esthétique.

Il s'intéressait cependant toujours à la biologie. En 2021, le jour de son soixantième anniversaire, il fit implanter deux tubes dans son crâne lui permettant de constamment surveiller et d'altérer avec précision le contenu neurochimique du fluide ventriculaire de son cerveau. Après cela, il devint de plus en plus exigeant. Les techniques de « trucage » des décors de cinéma n'eurent plus droit de cité. La maison, l'église, le lac ou la montagne aperçus dans le coin d'un tableau en cours de « réalisation » devaient *être là*, en grandeur nature et complets jusqu'au moindre détail. Les maisons, les églises et les petits lacs furent créés. Les montagnes, par contre, il dut aller les chercher – néanmoins, il transplanta ou détruisit des milliers d'hectares de végétation pour en altérer la couleur et la texture. Avant et après chaque « réalisation », ses figurants devaient scrupuleusement « vivre leur rôle » pendant des mois, selon des règles et des scénarios établis par Lindhquist d'après son interprétation de la personnalité des « personnages » des tableaux. Cet aspect de sa théorie prit pour lui de plus en plus d'importance : *La réalisation précise de l'apparence – ce que j'appelle la surface, bien qu'elle soit tridimensionnelle – n'est qu'un commencement rudimentaire. C'est le réseau de relations entre les sujets d'une part, et entre les sujets et les décors d'autre part, qui constitue le défi posé à la génération à venir.*

J'ai tout d'abord été stupéfait de n'avoir jamais entendu parler de ce dingue, ne serait-ce qu'une fois. À elle seule, son extravagance avait dû lui valoir une certaine notoriété. Mais il y a des millions d'excentriques dans le monde et des milliers d'entre eux sont des gens très riches. De plus, je n'avais que cinq ans en 2030 à la mort de Lindhquist d'une crise cardiaque. Il laissa sa fortune à son fils alors âgé de neuf ans.

Quant à ses disciples, *Britannica* en signalait une douzaine, dispersés dans toute l'Europe de l'Est – c'est là qu'il semblait

avoir suscité le plus de respect. Tous paraissaient avoir complètement abandonné ses pires excès. Ils se contentaient de rédiger des volumes entiers de théories esthétiques justifiant l'utilisation de contreplaqué peint et de mimes portant des masques stylisés. En fait, la plupart se limitaient à proposer les bouquins, sans s'encombrer eux-mêmes de tout ça. J'avais du mal à croire que l'un d'entre eux ait pu avoir l'envie et les moyens financiers de sponsoriser des recherches en embryologie effectuées à des milliers de kilomètres de chez eux.

Pour d'obscures histoires de copyright, on trouve peu d'œuvres d'art visuel dans les bases de données accessibles au public. J'ai donc profité de ma pause-déjeuner pour sortir acheter un livre sur les peintres symbolistes contenant une reproduction en couleurs de *La Caresse*. J'en ai fait une douzaine de copies (illégales), ainsi que des agrandissements de tailles diverses. Curieusement, je remarquai que sur chaque tirage l'expression de la sphinge – pour reprendre le terme utilisé par Aldrich – était subtilement différente. Il était difficile de dire si sa bouche et ses yeux (l'un deux était complètement fermé, l'autre à peine ouvert) dessinaient un vrai sourire, mais les ombres sur ses joues semblaient en esquisser un – du moins sur certains agrandissements, et sous certains angles. Le visage du jeune homme changeait aussi. Il exprimait tantôt un vague trouble, tantôt un ennui léger ; il paraissait tour à tour résolu puis dissipé, noble puis efféminé. Les traits des deux personnages se tenaient sur la frontière complexe et incertaine qui sépare les humeurs bien définies. Le moindre changement dans les conditions d'observation suffisait à imposer une réinterprétation complète. S'il s'agissait là de l'effet que Khnopff avait eu l'intention de produire, c'était une incontestable réussite. Je ne pouvais cependant m'empêcher de trouver le phénomène extrêmement frustrant. Ce qu'en disait le livre ne m'aida pas beaucoup : il louait « la composition parfaitement équilibrée du tableau et sa délicieuse ambiguïté thématique » et suggérait que la tête du léopard avait été « basée, de façon perverse, sur la sœur de l'artiste, dont la beauté l'obsédait nuit et jour ».

Je ne savais plus trop comment j'allais poursuivre cette piste, ni même si j'allais seulement donner suite. Je suis resté assis à mon bureau pendant plusieurs minutes, me demandant – sans avoir envie de vérifier – si chacune des taches du léopard représentées sur le tableau avait été fidèlement reproduite *in vivo*. Je voulais faire quelque chose de tangible, mettre une action en route, avant de me désintéresser de *La Caresse* et de revenir à des pistes plus classiques.

J'ai réalisé un autre agrandissement du tableau, cette fois en utilisant les fonctions graphiques du copieur pour entourer la tête et les épaules de l'homme d'un à-plat sombre. Je l'ai porté au département des Relations publiques et l'ai donné à Steve Birbeck (l'homme qui, je le savais, avait passé en sous-main les enregistrements de mon casque aux journalistes).

« Demandez qu'on recherche ce type. On a besoin de le questionner au sujet de l'affaire Macklenburg. »

*
* *

Je n'ai rien trouvé de plus dans les données fournies par l'A.A.A.I., aussi ai-je repris, là où je l'avais laissée la nuit précédente, mon enquête auprès des firmes qui avait utilisé les services de Freda Macklenburg.

Son travail n'avait rien à voir avec l'embryologie. Il semblait qu'on lui avait demandé d'intervenir sur toute une série de questions sans relation les unes avec les autres, dans une douzaine de domaines différents : culture de tissus, utilisation de rétrovirus comme vecteurs dans les thérapies géniques, électrochimie des membranes cellulaires, purification des protéines, et bien d'autres domaines encore, dont les termes techniques m'échappaient totalement.

« Le Dr Macklenburg a-t-elle résolu votre problème ?

— Absolument. Elle connaissait un moyen parfait pour contourner l'obstacle qui nous empêchait d'avancer depuis des mois.

— Comment avez-vous entendu parler d'elle ?

— Il y a un registre des consultants. Il comporte un index par spécialité. »

Ce registre existait bel et bien. Elle y figurait — en cinquante-neuf endroits différents. Soit elle possédait des connaissances techniques dans tous ces domaines, et elle était meilleure que bien des gens qui y travaillaient à plein-temps, soit elle était en contact avec des experts de réputation internationale qui pouvaient lui fournir les bonnes réponses.

Était-ce ainsi que son sponsor subventionnait son travail ? En la payant non pas en argent mais en connaissances qu'elle pouvait ensuite vendre en les prétendant siennes ? Qui pouvait avoir autant de biologistes à portée de la main ?

L'empire Lindhquist ?

(Et moi qui voulais échapper à *La Caresse*.)

Aucun appel longue distance n'apparaissait sur ses notes de téléphone. Mais cela ne signifiait rien ; la branche locale de l'empire Lindhquist avait certainement accès à son propre réseau de télécommunication international.

J'ai consulté dans le *Who's Who* l'entrée consacrée au fils de Lindhquist, Gustave. Plutôt mince. Né d'une mère porteuse. Donneuse d'ovule anonyme. Éduqué par des précepteurs. Pas encore marié à vingt-neuf ans. Vit en ermite, en apparence plongé dans ses affaires. Pas un mot au sujet d'éventuelles prétentions artistiques. Mais personne ne dit tout au *Who's Who*.

Le rapport d'enquête préliminaire est arrivé. Il ne comportait rien de très utile. Pas de preuve de lutte prolongée. Pas de contusions. Et on n'avait trouvé ni sang ni fragments de peau sous les ongles de Macklenburg. Elle semblait avoir été prise complètement à l'improviste. La blessure à la gorge avait été occasionnée d'un seul coup puissant par une lame mince et droite aiguisée comme un rasoir.

Les cheveux et les squames de peau morte trouvés dans la maison avaient permis d'identifier cinq génotypes différents, en dehors de ceux de Macklenburg et de la chimère. Il est impossible de dater avec précision ce type d'échantillons, mais ils avaient tous été déposés à des dates s'étendant sur une période assez longue, ce qui signifiait qu'il s'agissait de visiteurs

réguliers, d'amis, pas d'étrangers. Ces cinq personnes s'étaient toutes trouvées dans la cuisine à un moment ou à un autre. Seules Macklenburg et la chimère avaient laissé dans la cave des traces en quantités telles qu'on ne pouvait les attribuer à l'action des courants d'air, ou à celle d'autres déplacements. La chimère, quant à elle, semblait n'avoir que rarement quitté la pièce qui lui était réservée. Un individu prédominant, de sexe masculin, avait pénétré dans presque toutes les pièces de la maison, y compris dans la chambre à coucher, mais pas dans le lit – en tout cas, pas depuis la dernière fois où les draps avaient été changés. Toutes ces informations avaient peu de chance de présenter un rapport direct avec le meurtre. Les meilleurs assassins ne laissent pas *du tout* de résidus biologiques derrière eux. Et s'ils le font, c'est parce qu'ils déposent ceux de quelqu'un d'autre.

Le rapport d'interrogatoire arriva peu après. Il me fut encore moins utile. Le seul parent de Macklenburg était un vague cousin, avec lequel elle n'entretenait plus de relations, et qui en savait encore moins que moi sur la morte. Ses voisins étaient bien trop respectueux de la vie privée pour s'inquiéter de ses fréquentations, et tous s'en tenaient à dire qu'ils n'avaient rien remarqué d'inhabituel le jour du meurtre.

Je suis resté assis à mon bureau et j'ai longuement regardé *La Caresse*.

Un dingue plein de fric, qui avait peut-être – ou peut-être pas – des relations avec Lindhquist, avait commandité Freda Macklenburg pour qu'elle crée une chimère absolument semblable à la sphinge du tableau. Mais qui voudrait mettre en scène un faux cambriolage, tuer Macklenburg et mettre en danger la vie de la chimère – sans faire l'effort de la tuer pour de bon ?

Le téléphone a sonné. C'était Muriel. La chimère s'était réveillée.

*
* *

Les deux policiers de garde n'avaient pas eu le temps de s'ennuyer. Ils s'étaient occupés d'un dingue armé d'un couteau, de deux photographes déguisés en médecins et d'un fanatique religieux équipé d'un kit d'exorciste acheté par correspondance. Les journaux télévisés n'avaient pas donné le nom de l'hôpital mais il n'y avait qu'une douzaine de possibilités envisageables. Et puis on ne pouvait pas faire jurer au personnel de ne rien dire, ni l'immuniser contre les pots-de-vin. D'ici un jour ou deux, tout le monde saurait où se situait la chimère. Si les choses ne se calmaient pas, j'allais devoir songer à lui trouver une chambre dans l'infirmerie d'une prison, ou dans un hôpital militaire.

« Vous m'avez sauvé la vie. »

La voix de la chimère était profonde, douce et calme. Elle me parlait en me regardant droit dans les yeux. Je m'étais attendu à ce qu'elle soit d'une timidité maladive, se trouvant parmi des étrangers peut-être pour la première fois de sa vie. Elle était couchée en rond sur son lit, sans drap pour la couvrir mais la tête reposant sur un oreiller blanc et propre. Son odeur était perceptible, mais pas désagréable. Sa queue, aussi épaisse que mon poignet et plus longue que mon bras, pendait du bord du lit et ne cessait de remuer.

« C'est le Dr Beatty qui vous a sauvé la vie. »

Muriel se tenait au pied du lit. Elle jetait des coups d'œil fréquents à la feuille vierge fixée sur sa planchette à pince.

« J'aimerais vous poser quelques questions. »

La chimère ne dit rien, mais son regard demeura posé sur moi.

« Pouvez-vous me donner votre nom, s'il vous plaît ?

— Catherine.

— Avez-vous un autre nom ? Un nom de famille ?

— Non.

— Quel âge avez-vous, Catherine ? »

Amorcé ou pas, je ne pouvais m'empêcher de ressentir un léger étourdissement, une impression d'inanité surréaliste à poser des questions de routine à une sphinge sortie tout droit d'une peinture à l'huile du XIX^e siècle.

« Dix-sept ans.

— Vous savez que Freda Macklenburg est morte ?

— Oui. »

La voix était plus basse, mais toujours calme.

« Quelle sorte de relations aviez-vous avec elle ? »

Elle a un peu froncé les sourcils puis a fourni une réponse qui semblait avoir été répétée à l'avance, tout en étant sincère. Comme si elle s'était attendue depuis longtemps à ce qu'on lui pose cette question.

« Elle était tout pour moi. Elle était ma mère, mon professeur et mon amie. »

Une expression de malheur et un sentiment de perte passèrent un instant sur son visage, pour s'évanouir immédiatement.

« Dites-moi ce que vous avez entendu, le jour où on a coupé le courant.

— Quelqu'un est venu voir Freda. J'ai entendu la voiture, puis la sonnette. C'était un homme. Je ne pouvais pas distinguer ce qu'il disait mais j'ai perçu le son de sa voix.

— L'avez-vous déjà entendue auparavant ?

— Je ne pense pas.

— Quel était le ton de leur conversation ? Ont-ils crié ? Se sont-ils disputés ?

— Non. C'était amical. Puis ils se sont interrompus. Tout est devenu calme. Peu de temps après, le courant a été coupé. Ensuite, j'ai entendu un camion s'arrêter et beaucoup de bruit : des pas, des objets que l'on déplaçait. Mais plus de conversation. Deux ou trois personnes ont circulé dans toute la maison pendant environ une demi-heure. Puis le camion et la voiture sont partis. Je n'ai cessé d'attendre que Freda descende me dire ce qui s'était passé. »

Depuis un moment, je me demandais comment j'allais formuler la question suivante. J'ai fini par renoncer à être poli.

« Freda vous a-t-elle déjà parlé de la raison pour laquelle vous êtes différente des autres gens ?

— Oui. »

Pas la moindre trace de douleur ou d'embarras. À la place, son visage irradiait la fierté et, l'espace de quelques secondes,

elle ressembla au tableau à un point tel que je me suis de nouveau senti tout étourdi.

« Elle m'a faite ainsi. Elle m'a faite spéciale. Elle m'a faite belle.

— Pourquoi ? »

Elle parut interloquée, comme si je ne pouvais poser cette question que pour la taquiner. Elle était spéciale. Elle était belle. Cela ne nécessitait pas d'autre explication.

J'ai entendu un grognement étouffé, juste de l'autre côté de la porte, suivi d'un petit choc sourd contre le mur. Par gestes, j'ai indiqué à Muriel de se coucher à terre et à Catherine de se taire, puis, en faisant le moins de bruit possible, mais sans pouvoir supprimer tous les grincements métalliques, j'ai grimpé au sommet d'une armoire située dans un coin, à gauche de l'entrée de la chambre.

Nous avons eu de la chance. Quand la porte s'est entrouverte, ce n'est pas une grenade qu'on a jetée dans la pièce, mais c'est une main tenant un laser à balayage qui s'est glissée. Un miroir tournant étale le rayon sur un arc – celui-là était réglé sur 180°, horizontalement. Tenu à hauteur d'épaule, il emplissait la pièce d'un plan mortel situé environ un mètre au-dessus du lit. J'ai été tenté de donner un coup de pied pour refermer la porte sur la main à la seconde à laquelle elle est apparue, mais ça aurait été trop dangereux. Le laser aurait pu s'incliner vers le bas avant que le rayon ne soit coupé. Pour la même raison, je ne pouvais me contenter de forer un trou brûlant dans le crâne de l'homme au moment où il entrerait dans la pièce, ni de viser le laser lui-même – il était blindé et aurait pu soutenir plusieurs secondes de feu avant de subir le moindre dommage interne.

Sur les murs, la peinture était roussie et les rideaux s'étaient divisés en deux moitiés dévorées par les flammes. Un instant encore et il allait abaisser le rayon sur Catherine. Je lui ai porté un violent coup de pied au visage. Il a basculé en arrière et l'éventail du rayon laser s'est incliné vers le plafond. Puis j'ai sauté au sol et posé mon pistolet sur sa tempe. Il a coupé le rayon et m'a laissé lui prendre l'arme. Il portait un uniforme de garçon de salle, mais le tissu était inhabituellement raide ; il

contenait probablement une couche protectrice d'amiante enrobée d'aluminium (compte tenu des risques de réflexion, il n'est pas très avisé de manier un laser à balayage sans une telle protection).

Je l'ai retourné sur le ventre et lui ai passé les menottes selon la méthode habituelle : les poignets et les chevilles attachés ensemble dans le dos par des bracelets dont la face interne est aiguisee, ce qui décourage – en partie – les tentatives de briser les chaînes. J'ai pulvérisé un sédatif sur son visage pendant quelques secondes et il s'est comporté comme si cela avait fonctionné, mais j'ai soulevé une de ses paupières et j'ai su que ce n'était pas le cas. Chaque flic utilise un sédatif comportant un traceur particulier. Celui dont je me sers d'habitude colore le blanc des yeux en bleu pâle. Sa peau devait être recouverte d'un film protecteur. Pendant que je préparais une injection intraveineuse, il a tourné la tête vers moi et a ouvert la bouche. Une lame a jailli de sous sa langue et m'a égratigné l'oreille au passage. Je n'avais jamais vu ça auparavant. J'ai ouvert sa bouche de force pour jeter un coup d'œil. Le mécanisme de lancement était fixé à ses dents par des fils métalliques et des broches. Il y avait une deuxième lame à l'intérieur. J'ai replacé mon pistolet sur le côté de sa tête et je lui ai conseillé de la cracher sur le sol. Puis je lui ai donné un coup de poing dans la figure et j'ai entrepris de chercher une veine facile à atteindre.

Il a poussé un petit cri et a commencé à vomir du sang en ébullition. C'était peut-être de son fait, mais il est plus probable que ses employeurs aient décidé de limiter leurs pertes. Le corps a commencé à fumer ; je l'ai donc tiré dehors, dans le couloir.

Les inspecteurs qui avaient monté la garde n'étaient pas morts, simplement inconscients. Question de pragmatisme. On fait en général moins de bruit, on cause moins de dégâts et on prend moins de risques en estourbissant quelqu'un par des moyens chimiques, plutôt qu'en le tuant. Qui plus est, on sait que la mort d'un flic a tendance à donner de l'élan à une enquête – cela vaut donc la peine de se fatiguer à l'éviter. J'ai demandé à quelqu'un que je connaissais au service de Toxicologie de venir jeter un coup d'œil sur eux, puis j'ai demandé des remplaçants par radio. Organiser un

déménagement vers un lieu plus sûr prendrait au moins vingt-quatre heures.

Catherine était hystérique. Muriel, elle-même plutôt secouée, insista pour lui donner un calmant et mettre fin à l'interrogatoire.

« J'ai lu des articles sur le sujet, mais je n'avais jamais vu ça de mes propres yeux. Quel effet ça fait ?

— Quoi ? »

Elle émit un petit rire nerveux. Elle grelottait. Je l'ai tenue par les épaules jusqu'à ce qu'elle se calme un peu.

« D'être comme ça ! »

Ses dents s'entrechoquaient.

« Quelqu'un vient juste d'essayer de *nous tuer tous les trois*, et vous continuez à vous comporter comme si rien de spécial n'était arrivé. Comme un personnage de bande dessinée. Qu'est-ce qu'on ressent ? »

C'était à mon tour de rire. Nous avons une réponse toute prête à cette question.

« Mais on ne ressent rien du tout. »

*

* *

Marion était allongée à côté de moi, la tête sur ma poitrine. Elle avait les yeux fermés mais elle ne dormait pas. Je savais qu'elle m'écoutes : son corps se contracte toujours de la même façon quand je délires.

« Comment quelqu'un a-t-il pu faire ça ? Comment quelqu'un a-t-il pu s'asseoir à un bureau et, *de sang-froid*, concevoir la création d'un être humain difforme, sans aucune chance de vie normale ? Et tout ça pour un "artiste" fou qui, quelque part dans le monde, entretient les théories cinglées d'un millionnaire décédé ? Merde ! Ils prennent les gens pour quoi ? Des sculptures ? Des *objets* qu'ils peuvent manipuler selon leurs caprices ? »

Il était tard. J'avais envie de dormir mais je n'arrivais pas à me taire. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'étais en

colère avant d'aborder le sujet. Mais, une fois lancé, mon dégoût avait augmenté avec chaque mot que je prononçais.

Une heure auparavant, nous avions essayé de faire l'amour, mais je m'étais retrouvé impuissant. Je m'étais résigné à utiliser ma langue, et Marion avait joui, mais cela me déprimait tout de même. Était-ce psychologique ? Un contrecoup de l'affaire sur laquelle je travaillais ? Ou un effet secondaire du traitement amorçant ? Qui serait apparu brusquement, après toutes ces années ? Quantité de rumeurs et des blagues circulaient sur ces produits, leur prêtant toutes les conséquences possibles et imaginables : stérilité, bébés malformés, cancers, psychoses – mais je n'en avais jamais rien cru. Notre syndicat s'en serait aperçu et aurait fait un foin du diable ; la police n'aurait jamais pu évacuer le problème. C'était cette affaire de chimère qui me foutait en l'air. Ça ne pouvait pas être autre chose. Alors j'en parlais.

« Et le pire, c'est qu'elle ne comprend même pas ce qu'on lui a fait. On lui a menti depuis sa naissance. Macklenburg lui a dit qu'elle était *belle*, et elle croit ces conneries, pour la simple raison qu'elle ne connaît rien d'autre. » Marion s'est déplacée légèrement et a soupiré. « Qu'est-ce qui va lui arriver ? Comment va-t-elle vivre une fois qu'elle sera sortie de l'hôpital ?

— Je ne sais pas. J'imagine qu'elle pourrait vendre son histoire pour un bon paquet de fric. Assez pour engager quelqu'un qui s'occupera d'elle pendant le restant de ses jours. » J'ai fermé les yeux.

« Je suis désolé. Ce n'est pas sympa de te tenir éveillée la moitié de la nuit comme ça. »

J'ai entendu un léger sifflement. Marion s'est tout à coup détendue. Pendant ce qui m'a semblé être un intervalle de plusieurs secondes – bien que ça n'ait pas dû être le cas –, je me suis demandé ce qui n'allait pas chez moi, pourquoi je n'avais pas sauté hors du lit, pourquoi je n'avais même pas levé la tête pour examiner la pièce plongée dans le noir et essayer de distinguer la personne ou la chose qui s'y trouvait.

Puis j'ai compris que le produit qu'on avait pulvérisé m'avait atteint, moi aussi, et que j'étais paralysé. C'était un tel soulagement d'être incapable d'agir que j'ai glissé dans

l'inconscience en me sentant, absurdement, plus en paix que je ne l'avais été depuis très, très longtemps.

*
* *

Je me suis réveillé, avec une sensation de panique et de léthargie mêlées, sans la moindre idée de l'endroit où je me trouvais ou sur ce qui m'était arrivé. J'ai ouvert les yeux mais je n'ai rien vu. Je me suis débattu en essayant de les toucher et je me suis senti dériver légèrement, mais mes bras et mes jambes étaient immobilisés. Je me suis obligé à me détendre un moment et à interpréter mes sensations. Je portais un bandeau ou des bandages, et je flottais dans un liquide tiède, la bouche et le nez recouverts d'un masque. Les quelques mouvements agités que j'avais effectués m'avaient épuisé et je suis resté immobile un long moment, incapable de me concentrer assez pour commencer à échafauder des hypothèses quant à ma situation. J'avais l'impression que tous mes os avaient été brisés, non du fait d'une quelconque douleur, mais parce que j'éprouvais une sensation plus subtile d'inconfort qui provenait de la configuration de mon corps ; quelque chose n'allait pas – il ne m'allait pas. Je me suis dit que j'avais dû avoir un accident. Un incendie ? Ça pouvait expliquer pourquoi je flottais. Je me trouvais dans une unité de soin pour grands brûlés.

« Hého ! Je suis réveillé ! » ai-je dit.

Les mots n'étaient qu'un murmure rauque et douloureux.

Une voix banale et enjouée, presque asexuée mais vaguement masculine, m'a répondu. Je portais des écouteurs. Je ne l'avais pas remarqué tant que je ne les avais pas sentis vibrer.

« Monsieur Segel. Comment vous sentez-vous ?

— Inconfortable. Faible. Où suis-je ?

— Loin de chez vous, j'en ai peur. Mais votre femme se trouve également parmi nous. »

Ce n'est qu'à ce moment-là que je me suis souvenu : j'étais allongé sur mon lit, incapable de bouger.

Ça me paraissait remonter à tellement loin, mais je n'avais aucun souvenir plus récent pour combler le trou.

« Depuis combien de temps suis-je ici ? Où est Marion ?

— Votre femme n'est pas loin. Elle est en sécurité et confortablement installée. Vous êtes ici depuis un certain nombre de semaines, mais vous guérissez vite. Vous serez bientôt prêt pour la rééducation. Aussi détendez-vous. Soyez patient.

— *Guérir de quoi ?*

— Monsieur Segel, je crains d'avoir été obligé de pratiquer de nombreuses interventions chirurgicales pour ajuster votre apparence à mes besoins. Vos yeux, votre visage, votre structure osseuse, votre corpulence, la couleur de votre teint, tout cela a nécessité des modifications substantielles. »

Je flottais en silence. Le visage du jeune homme timide de *La Caresse* glissait dans l'obscurité. J'étais horrifié, mais ma désorientation a adouci le choc. Alors que je dérivais dans le noir à écouter une voix désincarnée, rien n'était encore devenu tout à fait réel.

« Pourquoi moi ?

— Vous avez sauvé la vie de Catherine. À deux reprises. C'est précisément le type de relation que je cherchais.

— Deux coups montés. Elle n'a jamais vraiment été en danger, avouez-le. Pourquoi n'avez-vous pas trouvé quelqu'un qui avait déjà le physique du rôle pour le jouer ? »

J'ai failli ajouter « Gustave » mais je me suis arrêté à temps. J'étais convaincu que, de toute façon, il avait l'intention de me tuer, à la fin, mais trahir le fait que je me doutais de son identité aurait été suicidaire. La voix était synthétique, bien entendu.

« Vous lui avez *vraiment* sauvé la vie, monsieur Segel. Si elle était restée dans la cave sans hormones de substitution, elle serait morte. Et l'assassin que nous avons envoyé à l'hôpital avait vraiment l'intention de la tuer. »

J'ai maugréé faiblement.

« Et s'il avait réussi ? Vingt ans de travail et des millions de dollars fichus en l'air. Qu'est-ce que vous auriez fait ?

— Monsieur Segel, vous avez une vision du monde bien étroite. Il n'y a pas que votre petite ville sur cette planète. Votre petite police n'a rien d'unique non plus, sauf à être la seule à n'avoir pas été capable de cacher toute l'histoire aux médias.

Nous avons commencé avec douze chimères. Trois sont mortes en bas âge. Trois n'ont pas été découvertes à temps après la mort de leur gardien. Quatre ont été assassinées après leur découverte. La vie de l'autre survivante a été sauvée par des personnes différentes dans la maison et à l'hôpital – et elle n'arrivait pas tout à fait au niveau de ce que Freda Macklenburg avait atteint avec Catherine, du point de vue morphologique. Donc, aussi imparfait que vous soyez, monsieur Segel, c'est avec vous que je suis contraint de travailler. »

*
* *

Peu de temps après, on m'a replacé dans un lit normal et on a enlevé les bandages qui me recouvraient le visage et le corps. Au début, la chambre est restée dans l'obscurité, mais chaque matin on augmentait un peu l'intensité de l'éclairage. Deux fois par jour, un kinésithérapeute masqué, et dont la voix était déguisée, venait pour m'aider à réapprendre à bouger. Six gardes armés et masqués eux aussi étaient présents jour et nuit dans ma chambre, une pièce sans fenêtre. Un excès ridicule de précautions, sauf s'ils étaient là au cas – peu probable – où quelqu'un tenterait de me porter secours de l'extérieur. Je pouvais à peine marcher. Une grand-mère dotée d'un peu de poigne aurait été capable de m'empêcher de m'échapper.

Ils m'ont montré Marion, une seule fois, sur une télévision en circuit fermé. Elle était assise dans une pièce élégamment meublée et regardait un disque d'infos. Elle ne cessait de jeter autour d'elle des regards nerveux. Ils ne nous ont pas laissé nous rencontrer. J'en étais heureux. Je ne voulais pas la voir réagir à ma nouvelle apparence. C'était une complication émotionnelle dont je pouvais me passer.

À mesure que je redevenais, lentement, fonctionnel, j'ai commencé à ressentir un profond sentiment de panique à l'idée que je n'avais pas encore trouvé un moyen de nous garder en vie. J'ai essayé d'engager la conversation avec les gardes – dans l'espoir de persuader l'un d'entre eux de nous aider, soit par compassion, soit sur la promesse d'un pot-de-vin. Mais ils s'en

sont tous tenus à des monosyllabes et m'ont ignoré dès que j'abordais des sujets plus abstraits que la question de la nourriture. Refuser de coopérer à la « réalisation » était la seule tactique que j'avais trouvée, mais combien de temps cela marcherait-il ? Je ne doutais pas un seul instant que mon ravisseur n'hésiterait pas à torturer Marion – et que si cela ne marchait pas, il m'hypnotiserait ou me droguerait pour s'assurer de ma coopération. Ensuite, il nous tuerait tous les trois : Marion, moi et Catherine.

Je n'avais pas la moindre idée du temps qui nous restait. Les gardes, les kinésithérapeutes et les chirurgiens esthétiques qui venaient de temps à autre voir comment évoluait leur ouvrage, ignoraient mes questions se rapportant à leur planning. J'aspirais à parler de nouveau à Lindhquist. Aussi cinglé fût-il, il consentait au moins à engager un dialogue. J'ai exigé d'avoir une entrevue avec lui, j'ai crié et tempêté ; les gardes sont demeurés aussi impassibles que leurs masques.

Trop habitué aux substances amorçantes qui m'aidaient à fixer mon attention, j'étais constamment distrait par toutes sortes de préoccupations improductives, comme la simple peur de la mort, ou par des soucis dénués de fondement sur la pérennité de mon emploi et de mon mariage, si jamais Marion et moi restions en vie. Plusieurs semaines se sont écoulées, au cours desquelles je n'ai rien ressenti d'autre que du désespoir et n'ai fait que m'apitoyer sur mon sort. On m'avait enlevé tout ce qui me définissait en tant que personne : mon visage, mon corps, mon travail, mes habitudes de pensée. Mon ancienne force physique me manquait – plus parce qu'elle était une source d'amour-propre que parce qu'elle m'aurait été effectivement utile –, mais c'était surtout la clarté mentale dont je bénéficiais lorsque j'étais amorcé qui, j'en étais certain, aurait fait toute la différence, si seulement j'avais pu la retrouver.

J'ai fini par me laisser aller à un fantasme aussi bizarre que romantique : la perte de tout ce sur quoi je m'étais autrefois reposé – la privation des béquilles biochimiques qui soutenaient la vie artificielle qui était la mienne – allait révéler une source profonde de courage moral absolu et mettre au jour des ressources intérieures désespérées qui me feraient traverser ces

heures terribles. Mon identité avait été démolie, mais il me restait l'étincelle nue de l'humanité qui allait bientôt jaillir en une flamme brûlante et dévastatrice, qu'aucun mur de prison ne pourrait contenir. Ce qui ne m'avait pas encore tué allait (bientôt, très bientôt) me rendre plus fort.

Chaque matin, quelques instants d'introspection me montraient que cette transformation mystique ne s'était pas encore produite. J'ai entamé une grève de la faim, dans l'espoir de hâter ma sortie victorieuse du creuset de la souffrance en augmentant la chaleur du brasier. On ne m'a pas nourri de force, ni même injecté des protéines par voie intraveineuse. J'étais trop bête pour en déduire ce qui était pourtant évident : le jour de la réalisation était proche.

Un matin, on m'a apporté un costume que j'ai tout de suite reconnu pour l'avoir vu sur la toile. J'étais terrifié au point d'en avoir la nausée, mais je l'ai mis et ai suivi les gardes, sans faire d'histoires. Le tableau était situé à l'extérieur. Ce serait ma seule chance d'évasion.

J'avais espéré que nous aurions à voyager, ce qui m'aurait offert toutes sortes d'opportunités, mais le paysage avait été préparé à quelques centaines de mètres du bâtiment où l'on m'avait gardé prisonnier. Je clignais sous la clarté éblouissante de la mince couche nuageuse qui couvrait une bonne partie du ciel. (Lindhquist les avait-il attendus, ces nuages ? Ou avait-il exigé leur présence ?) J'étais las et effrayé, et je me sentais plus faible que jamais, n'ayant rien mangé depuis trois jours. Des champs désolés s'étiraient jusqu'à l'horizon dans toutes les directions. Il n'y avait nulle part où courir se réfugier, personne à qui demander de l'aide.

J'ai vu Catherine, déjà en place, assise au bord d'une élévation de terrain. Un homme de petite taille – c'est-à-dire plus petit que les gardes dont la haute stature m'était devenue familière – se tenait debout à côté d'elle et lui caressait le cou. Elle remuait la queue de plaisir, les yeux à demi fermés. L'homme portait un ample costume blanc et un masque, blanc également, qui ressemblait assez à celui d'un escrimeur. Quand il m'a vu approcher, il a levé les bras en un geste d'accueil extravagant. L'espace d'un instant une folle idée s'est emparée

de moi : Catherine pouvait nous sauver ! Avec sa vitesse, sa force, *ses griffes*.

Une douzaine de gardes armés nous entouraient – et il était clair que Catherine était aussi docile qu'un petit chat.

« Monsieur Segel ! Vous avez l'air si lugubre ! Réjouissez-vous, voyons ! C'est une journée merveilleuse ! »

J'ai cessé d'avancer. Les gardes qui se trouvaient de chaque côté de moi se sont arrêtés eux aussi et n'ont rien fait pour me pousser vers l'avant.

« Je ne le ferai pas », ai-je dit.

L'homme en blanc demanda sur un ton indulgent : « Et pourquoi donc, je vous prie ? »

Je l'ai regardé dans les yeux en tremblant. J'avais l'impression d'être un enfant. C'était la première fois, depuis que j'étais petit, que j'affrontais ainsi quelqu'un, sans les substances amorçantes pour me calmer, sans une arme à portée de main, sans une confiance absolue en ma force et mon agilité.

« Lorsque nous aurons fait ce que vous voulez, vous allez tous nous tuer. Plus longtemps je refuserai, et plus longtemps je resterai en vie. »

C'est Catherine qui a répondu la première. Elle a secoué la tête, sans rire tout à fait.

« Mais non, Dan ! Andreas ne nous fera pas de mal ! Il nous aime, tous les deux ! »

L'homme est venu vers moi. Est-ce qu'Andreas Lindquist avait feint son décès ? Sa démarche n'était pas celle d'un vieil homme.

« S'il vous plaît, monsieur Segel, calmez-vous. Croyez-vous que je ferais du mal à mes propres créations ? Est-ce que je gâcherais ainsi toutes ces années de travail acharné ? Le mien et celui de tant d'autres personnes ? »

Confus, j'ai balbutié : « Vous avez tué des gens. Vous nous avez kidnappés. Vous avez enfreint des centaines de lois. » J'ai failli crier à Catherine : « C'est lui qui a organisé la mort de Freda ! » mais j'ai eu le sentiment que de telles paroles risquaient de se retourner contre moi.

L'ordinateur qui déguisait la voix de Lindquist a émis un rire plat.

« Oui, j'ai enfreint des lois. Quoi qu'il vous arrive, monsieur Segel, c'est déjà fait. Croyez-vous que j'aie peur de ce que vous ferez une fois libéré ? Vous serez tout aussi impuissant à agir contre moi que vous l'êtes maintenant. Vous n'avez aucune preuve de mon identité. Oh, j'ai examiné la teneur de vos requêtes. Je sais que vous me soupçonnez...

— Je soupçonnez votre fils.

— Ah. Une question de rhétorique. Je préfère que mes intimes m'appellent Andreas, mais en affaires, je suis Gustave Lindhquist. Voyez-vous, ce corps est vraiment celui de mon fils – si fils est le mot qui convient quand il s'agit d'un clone. En fait, depuis sa naissance, j'ai prélevé des échantillons de mon tissu cérébral à intervalles réguliers. J'en ai fait extraire les composants appropriés et les ai fait injecter dans son crâne. On ne peut pas transplanter un cerveau, monsieur Segel, mais en prenant quelques précautions, une bonne *partie* de la mémoire et de la personnalité de quelqu'un peut être imposée à un jeune enfant. Quand mon premier corps est mort, j'ai fait cryogéniser le cerveau et j'ai continué les injections jusqu'à ce qu'il ne reste plus de tissu. La question de savoir si je suis ou non Andreas est une affaire de philosophes et de théologiens. Quant à moi, je me revois très bien, assis dans une salle de classe pleine à craquer, en train de regarder une télévision en noir et blanc le jour où Neil Armstrong a posé le pied sur la Lune, cinquante-deux ans avant la naissance de ce corps. Aussi appelez-moi Andreas. Faites plaisir à un vieil homme. »

Il a haussé les épaules.

« Les masques et les filtres vocaux ? Que voulez-vous, j'aime bien un peu de mise en scène. Et moins vous en verrez et entendrez, moins vous aurez l'occasion, de me causer de petits ennuis par la suite. Mais s'il vous plaît, ne vous surestimez pas ; vous ne constituerez jamais une menace pour moi. Je pourrais acheter tous les membres de votre police avec la moitié de la somme que j'ai gagnée depuis que nous avons commencé à parler.

« Alors, oubliez ces idées de martyre. Vous allez vivre, et pour le restant de vos jours, non seulement vous serez ma création, mais aussi mon instrument. Vous allez emporter cet

instant avec vous, vous allez le transporter dans le monde pour moi, comme une graine, comme un virus étrange et magnifique, qui infectera et transformera tout ce que vous toucherez. »

Il m'a pris par le bras et m'a conduit vers Catherine. Je n'ai pas résisté. Quelqu'un a placé une hampe ailée dans ma main droite. On m'a poussé, arrangé, ajusté, fignolé. J'ai à peine senti la joue de Catherine contre la mienne, sa patte qui reposait sur mon ventre. J'ai fixé l'horizon, hébété, essayant de décider si je devais ou non croire que j'allais survivre, abasourdi par cette première vraie lueur d'espoir, mais en même temps trop terrifié à l'idée d'être déçu pour lui faire confiance.

Il n'y avait personne d'autre que Lindquist, ses gardes et ses assistants. Je ne sais pas à quoi je m'attendais ; des spectateurs en tenue de soirée ? Il se tenait à une douzaine de mètres de nous, et de temps en temps, il jetait un coup d'œil à une reproduction du tableau – à moins que ce ne fût l'original – fixée sur un chevalet, puis lançait des instructions pour que soient effectués de microscopiques changements dans notre posture et notre expression. À force de garder le regard fixe, mes yeux se sont mis à pleurer. Quelqu'un s'est précipité pour les sécher, puis a pulvérisé un produit qui a empêché mes larmes de couler à nouveau.

Ensuite, Lindquist est demeuré silencieux pendant plusieurs minutes. Quand il a repris la parole, il a dit, très doucement : « Tout ce que nous attendons, à présent, c'est que le soleil bouge, et que vos ombres soient à la bonne place. Patientez encore un tout petit peu. »

Je ne me rappelle pas très bien ce que j'ai ressenti pendant ces dernières secondes. Je me sentais si fatigué, si troublé, si incertain. Je me souviens néanmoins avoir pensé : *Comment saurai-je que le moment est passé ? Quand Lindquist sortira une arme et nous carbonisera tous, ce qui préservera le moment de façon parfaite ? Ou quand il sortira un appareil photo ? Lequel des deux ?*

Et tout à coup il a dit : « Merci ». Puis il s'est détourné et s'est éloigné, tout seul. Catherine a bougé. Elle s'est étirée, m'a embrassé sur la joue et a dit : « C'était amusant, non ? » Un des

gardes m'a pris par le coude et j'ai réalisé que je venais de tituber.

Il n'a même pas pris de photo ! J'ai laissé échapper un gloussement hystérique, convaincu maintenant que j'allais vivre, après tout. Et il n'avait même pas pris de photo. Je n'arrivais pas à décider si cela voulait dire qu'il était encore plus fou que je ne le pensais ou si, au contraire, c'était la preuve de sa santé mentale.

*

* *

Je n'ai jamais su ce qu'il est advenu de Catherine. Peut-être est-elle restée avec Lindhquist, protégée du monde par sa fortune et sa vie de reclus, vivant une existence en tout point identique à ce qu'elle avait connu auparavant dans la cave de Freda Macklenburg. Avec quelques serviteurs et quelques villas de luxe en plus ou en moins.

Marion et moi avons été ramenés chez nous, inconscients pendant toute la durée du voyage. Nous nous sommes réveillés couchés sur le lit que nous avions quitté six mois plus tôt. Il y avait beaucoup de poussière dans la chambre. Marion a pris ma main et a dit : « Eh bien. Nous voilà. » Nous sommes restés allongés en silence pendant des heures, puis nous sommes sortis acheter à manger.

Le lendemain, je suis allé au commissariat. J'ai prouvé qui j'étais grâce à mes empreintes et à mon ADN, puis j'ai rédigé un rapport complet sur ce qui s'était passé.

On ne m'avait pas considéré comme mort. Mon salaire avait été payé et la banque avait automatiquement encaissé les traites de la maison. Ma demande de réparation a été acceptée par le département lors d'une procédure amiable ; ils m'ont attribué sept cent cinquante mille dollars. J'ai subi un certain nombre d'interventions chirurgicales pour retrouver, dans la mesure du possible, mon apparence antérieure.

Il a fallu plus de deux ans de réadaptation, mais j'ai fini par réintégrer le service actif. L'affaire Macklenburg a été classée par manque de preuves. L'enquête concernant notre enlèvement

et le sort présent de Catherine est sur le point de l'être aussi. Personne ne doute que j'ai dit la vérité sur ce qui est arrivé, mais toutes les preuves que nous possédons contre Gustave Lindquist sont indirectes. Je ne le discute pas. J'en suis heureux. Je veux effacer tout ce que Lindquist m'a fait, et devenir obsédé par l'idée de le livrer à la justice est exactement le contraire de l'état d'esprit que je désire atteindre. Je ne prétends pas comprendre ce qu'il espérait réaliser en me laissant la vie ni ce que recouvrerait exactement cette idée folle de mon supposé effet sur le monde, mais je suis déterminé à demeurer en tous points semblable à celui que j'étais avant cette expérience et ainsi contrer ses desseins.

Marion va bien. Elle a souffert de cauchemars à répétition pendant un certain temps, mais après avoir vu un thérapeute spécialisé dans les soins aux otages et aux victimes d'enlèvement, elle est maintenant aussi détendue et insouciante qu'elle l'était auparavant.

Il m'arrive moi aussi d'avoir des cauchemars de temps à autre. Je me réveille à l'aube, en proie à des tremblements, en transpiration, en train de crier, mais je suis incapable de me souvenir à quelle horreur j'essaie d'échapper. L'image d'Andreas Lindquist injectant des échantillons de tissu cérébral dans le cerveau de son fils ? Catherine qui ferme les yeux de plaisir et me remercie de lui avoir sauvé la vie tandis qu'elle déchire mon corps en lambeaux sanglants avec ses griffes ? Ou moi-même, prisonnier de *La Caresse*, le moment de la réalisation impitoyablement prolongé à l'infini ? Peut-être. Ou peut-être que je rêve tout simplement de l'affaire sur laquelle je travaille. Ça me semble bien plus probable.

Oui, tout est redevenu normal.

Sœurs de sang

*traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

Nous avions neuf ans lorsque Paula décida que nous devions nous piquer le doigt et laisser couler notre sang dans les veines l'une de l'autre.

J'avais pris la chose de haut « Pourquoi faire ? Nos sangs sont déjà identiques. Nous sommes *déjà* sœurs de sang. »

Elle s'était montrée imperturbable. « Je sais bien. Ce n'est pas le problème. Ce qui compte, c'est le rituel. »

Nous avons fait ça dans notre chambre, à minuit, à la lumière d'une seule bougie. Elle avait stérilisé l'aiguille dans la flamme, puis avait enlevé la couche de suie avec un mouchoir et de la salive.

Nous avions pressé les minuscules plaies collantes l'une contre l'autre, récité un serment ridicule tiré d'un roman pour enfants de série Z, et Paula avait soufflé la bougie. Alors que mes yeux étaient toujours en train de s'ajuster à l'obscurité, elle avait murmuré un épilogue de son cru : « Maintenant, nous ferons les mêmes rêves, partagerons les mêmes amoureux, et mourrons à exactement la même heure. »

J'avais essayé de lui dire, indignée : « C'est n'importe quoi ! » Mais l'obscurité et le parfum de la flamme envolée avaient retenu l'exclamation au fond de ma gorge et je n'avais pas récusé ses paroles.

*
* *

Pendant que le docteur Packard s'exprimait, je pliais le rapport de pathologie en deux, puis en quatre, en alignant les bords de manière obsessionnelle. Il était bien trop épais pour que je fasse quelque chose de propre ; trente-deux pages en tout, contenant aussi bien les micrographies des lymphocytes malformés qui proliféraient dans ma moelle osseuse que les portions de séquences d'ARN du virus qui avait déclenché la maladie.

Par contraste, l'ordonnance, posée devant moi sur le bureau, semblait ridiculement mince, sans substance. Elle ne faisait pas le poids. Le traditionnel gribouillis polysyllabique – indéchiffrable – qu'elle portait n'était rien d'autre qu'une décoration. Le nom du médicament était encrypté de manière fiable dans le code à barres, en dessous. Il n'y avait aucun risque de recevoir le mauvais traitement par erreur. La question était de savoir *si le bon traitement me serait du moindre secours*.

« Est-ce clair ? Madame Rees ? Y a-t-il quelque chose que vous ne compreniez pas ? »

Je luttai pour reprendre mes esprits, tandis qu'avec le pouce j'appuyais très fort sur un pli rebelle. Elle m'avait expliqué la situation avec franchise, sans avoir recours à un quelconque jargon ou se retrancher derrière un doux euphémisme, mais je gardais le sentiment que quelque chose de crucial m'échappait. C'était comme si chaque phrase qu'elle avait prononcée avait commencé soit par « Le virus... » soit par « Le médicament... ».

« Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ? Par moi-même. Pour améliorer mes chances ? »

Elle hésita, mais pas longtemps. « Non, pas vraiment. Vous êtes en parfaite santé, par ailleurs. Tâchez de le rester. » Elle commença à se lever de son bureau pour me laisser sortir, et je me mis à paniquer.

« Mais... il doit bien y avoir *quelque chose*. » J'agrippai les bras de mon fauteuil, comme si j'avais peur d'en être délogée de force. Peut-être qu'elle m'avait mal comprise, que je n'avais pas été suffisamment claire ? « Est-ce que je dois arrêter de manger certains aliments ? Prendre de l'exercice ? Dormir plus ? Je veux dire, il doit bien y avoir *quelque chose* à faire ? Et je le ferai, quoi que ce soit. S'il vous plaît, *dites-moi...* » Ma voix se cassa presque, et je détournai le regard, gênée. *Ne recommence plus jamais à gémir comme ça. Plus jamais.*

« Je suis désolée, madame Rees. Je sais ce que vous ressentez. Mais les maladies de Monte Carlo sont toutes dans ce cas-là. En fait, vous avez beaucoup de chance ; l'ordinateur de l'OMS a trouvé quatre-vingt mille personnes, dans le monde, infectées par une souche similaire. Ce n'est pas un marché suffisant pour soutenir une recherche de fond, mais quand

même assez pour persuader les laboratoires pharmaceutiques de fouiller dans leurs bases de données à la recherche de quelque chose qui pourrait faire l'affaire. Beaucoup de gens sont laissés à eux-mêmes, infectés par des virus virtuellement uniques. Vous imaginez la quantité d'information utile que le corps médical peut leur donner, à *eux* ? » Je relevai enfin la tête ; son visage reflétait une expression de sympathie, mitigée d'impatience.

Je ne me laissai pas amener à avoir honte de mon ingratITUDE. Je m'étais ridiculisée, certes, mais j'avais quand même le droit de poser la question. « Je sais tout ça. Je pensais seulement que je pouvais quand même faire quelque chose *par moi-même*. Vous dites que ce médicament va peut-être marcher, ou peut-être pas. Si je pouvais contribuer moi-même à la lutte contre cette maladie, je me sentirais... »

Quoi ? Plus un être humain et moins un tube à essai, un réceptacle passif dans lequel le remède miracle et le super-virus se battaient à mort entre eux. « ... je me sentirais mieux. » Elle hocha la tête. « Je sais, mais croyez-moi, rien de ce que vous pourrez faire ne changera quoi que ce soit. Prenez soin de vous comme vous le faites d'habitude. N'attrapez pas une pneumonie. Ne prenez pas – ou ne perdez pas – dix kilos. Ne faites *rien* qui sorte de l'ordinaire. Des millions de gens ont dû être exposés à ce virus, mais la raison pour laquelle vous êtes malade, et pas eux, est *purement d'origine génétique*. C'est la même chose pour le remède. Le processus biochimique qui détermine si le médicament fonctionne ou non ne va pas être modifié si vous prenez des vitamines ou que vous arrêtez de manger des cochonneries. Et je dois vous avertir, que de vous mettre à un de ces “régimes miracle” ne fera que vous rendre malade. Les charlatans qui les vendent devraient être mis en prison. »

J'exprimai mon accord total sur ce dernier point, et je me suis sentie devenir toute rouge de rage. Les remèdes bidon étaient depuis longtemps ma bête noire, même si maintenant, pour la première fois, je pouvais presque comprendre pourquoi les autres victimes des maladies de Monte Carlo en étaient si friandes : des régimes les plus excentriques aux techniques de

méditation en passant par l'aromathérapie et les cassettes d'auto-hypnose. C'étaient des parasites cyniques de la pire engeance qui colportaient ces saloperies, et j'avais toujours cru que leurs clients étaient soit congénitalement crédules, soit suffisamment désespérés pour perdre tout esprit critique. Mais ce n'était pas si simple. Quand c'est votre vie qui est en jeu, vous voulez vous battre, de toutes vos forces, jusqu'à votre dernier centime, jusqu'à votre dernier souffle. Prendre une gélule trois fois par jour, ce n'est tout simplement *pas assez difficile* – tandis que les méthodes des charlatans les plus astucieux étaient suffisamment pénibles – ou suffisamment coûteuses – pour que leurs victimes aient l'impression de livrer un véritable combat digne de l'enjeu : la perspective de la mort.

Ce moment de colère partagée suffit à dégager l'atmosphère. Nous étions du même côté, après tout. Je m'étais comportée comme une enfant. Je remerciai le docteur Packard de m'avoir écoutée, empochai l'ordonnance et m'en allai.

Sur le chemin de la pharmacie, je me surpris à presque regretter qu'elle ne m'ait pas menti – qu'elle ne m'ait pas dit que mes chances seraient bien meilleures si je courais dix kilomètres par jour et mangeais des algues crues à tous les repas – mais je me repris avec colère : voulais-je vraiment qu'on me trompe « pour mon bien » ? Si ça venait de mon ADN, ça venait de mon ADN et je devais m'attendre à ce qu'on me dise cette vérité toute simple, même si je ne la trouvais pas à mon goût ; et j'aurais dû être reconnaissante que le corps médical ait abandonné ses anciennes pratiques paternalistes et condescendantes.

*
* *

J'avais douze ans quand le monde entendit parler du projet Monte Carlo.

Une équipe de recherche sur les armes biologiques, située à deux pas de Las Vegas – celui du Nouveau Mexique, malheureusement, pas celui du Nevada – avait décidé que la *conception* de nouveaux virus était un travail par trop ardu (surtout que leurs copains de la Guerre des Étoiles

monopolisaient les superordinateurs). À quoi bon gâcher des centaines d'années de travail de docteurs ès sciences, à quoi bon consacrer la moindre ressource intellectuelle alors qu'il suffisait de recourir à la mutation aveugle et à la sélection naturelle, une alliance qui avait de tout temps fait ses preuves ?

En considérablement accéléré, bien sûr.

Ils avaient développé un système en trois parties : une bactérie, un virus et une lignée de lymphocytes humains modifiés. Une fraction stable de son génome permettait au virus de se reproduire dans la bactérie, tandis qu'on faisait muter rapidement le reste en altérant habilement les enzymes chargées de la réparation des erreurs de transcription. Les lymphocytes avaient été modifiés pour amplifier considérablement les chances de reproduction des mutants qui parvenaient à les infecter, ce qui leur permettait de se développer bien plus rapidement que ceux qui ne pouvaient utiliser que la bactérie.

En théorie, ils allaient mettre en route quelques milliards de milliards de copies de ce système, des petites machines à sous biologique tournant dans un laboratoire souterrain, puis simplement attendre de récolter les gros lots.

En théorie aussi, ils disposaient des installations les mieux protégées du monde et de cinq cent vingt personnes qui suivaient à la lettre les procédures officielles, jour après jour, mois après mois, sans un instant de négligence, de paresse ou de distraction. Apparemment, personne n'avait pris la peine de calculer la probabilité de réussite d'un tel scénario.

La bactérie était théoriquement incapable de survivre hors des conditions artificiellement favorables du laboratoire, mais une mutation du virus vint à son aide en se substituant aux gènes qui lui avaient été retirés pour la rendre vulnérable.

Ils perdirent bien trop de temps à utiliser des produits chimiques manifestement inefficaces avant de se résoudre à atomiser le site. À ce moment, les vents avaient rendu vaine toute action humaine hormis la destruction totale d'une demi-douzaine d'États – ce qui n'était pas une option envisageable en cette année électorale.

Les premières rumeurs affirmaient que nous serions tous morts dans la semaine. Je me rappelle clairement les violences, les pillages, les suicides (indirectement, à la télé, notre voisinage étant resté relativement tranquille... ou plutôt choqué). L'état d'urgence avait été déclaré un peu partout dans le monde. Les avions étaient détournés, les bateaux (qui avaient quitté leurs ports d'attache des mois avant la fuite) brûlés dans les docks. Des lois d'exception étaient votées partout dans l'urgence, pour la protection de l'ordre et de la santé publics.

Paula et moi nous retrouvâmes un mois à rester à la maison au lieu d'aller à l'école. Je proposai de lui enseigner la programmation, mais ça ne l'intéressait pas. Elle voulait aller nager, mais les plages et les piscines étaient toutes fermées. C'est cet été-là que j'étais enfin parvenue à m'introduire dans un ordinateur du Pentagone ; ce n'était qu'un système d'achat de fournitures de bureau, mais Paula fût bien impressionnée (et ni l'une ni l'autre nous ne pensions que les trombones coûtaient aussi cher).

Nous ne pensions pas que nous allions mourir – du moins pas dans la semaine – et nous avions raison. Quand l'hystérie fut retombée, il devint évident que seuls le virus et la bactérie s'étaient échappés, et sans les lymphocytes modifiés pour ajuster le processus de sélection, le virus avait muté en s'éloignant de la souche qui avait provoqué les premiers décès.

On retrouve néanmoins la sympathique paire de symbiotes partout dans le monde, et elle continue à produire ses mutations en série. Seule une minuscule fraction des souches produites infecte les humains, et seule une petite partie de celles-ci sont potentiellement létales.

Une petite centaine par an.

*
* *

Dans le train qui me ramenait chez moi, j'avais l'impression d'avoir le soleil dans les yeux quel que soit le sens dans lequel je me mettais – d'une certaine manière, toutes les surfaces de la voiture devenaient réfléchissantes. Amplifié par cette lumière

éblouissante, le mal de tête qui s'était peu à peu développé dans le courant de l'après-midi en devenait presque insupportable. Je me couvris les yeux avec l'avant-bras et baissai la tête vers le sol. De l'autre main, je saisis le sac en papier marron qui contenait le petit flacon de verre plein de gélules rouge et noir, qui me sauveraient ou non la vie.

Cancer. Leucémie virale. Je tirai de ma poche le rapport tout froissé du laboratoire et le feuilletai rapidement, une fois de plus. La dernière page n'avait pas été miraculeusement transformée en *happy end* : l'annonce de l'existence d'un remède attesté par un système expert en oncovirologie. Ce n'était que la facture des tests : vingt-sept mille dollars.

De retour à la maison, je m'assis et restai là à regarder mon ordinateur.

Deux mois auparavant, quand un examen trimestriel de routine – requis par ma compagnie d'assurance, toujours aussi pressée de se débarrasser des malades peu rentables – avait révélé les premiers indices anormaux, je m'étais juré à moi-même que je continuerais à travailler, à vivre exactement comme si rien n'avait changé. Je n'étais pas du tout attirée par la perspective de faire des folies dans les magasins, de partir faire un tour du monde ou de me consacrer à toute autre frénésie autodestructrice. Me livrer à une telle débauche finale serait admettre ma défaite. Je ferais ce satané tour du monde pour célébrer ma guérison, mais pas avant.

J'avais plein de travail à rendre, et la facture du laboratoire générait déjà des intérêts. Mais malgré mon envie de faire autre chose – malgré mon besoin *d'argent* –, je restai assise trois bonnes heures à ne rien faire d'autre que de m'apitoyer sur mon sort. Le fait que quatre-vingt mille étrangers dans le monde fussent dans le même cas que moi ne m'apportait pas un grand réconfort.

Puis l'idée me vint soudain. *Paula.* Si j'étais vulnérable pour des raisons génétiques, alors *elle l'était aussi*.

Pour de vraies jumelles, nous ne nous étions finalement pas mal débrouillées pour suivre des chemins séparés. Elle avait quitté la maison à seize ans pour faire le tour de l'Afrique Centrale, pour filmer la vie sauvage et – ce qui était beaucoup

plus risqué – les braconniers. Puis elle s'était rendue en Amazonie où elle s'était mêlée à la querelle sur les droits fonciers. Après, c'était plus flou. Elle avait toujours essayé de me tenir au courant de ses exploits mais elle bougeait trop vite pour que l'image mentale que j'avais d'elle fût à jour.

Je n'avais jamais quitté le pays. Je n'avais même pas déménagé depuis dix ans.

Elle rentrait seulement de temps à autre, sur le chemin qui la menait d'un continent au suivant, mais nous étions restées en contact électronique, quand les circonstances le permettaient. (Dans les prisons boliviennes, ils vous enlèvent votre téléphone satellite.)

Les multinationales de télécommunications proposent toutes – à grands frais – leurs propres services pour contacter quelqu'un sans savoir à l'avance dans quel pays il se trouve. La publicité suggère que c'est une tâche immensément difficile mais, en fait, la localisation de tous les téléphones satellite se trouve dans une base de données centrale, mise à jour en agrégeant l'information de tous les satellites régionaux. Comme il se trouve que j'avais « acquis » les codes d'accès permettant de consulter cette base, je pouvais téléphoner à Paula directement, où qu'elle se trouve, sans payer cette surcharge ridicule. Il s'agissait plus de nostalgie que d'avarice ; ce petit piratage de rien du tout était un geste symbolique, la preuve qu'en dépit de l'imminence de l'âge mûr, je n'étais pas encore irrémédiablement respectueuse des lois, pas complètement réactionnaire et insipide.

J'avais depuis longtemps automatisé toute la procédure. La base de données la disait au Gabon. Mon programme calcula l'heure locale, estima que dix heures vingt-trois était suffisamment civilisé et établit la liaison. Quelques secondes plus tard, elle était à l'écran.

« Karen ! Comment vas-tu ? Tu as une sale tête. Je pensais que tu appellerais la semaine dernière – qu'est-ce qui s'est passé ? »

L'image était parfaitement nette, le son impeccable, sans la moindre distorsion (les câbles en fibre optique sont une ressource rare en Afrique Centrale, mais les satellites

géostationnaires sont juste au-dessus.) Dès que je la vis, je sus qu'elle n'avait pas le virus. Elle avait raison, j'avais l'air à moitié morte alors qu'elle était plus vivante que jamais. À passer la moitié de son temps à l'extérieur, sa peau avait vieilli bien plus rapidement que la mienne, mais elle avait toujours cette lueur d'énergie, de détermination, qui faisait plus que compenser.

Elle se tenait près de la caméra, de sorte que je ne pouvais pas voir grand-chose en arrière-plan, mais ça ressemblait à une cabane en fibre de verre, éclairée par quelques lampes tempête. Un peu mieux que la tente habituelle.

« Désolée, je n'ai pas pu. Tu es au *Gabon* ? Il me semblait que tu étais en Équateur... ?

— Oui, mais j'ai rencontré Mohamed. Un botaniste. Indonésien. En fait, nous nous sommes rencontrés à Bogota, il se rendait à une conférence à Mexico...

— Mais...

— Pourquoi le Gabon ? C'est là qu'il allait ensuite, c'est tout. Il y a un champignon, ici, qui attaque les récoltes, et je n'ai pas pu m'empêcher de venir voir... »

Je hochai la tête, perplexe, sans vraiment écouter le flot des explications compliquées dans lesquelles elle se lançait. Dans trois mois, ce serait de l'histoire ancienne. Paula survivait en faisant du journalisme de vulgarisation scientifique en indépendante. Elle sautait d'un point à l'autre du globe pour écrire des articles de magazine et des scripts de télévision sur les points chauds en matière d'écologie. Pour être honnête, j'avais de sérieux doutes sur les effets bénéfiques de ce type d'écoboniments prédigérés, mais ça la rendait certainement heureuse. Je lui enviais cela. Je n'aurais pas pu vivre sa vie – elle n'était en aucune manière la femme que « j'aurais pu être » – mais ça me faisait quand même parfois du mal quand je voyais dans ses yeux le genre de passion que je n'avais pour ma part plus ressentie depuis une bonne dizaine d'années.

Mon esprit vagabonda tandis qu'elle parlait. « Karen ? dit-elle soudain. Dis-moi ce qui ne va pas. »

J'hésitai. J'avais d'abord prévu de ne rien dire à personne, pas même à elle, et maintenant la raison de mon appel semblait absurde. *Elle* ne pouvait avoir une leucémie ; c'était impensable.

Et puis, sans même me rendre compte que j'avais pris ma décision, je me retrouvai à tout lui raconter d'une voix terne et monotone. Je vis avec un étrange sentiment de détachement les changements d'expression de son visage : le choc, la pitié, et puis une bouffée de peur quand elle comprit – bien plus rapidement que je n'aurais pu le faire – ce que ma situation signifiait pour elle.

Ce qui suivit fut encore plus difficile et douloureux que je ne l'avais imaginé. Elle se faisait sincèrement du souci pour moi, mais elle n'aurait pas été humaine si l'incertitude sur sa situation personnelle n'avait pas commencé à la ronger et, sachant cela, son empressement me parut artificiel et forcé.

« Est-ce que tu as un bon médecin ? Quelqu'un en qui tu as confiance ? »

Je hochai la tête.

« Est-ce que tu as quelqu'un pour s'occuper de toi ? Est-ce que tu veux que je revienne ? »

Je secouai la tête, énervée. « Non. Je vais bien. Je suis suivie, et *traitée*. Mais *toi*, il faut que tu passes des examens dès que possible. » Exaspérée, je lui lançai un regard furieux. Je ne croyais plus qu'elle pouvait être infectée par le virus mais je voulais insister sur le fait que j'avais appelé pour la prévenir, pas pour réclamer des marques de sympathie. D'une manière ou d'une autre, elle finit par comprendre. « Je vais me faire tester aujourd'hui, dit-elle, je vais directement en ville. D'accord ? »

J'opinai de la tête. Je me sentais épuisée mais soulagée. Le malaise se dissipa entre nous. « Tu me donneras tes résultats ? »

Elle me fit les gros yeux. « Bien sûr. »

Je hochai de nouveau la tête. « D'accord comme ça.

— Karen. Fais attention à toi. Soigne-toi bien.

— Je n'y manquerai pas. Et tâche de faire pareil. » J'appuyai sur la touche de fin de connexion.

Une demi-heure plus tard, je pris la première gélule et grimpai dans mon lit. En quelques minutes, un goût amer s'insinua dans ma gorge.

*

* *

Le dire à Paula était indispensable. Le dire à Martin était stupide. Je ne le connaissais que depuis six mois mais j'aurais dû deviner comment il le prendrait.

« Viens habiter chez moi. Je m'occuperai de toi.

— Je n'ai pas *besoin* qu'on s'occupe de moi. »

Il hésita, mais très légèrement. « Épouse-moi.

— T'*épouser* ? Mais pourquoi ? Tu penses que je serai au désespoir si on ne m'épouse pas avant que je ne meure ? »

Il se renfrogna. « Ne parle pas comme ça. Je *t'aime*. Tu ne comprends pas ? »

Je ris. « Ça ne me dérange pas qu'on ait pitié de moi – les gens disent toujours que c'est dégradant ; je pense quant à moi que c'est une réaction tout à fait normale – mais je ne veux pas avoir à vivre avec vingt-quatre heures sur vingt-quatre. » Je l'embrassai mais il garda son air maussade. J'avais au moins attendu que nous ayons fait l'amour avant de lui annoncer la nouvelle. Sinon, il m'aurait probablement traitée comme de la porcelaine.

Il se retourna pour me faire face. « Pourquoi es-tu si dure avec toi-même ? Qu'essaies-tu de prouver ? Que tu es surhumaine ? Que tu n'as besoin de personne ?

— *Écoute*. Tu savais depuis le début que j'ai besoin d'avoir ma vie privée et mon indépendance. Que veux-tu que je te dise ? Que je suis terrifiée ? D'accord, je suis terrifiée. Mais je reste la même personne, avec les mêmes besoins. » Je glissai la main sur sa poitrine et lui dis, aussi tendrement que possible : « Alors merci pour la proposition, mais non merci.

— Je ne représente pas grand-chose pour toi, n'est-ce pas ? »

Je poussai un gémissement et me mis un oreiller sur le visage. Je pensai : *réveille-moi quand tu seras à nouveau prêt à me baisser. Est-ce que ça répond à ta question ?* Je ne le dis pas tout haut, néanmoins.

*

* *

La semaine suivante, Paula m'appela. Elle avait le virus. Les globules blancs étaient en hausse, les rouges en baisse – les chiffres qu'elle m'annonçait ressemblaient à ceux que j'avais eus le mois précédent. Ils lui avaient même donné le même médicament, ce qui n'était pas vraiment surprenant mais me provoqua un désagréable sentiment de claustrophobie quand je réfléchis à ce que cela signifiait.

Nous allions survivre toutes les deux, ou toutes les deux nous allions mourir.

Les jours qui suivirent, cette réflexion se mit à m'obséder. C'était comme du vaudou, comme une malédiction de conte de fées... ou l'accomplissement des paroles qu'elle avait prononcées, la nuit où nous étions devenues « sœurs de sang ». Nous n'avions jamais fait les mêmes rêves, nous n'avions certainement jamais aimé les mêmes hommes, mais maintenant... c'était comme si nous étions punies pour n'avoir pas respecté les forces qui nous liaient.

Quelque chose en moi *savait* que c'étaient des sottises. *Les forces qui nous liaient !* Ce n'était qu'un bruit de fond mental, le résultat du stress et rien de plus. La vérité était cependant tout aussi oppressante : les engrenages de la machinerie biochimique rendraient inexorablement leur verdict, le même pour toutes les deux, et les milliers de kilomètres qui nous séparaient n'y changeraient rien, pas plus que les existences divergentes que nous nous étions forgées au mépris de notre unité génétique.

J'essayai de me noyer dans le travail. Avec un certain succès, d'ailleurs, si l'on considérait comme telle la morne hébétude dans laquelle vous plongeait des journées de dix-huit heures passées devant un terminal.

Je me mis à éviter Martin ; je n'arrivais plus à supporter ses regards de chiot inquiet. Cela procédait sans doute d'une bonne intention, mais je n'avais pas l'énergie pour me justifier continuellement devant lui, encore et toujours. Paradoxalement, nos disputes me manquaient en même temps terriblement. Du fait de devoir résister à son attention toute maternelle, je m'étais au moins senti forte, ne serait-ce que par contraste avec la vulnérabilité qu'il semblait attendre de moi.

Au début, je téléphonais à Paula toutes les semaines, et puis petit à petit de moins en moins souvent. Nous aurions théoriquement dû être l'une pour l'autre une confidente parfaite, mais rien ne se révéla plus faux en pratique. Nos conversations étaient redondantes ; nous savions déjà trop bien ce que l'autre pensait. Il n'y avait aucun sentiment de libération mais une sensation uniforme et suffocante d'identification. Nous nous mêmes à surenchérir l'une sur l'autre en affectant un vernis d'optimisme mais nos efforts étaient transparents à en être pathétiques. Finalement, j'en arrivai à penser que je l'appellerais quand j'aurais – ou plutôt si j'avais – une bonne nouvelle. D'ici là, à quoi bon ? Elle parvint semble-t-il à la même conclusion.

Nous avions été imposées l'une à l'autre pendant toute notre enfance. Nous nous aimions, du moins je le suppose, mais... nous étions toujours dans la même classe à l'école, on nous achetait les mêmes vêtements, nous recevions les mêmes cadeaux pour Noël et pour notre anniversaire... et nous étions toujours malades en même temps, de la même affection, pour la même raison. Quand elle avait quitté la maison, j'avais ressenti de l'envie, et une horrible solitude qui n'avait duré qu'un temps, jusqu'à cette brusque montée de joie, ce sentiment de libération quand j'avais reconnu que je n'avais en fait aucune envie de la rejoindre et qu'à partir de ce moment nos vies ne feraient que diverger.

Maintenant, il semblait que cela n'avait été qu'une illusion. Nous allions vivre ou mourir ensemble et tous ces efforts pour briser nos liens avaient été vains.

*
* *

Environ quatre mois après le début du traitement, mes analyses sanguines montrèrent une amélioration. J'étais plus terrifiée que jamais à l'idée de voir mes espoirs anéantis, de sorte que je passai mon temps à écarter tout optimisme prématué. Je n'osai pas téléphoner à Paula, ne voyant rien de pire que de lui laisser penser que nous étions guéries pour

ensuite apprendre que c'était une erreur. Même quand le docteur Packard admit prudemment, presque avec réticence, que j'étais sur la bonne voie, je me dis qu'elle s'était peut-être écartée de sa politique d'honnêteté sans faille et avait décidé de m'offrir quelques mensonges palliatifs.

Un matin, je me réveillai, pas encore convaincue que j'étais guérie mais fatiguée de cette noyade dans le morose que je m'imposais par peur d'être déçue. Si je voulais une certitude absolue, je resterais malheureuse toute ma vie. Une rechute serait toujours possible, ou un *tout nouveau virus* pouvait arriver.

C'était une matinée froide et sombre, dehors la pluie tombait à torrents, mais en sortant du lit toute frissonnante, je me sentis d'humeur plus gaie que je ne l'avais été depuis le début de toute cette affaire.

Un message m'attendait sur mon ordinateur, marqué CONFIDENTIEL. Il me fallut trente bonnes secondes pour me rappeler le mot de passe correspondant, trente secondes pendant lesquelles mes frissons s'accrurent.

Le message émanait du directeur administratif de l'hôpital populaire de Libreville, qui me présentait ses condoléances pour le décès de ma soeur et demandait des instructions pour le corps.

Je ne sais plus quel fut mon premier sentiment. Incréduльité. Culpabilité. Confusion. Peur. Comment avait-elle pu trouver la mort, alors que j'étais si proche du rétablissement ? Comment avait-elle pu mourir sans un mot pour moi ? *Comment avais-je pu la laisser succomber seule ?* Je m'éloignai du terminal, et m'affalai contre le mur de briques froides.

Le pire fut quand je *compris* tout à coup pourquoi elle était restée silencieuse. Elle devait avoir pensé que j'étais également en train d'en finir, et que c'était *la chose* que nous craignions le plus au monde : mourir ensemble. Mourir ensemble, malgré tout le reste, comme si nous n'avions fait qu'une.

Comment le médicament avait-il pu se révéler efficace pour moi et pas pour elle ? *Avait-il vraiment fait effet sur moi ?* Dans un moment d'intense paranoïa, je me demandai si l'hôpital

n'avait pas falsifié les résultats de mes examens, si je n'étais pas en fait moi aussi sur le point de mourir. C'était ridicule.

Mais alors, pourquoi Paula était-elle morte ? Il n'y avait qu'une seule réponse. Elle aurait dû revenir – j'aurais dû la *forcer* à revenir. Comment avais-je pu la laisser rester là-bas, dans un pays tropical du Tiers-Monde, avec un système immunitaire affaibli, à vivre dans une maison en fibre de verre sans installations sanitaires correctes et probablement mal nourrie. J'aurais dû lui envoyer de l'argent, j'aurais dû lui envoyer le billet, j'aurais dû y aller moi-même et la ramener à la maison de force.

Au lieu de ça, je l'avais tenue à distance. Par peur de mourir ensemble, par peur de la malédiction attachée à notre similitude, je l'avais laissée succomber seule.

J'essayai de pleurer mais quelque chose m'arrêta. Je restai assise dans la cuisine, à sangloter sans larmes. J'étais une bonne à rien. Je l'avais tuée avec ma superstition, avec ma lâcheté. Je n'avais pas le droit de vivre.

Je passai la quinzaine suivante à affronter les complexités juridiques et administratives d'un décès en terre étrangère. Le testament de Paula demandait une crémation, mais ne disait pas où celle-ci devait avoir lieu. Je fis donc en sorte de rapatrier son corps et ses affaires. Presque personne n'assista au service : nos parents étaient morts dix ans plus tôt dans un accident de voiture et, bien que Paula eût des amis dans le monde entier, ils furent peu nombreux à pouvoir faire le voyage.

Martin était présent, cependant. Quand il me passa le bras autour des épaules, je me retournai et lui chuchotai, furieuse : « Tu ne la connaissais même pas. Qu'est ce que tu fous ici ? » Il me dévisagea un instant, blessé et désarçonné, puis s'éloigna sans un mot.

Je ne prétendrai pas que je ne fus pas reconnaissante lorsque Packard m'annonça ma guérison, mais mon incapacité à m'en réjouir tout haut dut la déconcerter, même elle. J'aurais pu lui parler de Paula, mais je ne voulais pas entendre des clichés éculés sur l'irrationalité de mon sentiment de culpabilité.

Elle était moite. J'étais plus forte chaque jour ; souvent malade de culpabilité et déprimée, mais le plus souvent tout simplement hébétée. Cela aurait facilement pu s'arrêter là.

*

* *

Je suivis les instructions du testament et envoyai la plus grande partie de ses affaires (carnets de notes, disques, cassettes audio et vidéo) à son agent, pour qu'il les passe aux éditeurs et aux producteurs appropriés, à qui elles pourraient être utiles. Tout ce qui resta, ce furent des vêtements, quelques maigres bijoux, de vagues cosmétiques et une poignée de bricoles diverses. Dont un petit flacon de gélules rouge et noir.

Je ne sais pas ce qui me prit d'en avaler une. J'en avais qui me restaient et Packard avait haussé les épaules quand je lui avais demandé si je devais les finir, avant de dire que ça ne pouvait pas faire de mal.

Il n'y avait pas d'arrière-goût. À chaque fois que j'avais avalé les miennes, j'avais senti une amertume dans les minutes qui avaient suivi.

J'ouvris une seconde gélule et me mis un peu de poudre blanche sur la langue. Elle n'avait absolument aucun goût. Je courus chercher ma réserve et fis de même avec l'une des miennes : c'était tellement mauvais que j'en eus les larmes aux yeux.

J'essayai, très fort, d'éviter les conclusions hâtives. Je savais parfaitement bien que les produits pharmaceutiques étaient souvent mélangés à des substances inertes, et peut-être pas nécessairement les mêmes à chaque fois. Mais pourquoi aurait-on utilisé quelque chose d'*amer* pour ça ? Le goût devait provenir du médicament lui-même. Les deux flacons portaient le même nom de fabricant, le même logo. La même marque. Le même nom générique. La même dénomination chimique pour le principe actif. Le même code produit, jusqu'au dernier chiffre. Seuls les numéros de lot différaient.

Une première explication me vint à l'esprit : la corruption. Je ne pouvais m'en rappeler les détails, mais j'étais sûre que j'avais

lu des choses sur des dizaines de cas où des fonctionnaires des systèmes de santé des pays en développement détournaient des produits pharmaceutiques pour les revendre au marché noir. Y avait-il meilleure solution, pour couvrir un tel vol, que de remplacer la marchandise par quelque chose d'autre, peu cher, inoffensif et absolument inutile ? Les capsules de gélatine elles-mêmes ne portaient que le logo du fabricant et, comme la société faisait au moins un bon millier de médicaments différents, ça n'avait pas dû être trop difficile de trouver quelque chose de bon marché, de la même taille et de la même couleur.

Je n'avais aucune idée de ce que je pouvais faire avec une telle théorie. Des bureaucrates anonymes dans un pays éloigné avaient tué ma sœur, mais les possibilités de déterminer leur identité, sans parler de les voir traduits en justice, étaient infinitésimales. Même si j'avais eu des preuves réelles, accablantes, que pouvais-je espérer ? Au mieux, une toute petite protestation d'un diplomate à un autre.

Je fis analyser l'une des capsules de Paula. Cela me coûta une fortune, mais j'avais déjà tellement de dettes que je n'étais plus à cela près.

Elle était pleine d'un mélange de composés inorganiques solubles. Sans la moindre trace de la substance décrite sur l'étiquette ni de n'importe quoi d'autre ayant la moindre activité biologique. Ce n'était pas un médicament peu cher de substitution, choisi au hasard.

C'était un placebo.

Je restai debout plusieurs minutes, le compte rendu à la main, essayant de comprendre. J'aurais pu admettre la simple cupidité, mais il y avait là une froideur complètement inhumaine que je ne pouvais me résoudre à accepter. Quelqu'un avait simplement dû faire une erreur. *Personne* ne pouvait être aussi insensible.

Et puis les mots de Packard me revinrent à l'esprit « Prenez soin de vous comme d'habitude. Ne faites *rien* qui sorte de l'ordinaire. »

Oh non, *Docteur*. Bien sûr que non, *Docteur*. On ne voudrait pas gâcher l'expérience en introduisant des facteurs externes non contrôlés.

*
* *

Je contactai une journaliste d'investigation, l'une des meilleures du pays. J'arrangeai une rencontre dans un petit café à la périphérie de la ville.

Je m'y rendis en voiture – terrifiée, en colère, triomphante – pensant que j'avais le scoop de la décennie, de la dynamite, que j'étais Meryl Streep dans le rôle de Karen Silkwood. J'étais ivre à la douce pensée de la revanche. Des têtes allaient tomber.

Personne n'essaya de me faire quitter la route. Le café était désert et le garçon écouta à peine nos commandes, sans parler de notre conversation.

La journaliste fut très gentille. Elle m'expliqua calmement les choses de la vie.

À la suite du désastre Monte Carlo, une ribambelle de lois avaient été passées pour faciliter la gestion de l'urgence... et une foule d'autres avaient été abrogées. Il était de la plus haute importance que de nouveaux médicaments soient développés pour traiter les nouvelles maladies et la meilleure manière de s'en s'assurer, c'était de supprimer l'encombrante réglementation qui rendait les essais cliniques si difficiles et si coûteux.

Lors des anciens essais en « double aveugle », ni les patients ni les chercheurs ne savaient qui recevait la substance et à qui on donnait un placebo. L'information était tenue secrète par un tiers (ou un ordinateur). Toute amélioration observée sur ceux à qui l'on administrait le substitut pouvait alors être prise en compte, de manière à mesurer la véritable efficacité du médicament.

Cette approche traditionnelle comportait deux petits problèmes. Premièrement, en disant à un patient qu'il avait seulement une chance sur deux de disposer du médicament susceptible de lui sauver la vie, on le soumettait à un stress important. Bien sûr, les groupes de traitement et de contrôle étaient atteints de la même manière, mais en ce qui concernait la prévision des effets lors de la mise sur le marché, cela

introduisait beaucoup de bruit dans les données. Au niveau des conséquences secondaires, lesquelles étaient réelles et lesquelles n'étaient que des artefacts dus aux incertitudes du malade ?

Deuxièmement – et plus sérieusement – il était devenu de plus en plus difficile de trouver des volontaires pour les essais avec placebo. Quand vous êtes en train de mourir, vous vous moquez de la méthode scientifique ; vous voulez la plus grande chance possible de survie. Un médicament qui n'a pas été testé fera l'affaire s'il n'existe pas de remède certain connu. Pourquoi donc accepter une division *par deux* de ses chances ? Certainement pas pour satisfaire à l'obsession du détail d'un technocrate.

La profession médicale pouvait bien sûr, au bon vieux temps, édicter sa loi à la populace : *participez à cet essai en double aveugle, ou crevez la gueule ouverte*. Le sida avait changé tout ça, avec marché noir à la clef pour les médicaments les plus récents non encore testés – directement des laboratoires à la rue – et intense politisation de la question.

Il existait une solution évidente aux deux problèmes.

Mentir aux malades.

Aucun projet de loi n'avait été déposé pour déclarer explicitement que les essais en « triple aveugle » étaient légaux. Si cela avait été le cas, les gens auraient pu s'en apercevoir et s'en indigner. Au lieu de quoi, dans l'élan des « réformes » et de la « rationalisation » mise en place au lendemain du sinistre, on avait abrogé ou édulcoré toutes les lois qui auraient pu les rendre illégaux. C'est du moins ce qu'il semblait, aucune cour n'ayant encore eu l'opportunité de se prononcer.

« Comment des médecins ont-ils pu recourir à de *telles* pratiques ? Mentir à ce point ! Comment ont-ils pu justifier ça, ne serait-ce qu'envers eux-mêmes ? »

Elle haussa les épaules. « Comment ont-ils même jamais pu justifier les essais en double aveugle ? Un bon chercheur en médecine doit plus se soucier de la qualité de ses données que de la vie d'une personne particulière. Et si un essai en double aveugle est satisfaisant, le triple aveugle est encore plus efficace. On est sûr d'obtenir des meilleures données. Vous pouvez comprendre ça, non ? Et plus un médicament peut être évalué

de manière précise, plus il sauvera de vies, du moins on peut le supposer, sur le long terme.

— Mais c'est des *conneries* ! L'effet placebo n'est pas aussi fort que ça. Il n'est pas aussi important, alors vraiment pas ! On se moque qu'il ne soit pas pris en compte avec précision. De toute façon, on pourrait aussi comparer entre eux *deux remèdes* potentiels, un traitement contre l'autre. On saurait quel médicament a sauvé le plus de vies, sans avoir besoin des placebos...

— C'est ce qu'on fait parfois, mais les revues les plus prestigieuses font la fine bouche devant ces études ; elles sont plus difficiles à publier... »

Je la dévisageai. « Comment pouvez-vous savoir tout ça et ne rien faire quand même ? Les médias pourraient faire voler tout ça en éclats ! Si vous informiez les gens de ce qui se passe... »

Elle eut un petit sourire. « Je *pourrais* attirer l'attention du public sur le fait que ces pratiques sont maintenant, théoriquement, légales. D'autres s'y sont essayés et ça n'a pas vraiment fait les gros titres. Mais si je publiais le moindre fait *précis* sur un véritable essai en triple aveugle, je m'exposerais à une amende de cinq cent mille dollars assortie de vingt années de prison, pour atteinte à la santé publique. Sans mentionner ce qu'ils feraient à mon éditeur. Toutes les lois d'"exception" introduites pour gérer la fuite Monte Carlo sont encore en place.

— Mais c'était il y a vingt ans ! »

Elle vida sa tasse de café et se leva. « Vous ne vous rappelez pas ce que les experts ont dit, à l'époque ?

— Non.

— Que nous en subirions les effets pendant des générations. »

*

* *

Cela me prit quatre mois pour pénétrer le réseau du producteur du médicament.

J'espionnai les flux de données de plusieurs cadres de la société qui avaient choisi le télétravail. Cela ne me prit pas

longtemps pour identifier le moins doué en informatique. Un empoté de première qui utilisait un tableur à dix mille dollars pour ce qu'un enfant de cinq ans normalement constitué pouvait calculer sans compter sur ses doigts. J'observai ses réactions maladroites quand le logiciel lui renvoyait des messages d'erreur. C'était un cadeau des cieux. Il n'y comprenait strictement rien.

Et, cerise sur le gâteau, il faisait tourner en permanence un jeu vidéo porno affligeant de nullité.

Si l'ordinateur avait dit : « Saute ! », il aurait répondu : « Tu me promets que tu ne diras rien ? »

Je passai une quinzaine de jours à minimiser ce qu'il aurait à faire pour m'aider. De soixante-dix frappes sur le clavier, je descendis à vingt-trois.

J'attendis que son écran affiche des choses bien compromettantes avant de suspendre sa connexion au réseau et de m'y substituer.

ERREUR SYSTÈME FATALE ! TAPER LA SÉQUENCE SUIVANTE POUR RELANCER LA SESSION.

La première fois, il a tout raté. Je fis sonner des alertes, et répétai ma requête. La seconde fois, il y parvint.

La première combinaison de touches fit sortir l'ordinateur du système d'exploitation pour le propulser dans le sous-programme de debugging du microcode du processeur. L'hexadécimal qui suivait, du charabia pour lui, était un programme minuscule qui déchargeait toute la mémoire sur la ligne de communication, directement vers moi.

S'il racontait ce qui lui était arrivé à qui que ce fût ayant un minimum de bon sens, il éveillerait tout de suite les soupçons. Mais prendrait-il le risque qu'on lui demande d'expliquer ce qu'il était en train de faire au juste au moment où le « bug » avait frappé ? J'en doutais.

J'avais déjà ses mots de passe. Dans la mémoire de l'ordinateur, je trouvai un algorithme qui me dit précisément comment réagir aux demandes d'identification du système de sécurité du réseau.

J'étais rentrée.

*
* *

Le reste de leurs défenses était trivial, du moins en ce qui concernait mes objectifs. Les données qui auraient pu être utiles à leurs concurrents étaient bien protégées, mais ça ne m'intéressait pas de voler les secrets de leur dernier traitement contre les hémorroïdes.

J'aurais pu faire pas mal de dégâts. M'arranger pour que leurs copies de sauvegarde soient remplies de données aléatoires, pour que leurs comptes dévient petit à petit de la réalité jusqu'à ce que celle-ci reprenne ses droits sous forme de dépôt de bilan ou d'accusations de fraude fiscale. J'envisageai mille possibilités, de la destruction pure et simple de leurs fichiers jusqu'aux formes les plus lentes et les plus insidieuses de corruption de leurs données.

À la fin, je refrénai cependant mes ardeurs. Je savais que le combat deviendrait bientôt politique, et toute vengeance mesquine de ma part serait à coup sûr exhumée et utilisée pour me discréditer, pour affaiblir ma cause.

Je ne fis donc que ce qui était absolument nécessaire.

Je localisai les fichiers contenant les noms et adresses de tous ceux qui avaient participé sans le savoir aux essais en triple aveugle des produits de la société. Je m'arrangeai pour qu'ils soient tous avertis de ce qui leur avait été fait. Cela représentait plus de deux cent mille personnes, réparties sur toute la planète, mais je trouvai une caisse noire bien remplie au niveau de la direction pour couvrir la facture de communications.

Bientôt, le monde entier connaîtrait notre colère, partagerait notre indignation et notre chagrin. Cependant, la moitié d'entre nous étions malades ou mourants, et avant même que le moindre murmure de protestation ne soit entendu, mon objectif premier devait être de sauver ceux qui pouvaient encore l'être.

Je repérai le programme qui répartissait le traitement ou le placebo. Celui qui avait tué Paula, et des milliers d'autres, au nom d'une méthodologie expérimentale orthodoxe.

Je le modifiai. Un tout petit changement. Un simple mensonge supplémentaire.

Tous les rapports qu'il générerait continueraient d'affirmer qu'on donnait un placebo à la moitié des patients impliqués dans des essais cliniques. Des dizaines de documents impressionnantes remplis de détails continueraient à être créées, qui contiendraient des données tout à fait en cohérence avec ce mensonge. Seul un petit fichier, que les humains ne lisraient jamais, serait différent. Celui qui contrôlait les robots de la chaîne de production et leur donnerait pour instruction de mettre le traitement dans tous les flacons de tous les lots.

De triple aveugle à quadruple aveugle. Un mensonge de plus pour annuler tous les autres, jusqu'à ce que le temps des supercheries touche à sa fin.

*
* *

Martin vint me voir.

« J'ai entendu parler de tes activités à P.M.S.M. » Il sortit un article de journal de sa poche. « "Pour une Médecine Sans Mensonge, une organisation nouvelle et pleine de vitalité vouée à l'éradication du charlatanisme, de la fraude et du mensonge dans les médecines conventionnelles et alternatives." Ça me paraît une excellente idée.

— Merci. »

Il hésita. « J'ai appris que tu cherchais quelques volontaires de plus. Pour aider au bureau.

— C'est exact.

— Je pourrais me débrouiller pour faire quatre heures par semaine. »

J'éclatai de rire. « Oh, vraiment ? Eh bien, merci beaucoup mais je pense qu'on y arrivera sans toi. »

Je crus un moment qu'il allait repartir mais il dit alors, plus perplexe que blessé : « Tu cherches des volontaires, ou non ?

— Oui, mais... » *Mais quoi ?* Si lui pouvait ravalier sa dignité pour faire cette offre, je pouvais ravalier la mienne pour l'accepter.

Je l'enrôlai pour les mercredis après-midi.

*
* *

De temps en temps, je fais parfois des cauchemars au sujet de Paula. Je me réveille à l'odeur fantôme d'une flamme de bougie, certaine qu'elle se tient près de mon oreiller, dans l'obscurité, redevenue cette enfant de neuf ans au regard solennel, fascinée par notre étrange condition.

Cette enfant ne peut pas me hanter. Elle n'est jamais morte. Elle a grandi et elle s'est séparée de moi ; elle s'est battue pour affirmer notre différence, plus fort que je ne l'ai jamais fait. Et si nous étions mortes « exactement à la même heure » ? Cela n'aurait eu aucune signification particulière, n'aurait rien changé. Rien n'aurait pu remonter le cours du temps pour nous dérober l'individualité de nos vies, de nos succès et de nos échecs.

Je me rends compte, maintenant, que le serment du sang, qui me semblait si inquiétant, n'était qu'un jeu pour Paula, sa façon de se *moquer* de l'idée même que nos destins pussent être entremêlés. Comment m'avait-il fallu autant de temps pour voir ça ?

Cela n'aurait pourtant pas dû me surprendre. La vérité – et la mesure de son triomphe – c'est que je ne l'avais jamais véritablement connue.

Axiomatique

*traduit de l'anglais par Sylvie Denis et Francis Valéry
harmonisé par Quarante-Deux*

« ... comme si on vous avait plongé le cerveau dans de l'azote liquide, avant de le fracasser en mille morceaux. »

Je me suis frayé un chemin entre les adolescents qui traînaient devant l'entrée du Marché de l'Implant. Ils avaient manifestement l'air d'espérer de tout leur cœur qu'une équipe de journalistes de l'holovision débarque et leur demande pourquoi ils n'étaient pas à l'école. Lorsque je suis passé devant eux, ils ont fait semblant de vomir. Histoire de montrer que le spectacle d'un individu ayant passé l'âge de la puberté et ne s'habillant pas comme un membre de *Binary Search* était à ce point horrible que ça les rendait vraiment malades.

Ma foi, c'était peut-être le cas.

La boutique était presque déserte. L'endroit me rappelait un magasin de vidéo ROM. Les rayonnages étaient pratiquement les mêmes et la majorité des logos des distributeurs m'étaient familiers. Chaque étagère portait une étiquette : PSYCHÉDÉLIQUES, MÉDITATION ET GUÉRISON, MOTIVATION ET SUCCÈS, LANGAGE ET SAVOIR-FAIRE. Les implants ne mesuraient pas plus d'un millimètre de largeur, mais ils étaient présentés dans des emballages de la taille d'un livre à l'ancienne mode. Les illustrations étaient criardes. Sur les couvertures, on pouvait lire quelques lignes de baratin publicitaire éculé, pioché dans une compilation marketing ou fourni par une célébrité spécialisée dans ce style de réclames. *Devenez Dieu ! Devenez l'univers ! La compréhension ultime ! La connaissance finale ! Le trip suprême !* Et même l'indémodable : *Cet implant a changé ma vie !*

J'ai pris la boîte de *Vous êtes génial !* L'emballage transparent était maculé de traces de doigts luisantes. J'ai pensé, un rien hébété, que si j'achetais ce truc, et que je m'en servais, je croirais vraiment cela. Aucune preuve du contraire ne pourrait matériellement me faire changer d'avis. J'ai replacé l'implant sur l'étagère, *entre Aimez-vous jusqu'au milliard et Volonté instantanée, fortune immédiate.*

J'étais venu pour une raison bien précise. Et je savais que ce que je désirais ne se trouverait pas dans les rayons. Mais j'ai continué à traîner dans le magasin – en partie parce que j'étais réellement curieux, en partie pour me donner un peu de temps pour réfléchir à nouveau aux conséquences de ce que j'allais faire. Du temps pour me ressaisir et pour fuir.

La couverture de *Synesthésie* montrait un homme à l'expression extatique. Un arc-en-ciel frappait sa langue, des portées musicales transperçaient ses globes oculaires. À côté, *Éclate extraterrestre* se vantait de susciter un « état de conscience tellement bizarre que même pendant que vous en ferez l'expérience, vous ne saurez pas à quoi il ressemble ! »

À l'origine, la technologie des implants avait été développée pour permettre aux touristes et aux hommes d'affaires de parler instantanément des langues étrangères, mais les ventes furent décevantes. Un groupe des loisirs multimédia racheta l'usine et lança bientôt les premiers implants destinés à un marché de masse : un mélange entre les jeux vidéo et les drogues hallucinogènes. Avec le temps, la palette des états confus et des dysfonctionnements mis sur le marché s'était certes accrue, mais c'est le genre de tendance qu'on ne peut développer au-delà d'un certain point. Il arrive un moment où, à force de brouiller les connexions neurales, il ne reste plus grand monde en place pour profiter de l'étrangeté induite par l'implant. Une fois revenu à son état normal, l'utilisateur ne se rappelle pratiquement rien. Les premiers implants de la génération suivante – ceux que l'on a appelés axiomatiques – étaient tous de nature sexuelle. Du point de vue technique, il semble que c'était ce par quoi il était le plus facile de commencer...

Je suis allé jusqu'à la section Érotique du magasin, pour voir ce qu'on trouvait sur le marché – ou du moins, ce qui pouvait être exposé en toute légalité. Homosexualité, hétérosexualité, auto-érotisme. Un assortiment de fixations fétichistes inoffensives. L'érotisation des parties les plus improbables du corps. Pourquoi, me demandai-je, quelqu'un voudrait-il réorganiser son cerveau de manière à apprécier une pratique sexuelle qu'il aurait, sans cela, trouvée répugnante, ridicule, ou tout simplement sans intérêt ? Pour accéder au désir d'un

partenaire ? Peut-être, même si j'avais du mal à imaginer un tel degré de soumission. Et surtout à croire qu'il soit répandu au point d'expliquer la taille de ce marché. Était-ce parce que certaines personnes pouvaient ainsi voir une partie de leur identité sexuelle triompher de leurs inhibitions, de leur ambivalence, de leur révulsion ? Alors que sans cette aide, ces pulsions les auraient tourmentées, telles des blessures jamais refermées ? Les gens possèdent tous des désirs contradictoires et peuvent se lasser de vouloir quelque chose tout en n'en voulant pas simultanément. Je pouvais parfaitement comprendre cela.

Le rayonnage suivant proposait une sélection de religions : de A comme Amish à Z comme Zen. (Apparemment, faire siennes la désapprobation des Amish envers la technologie en y ayant recours ne posait aucun problème. Pratiquement tous les implants religieux permettaient à leurs utilisateurs d'intégrer des contradictions encore plus étranges.) Il y avait même une boîte appelée *Humaniste laïque* (Cette fois-ci, vous penserez *vraiment* que les hommes naissent libres et égaux.). Pas d'*Agnostique hésitant*, néanmoins. À l'évidence, il n'y avait pas de marché pour le doute.

Je me suis encore attardé l'espace d'une minute ou deux. Pour à peine cinquante dollars, j'aurais pu acheter la foi catholique de mon enfance – même si l'Église n'aurait pas approuvé. (En tout cas, pas officiellement : il aurait été intéressant de savoir qui exactement subventionnait le produit.) À la fin, cependant, j'ai dû admettre que cela ne me tentait pas vraiment. Cela aurait peut-être réglé mon problème – mais ce n'est pas ainsi que je voulais le voir résolu. Après tout, agir selon mon désir était justement la raison de ma présence en ces lieux. Utiliser un implant ne porterait pas atteinte à mon libre arbitre. Cela allait m'aider à l'affirmer.

J'ai fini par prendre mon courage à deux mains et me suis approché du comptoir.

« Puis-je vous aider, Monsieur ? »

Le jeune homme m'a gratifié d'un large sourire, irradiant de sincérité, comme s'il appréciait réellement son travail. Je veux dire : comme s'il l'appréciait *vraiment, pour de vrai*.

« Je suis venu prendre une commande spéciale.

— C'est à quel nom, s'il vous plaît ?

— Carver. Mark Carver. »

Il s'est penché pour attraper quelque chose sous le comptoir. Heureusement, le paquet était déjà enveloppé dans du papier brun, anonyme.

J'ai payé en liquide. J'avais apporté la somme exacte : 399,95 \$. En vingt secondes, tout était terminé.

J'ai quitté le magasin, malade de soulagement, triomphant et épuisé. J'avais enfin acheté ce foutu truc ; je l'avais entre les mains, personne d'autre n'était impliqué, et tout ce que j'avais à faire, c'était de me décider à l'utiliser ou pas.

Je me suis dirigé vers la gare. Quelques blocs plus loin, j'ai jeté le paquet dans une poubelle. Mais presque tout de suite, je suis revenu sur mes pas pour le récupérer. J'ai dépassé deux policiers en armure en imaginant que leur regard me vrillait derrière la visière-miroir de leur casque. De toute façon, ce que je transportais était parfaitement légal. Comment le gouvernement aurait-il pu interdire un engin qui ne faisait rien d'autre – chez des gens qui choisissaient de leur plein gré de l'utiliser – qu'engendrer un ensemble bien précis de croyances, sans également arrêter tous ceux chez qui lesdites croyances étaient naturelles ? En réalité, ça leur aurait été très facile, la loi n'étant pas tenue d'être cohérente. Mais ceux qui fabriquent les implants ont réussi à convaincre l'opinion publique qu'exercer un contrôle sur leurs produits reviendrait à ouvrir la voie à la Police de la Pensée.

Quand je suis arrivé chez moi, je tremblais comme une feuille, sans parvenir à me contrôler. J'ai posé le paquet sur la table de la cuisine. Puis j'ai commencé à arpenter la pièce.

Je devais l'admettre : je ne faisais pas cela pour Amy. Ce n'était pas parce que je l'aimais encore, parce que je la pleurais encore. Je ne voulais pas souiller sa mémoire avec ce mensonge. En fait, ce que je désirais, c'était me libérer d'elle. Au bout de cinq ans, il fallait que mon amour et mon chagrin, désormais sans objet et inutiles, cessent enfin de diriger ma vie. Personne ne pouvait me le reprocher.

*
* *

Elle était morte dans une banque, au cours d'une attaque à main armée. Les voleurs avaient court-circuité les caméras de surveillance et tout le monde, sauf eux, avait passé la plus grande partie de l'attaque à plat ventre, le visage tourné vers le sol, de sorte que je n'ai jamais su exactement ce qui s'était passé. Elle a dû bouger, gigoter ou lever les yeux, elle a dû faire quelque chose ; même au plus fort de ma haine, je n'arrive pas à admettre qu'on ait pu la tuer par simple caprice, sans la moindre raison compréhensible.

Je savais néanmoins qui avait pressé la détente. Au cours du procès, l'information n'avait pas été rendue publique ; c'est un employé des services de police qui me l'avait vendue. Le tueur s'appelait Patrick Anderson. Il avait accepté de témoigner à charge. Ce faisant, il avait envoyé ses complices à l'ombre pour la vie et réduit sa propre peine à sept ans.

J'ai eu recours aux médias. Le répugnant présentateur d'une émission consacrée aux faits divers criminels s'est emparé de l'affaire et a inondé les ondes de ses délires pendant une semaine. Il a présenté les faits comme cela l'arrangeait, avant de se lasser et de passer à autre chose.

Cinq ans plus tard, Anderson a bénéficié d'une mise en liberté conditionnelle pour une période de neuf mois.

OK. Et alors ? C'est banal. Si quelqu'un était venu me voir et m'avait raconté la même histoire, j'aurais compati, mais je serais resté ferme. Je lui aurais dit : « Oublie-la, elle est morte. Oublie-le, c'est une ordure. Tu dois vivre ta vie. »

Je ne l'ai pas oubliée, pas plus que celui qui l'a tuée. Je l'ai aimée, quel que soit le sens qu'on donne à ce mot et, bien qu'une partie de moi-même – celle qui est rationnelle – ait accepté sa mort, le reste avait continué à se tortiller, comme un serpent décapité.

Dans la même situation, un autre que moi aurait peut-être transformé sa maison en autel, couvert chaque mur et chaque dessus de cheminée de photographies et de souvenirs, déposé

des fleurs fraîches sur sa tombe chaque jour, et se serait saoulé chaque soir en regardant de vieilles vidéos familiales.

Mais pas moi. Je n'avais pas pu. Non seulement ça aurait été grotesque, mais en plus complètement faux. La sentimentalité nous avait toujours rendus complètement malades, tous les deux. Je n'avais gardé qu'une seule photo. Nous n'avions jamais tourné de vidéos. Je me rendais sur sa tombe une fois par an.

Mais en dépit de cette retenue apparente, j'étais, à l'intérieur, de plus en plus obsédé par la mort d'Amy. Je ne voulais pas de cette obsession, je ne l'avais pas choisie, je ne la nourrissais ni ne l'encourageais d'aucune façon. Je n'avais conservé aucun album électronique du procès. Lorsque des gens en parlaient autour de moi, je m'en allais. Je me réfugiais dans mon travail. Pendant mes loisirs, je lisais, ou j'allais au cinéma. Seul. Je songeais parfois à chercher quelqu'un d'autre, mais je n'en faisais rien. Je repoussais sans cesse le moment d'agir à un futur hypothétique, à une époque où je me sentirais de nouveau humain.

Chaque nuit, les détails de l'incident tournaient dans mon cerveau. Je songeais à un millier de choses que « j'aurais pu faire » pour empêcher la mort d'Amy. Par exemple, ne pas me marier avec elle – car nous avions déménagé à Sydney à cause de mon travail. Ou bien arriver à la banque, comme par magie, au moment où le tueur la visait, le jeter à terre et l'assommer, ou pire. J'étais conscient que ces fantasmes étaient futiles, que je m'apitoyais sur moi-même, mais le savoir ne me guérissait pas pour autant. Si je prenais des somnifères, tout ce cinéma se produisait pendant la journée et j'étais littéralement incapable de travailler. (Les ordinateurs qui nous assistent sont un peu moins lamentables chaque année, mais un contrôleur aérien ne peut vraiment pas se permettre de rêvasser.)

Il fallait que je fasse quelque chose.

Me venger ? Ce sont les attardés moraux qui se vengent. Moi, j'avais signé des pétitions adressées à l'ONU en faveur de l'abolition sans condition de la peine de mort dans le monde entier. À l'époque, j'y croyais vraiment – et j'y crois toujours. C'était foncièrement mal que de prendre une vie humaine. C'est ce que j'ai toujours cru, depuis mon enfance, avec passion. Au

début, c'était peut-être un dogme religieux, mais lorsque j'avais grandi et abandonné tout ce fatras ridicule, la nature sacrée de la vie était demeurée une des rares croyances que j'avais jugée digne d'être conservée. La conscience humaine m'a toujours semblé être la chose la plus miraculeuse, la plus étonnante, la plus sacrée de l'univers. Même en dehors de toute justification pragmatique. Attribuez ça à ce que vous voulez : mon éducation, mes gènes. Je n'étais pas davantage capable de nier la valeur de la vie que de penser qu'un plus un égale zéro.

Lorsque vous dites à certaines personnes que vous êtes pacifiste, en dix secondes elles inventent une situation dans laquelle des millions de gens mourront dans des souffrances atroces, et dans laquelle les êtres qui vous sont chers seront violés et torturés, si vous ne brûlez pas la cervelle de quelqu'un. (Et elles ajouteront toujours une bonne raison rendant impossible de seulement blesser le fou sanguinaire et tout puissant.) Ce qui est amusant, c'est qu'on vous méprisera encore plus si vous admettez que oui, vous le feriez. Que dans ces conditions-là, vous tueriez.

Il était clair, néanmoins, qu'Anderson n'était pas un fou sanguinaire et tout puissant. Je ne savais pas du tout s'il était susceptible de tuer à nouveau. Quant à savoir s'il était en mesure de changer – ou s'il avait eu une enfance malheureuse, ou si un *alter ego* plein de compassion et d'affection pouvait se cacher derrière son apparence de brute... –, franchement, je m'en foutais totalement. Je restais toutefois convaincu que ce serait foncièrement mal pour moi que de le tuer.

J'ai d'abord acheté le revolver. C'était facile et parfaitement légal. Il se peut que les ordinateurs n'aient pas vu le rapport entre ma demande de permis de port d'arme et la libération de l'assassin de ma femme. Il se peut aussi qu'ils aient vu ce lien, mais l'aient jugé sans importance. Je n'en sais rien.

Je me suis inscrit à un club de « sport » fréquenté par des gens qui, trois heures par semaine, ne faisaient rien d'autre que de tirer sur des cibles mouvantes de forme humaine. Une activité récréative, aussi inoffensive que l'escrime. Je me suis entraîné à prétendre cela sans sourciller.

Acheter des munitions anonymes à un membre du club était illégal, je le reconnaiss. Il s'agissait de balles qui se vaporisent au moment de l'impact, sans laisser de preuves balistiques permettant de les relier à une arme spécifique. J'ai examiné les minutes des procès. La peine moyenne infligée aux possesseurs de munitions de ce type était une amende de cinq cents dollars. Le silencieux était lui aussi illégal. Les peines encourues étaient du même ordre que pour les balles.

J'y pensais chaque nuit. Et chaque nuit, j'en arrivais à la même conclusion : en dépit de mes préparatifs élaborés, je n'allais tuer personne. Une partie de moi voulait le faire et une autre s'y refusait, mais je savais très bien laquelle était la plus forte. Je savais que je passerais le restant de mes jours à en rêver, tout en ayant la certitude que ni la haine, ni le chagrin, ni le désespoir, aussi profonds fussent-ils, ne suffiraient jamais à me pousser à agir d'une façon contraire à ma nature.

*
* *

J'ai défait le paquet. Je m'attendais à une couverture criarde (un gros baraqu^e ricanant, une mitraillette à la main) mais la présentation était sobre. L'emballage était gris, sans autre inscription que le code du produit et celui de son distributeur, Verger mécanique.

Je l'avais commandé par l'intermédiaire d'un catalogue en ligne, auquel j'avais accédé par un terminal public ne fonctionnant qu'avec des pièces de monnaie. J'avais précisé que « Mark Carver » viendrait chercher le paquet à un magasin de la chaîne Le Marché de l'Implant, à Chatswood, loin de chez moi. Tout ça n'était que paranoïa absurde – puisque l'implant était légal. Mais cela se comprenait, car l'acheter me rendait encore plus nerveux et me faisait me sentir bien plus coupable que d'avoir acquis le revolver et ses munitions.

La description donnée par le catalogue commençait par « La vie n'a pas de valeur ! » et se poursuivait avec plusieurs lignes de bla-bla de la même eau : « Les gens sont de la viande. Ils ne sont rien. Ils ne valent rien. » Les termes exacts n'avaient pas

d'importance. Ils ne faisaient pas partie de l'implant proprement dit. Il ne s'agissait pas d'avoir une voix dans la tête qui réciterait un laïus mal écrit que je pouvais choisir de tourner en ridicule ou d'ignorer. L'objectif n'était pas non plus de passer une sorte de décret mental que je pourrais ensuite contourner avec des arguments spécieux. Les implants axiomatiques avaient été élaborés à partir d'analyses de structures neurales réelles, étudiées sur de vrais cerveaux. Ils n'étaient pas basés sur des axiomes exprimés par du langage. L'esprit et non la lettre de la loi prévaudrait.

J'ai ouvert la boîte. Elle contenait une brochure explicative, rédigée en dix-sept langues. Un programmateur. Un applicateur. Une paire de pinces. Et dans une bulle de plastique scellé portant l'étiquette « Stérile si non-ouvert », l'implant lui-même. Il ressemblait à un petit caillou.

Je n'en avais jamais utilisé auparavant, mais j'avais vu des milliers de gens le faire à l'holovision. On mettait l'objet dans le programmateur, on le « réveillait » et on lui disait combien de temps on voulait qu'il demeure actif. L'applicateur n'était destiné qu'aux débutants. Les connaisseurs blasés posaient l'implant en équilibre sur le bout de leur petit doigt et se l'enfonçaient délicatement dans la narine de leur choix.

Il se frayait alors un chemin jusqu'au cerveau et envoyait un essaim de nanomachines pour explorer les systèmes neuronaux appropriés avec lesquels il créait des liens, avant de passer en mode actif pour un temps déterminé (d'une heure à l'éternité) et faire ce pour quoi il avait été fabriqué. Permettre des orgasmes multiples du genou gauche. Faire en sorte que la couleur bleue ait le goût depuis longtemps oublié du lait maternel. Ou bien, câbler en dur un présupposé : *Je vais réussir. Je suis heureux au travail. Il y a une vie après la mort. Personne n'est mort à Belsen. Quatre pattes oui ; deux pattes non.*

J'ai tout replacé dans la boîte et l'ai rangée dans un tiroir. Puis j'ai avalé trois somnifères et suis allé me coucher.

*

* *

C'est peut-être une question de paresse. J'ai toujours eu un faible pour les solutions qui m'évitent de me retrouver confronté aux mêmes alternatives à l'avenir. Ça paraît tellement inefficace de passer plusieurs fois par les mêmes affres, les mêmes doutes. Ne *pas* utiliser l'implant m'aurait amené à réaffirmer cette décision, jour après jour, jusqu'à la fin de ma vie.

Ou peut-être n'ai-je jamais cru que ce jouet grotesque fonctionnerait vraiment. Peut-être espérai-je prouver que mes convictions – contrairement à celles des autres – étaient gravées sur je ne sais quelles tables métaphysiques, lesquelles planaient dans une dimension spirituelle qu'une simple machine ne pouvait pas atteindre.

Ou peut-être voulais-je un alibi moral – un moyen de tuer Anderson tout en continuant à croire que c'était un acte que mon vrai moi n'aurait jamais pu commettre.

D'une chose au moins je suis certain. Je ne l'ai pas fait pour Amy.

*
* *

Le lendemain, je me suis éveillé à l'aube, alors que j'aurais pu rester couché car j'avais pris mon congé annuel d'un mois. Je me suis habillé, j'ai pris mon petit-déjeuner, puis j'ai ressorti l'implant de son emballage et ai lu une nouvelle fois les instructions avec attention.

Sans ressentir que l'occasion était particulièrement spéciale, j'ai brisé la bulle stérile puis, à l'aide des pinces, j'ai déposé le petit caillou dans son réceptacle.

« Parlez-vous anglais ? » m'a demandé le programmateur. Sa voix m'a rappelé celle d'une de nos tours de contrôle. Profonde mais néanmoins, d'une certaine façon, asexuée, professionnelle sans être grossièrement robotique, mais non humaine, sans le moindre doute.

« Oui.

— Désirez-vous programmer cet implant ?

— Oui.

— Veuillez préciser la période d'activité.

— Trois jours. »

J'étais sûr que trois jours suffiraient. Sinon, je laisserais tout tomber.

« Cet implant doit demeurer actif pendant trois jours après son insertion. Est-ce exact ?

— Oui.

— Cet implant est prêt à être utilisé. Il est sept heures quarante-trois. Veuillez l'insérer avant huit heures quarante-trois sinon il se désactivera et devra être reprogrammé. Nous espérons que vous apprécierez ce produit et que vous jetterez l'emballage dans un endroit approprié. »

J'ai placé l'implant dans l'applicateur, puis j'ai hésité, mais pas longtemps. Ce n'était pas le moment de recommencer à me tourmenter. Je m'étais posé des questions pendant des mois et j'en avais plus qu'assez. Si je restais indécis, j'allais être obligé d'acheter un second implant qui me convaincrait d'utiliser le premier. Je ne commettais pas un crime. Je ne m'approchais même pas du moment où il serait garanti que j'allais en commettre un. Des millions de gens pensent que la vie humaine ne représente rien de spécial. Combien d'entre eux sont des meurtriers ? Les trois prochains jours allaient simplement montrer comment moi je réagissais à cette croyance – et, bien que cette attitude serait désormais câblée en dur, les conséquences qui pouvaient en découler étaient loin d'être certaines.

J'ai introduit l'applicateur dans ma narine gauche et pressé le bouton. J'ai ressenti une brève sensation de brûlure, rien de plus.

J'ai pensé qu'Amy m'aurait méprisé si elle m'avait vu faire ça. Cette idée m'a secoué, mais rien qu'un bref instant. Elle était morte, ses sentiments hypothétiques n'entraient donc pas en ligne de compte. Désormais, rien de ce que je faisais ne pouvait la blesser. Penser le contraire n'était que folie.

J'ai essayé d'observer le changement au fur et à mesure qu'il s'opérait. La bonne blague. On ne peut pas se livrer toutes les trente secondes à l'introspection pour observer ses propres principes moraux. Après tout, je m'estimais incapable de tuer

parce que je m'étais examiné pendant des dizaines d'années – même si une bonne partie de cette observation était probablement dépassée aujourd'hui. Qui plus est, cette image que j'avais de moi-même avait fini par devenir tout autant une cause de mes actions et de mes attitudes que le reflet de celles-ci. En plus des changements directs que l'implant opérait dans mon cerveau, il brisait le cercle des rétroactions en me fournissant des rationalisations me permettant d'agir d'une façon qu'auparavant j'aurais considérée comme impossible.

Au bout d'un moment, j'ai décidé de me saouler pour échapper à la vision des robots microscopiques qui grouillaient dans mon crâne. Grosse erreur. L'alcool me rend paranoïaque. Je ne me rappelle pas exactement ce qui a suivi, si ce n'est que je me suis entrevu dans le miroir de la salle de bains. Je criais : « HAL enfreint la Première Loi ! HAL enfreint la Première Loi ! » Puis j'ai vomi tout ce que je pouvais.

Je me suis réveillé juste après minuit, allongé sur le sol de la salle de bains. J'ai avalé une pilule anti-gueule de bois. En cinq minutes, mon mal de tête et ma nausée ont disparu. J'ai pris une douche et ai mis des vêtements propres. J'avais acheté une veste pour l'occasion, avec une poche intérieure pour l'arme.

Il m'était toujours impossible de dire si l'implant avait eu sur moi une action autre qu'un effet placebo. Je me suis interrogé, à haute voix : « La vie humaine est-elle sacrée ? Est-il mal de tuer ? » Mais je ne parvenais pas à me concentrer sur la question, et je trouvais même difficile à croire que j'y étais arrivé dans le passé. L'idée elle-même me semblait obscure et complexe, pareille à un théorème mathématique ésotérique. L'idée d'aller jusqu'au bout de mon plan initial me retournait l'estomac – mais il s'agissait simplement de peur, pas d'un sursaut moral. L'implant n'était pas censé me rendre courageux, ou calme, ou résolu. J'aurais également pu acheter ces qualités, mais ça aurait été de la triche.

J'avais engagé un privé pour me renseigner sur Anderson. Il travaillait tous les jours, sauf le dimanche, comme vendeur dans une boîte de nuit de Surry Hills. Il vivait non loin de là, et rentrait généralement chez lui à pied, vers quatre heures du matin. J'étais passé plusieurs fois en voiture devant l'enfilade

des maisons mitoyennes ; je n'aurais aucun mal à retrouver la sienne. Il vivait seul. Il avait bien une amie, mais ils se retrouvaient toujours chez elle, dans l'après-midi ou tôt dans la soirée.

J'ai chargé l'arme et l'ai mise dans la poche de ma veste, puis j'ai passé une demi-heure à fixer mon image dans le miroir, incapable de décider si l'on voyait ou non la bosse qu'elle formait. J'avais envie d'un verre, mais je me suis retenu. J'ai allumé la radio et j'ai erré dans la maison, en essayant de me calmer. Prendre une vie ne signifiait peut-être pas grand-chose pour moi maintenant, mais je pouvais tout de même me faire tuer, ou finir en prison. Apparemment, l'implant ne m'avait pas rendu indifférent à mon propre sort.

Je suis parti trop tôt et j'ai dû emprunter un itinéraire tortueux pour passer le temps. Et même en faisant cela, il n'était que trois heures et quart lorsque je me suis garé, à un kilomètre de la maison d'Anderson. Quelques voitures et des taxis m'ont dépassé tandis que je franchissais à pied la distance qui me séparait de chez lui. Je m'efforçais tellement de paraître à l'aise, que toute mon attitude devait dégager une impression de culpabilité et de paranoïa – mais aucun conducteur ordinaire n'y aurait fait attention ou s'en serait soucié, et je n'avais pas vu une seule voiture de police.

Une fois arrivé sur place, il n'y avait aucun endroit où se dissimuler : pas de jardin, pas d'arbre, pas de haie. Mais ça, je le savais déjà. J'ai choisi une maison située de l'autre côté de la rue, pas tout à fait en face de celle d'Anderson, et je me suis assis sur le seuil. Si son occupant avait mis le nez dehors, j'aurais prétendu être ivre et me serais éloigné en titubant.

J'ai attendu. La nuit était chaude, calme, ordinaire. Le ciel était dégagé, mais gris et sans étoiles à cause des lumières de la ville. Je ne cessais de me dire : *Tu n'es pas obligé de faire ça. Rien ne te force à aller jusqu'au bout.* Alors pourquoi suis-je resté ? Dans l'espoir d'être libéré de mes nuits sans sommeil ? C'était risible. Si je tuais Anderson, le souvenir de cet acte me torturerait sans doute autant que mon impuissance face à la mort d'Amy.

Pourquoi suis-je resté ? Ça n'avait rien à voir avec l'implant. Tout au plus, celui-ci neutralisait mes scrupules. Il ne me forçait pas à faire quoi que ce soit.

Alors pourquoi ? En fin de compte, je crois que j'ai considéré qu'il s'agissait d'une question d'honnêteté. Aussi déplaisant que ce puisse être, j'avais dû accepter le fait que je voulais vraiment tuer Anderson et, quel que soit le degré de répulsion que cette idée m'inspirait, je devais passer à l'acte, ne serait-ce que pour être en accord avec moi-même. Si j'avais reculé, ce n'aurait été qu'hypocrisie et aveuglement.

À quatre heures moins cinq, j'ai entendu des pas résonner dans la rue. Je me suis retourné, espérant qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre, ou bien qu'il serait avec un ami, mais c'était bien lui. Et il était seul. J'ai attendu jusqu'à ce qu'il se trouve à la même distance de sa porte d'entrée que moi, puis je me suis mis en marche. Il a jeté un bref regard dans ma direction, puis m'a ignoré. J'ai ressenti un choc – de la terreur pure. Je ne l'avais pas vu en chair et en os depuis le procès et j'avais oublié à quel point son physique en imposait.

J'ai dû me forcer à ralentir le pas. Mais même ainsi, je l'ai dépassé plus vite que je ne l'aurais voulu. Je portais des chaussures légères, à semelles en caoutchouc. Lui était chaussé de lourdes bottes. Mais quand j'ai traversé la rue et fait demi-tour pour me diriger vers lui, j'ai eu du mal à croire qu'il n'entendait pas le bruit de mon cœur en train de s'affoler, qu'il ne sentait pas l'odeur de ma transpiration. À quelques mètres de la porte, au moment même où je finissais de sortir l'arme, il a regardé par-dessus son épaule avec une expression de curiosité machinale, comme s'il s'était attendu à voir un chien ou des détritus emportés par le vent. Il s'est retourné pour me faire face, en fronçant les sourcils. Je suis resté là, debout devant lui, l'arme pointé dans sa direction, incapable de parler.

« Qu'est-ce que tu veux, bordel ? a-t-il fini par dire. J'ai deux cents dollars dans mon portefeuille. Dans ma poche arrière. »

J'ai secoué la tête.

« Déverrouille la porte d'entrée, puis mets les mains sur la tête et ouvre-la d'un coup de pied. N'essaie pas de la refermer sur moi. »

Il a hésité, avant d'obéir.

« Maintenant, entre ! Garde les mains sur la tête. Cinq pas en avant, c'est tout. Compte-les à haute voix. Je te suis. »

J'ai tendu la main vers l'interrupteur du couloir au moment où il a dit le chiffre quatre, puis j'ai claqué la porte derrière moi. Le bruit m'a fait tressaillir. Anderson était juste devant moi, et je me suis tout à coup senti pris au piège. Ce type avait tué de sang-froid. Moi, je n'avais même pas donné un coup de poing à qui que ce soit depuis l'âge de huit ans. Est-ce que je croyais vraiment que le revolver allait me protéger ? Dans cette position, les muscles de ses bras et de ses épaules saillaient sous la chemise. J'aurais dû le tuer à ce moment-là, tirer en plein dans la nuque. Après tout, je voulais une exécution, pas un duel. Si j'avais tenu à une quelconque conception désuète de l'honneur, je serais venu sans arme et je l'aurais laissé me mettre en pièces.

« Tourne à gauche... » ai-je dit.

À gauche se trouvait le séjour. Je l'ai suivi et j'ai allumé.

« Assieds-toi... »

Je suis resté debout dans l'entrée ; il s'est assis sur l'unique chaise de la pièce. L'espace d'un instant, j'ai eu un vertige et mon champ de vision a basculé, mais je ne crois pas avoir bougé, ni m'être tassé sur moi-même ou avoir oscillé. Si ça avait été le cas, il m'aurait probablement sauté dessus.

« Qu'est-ce que tu veux ? » a-t-il demandé.

Cette question méritait réflexion. J'avais imaginé ce moment des milliers de fois, mais je ne pouvais plus m'en rappeler les détails. Tout ce dont je me souvenais, c'est que je partais en général du principe qu'Anderson me reconnaîtrait et se lancerait tout de suite dans des excuses et des explications.

« Je veux que tu me dises pourquoi tu as tué ma femme, ai-je fini par dire.

— Ce n'est pas moi. C'est Miller qui l'a fait. »

J'ai secoué la tête.

« Ce n'est pas vrai. Je le sais. Les flics me l'ont dit. Ce n'est pas la peine de mentir. Je sais tout. »

Il m'a regardé, le visage dénué d'expression. J'avais envie de me mettre en colère et de hurler, mais quelque chose me disait

qu'en dépit du revolver, j'aurais été plus comique qu'intimidant. J'aurais pu le frapper avec la crosse. Mais à dire vrai j'avais peur de m'approcher de lui.

Alors, je lui ai tiré dans le pied. Il a glapi et juré, puis il s'est penché pour examiner les dégâts.

« Connard ! a-t-il sifflé. Enfoiré ! »

Il s'est balancé d'avant en arrière en tenant son pied.

« Je vais te tordre le cou, bordel ! Je vais te faire la peau ! »

La blessure a un peu saigné par le trou que la balle avait laissé dans la botte, mais ce n'était rien comparé à ce qu'on voit dans les films. J'avais entendu dire que la vaporisation du projectile avait un effet cautérisant.

« Dis-moi pourquoi tu as tué ma femme », ai-je dit.

Il avait l'air bien plus en colère et dégoûté qu'effrayé, mais il a cessé de faire semblant d'être innocent.

« C'est arrivé, c'est tout, a-t-il dit. C'était juste un de ces trucs qui se passent sans qu'on sache pourquoi. »

J'ai secoué la tête, agacé.

« Non non. *Pourquoi* ? Pourquoi est-ce arrivé ? »

Il a bougé, comme s'il voulait enlever sa botte, puis s'est ravisé.

« Ça tournait mal. Il y avait une serrure temporisée et presque pas de liquide. Le coup était en train de foirer. Je n'avais pas l'intention de tirer : C'est juste arrivé. » J'ai encore secoué la tête. J'étais incapable de décider si c'était un crétin, ou s'il essayait de gagner du temps.

« Arrête de me dire que “c'est juste arrivé”. Ce que je veux savoir, c'est pourquoi. Pourquoi tu as tiré ? »

Nous étions aussi frustrés l'un que l'autre. Il a passé une main dans ses cheveux et froncé les sourcils en me regardant. Il transpirait à présent, mais je ne pouvais pas dire si c'était à cause de la douleur ou de la peur.

« Qu'est-ce que tu veux que je dise ? Je me suis énervé, OK ? Ça tournait au vinaigre, j'ai disjoncté et elle était là, OK ? »

J'ai à nouveau été pris de vertige, mais cette fois, il n'est pas passé. Je comprenais, à présent. Il n'était pas obtus, il me disait la vérité pleine et entière. Il m'était déjà arrivé, dans le cadre de mon travail, de briser une tasse de café ou deux parce que la

situation était tendue. Une fois, à ma grande honte, j'avais même donné un coup de pied à notre chienne après m'être disputé avec Amy. Pourquoi ? *J'ai disjoncté et elle était là.*

J'ai fixé Anderson, et j'ai senti un sourire stupide s'étaler sur mon visage. Tout était si clair, maintenant. Je comprenais. Je comprenais l'absurdité de tout ce que j'avais jamais ressenti pour Amy – mon “amour”, mon “chagrin”. Tout ça n'avait été qu'une farce. Elle n'était que de la viande, elle n'était rien. Toute la douleur qui m'avait taraudé ces cinq dernières années s'est évaporée. J'étais ivre de soulagement. J'ai levé les bras et j'ai lentement pivoté sur moi-même. Anderson s'est levé d'un bond et s'est précipité sur moi. Je lui ai tiré dans la poitrine jusqu'à ce que je sois à court de balles, puis je me suis agenouillé près de lui. Il était mort.

J'ai remis le revolver dans la poche de ma veste. Le barillet était chaud. J'ai pensé à utiliser mon mouchoir pour ouvrir la porte d'entrée. Je m'attendais presque à trouver une foule à l'extérieur, mais bien sûr les détonations avaient été inaudibles. Et il ne me paraissait pas vraisemblable que les menaces et les injures d'Anderson aient pu attirer l'attention de quiconque.

À un bloc de la maison, une voiture de police a tourné au coin d'une rue. Elle a ralenti et s'est presque arrêtée à ma hauteur. J'ai regardé droit devant moi. J'ai entendu le moteur ralentir. Puis s'arrêter. J'ai continué à marcher tout en attendant qu'on me crie un ordre. *S'ils me fouillent, ai-je pensé, s'ils trouvent le revolver, j'avouerai ; inutile de prolonger l'épreuve.*

Le moteur a toussé, puis s'est emballé. La voiture est repartie dans un grand ronflement.

*

* *

Peut-être ne suis-je pas le suspect numéro un. J'ignore dans quoi Anderson était impliqué depuis sa sortie de prison. Peut-être que des centaines d'autres personnes avaient de bien meilleures raisons que moi de vouloir le tuer. Il se peut que lorsque les flics en auront fini avec elles, ils pensent à me

demander ce que je faisais cette nuit-là. Mais un mois, quand même, ça paraît bien long. On pourrait croire qu'ils n'en ont eu rien à foutre.

Les mêmes adolescents que l'autre fois sont rassemblés autour de l'entrée et, à nouveau, ma simple vue semble les dégoûter. Je me demande si les goûts vestimentaires et musicaux tatoués dans leur cerveau sont programmés pour s'effacer dans un an ou deux, ou s'ils ont juré fidélité à vie. Je préfère éviter d'y penser.

Cette fois, je ne traîne pas dans les rayons. Je m'approche de la caisse sans hésitation.

Cette fois, je sais exactement pourquoi je suis là.

Ce que je veux, c'est ce que j'ai ressenti cette nuit-là : la conviction inébranlable que la mort d'Amy – sans parler de celle d'Anderson – n'avait tout simplement aucune importance. Pas plus que la mort d'une mouche ou d'une amibe. Pas plus que de briser une tasse de café ou de donner un coup de pied à un chien.

Ma seule erreur a été de penser que ce que j'avais compris s'effacerait quand l'implant cesserait de fonctionner. Ce n'est pas le cas. Ça a été obscurci par des doutes et des réserves. Ma nouvelle vision du monde a été minée, jusqu'à un certain point, par toute la panoplie des croyances et des superstitions qui sont les miennes. Mais j'ai encore en mémoire la paix qu'elle m'a procurée. Je peux encore me souvenir du flot de joie et de soulagement qui m'a envahi, et je *veux* le retrouver. Et pas pendant trois jours ; jusqu'à la fin de ma vie.

Tuer Anderson n'était pas honnête. Je n'ai pas été « fidèle envers moi-même ». Pour l'être, il aurait fallu vivre avec mes pulsions contradictoires, supporter la multitude de voix qui parlent dans ma tête, accepter la confusion et le doute. Il est trop tard pour cela, maintenant. En goûtant à la liberté que procure la certitude, j'ai découvert que je ne peux plus m'en passer.

« Puis-je vous aider, Monsieur ? »

Le vendeur sourit de tout son cœur.

Bien sûr, une partie de moi-même trouve encore que ce que je m'apprête à faire est totalement répugnant.

Ce n'est pas grave. Ça ne durera pas.

Le Coffre-fort

*traduit de l'anglais par Sylvie Denis et Francis Valéry
harmonisé par Quarante-Deux*

J'ai un rêve tout simple. Je rêve que j'ai un nom. Un seul nom, qui ne change pas, qui reste le mien jusqu'à l'heure de ma mort. Je ne sais pas quel est ce nom, mais cela n'a pas d'importance. Il me suffit de savoir que j'en ai un.

*
* *

Comme à chaque fois ou presque, je m'éveille juste avant que le réveil ne sonne. Ce qui me permet d'étendre le bras et de le faire taire à l'instant où il se met à hurler. À côté de moi, la femme ne bouge pas. J'espère que la sonnerie ne lui était pas également destinée. Il fait un froid glacial et nuit noire. La seule lumière est celle des chiffres rouges du réveil posé sur la table de chevet, et dont les contours deviennent progressivement nets. *Quatre heures moins dix !* Je gémis doucement. Que suis-je ce matin ? Eboueur ? Laitier ? Je sens ce corps endolori et fatigué, mais cela ne m'apprend rien ; depuis quelque temps, ils sont tous dans cet état quels que soient leur profession, leur revenu, leur style de vie. Hier, j'étais courtier en diamant. Pas tout à fait millionnaire, mais pas loin. La veille, j'étais maçon et le jour précédent, je vendais des vêtements pour hommes. Chaque fois, sortir d'un lit bien chaud m'a fait la même impression.

Je m'aperçois que ma main, d'instinct, se dirige vers la lampe de chevet située à côté du lit. Lorsque je l'allume, la femme bouge. Elle marmonne : « Johnny ? » mais garde les yeux fermés. Je fais mon premier effort conscient pour accéder à la mémoire de cet hôte. Parfois je peux repérer un nom fréquemment utilisé. Linda ? Peut-être bien. « Linda. » Je forme le mot sans bruit, tout en regardant l'enchevêtrement de cheveux bruns soyeux qui dissimule presque son visage endormi.

La situation – sinon la personne – est réconfortante de familiarité : *Homme regardant tendrement sa femme endormie.*

Je murmure : « Je t'aime », et je le pense vraiment. J'aime – non pas cette femme en particulier : elle a un passé que j'entr'apercevrai à peine, et un futur que je n'ai aucun moyen de partager – mais la femme composite dont elle fait aujourd'hui partie. Ma compagne inconstante et vacillante, mon amante construite à partir d'un million de mots et de gestes pseudoaléatoires, réunie uniquement par le fait que je la contemple, elle que personne d'autre que moi ne connaît dans sa totalité.

Lorsque j'étais jeune et romantique, je me livrais à des spéculations. Je ne pouvais pas être le seul de mon espèce. Ne pourrait-il y avoir quelqu'un d'autre comme moi mais qui se réveillerait chaque matin dans le corps d'une femme ? Les mystérieux facteurs qui déterminaient la sélection de mes hôtes ne pouvaient-ils pas agir en parallèle sur *elle*, nous attirant l'un vers l'autre, nous maintenant ensemble jour après jour, nous transportant, l'un au côté de l'autre, de couple d'accueil en couple d'accueil ?

Ce n'est pas seulement improbable, c'est tout simplement faux. La dernière fois (il y a près de douze ans maintenant) que j'ai craqué et commencé à déballer l'incroyable vérité, la femme de mon hôte ne m'a pas interrompu avec des cris de soulagement en reconnaissant la situation, pour me faire sa propre confession, identique à la mienne. (En réalité, elle n'a pas fait grand-chose. Je m'attendais à ce qu'elle trouve mes délires terrifiants et traumatisants, à ce qu'elle conclue aussitôt que j'étais un fou dangereux. Mais au lieu de cela, elle m'a écouté un moment, a apparemment considéré que ce que je disais était ennuyeux ou incompréhensible, et donc, de façon très raisonnable, m'a laissé tranquille pour le restant de la journée.)

Non seulement ce n'est pas vrai mais cela n'a pas la moindre importance, tout simplement. Oui, mon amante possède mille visages, oui, c'est une âme différente qui se trouve au fond de chaque regard, mais je suis encore capable de trouver – ou

d'imaginer – autant de schémas unificateurs dans mes souvenirs d'elle que n'importe quel homme ou quelle femme peut le faire dans ses perceptions de son propre compagnon d'existence le plus fidèle.

Homme regardant avec affection sa femme endormie.

Je m'extrais des couvertures et reste debout un instant, tremblant de froid, à observer la pièce. J'ai envie de bouger pour me réchauffer mais je suis incapable de décider ce que je dois faire en premier. Puis je repère un portefeuille sur une commode.

À en croire le permis de conduire, je suis Francis O'Leary. Date de naissance : le 15 novembre 1951. Ce qui me rend plus vieux d'une semaine que lorsque je me suis couché. Bien qu'il m'arrive encore d'imaginer que je vais m'éveiller dans un corps plus jeune de vingt ans, il semble que ce soit aussi improbable pour moi que pour n'importe qui d'autre. Pour autant que je sache, en trente-neuf ans, je n'ai jamais eu d'hôte né à une période autre que novembre ou décembre 1951. Et je n'en ai pas eu non plus qui soit né, ou qui réside en ce moment, en dehors de cette ville.

Je ne sais pas *comment* je me déplace d'un hôte à l'autre mais comme il est raisonnable de penser que tout processus possède un rayon d'action limité, mon confinement géographique n'a rien de surprenant. À l'est, c'est le désert, à l'ouest l'océan, et de grandes étendues de côte arides s'étirent en direction du nord et du sud. La distance entre les villes est tout simplement trop grande pour que je puisse la franchir. En fait, il semble que je ne m'approche même jamais de la périphérie. À bien y réfléchir, ce n'est pas surprenant : s'il y a cent hôtes potentiels à l'ouest de l'endroit où je me trouve, et cinq cents à l'est, un saut à destination d'un hôte choisi au hasard n'est pas un mouvement dans une direction aléatoire. Le centre populeux m'attire en vertu d'une sorte de gravitation statistique.

En ce qui concerne les restrictions liées à l'âge et au lieu de naissance, je n'ai jamais trouvé de théorie suffisamment plausible pour que j'y croie plus d'un jour ou deux. C'était plus facile lorsque j'avais douze ou treize ans et que je pouvais faire semblant d'être un prince extraterrestre emprisonné dans des

corps de Terriens par un rival perfide désireux de s'approprier mon héritage cosmique. Je me disais que les méchants avaient dû verser quelque chose dans l'eau de la ville, quelque part à la fin de l'année 1951 et que les femmes enceintes avaient bu ce liquide, ce qui avait préparé leurs futurs enfants à devenir mes geôliers involontaires. Aujourd'hui, j'accepte l'idée que je ne connaîtrai probablement jamais la vérité.

Je suis cependant certain d'une chose : ces deux conditions ont été essentielles au peu de santé mentale que je possède aujourd'hui. Si j'avais « grandi » dans des corps d'âges sélectionnés au hasard, ou dans des hôtes éparpillés sur toute la surface du globe, si j'avais dû affronter une nouvelle culture et une nouvelle langue tous les jours, je pense que je n'existerais même pas. Aucune personnalité n'aurait pu émerger d'une telle cacophonie d'expériences. (Cela étant, un individu ordinaire pourrait penser la même chose de mes origines, que moi je considère pourtant comme relativement stables.)

Je ne me souviens pas d'avoir été John O'Leary auparavant, ce qui est inhabituel. Cette ville ne contient que six mille hommes âgés de trente-neuf ans – et parmi eux, environ mille sont nés en novembre ou en décembre. Dans la mesure où trente-neuf ans représentent plus de quatorze mille jours, les probabilités d'une première visite sont devenues très faibles, et je me souviens en effet d'être passé par la plupart de mes hôtes plusieurs fois.

Sans être un expert, j'ai un peu examiné les statistiques. En moyenne, il devrait s'écouler mille jours – c'est-à-dire environ trois ans – entre chacune de mes visites pour un hôte potentiel donné. Par contre, le délai moyen sans aucune répétition que je devrais constater *de mon côté* n'est que de quarante jours – la moyenne effective est même plus faible que cela : vingt-sept jours, probablement parce que certains hôtes sont plus réceptifs que d'autres. Quand j'ai compris ce phénomène pour la première fois, il m'a semblé paradoxal, mais seulement parce que les moyennes ne disent pas toute l'histoire. Parmi toutes les visites qui se répètent, une petite fraction s'effectue en l'espace de quelques semaines, plutôt qu'en quelques années ; et bien

sûr ce sont ces répétitions anormalement rapprochées qui déterminent la moyenne, en ce qui me concerne.

Au centre-ville, dans un coffre-fort à combinaison, j'ai déposé des notes qui couvrent les vingt-deux dernières années. Les noms, les adresses, les dates de naissance ainsi que le détail de chacune de mes visites depuis 1968 pour plus de huit cents personnes. Un jour prochain, lorsque j'aurai un hôte avec un peu de temps libre, il faudra vraiment que je loue un ordinateur avec une base de données et que je passe tout ce bazar sur disque. Ça rendrait les tests statistiques mille fois plus faciles. Je ne m'attends cependant pas à des révélations stupéfiantes. Même si je découvre des tendances ou des motifs dans les données, et alors ? Est-ce que ça m'apprendra quelque chose ? Est-ce que ça *changera* quelque chose ? Malgré tout, ça me semble pourtant un truc intéressant à faire.

À demi caché sous une pile de monnaie, à côté du portefeuille, se trouve – ô *bonheur* ! – un badge avec photo d'identité. John O'Leary travaille comme garçon de salle à l'institut psychiatrique Pearlman. La photo montre un morceau d'uniforme bleu pâle. Je le découvre en ouvrant l'armoire. Il me semble que ce corps a besoin d'une douche, aussi je repousse l'habillage à plus tard.

La maison est petite et meublée simplement, mais très propre et en bon état. Je passe devant une chambre, sans doute celle d'un enfant, mais la porte est fermée et je la laisse ainsi car je ne veux pas risquer d'éveiller qui que ce soit. Dans le salon, je prends l'annuaire et cherche l'adresse de l'institut Pearlman, puis localise la rue sur un plan de la ville. J'ai déjà mémorisé ma propre adresse en regardant le permis de conduire, et l'institut n'est pas très loin. Je détermine un itinéraire qui, à cette heure matinale, ne devrait pas prendre plus de vingt minutes. Je ne sais toujours pas à quelle heure je prends mon poste ; sans doute pas avant cinq heures.

Debout dans la salle de bains, en me rasant, je fixe un moment mes nouveaux yeux bruns et je ne peux m'empêcher de remarquer que John O'Leary n'est pas mal du tout. C'est une pensée qui ne mène nulle part. Depuis un bon moment déjà, heureusement j'ai réussi à accepter les fluctuations de mon

apparence avec une sérénité relative, mais ça n'a pas toujours été le cas. Adolescent et jeune adulte, j'ai eu plusieurs passages névrotiques où mon humeur passait brusquement de l'allégresse à la dépression, selon ce que je pensais de mon dernier corps en date. Souvent pendant les semaines qui suivaient mon départ d'un hôte particulièrement beau – que j'avais bien entendu retardé le plus possible en restant éveillé nuit après nuit –, j'étais obsédé par l'idée d'y retourner, de préférence pour y rester. Un adolescent ordinaire – et perturbé – sait au moins qu'il n'a pas d'autre choix que d'accepter le corps dans lequel il est né. Je n'avais rien de tel pour me consoler.

Maintenant j'ai plutôt tendance à m'inquiéter de ma santé, ce qui est tout aussi futile que de me tourmenter au sujet de mon apparence. Il n'y a aucune raison pour que je fasse de l'exercice ou que je surveille mon alimentation, car de telles actions se retrouvent, de fait, diluées au millième. De ma propre initiative, je ne peux changer « mon » poids, « ma » forme et « ma » consommation d'alcool et de tabac – ce sont là des statistiques de santé publique, qu'on ne peut faire bouger, ne serait-ce qu'un tout petit peu, sans des campagnes de publicité fort coûteuses.

Après ma douche, je me peigne comme sur la photo d'identité, en espérant qu'elle n'est pas trop ancienne.

Au moment où je rentre, nu, dans la chambre, Linda ouvre les yeux et s'étire. Sa vue me donne immédiatement une érection. Je n'ai pas fait l'amour depuis des mois. Ces derniers temps, on dirait que chacun de mes hôtes a trouvé le moyen de baisser comme un lapin la nuit *précedant* mon arrivée et a, de ce fait, perdu tout intérêt pour la chose pour les deux semaines qui suivent. Mais la chance semble avoir tourné. Linda tend la main et m'attrape.

« Je vais être en retard », protesté-je.

Elle se tourne et regarde le réveil.

« N'importe quoi. Tu commences à six heures. Si tu prends ton petit-déjeuner ici, au lieu de faire un détour par ce routier mal famé, tu n'as pas besoin de partir avant une bonne heure. »

Ses ongles sont agréablement acérés. Je la laisse m'attirer vers le lit, puis je me penche et murmure : « Tu sais, c'est *exactement* ce que j'avais envie d'entendre. »

*

* *

Dans mes premiers souvenirs, ma mère me présente avec mille respects un nourrisson en train de brailler.

« Regarde, Chris, c'est ton petit frère. C'est Paul. Il est beau, hein ? »

Je ne comprenais pas pourquoi elle en faisait toute une histoire. Pour moi, les frères et les sœurs étaient comme des jouets ou des animaux de compagnie. Leur nombre, leur âge, leur sexe, leur nom, tout cela fluctuait avec aussi peu de sens que les meubles ou le papier peint.

Les parents appartenaient de toute évidence à une espèce supérieure. Ils changeaient d'apparence et de comportement, mais au moins leur nom demeurait le même. Naturellement, je partais du principe que lorsque je serai grand, je m'appellerai « Papa » – une idée qui était généralement accueillie par des éclats de rire et un accord amusé. J'imagine que je pensais que mes parents étaient comme moi. Leurs transformations étaient plus radicales que les miennes, mais tout en eux était plus grand, aussi cela me paraissait-il logique. Je n'ai jamais douté qu'ils étaient bien *les mêmes*, d'une certaine manière, jour après jour. Par définition, mon père et ma mère étaient les deux adultes qui faisaient un certain nombre de choses : ils me grondaient, me serraient dans leur bras, me bordaient dans mon lit, me forçaient à manger des légumes immondes, et ainsi de suite. Ils dépassaient tout le monde de plusieurs têtes. On ne pouvait pas les manquer. De temps à autre, l'un des deux s'absentait, mais pas pendant plus d'une journée.

Le passé et le futur n'étaient pas des problèmes en soi. J'ai tout simplement grandi en n'ayant que de très vagues notions de ce qu'ils étaient réellement. Pour moi, « hier » et « demain » représentaient exactement la même chose que « il était une fois ». Je n'ai jamais été déçu par des promesses non tenues de

récompenses futures, ou étonné par des descriptions de faits prétendument passés, car je partais du principe que tout était délibérément inventé. On m'accusait souvent de dire des « mensonges » – je considérais qu'il ne s'agissait que d'une étiquette apposée à des histoires insuffisamment intéressantes. De toute évidence, tout souvenir datant de plus d'une journée était un « mensonge » sans valeur, aussi faisais-je de mon mieux pour les oublier.

Je suis sûr que j'étais heureux. Le monde était un kaléidoscope. Chaque jour, j'avais une nouvelle maison à explorer, des jouets, de la nourriture, des camarades de jeux différents. Parfois, la couleur de ma peau changeait – et le fait que mes parents, mes frères et mes sœurs choisissaient presque toujours de prendre la même m'enchantait. De temps à autre, je m'éveillais dans le corps d'une fille mais, à partir d'un certain point, cela a commencé à me gêner (vers l'âge de quatre ans, je crois). Peu de temps après, cela ne s'est tout simplement plus produit.

Je ne me doutais pas le moins du monde que je me déplaçais – de lieu en lieu, de corps en corps. Je changeais, ma maison changeait, les autres maisons, les rues, les magasins, les parcs changeaient également. De temps à autre, j'allais au centre-ville avec mes parents – mais je le considérais non pas comme un lieu fixe – puisqu'on y arrivait par un itinéraire différent à chaque fois –, mais comme un composant stable du monde, semblable au ciel ou au soleil.

L'école marqua le début d'une longue période de confusion et de souffrance. Les bâtiments, la classe, le professeur et les autres enfants changeaient – comme tout mon environnement, mais l'éventail était de toute évidence moins large que celui de ma maison et de ma famille. Le fait de me rendre à la même école, mais en empruntant des rues différentes, et sous un nom et un visage variables, me troubla. La prise de conscience progressive que mes camarades copiaient les noms et les visages qui avaient été les miens – et pire encore, que je me retrouvais avec ceux qu'ils avaient utilisés précédemment – était rageante.

Aujourd'hui, après avoir vécu avec la vision consensuelle du monde depuis si longtemps, je trouve parfois difficile de

comprendre comment je n'ai pas tout saisi dès ma première année d'école. Je me souviens alors que je n'apercevais en fait une classe donnée qu'à des intervalles espacés de plusieurs semaines, que je faisais la navette de façon aléatoire entre une centaine d'écoles. Je n'avais pas de journal, pas de notes, pas de listes d'élèves en tête, aucun moyen même de penser à ce qui m'arrivait. Personne ne m'avait initié à la méthode scientifique. Même Einstein avait bien plus de six ans lorsqu'il avait conçu *sa théorie de la relativité*.

Je cachais mon malaise à mes parents, mais j'en avais plus qu'assez de devoir considérer mes souvenirs comme des mensonges. J'ai essayé d'en parler avec d'autres enfants, ce qui ne m'a attiré que ridicule et hostilité. Après une période riche en colères et en bagarres, je me suis replié sur moi-même. Mes parents me disaient des choses comme : « Tu es bien tranquille aujourd'hui ! », jour après jour, ce qui me démontrait l'étendue de leur bêtise.

C'est un miracle que j'aie tout de même réussi à apprendre quelque chose. Même maintenant, je ne sais pas exactement si c'est moi qui sais lire, ou si j'emprunte une partie de leurs facultés à mes hôtes. Je suis certain que mon vocabulaire voyage avec moi, mais le mécanisme de bas niveau de la lecture proprement dit, le fait de parcourir la page, de reconnaître les lettres et les mots, me donne une impression différente chaque jour. (Il en est de même pour la conduite automobile. Presque tous mes hôtes ont leur permis, mais moi, je n'ai jamais pris une seule leçon. Je connais les règles, je sais comment actionner les pédales et passer les vitesses, mais je n'ai jamais essayé de partir sur la route à l'intérieur de quelqu'un qui ne l'a jamais fait auparavant – ce serait une expérience intéressante, mais ces corps-là possèdent rarement une voiture.)

J'ai appris à lire. J'ai rapidement appris à lire vite – si je ne finissais pas un livre le jour où je l'avais commencé, je savais que je ne pourrais peut-être plus mettre la main dessus pendant des semaines, voire des mois. J'ai dévoré des centaines d'histoires pleines de héros et d'héroïnes qui avaient des amis, des frères et des sœurs, et même des animaux familiers qui restaient avec eux, jour après jour. Chaque livre me faisait un

peu plus mal, mais je ne pouvais m'empêcher de lire. Je ne pouvais abandonner l'espoir que le prochain volume que j'ouvrirais commencerait par ces mots : « Un beau matin, un petit garçon s'éveilla, et se demanda quel était son nom. »

Un jour, j'ai vu mon père consulter un plan de la ville et, en dépit de ma timidité, je lui ai demandé ce que c'était. J'avais vu des globes terrestres et des cartes du pays à l'école, mais pas de plans de ce genre. Il me montra notre maison, mon école, son lieu de travail, à la fois dans les pages qui détaillaient les quartiers, et sur la carte récapitulative qui occupait les pages de garde.

À cette époque, tous les guides des rues étaient produits par la même maison d'édition. Chaque famille en avait un. Tous les jours, pendant des semaines, j'ai cassé les pieds à mon père ou à ma mère pour qu'ils me montrent des choses sur la grande carte. Je suis arrivé à en mémoriser une bonne partie. (J'ai aussi essayé de faire des marques au crayon, en pensant qu'elles hériteraient peut-être de la même permanence magique que le plan lui-même, mais elles s'avérèrent tout aussi transitoire que tout ce que j'écrivais ou dessinais à l'école.) Je savais que j'étais sur la piste de quelque chose d'important – mais l'idée que c'était moi qui me déplaçais de lieu en lieu dans une ville fixe ne m'avait pas encore traversé.

Peu de temps après, alors que mon nom était Danny Foster (aujourd'hui projectionniste dans un cinéma et marié à une belle femme nommée Kate, avec qui j'ai perdu ma virginité, mais sans doute pas celle de Danny), je me suis rendu à la fête donnée pour les huit ans d'un ami. Je ne comprenais rien aux anniversaires. Parfois il se passait toute une année sans que j'en aie un – parfois j'en avais deux ou trois. Le garçon en question, Charlie McBride, n'était en rien mon ami, du moins de mon point de vue, mais mes parents m'ont acheté un cadeau à lui apporter, une mitraillette en plastique, et m'ont conduit jusque chez lui. Personne ne m'a demandé mon avis, à aucun moment. Quand je suis rentré chez moi, j'ai enquiquiné Papa jusqu'à ce qu'il me montre, sur le plan, où j'étais allé exactement, et quel itinéraire la voiture avait emprunté.

Une semaine plus tard, je me suis réveillé avec le visage de Charlie McBride, et avec une maison, des parents, un petit frère, une grande sœur et des jouets tous identiques à ceux que j'avais vus à son anniversaire. J'ai refusé d'avaler mon petit-déjeuner tant que ma mère ne m'avait pas montré notre maison sur une carte, mais je savais déjà quel endroit elle m'indiquerait.

J'ai fait semblant de partir à l'école. Mon frère était trop jeune pour y aller, et ma sœur trop âgée pour vouloir être vue en ma compagnie. En principe, dans ce genre de situations, je me contentais de suivre le flot bien net des autres enfants qui s'écoulait dans les rues. Ce jour-là, je l'ai ignoré.

Je me souvenais encore de repères aperçus alors que je me rendais à la fête. Je me suis perdu plusieurs fois, mais je suis à chaque fois retombé sur des rues que j'avais déjà vues. Des douzaines de fragments de mon univers commençaient à se connecter les uns aux autres. C'était à la fois exaltant et terrifiant. J'avais l'impression d'être sur le point de dévoiler une gigantesque conspiration. J'étais persuadé que, jusqu'à ce jour, tout le monde m'avait volontairement caché les secrets de l'existence, et que j'étais enfin sur le point de me montrer plus malin qu'eux.

Mais en atteignant la maison de Danny, je n'ai pas eu l'impression de triompher ; je me suis simplement senti seul, trahi, confus. Révélation ou pas, j'étais encore un enfant. Je me suis assis sur le seuil et j'ai pleuré. Madame Foster est sortie, dans tous ses états. Elle m'a appelé Charlie, m'a demandé où était ma mère, comment j'étais arrivé là, pourquoi je n'étais pas à l'école. J'ai copieusement insulté cette sale *menteuse*, qui avait fait semblant, comme toutes les autres, d'être ma mère. Après quelques coups de téléphone, on m'a ramené chez moi, tout hurlant, où j'ai passé la journée dans ma chambre. J'ai refusé de manger, de parler, d'expliquer mon impardonnable conduite.

Cette nuit-là, j'ai entendu mes « parents » parler de moi, organiser – je le comprends maintenant avec le recul – une consultation chez un psychologue pour enfants.

Je ne suis jamais allé à ce rendez-vous.

*

Cela fait maintenant onze ans que je passe mes journées au travail, celui de mon hôte. Ce n'est certainement pas par égard pour lui ; il y a bien plus de chances que je le fasse virer en faisant une connerie à son poste qu'en étant à l'origine d'une journée d'absence tous les trois ans. C'est, disons, ce que je fais, c'est ce que je suis en ce moment. Chacun doit se définir, d'une manière ou d'une autre, et moi, je suis un imposteur professionnel. Le salaire et les conditions de travail sont variables, mais il ne faut pas renier sa vocation.

J'ai essayé de me construire une vie indépendante mais n'y suis jamais arrivé. Lorsque j'étais bien plus jeune – et la plupart du temps célibataire –, je me suis imposé l'étude d'un certain nombre de sujets. C'est à cette époque que j'ai loué le coffre-fort pour la première fois ; pour y laisser des notes. J'ai fréquenté la bibliothèque centrale de la ville et j'ai étudié les mathématiques, la chimie et la physique. Mais, quand un sujet devenait trop ardu, je n'avais pas la discipline nécessaire pour persévéérer. À quoi bon ? Je savais que je ne pourrais jamais avoir une carrière scientifique. Quant à comprendre la nature de ma situation, il me paraissait clair que la réponse ne se trouvait pas dans un quelconque manuel de neurobiologie. Assis à la table d'une des salles de lecture, dans cette atmosphère calme et fraîche, sans autre bruit que le bourdonnement soporifique du système de conditionnement d'air, je me mettais à rêvasser dès que les mots ou les équations que j'avais sous les yeux cessaient d'être aisément compréhensibles.

J'ai même suivi un cours de premier cycle universitaire en physique par correspondance. J'ai loué une boîte postale, dont j'ai gardé la clé dans mon coffre-fort. J'ai été jusqu'au bout du cycle, et m'en suis plutôt bien tiré. Mais je n'avais personne à qui parler de mon succès.

Un certain temps après, j'ai eu une correspondante suisse. Elle faisait des études musicales et jouait du violon. Je lui ai dit que j'étais en physique à l'université de la ville. Elle m'a envoyé une photo et j'ai fini par faire de même, après avoir attendu de me retrouver dans un de mes hôtes les plus présentables. Nous

avons correspondu avec régularité, au rythme d'une lettre par semaine pendant plus d'un an. Un jour elle m'a écrit qu'elle venait me voir, m'a demandé des détails pour organiser notre rencontre. Je crois que je ne me suis jamais senti aussi seul qu'à ce moment-là. Si je ne lui avais pas envoyé cette photo, j'aurais au moins pu la voir pendant une journée. J'aurais pu passer tout un après-midi à parler en face à face avec ma seule véritable amie, la seule personne qui connaissait non pas un de mes hôtes, mais mon véritable moi. J'ai aussitôt cessé d'écrire, et j'ai résilié le contrat de location de la boîte postale.

J'ai parfois songé à me suicider, mais ce serait en réalité un meurtre, et cela n'aurait peut-être d'autre conséquence que de m'envoyer dans un autre hôte, ce qui suffit toujours à me dissuader.

Depuis que j'ai laissé derrière moi toute l'amertume de mon enfance troublée, j'essaie, dans l'ensemble, de traiter mes hôtes correctement. Il m'est arrivé de perdre le contrôle de moi-même et de faire des choses qui ont dû leur causer des problèmes, ou les mettre dans l'embarras – à ceux qui peuvent se le permettre, je prends bien un peu d'argent liquide pour payer mon coffre-fort –, mais je n'ai jamais fait délibérément de mal à qui que ce soit. J'ai parfois la sensation qu'ils connaissent mon existence et me veulent du bien. Pourtant les indices de seconde main que j'ai obtenus en interrogeant les femmes et les amis de certains d'entre eux – visités à intervalles très rapprochés –, suggèrent que les jours manquants sont dissimulés par une amnésie totale. Mes hôtes ne savent même pas qu'ils ont été hors du coup pendant une journée. Alors, quant à deviner pourquoi... Et en ce qui concerne ce que *moi je* sais d'eux... Je vois parfois de l'amour et du respect dans le regard de leur famille ou de leurs collègues, il y a quelques fois des manifestations physiques de réalisations que je peux admirer (l'un d'entre eux a écrit un roman plein d'humour noir sur son expérience au Vietnam, que j'ai lu et apprécié ; un autre construit des télescopes en amateur : il en a réalisé un magnifique, de type Newtonien, avec un réflecteur de trente centimètres de diamètre, qui m'a permis d'observer la comète de Halley) mais *ils sont bien trop nombreux*. Lorsque sonnera l'heure de ma mort, je n'aurais

aperçu de leurs vies qu'une vingtaine ou une trentaine de journées éparpillées sur des années.

*
* *

Je fais en voiture le tour des locaux de l'institut Pearlman pour voir quelles fenêtres sont allumées, quelles portes sont ouvertes, quelles activités sont visibles. Il y a plusieurs accès, de l'entrée de toute évidence destinée au public (avec moquette épaisse sur le sol du hall d'accueil et bureau, en acajou poli) à une porte battante en métal rouillé qui ouvre sur un espace miteux au sol goudronné, entre deux bâtiments. Pour ne pas courir le risque d'occuper une place à laquelle je n'ai pas droit, je me gare dans la rue.

Je suis tendu en m'approchant de ce que j'espère être la bonne entrée. Après toutes ces années, j'ai encore un point au ventre pendant ces quelques secondes qui précèdent le moment où un collègue me voit pour la première fois et que, soudainement, cela devient cent fois plus difficile de revenir en arrière – mais aussi, en prenant les choses du bon côté, bien plus facile de continuer.

« Salut, Johnny.

— Salut. »

L'infirmière passe son chemin alors même que nous échangeons ces mots. J'espère que je vais découvrir où je suis censé être, grâce à la force des liens sociaux ; les gens avec qui je passe le plus de temps devraient m'accueillir avec davantage qu'un hochement de tête accompagné de deux mots. Je continue d'avancer dans un couloir en essayant de m'habituer au grincement de mes semelles en caoutchouc sur le linoléum. Tout à coup, une voix rude s'écrie : « O'Leary ! »

Je me retourne. Un jeune homme vêtu d'un uniforme semblable au mien s'avance à grands pas, les sourcils froncés de colère, les bras trop écartés, le visage agité de tics.

« Encore à traîner ! Encore à ne rien faire ! »

Son comportement est si étrange que, pendant une fraction de seconde, je suis persuadé qu'il s'agit d'un des patients de

l'hôpital. Un malade psychotique qui m'en veut, vient de tuer un des autres garçons de salle avant de voler son uniforme, et est sur le point de brandir une hachette couverte de sang ! Puis il gonfle ses joues et reste là, le regard furieux et je comprends soudain. Il n'est pas cinglé ; il parodie seulement un supérieur manifestement obèse et agressif. Je tends un doigt et appuie sur une de ses joues gonflées, comme pour faire éclater un ballon, ce qui me permet de m'approcher suffisamment pour lire le nom écrit sur son badge : Ralph Dopita.

« Tu as fait un de ces bonds ! Je n'en ai pas cru mes yeux ! J'ai enfin réussi à imiter sa voix à la perfection !

— Et son visage. Mais tu as de la chance : tu es laid de naissance. »

Il hausse les épaules.

« Ce n'est pas ce que m'a dit ta femme hier soir.

— Tu étais bourré ; ce n'était pas ma femme, c'était ta mère.

— C'est bien pour ça que je te dis toujours que tu es un père pour moi ! »

Après de nombreux détours en apparence inutiles, le couloir aboutit à une cuisine, toute d'inox et de vapeur, où deux autres garçons de salle sont présents, ainsi que trois cuisiniers en train de préparer le petit-déjeuner. Avec le bruit de l'eau chaude qui coule sans arrêt dans un évier, les plateaux et les ustensiles de cuisine qui s'entrechoquent, la graisse qui grésille, le gémissement d'un ventilateur à l'agonie, il est presque impossible d'entendre la moindre parole. Un des garçons de salle imite un poulet, puis fait un geste : il balance la main au-dessus de sa tête, tout en pointant vers l'extérieur, comme pour englober l'immeuble dans son entier.

« Assez d'œufs pour nourrir... » crie-t-il.

Les autres se plient en deux de rire, et je fais donc de même.

Plus tard, je les suis jusqu'à une réserve attenante à la cuisine. Là, chacun de nous attrape un chariot. Fixées sur un tableau, sous plastique transparent, il y a quatre listes de patients, une par service, classées par numéro de chambre. À côté de chaque nom apparaît une pastille de couleur : vert, rouge ou bleu. J'attends qu'il n'y en ait plus qu'une pour la prendre.

Trois sortes de repas ont été préparées, par ordre décroissant de popularité : des œufs au bacon avec des toasts, des céréales, et une espèce de purée jaune pâteuse qui fait penser à de la nourriture pour bébé. Il y a plus de pastilles rouges que de vertes sur ma propre liste, et une seule bleue, mais je suis quasi certain qu'il y avait plus de vertes que de rouges au total quand j'avais vu les quatre côté à côté. Alors que je remplis mon chariot sur cette base, je parviens à jeter un second coup d'œil sur la liste de Ralph, qui est en majorité verte : le contenu de son chariot confirme que j'ai bien compris le code.

C'est la première fois que je me trouve dans un hôpital psychiatrique – que ce soit en tant que patient ou comme membre du personnel. Il y a cinq ans, j'ai passé une journée en prison ou j'ai évité de peu à mon hôte de se faire fracasser le crâne. Je n'ai jamais su ce qu'il avait fait, ni à quelle peine il était condamné, mais j'espère bien qu'il sera sorti quand je le retrouverai.

Je m'attends vaguement à ce que cet endroit soit lui aussi carcéral et je suis agréablement surpris de constater que ce n'est pas le cas. Dans une certaine mesure, en prison, les cellules ont été personnalisées avec des images aux murs et des objets appartenant aux détenus, mais elles ressemblent tout de même à des cellules. Ici, les chambres sont beaucoup moins encombrées par de telles choses – pourtant elles ont une qualité intrinsèque mille fois moins sévère. Il n'y a pas de barreaux aux fenêtres et, dans mon service, les portes n'ont pas de serrure. La plupart des patients sont déjà réveillés et assis dans leur lit, d'où ils m'accueillent d'un « Bonjour » tranquille. Quelques-uns d'entre eux emportent leur plateau dans une pièce commune où un poste diffuse le journal télévisé. Un tel calme est peut-être artificiel, uniquement produit par les médicaments. Cette impression de paix qui enlève son côté traumatisant à mon travail est peut-être en réalité abrutissante et opprimante pour les patients. Mais peut-être pas. Il se peut qu'un jour je sache ce qu'il en est exactement.

Mon dernier patient, le seul à avoir une pastille bleue, figure sur la liste en tant que Klein, F.C. C'est un homme d'âge moyen, maigre, avec des cheveux noirs mal coiffés et une barbe de

plusieurs jours. Il est allongé, dans une attitude si rigide que je m'attends à découvrir que des sangles le maintiennent, mais il n'y en a pas. Ses yeux sont ouverts mais il ne me suit pas du regard et il ne répond pas quand je lui dis bonjour.

Un bassin est posé sur une table près du lit. Sur une intuition, je l'assois et le place sous lui. Il se laisse manipuler, sans vraiment coopérer mais sans être un poids mort non plus. Il se sert du bassin, impassible. Je trouve du papier et l'essuie, emporte le résultat que je vide aux toilettes puis me lave les mains très soigneusement. Je ne suis que très légèrement nauséeux. O'Leary est immunisé contre ce genre de tâches ; cela doit aider.

Klein reste assis avec le regard fixe, alors que je tiens une cuillerée de purée jaune devant lui, mais quand je touche ses lèvres, il ouvre grand la bouche. Il ne la referme pas sur la cuiller et je dois la tourner pour faire tomber la nourriture qu'il avale effectivement ; une toute petite partie seulement se retrouve sur son menton.

Une femme vêtue d'une blouse blanche passe la tête dans l'embrasure de la porte.

« Pourrais-tu raser monsieur Klein, s'il te plaît, Johnny ? Il va à St. Margaret pour des examens, ce matin. »

Elle disparaît avant que je puisse répondre.

Je ramène le chariot dans la cuisine en ramassant les plateaux vides au passage, puis je trouve tout ce qu'il me faut dans la réserve. Je retourne installer Klein sur une chaise. À nouveau, j'ai l'impression qu'il me facilite la tâche, mais sans vraiment coopérer. Il reste parfaitement immobile lorsque j'étale la mousse sur son visage puis pendant que je le rase, à part un clignement des yeux de temps en temps. Je parviens à ne le couper qu'une fois, et pas profondément.

La femme revient. Cette fois, elle a sous son bras un épais dossier en papier kraft ainsi qu'une planchette à pince. Elle se tient debout à côté de moi. J'arrive à jeter un coup d'œil à son badge : Docteur Helen Lidcombe.

« Ça va Johnny ?

— Oui. »

Elle plane à côté de moi, avec l'air d'attendre quelque chose et je me sens, tout à coup, mal à l'aise. Je suis certainement en train de faire quelque chose de travers. À moins que je n'aille pas assez vite.

« J'ai presque fini... » dis-je en marmonnant.

Elle tend la main et, d'un air distrait, me masse le cou et les épaules. C'est là que je marche sur des œufs. Pourquoi mes hôtes ne peuvent-ils donc vivre des existences sans complications ? J'ai parfois la sensation de jouer les scènes coupées d'un millier de *soap opéras*. Quant à John O'Leary, qu'est-il en droit d'attendre de moi ? Que je détermine la nature exacte et la profondeur de cette relation – et que je le laisse ni plus ni moins impliqué demain qu'il ne l'était hier ? Tu parles !

« Tu es très tendu. »

J'ai besoin d'un sujet de conversation neutre, et vite. *Le patient*.

« C'est ce type. Je ne sais pas... Il y a des jours où il me perturbe.

— Quoi ? Son comportement a changé ?

— Non, non. Je me pose des questions, c'est tout. Je me demande ce qu'il ressent.

— Pas grand-chose. »

Je hausse les épaules.

« Il sait quand on l'assoit sur un bassin. Il sait quand on lui donne à manger. Ce n'est pas un légume.

— Il est difficile de dire ce qu'il "sait" vraiment. Une sangsue n'a que quelques neurones, et elle "sait" quand elle doit sucer du sang. Tout bien pesé, il se débrouille plutôt bien, mais je ne crois pas qu'il soit conscient, pas à proprement parler. Ni qu'il rêve. »

Elle émet un petit rire.

« Tout ce qu'il possède, ce sont des souvenirs. Mais des souvenirs de *quoi*, je n'en ai aucune idée. »

Je commence à essuyer la mousse à raser.

« Comment sais-tu qu'il a des souvenirs ?

— J'exagère sans doute. »

Elle plonge une main dans le dossier, en ressort une radiographie. On dirait un crâne de profil, mais décoré de taches et de bandes en couleurs artificielles.

« Le mois dernier, j'ai fini par obtenir assez d'argent pour faire faire quelques T.E.P. On dirait qu'il se passe des choses dans l'hippocampe de monsieur Klein. Des choses qui ressemblent fortement à des souvenirs à long terme, en cours de stockage. »

Elle glisse le cliché à l'intérieur du dossier avant que je n'aie le temps de l'étudier.

« Mais rapprocher ce qui se passe dans *sa* tête à l'activité cérébrale de sujets normaux, c'est comme comparer le temps qu'il fait sur Mars avec celui de Jupiter. »

Elle a éveillé ma curiosité : je prends un risque et je demande, en fronçant les sourcils : « Est-ce que tu m'as déjà dit comment il en est arrivé là ? »

Elle lève les yeux au ciel.

« Ah, ne recommence pas avec ça ! Tu sais bien que si j'en parle, j'aurai des ennuis.

— À qui crois-tu que j'irai tout déballer ? »

J'imiter l'imitation de Ralph Dopita pendant une seconde et Helen éclate de rire.

« Sûrement pas. Tu ne lui as pas dit plus de trois mots depuis que tu travailles ici : *Désolé, docteur Pearlman*.

— Alors pourquoi ne me le dis-tu pas ?

— Si tu le racontais à tes amis...

— Parce que tu crois que je leur dis tout ? C'est ça ? Tu ne me fais vraiment pas confiance ? »

Elle s'assied sur le lit de Klein.

« Ferme la porte. »

Je lui obéis.

« Son père était un pionnier dans le domaine de la neurochirurgie.

— *Quoi* ?

— Si tu dis *un* mot à qui que ce soit...

— Je n'en parlerai à personne, promis ! Mais qu'est-ce qu'il a fait ? *Pourquoi* ?

Il travaillait surtout sur les phénomènes de redondance et les transferts de fonctions. C'est ainsi que l'on appelle la capacité qu'ont des personnes dont certaines parties du cerveau sont endommagées ou complètement détruites, à transférer les fonctions commandées par les régions lésées sur des tissus sains. Sa femme est morte en donnant naissance à leur fils, leur seul enfant. Il devait déjà être psychotique, mais là il est passé complètement de l'autre côté. Il a accusé l'enfant de la mort de sa femme, mais il était trop cruel pour se contenter de le tuer. »

Je suis déjà sur le point de lui dire de se taire, que je n'ai vraiment plus *du tout* envie de savoir, mais John O'Leary est un homme solide et rude, au cœur bien accroché et je ne dois pas l'humilier en présence de sa maîtresse.

« Il a élevé l'enfant "normalement", lui a parlé, a joué avec lui, ainsi de suite, tout en prenant des quantités de notes sur son développement : vision, coordination, apparition du langage, tout ce que tu veux. Quand le bébé a été âgé de quelques mois, il a implanté un réseau de canules, une toile de tubes très fins enveloppant presque la totalité du cerveau et assez petits pour ne pas causer par eux-mêmes de dommages. Puis il a continué à stimuler l'enfant et à noter ses progrès. Et chaque semaine, au moyen des canules, il a détruit un petit morceau de son cerveau. »

Un long chapelet de jurons m'a échappé. Klein, bien sûr, est assis là et c'est tout, mais soudain j'ai honte de pénétrer dans sa vie privée – même si ce concept, dans son cas, n'a pas beaucoup de sens. Le sang a reflué vers mon visage, et je me sens un peu étourdi, un peu décalé du réel.

« Comment a-t-il réussi à survivre ? Comment peut-il rester encore quelque chose de lui ?

— C'est l'ampleur de la folie de son père qui l'a sauvé, si c'est bien le mot qui convient. Vois-tu, pendant tout le temps où l'enfant perdait du tissu cérébral, il continuait en fait à se développer sur le plan neurologique. Plus lentement que la normale, bien sûr, mais il progressait tout de même. Le professeur Klein aimait trop la science pour enterrer un tel résultat : il a consigné toutes ses observations, et a essayé de les faire publier. La revue a cru à une farce de très mauvais goût,

mais ils en ont informé la police qui a fini par entamer une enquête. Et quand on a enfin secouru l'enfant, eh bien... »

Elle désigne Klein, toujours impassible, d'un hochement de tête.

« Que reste-t-il de son cerveau ? Se peut-il... ?

— Moins de dix pour cent. On connaît des cas de microcéphales qui ont vécu des vies presque normales avec une masse cérébrale comparable. Mais ce n'est pas la même chose quand on est né ainsi, quand on s'est développé comme cela dès le stade fœtal. Il y a quelques années, il y a eu le cas d'une fillette qui a subi une hémisphérectomie pour la guérir d'une épilepsie particulièrement sévère et qui s'en est sortie sans handicap majeur, mais son cerveau avait disposé de plusieurs années pour faire passer les fonctions de l'hémisphère endommagé vers le côté sain. Elle a eu beaucoup de chance. Dans la plupart des cas, cette opération a été un désastre total. Quant à monsieur Klein, eh bien, je dirais qu'il n'a pas eu de chance du tout. »

*

* *

On dirait que je suis censé passer le reste de la matinée à nettoyer des couloirs. Quand une ambulance arrive pour emmener Klein à ses examens, je me sens vaguement vexé car personne ne me demande mon aide. Helen regarde les deux ambulanciers le coller sur une chaise roulante et l'emporter, comme des coursiers embarquant un gros colis. Mais j'ai encore moins le droit que John O'Leary d'être possessif ou protecteur vis-à-vis de « mes » patients, alors je repousse Klein de mes pensées.

Je prends mon repas de midi avec les autres garçons de salle, à la cantine du personnel. Nous jouons aux cartes en échangeant des plaisanteries que même moi je commence à trouver éculées, mais j'apprécie tout de même d'avoir de la compagnie. On me taquine en m'accusant à plusieurs reprises d'avoir des « tendances Côte est » qui traînent, ce qui me paraît logique ; si O'Leary a vécu dans l'est pendant un certain temps, cela expliquerait pourquoi je ne me souviens pas de lui. L'après-

midi passe lentement, dans la somnolence. Le docteur Pearlman est parti en avion quelque part, sans préavis, pour faire ce pour quoi les psychiatres éminents ou les neurologues – je ne sais même pas ce qu'il est, au juste – sont appelés de toute urgence dans une ville lointaine. Ce qui permet apparemment à tout le monde de se détendre, y compris les patients. À trois heures, lorsque ma journée se termine, je sors du bâtiment en disant : « À demain » à tous ceux que je rencontre. Je ressens – comme à chaque fois – un sentiment de perte. Ça passera.

Comme c'est vendredi, je passe par le centre-ville pour mettre à jour les notes de mon coffre-fort. Au sein de la circulation qui précède l'heure de pointe, je ressens un certain sentiment d'allégresse, alors que tous les incidents mineurs auxquels j'ai dû faire face à l'institut psychiatrique Pearlman commencent à s'estomper, bannis pour des mois, des années, peut-être même des décennies.

Je rédige mon journal de la semaine, puis j'ajoute une nouvelle page intitulée JOHN FRANCIS O'LEARY à l'épais classeur à anneaux dans lequel je conserve les fiches de tous mes hôtes. L'envie irrésistible de faire quelque chose de toutes ces informations commence à me démanger, comme cela m'arrive de temps à autre. Mais quoi, au juste ? Louer un ordinateur et l'installer quelque part paraît au-dessus de mes forces en ce vendredi après-midi ensommeillé. Avec une calculette, je pourrais mettre à jour la fréquence de répétition de mes hôtes. Voilà une perspective tout ce qu'il y a de plus palpitant.

Puis je me souviens de la T.E.P. que Helen a agitée sous mes yeux. Bien que je ne connaisse rien à l'interprétation de ce type d'images, il ne m'est pas très difficile d'imaginer à quel point ce doit être fascinant pour un spécialiste de véritablement *voir* les processus cérébraux présentés de cette façon. Si je pouvais transformer mes propres centaines de pages de données en une seule image colorée – ça pourrait ne rien m'apporter du tout, mais cette idée est pourtant infiniment plus attrayante que de bidouiller quelques statistiques qui ne me diront pas la moindre chose non plus.

J'achète un plan de la ville – de la marque qui m'est familière depuis que je suis petit, celle qui comporte une carte

récapitulative sur les pages de garde – ainsi qu'une boîte de cinq feutres. Je m'assis sur un banc dans un centre commercial et je couvre la carte de points de couleur. Rouge pour un hôte que j'ai visité de une à trois fois, orange pour ceux qui m'ont hébergé de quatre à six fois, et ainsi de suite jusqu'au bleu. Il me faut une heure pour terminer. Quand j'ai fini, le résultat n'a rien à voir avec une splendide image de cerveau générée par ordinateur ; c'est un vrai barbouillis.

Et pourtant. Bien que les couleurs ne forment pas des bandes séparées, et se mélangent beaucoup, il y a une nette concentration de bleu dans le nord-est de la ville. Dès que je remarque ce détail, cela sonne juste. Ce quartier m'est en effet le plus familier de tous. Un biais géographique expliquerait pourquoi je retrouve certains hôtes plus souvent que je ne le devrais. D'un trait irrégulier, je réunis tous les points qui se trouvent à la frontière extérieure, puis intérieure, de chaque anneau de couleur. Aucune de ces lignes ne se croise. Il ne s'agit pas d'une série parfaite de cercles concentriques, loin de là, mais chaque courbe est plus ou moins centrée sur cette tache de bleu, au nord-est. Une zone qui contient, parmi beaucoup d'autres choses, l'institut psychiatrique Pearlman.

Je range tout ça dans mon coffre-fort. Il faut que j'y réfléchisse encore sérieusement. Sur le chemin du retour, tandis que je conduis, une vague hypothèse commence à m'apparaître – mais les fumées d'échappement, le bruit, le soleil couchant qui m'éblouit m'empêchent de mettre le doigt dessus.

Linda est furieuse.

« Mais où étais-tu passé ? Notre fille a dû m'appeler d'une cabine, en larmes, avec de l'argent emprunté à un inconnu *total* ! Et *moi*, j'ai été obligée de faire semblant d'être malade et de quitter le bureau pour traverser la moitié de la ville pour aller la chercher. Mais, où étais-tu passé, merde ?

— Je... j'ai été retenu. Par Ralph... on a fêté...

— J'ai appelé Ralph. Tu n'étais pas avec lui. »

Je reste là, debout, silencieux. Elle me regarde dans les yeux pendant une bonne minute, puis se détourne et s'éloigne à grands pas furieux.

Je fais mes excuses à Laura (son nom est sur ses livres d'école). Elle ne pleure plus mais on dirait qu'elle l'a fait pendant des heures. Elle a huit ans et c'est une adorable petite fille. Je me fais l'effet d'être un monstre. Je lui propose de l'aider à faire ses devoirs mais elle m'assure que je ne peux *rien faire du tout* pour elle ; alors je la laisse tranquille.

Je ne suis pas surpris de constater que Linda ne m'adresse pratiquement plus la parole de tout le reste de la soirée. Demain, ce problème sera celui de John O'Leary, pas le mien, ce qui m'embête encore plus. Nous regardons la télévision en silence. Elle va se coucher. J'attends une heure avant d'aller la rejoindre, et si elle n'est pas endormie quand je me glisse dans le lit, elle fait très bien semblant.

Je suis allongé dans le noir, les yeux grands ouverts, et je pense à Klein et à sa mémoire à long terme, à l'insoutenable « expérience » de son père, à ma tomographie de la ville.

Je n'ai pas demandé l'âge de Klein à Helen, et il est trop tard pour le faire, mais il y aura sûrement quelque chose dans les journaux de l'époque du procès de son père. La première chose que je ferai demain – tant pis pour les obligations de mon hôte – ce sera de vérifier ça à la bibliothèque municipale.

Quelle que puisse être effectivement la conscience, elle doit certainement avoir du répondant et être pleine de ressources. Pour survivre pendant si longtemps dans ce petit enfant, alors même qu'elle était acculée dans les recoins de son cerveau mutilé qui rétrécissait sans cesse. Mais quand le nombre de neurones vivants est tombé si bas qu'aucune ingéniosité, aucune astuce ne pouvait plus pallier leur insuffisance, que s'est-il passé ? La conscience s'est-elle évanouie en l'espace d'un instant ? Ou s'est-elle lentement effacée, les fonctions disparaissant l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'il ne reste que quelques réflexes et une parodie de dignité humaine ? Ou bien dans son désespoir – *mais comment est-ce possible ?* – s'est-elle élancée vers les cerveaux d'un millier d'autres enfants : ceux qui étaient assez jeunes, assez souples pour donner une fraction de leur capacité cérébrale pour sauver cet enfant-là du néant ? Chacun d'entre eux a-t-il donné un jour sur mille de sa vie pour

me sauver de cette coquille brisée qui n'était plus bonne qu'à manger, déféquer et stocker mes souvenirs à long terme ?

Klein, F.C. Je ne sais même pas à quoi correspondent ces initiales. Dans son sommeil, Linda murmure quelque chose et se retourne. Mes spéculations me laissent remarquablement froid. Peut-être parce que je ne crois pas vraiment que cette folle théorie puisse être vraie. Et pourtant, cette explication est-elle plus étrange que le simple fait de mon existence ? Et si j'y croyais, que devrais-je ressentir ? Devrais-je être horrifié par les atrocités que mon père a commises ? Oui. Devrais-je être étonné par un tel miracle de ténacité humaine ? Certainement.

Je finis par me mettre à pleurer. Sur Klein, F.C., ou sur moi-même, je n'en sais rien. Linda ne se réveille pas mais quelque chose, un rêve ou un instinct, la pousse à se tourner vers moi et à m'enlacer. Mes sanglots cessent enfin, la chaleur de son corps m'envahit, et je suis en paix.

Comme je sens le sommeil approcher, je prends une résolution : demain sera le jour d'un nouveau départ. À partir de demain, je n'imiterai plus mes hôtes. À partir de demain, quels que soient les problèmes, quels que soient les échecs, je vais me construire une vie bien à moi.

*
* *

J'ai un rêve tout simple. Je rêve que j'ai un nom. Un seul nom, qui ne change pas, qui reste le mien jusqu'à l'heure de ma mort. Je ne sais pas quel est ce nom, mais cela n'a pas d'importance. Il me suffit de savoir que j'en ai un.

Le Point de vue du plafond

*traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

Je regarde vers le bas la face supérieure empoussiérée de la rampe de spots suspendue au plafond de la salle d'opération. Sur le métal peint en gris, je vois un autocollant légèrement jauni avec un coin décollé. L'écriture, soigneusement manuscrite, est un peu décolorée. Je lis :

EN CAS D'EXPÉRIENCE EXTRACORPORELLE
TÉLÉPHONER AU 137-45-97

Je suis perplexe. Je n'ai jamais vu de numéro local commençant par 1, et quand je regarde de nouveau, il est manifeste que le chiffre en question est en fait un 7. Je me trompais aussi à propos de la « poussière » ; ce n'est en fait qu'un jeu de lumière sur la surface légèrement irrégulière de la peinture. De la *poussière* dans une pièce stérile à l'air filtré ; où avais-je la tête ?

Je reporte mon attention vers mon corps drapé de vert à l'exception d'une petite ouverture carrée au-dessus de la tempe droite, là où la sonde du macrochirurgien est en train de suivre la blessure par laquelle la balle est entrée dans mon crâne. Le robot aux pattes grêles dispose de la table d'opération pour lui tout seul, malgré la présence de quelques humains sur le côté, en blouse et portant masque, qui observent ce que je suppose être des images radiographiques de la sonde approchant de sa cible. De ma position en hauteur, je vois l'écran en raccourci et les images sont difficiles à déchiffrer. Les microchirurgiens qu'on m'a injectés doivent déjà avoir arrêté l'hémorragie, réparé des centaines de vaisseaux sanguins et disloqué les caillots les plus dangereux. La balle elle-même, cependant, est physiquement trop résistante et chimiquement trop inerte pour être fragmentée et retirée, comme un calcul rénal, par un essaim de robots minuscules. Il n'y a pas d'alternative : il faut aller la chercher pour l'extirper. Je lisais régulièrement des articles sur ce genre d'opérations, puis je restais éveillé dans mon lit à me demander quand mon heure viendrait enfin. Je m'étais souvent

représenté ce moment précis et c'était *exactement* ainsi qu'il se déroulait – j'en jurerais –, au détail près. Mais je ne peux pas savoir s'il s'agit simplement d'une banale impression de déjà-vu ou si la répétition obsessionnelle de cette vision alimente mon hallucination actuelle.

Je commence à m'interroger, calmement, sur les implications de mon point de vue inhabituel. Les expériences extracorporelles sont censées suggérer la proximité de la mort... mais il n'en reste pas moins que les milliers de gens qui les ont racontées y ont forcément survécu. Comme on ne peut comparer ce nombre à celui de ceux qui sont effectivement morts, qui reste inconnu, il serait absurde de déduire quoi que ce soit d'une telle situation sur mes chances de survie. Il y a certainement un lien entre cet effet et la sévérité du traumatisme physique, mais ce n'est que la notion assez ridicule d'« âme » séparée du corps et à deux doigts d'être emportée au travers d'un tunnel de lumière vers l'au-delà qui crée une association entre cette expérience et la mort.

Des souvenirs des événements qui ont précédé l'attaque commencent à me revenir, comme dans un brouillard. Mon arrivée pour prendre la parole à l'Assemblée Générale de Zeitgeist Entertainment. (J'étais physiquement présent pour la première fois depuis des années ; une bien mauvaise idée. Ce n'est pas parce que je venais de liquider mes actions Hyperconference Systems que je devais renoncer à leur technologie.) Ce cinglé de Murchison qui faisait une scène devant le Hilton, hurlant que je l'avais arnaqué dans le contrat pour sa mini-série. (Moi ! Comme si je l'avais même lu, sans parler d'avoir personnellement rédigé chacune des clauses. Pourquoi donc n'était-il pas plutôt allé faire une grosse tête au service juridique ?) La fenêtre électrique de la Rolls à l'épreuve des balles qui remonte pour qu'on n'entende plus ses vociférations, la vitre en verre miroir qui glisse, silencieuse, rassurante – puis se bloque...

Je m'étais trompé sur un point : j'avais toujours pensé que la balle viendrait d'un cinéphile obsessionnel, scandalisé par la série *Au temps de la pellicule*, par l'une ou l'autre des suites produites par Zeitgeist aux classiques de l'époque. Les avatars

informatiques que nous utilisons comme metteurs en scène sont toujours conçus avec un soin méticuleux, par des psychologues et des historiens du cinéma déterminés à recréer la véritable personnalité de *l'auteur* original... mais certains puristes ne sont jamais contents, et j'avais reçu des menaces de mort pendant plus d'un an après la sortie d'*Hannah et ses sœurs II, version 3D*. Je n'avais pas prévu qu'un homme qui venait de signer pour une somme à sept chiffres la vente des droits sur l'histoire de sa vie, qui n'était sorti en liberté provisoire que grâce à la généreuse avance de *Zeitgeist*, essaierait de me descendre pour une obscure histoire de remise sur les droits d'auteur pour les transmissions par satellites doublées en inuit.

Je remarque que l'improbable autocollant a disparu de la rampe de spots. Que cela présage-t-il ? Si mon délire s'atténue, est-ce que mon cas est en train de s'améliorer ou d'empirer ? Est-ce qu'une hallucination instable est préférable à quelque chose de cohérent ? Est-ce que la réalité est en train de reprendre ses droits ? Que *devrais-je* être en train de voir en ce moment ? L'obscurité totale, si je suis vraiment emmailloté dans ce truc vert, les paupières closes, sous anesthésie. J'essaie de « fermer les yeux » mais le concept ne correspond à rien. Je fais de mon mieux pour perdre conscience (si c'est le terme correct pour rendre compte de ce que je vis) ; j'essaie de me détendre, comme si je voulais m'endormir, mais au même moment un léger bourdonnement capte mon attention : la sonde du chirurgien qui fait demi-tour.

J'observe – physiquement incapable de détourner mon regard virtuel – l'aiguille argentée et brillante de la sonde qui se rétracte lentement. J'ai l'impression que ça n'en finit pas, et je me creuse la cervelle pour déterminer s'il s'agit d'une fantasmagorie masochiste de ma part ou d'une simple note d'authenticité, mais je n'arrive pas à décider.

Finalement – et je le *sais* une fraction de seconde avant que cela n'arrive (mais c'est l'impression que j'ai depuis le début) – la pointe de l'aiguille émerge, et elle n'est reliée à la balle, ce bout de métal terne légèrement écrasé, que par un minuscule point de colle ultraforte (c'est en tout cas ce que j'ai lu un jour).

Je vois le drap vert qui me recouvre la poitrine se soulever et redescendre, en un soupir de soulagement emphatique. Je doute de la plausibilité de ce mouvement de la part d'un homme anesthésié et sous respiration assistée... et puis soudain, trop las pour essayer de m'imaginer le monde extérieur, je laisse celui-ci se désintégrer dans un bruit de fond psychédélique avant de sombrer dans l'obscurité.

*

**

« Celui-là vient du magazine de l'Association pour la Réinsertion Sociale des Tueurs en Série », articule une voix familière sur laquelle je ne parviens pas à placer de nom. « “Profondément choqués... une tragédie pour l'industrie... nous prions pour le prompt rétablissement de monsieur Lowe.” Et puis ils continuent en niant toute relation avec Randolph Murchison ; ils disent que quoi qu'il puisse avoir ou n'avoir pas fait à des autostoppeurs dans le passé, les tentatives d'assassinat sur des célébrités relèvent d'une pathologie complètement différente, et que les commentaires irresponsables qui brouillent le problème en confondant les deux provoqueront un procès en nom collectif... »

J'ouvre les yeux et dis : « Est-ce que quelqu'un pourrait m'expliquer pourquoi il y a un miroir au plafond, au-dessus de mon lit ? Putain, c'est un hôpital, ici, ou un bordel ? »

Le silence s'installe dans la pièce. Je regarde le miroir en plissant les yeux mais n'arrive pas à en distinguer les bords, et j'attends toujours une explication pour cet élément bizarre du décor. Et puis j'envisage une possibilité : *Serais-je paralysé ? Est-ce que ce serait la seule manière de me montrer ce qui m'entoure ?* Je réprime un sentiment de panique : même si c'était vrai, ce ne serait pas forcément permanent. On peut régénérer les nerfs ; ce qui est endommagé peut être réparé. J'ai survécu, c'est ce qui compte ; le reste n'est qu'une affaire de rééducation. *Et n'est-ce pas là ce à quoi je me suis toujours attendu ? Recevoir une balle dans le crâne ? Frôler la mort ? Renaître impotent ?*

Dans le miroir, je vois quatre personnes rassemblées autour du lit... et je les reconnaissais assez facilement, en dépit du point de vue malcommode : James Long, mon assistant, dont la voix m'a réveillé. Andrea Stuart, Directrice Générale de Zeitgeist Mon épouse Jessica, dont je suis séparé. *Je savais qu'elle viendrait.* Et mon fils, Alex. Il a dû tout laisser tomber pour prendre le premier avion au départ de Moscou.

Et sur le lit, presque enterré sous un entrelacs de tubes et de câbles, relié à une dizaine de moniteurs et de pompes, un personnage décharné au teint terreux, recouvert de bandages. Je suppose que c'est moi.

James regarde au plafond, puis baisse la tête et dit avec douceur : « Monsieur Lowe, il n'y a pas de miroir. Est-ce que je dois dire aux médecins que vous êtes réveillé ? »

Je grommelle et j'essaie de bouger la tête sans y parvenir. « Vous êtes aveugle ? Je le vois là, *juste au-dessus de moi.* Et si je ne suis pas branché à suffisamment de machines pour que ceux qui les surveillent sachent que je suis réveillé... »

James tousse d'un air embarrassé, un code qu'il utilise dans les réunions quand je m'éloigne un peu trop des faits. Je réessaye de me tourner pour le regarder en face, et cette fois...

Cette fois, j'y parviens. Ou du moins *je vois la silhouette sur le lit tourner la tête...*

... et toute la perception de ce qui m'entoure *s'inverse*, comme une illusion d'optique globale qu'on arrive enfin à déjouer. Le sol devient le plafond, et le plafond le sol, sans que rien ne bouge d'un millimètre. J'ai envie de rugir de toutes mes forces mais je n'arrive à émettre qu'un petit grognement... et après une seconde ou deux, il me devient difficile d'imaginer avoir pu penser autrement ; la réalité est tellement évidente.

Il n'y a pas de miroir. Je suis en train de regarder tout ça du plafond, comme quand j'observais l'extraction de la balle. *Je suis toujours là-haut. Je ne suis pas redescendu.*

Je ferme les yeux, et la pièce disparaît dans un *fondu*. Il lui faut bien deux ou trois secondes pour s'effacer complètement.

Je rouvre les yeux. Rien n'a changé.

« Est-ce que je suis en train de rêver ? Est-ce que mes yeux sont vraiment ouverts ? Jessica ? Dis-moi ce qui se passe. Est-ce que mon visage est bandé ? Est-ce que je suis aveugle ?

— Votre femme n'est pas ici, monsieur Lowe. » répond James. « Nous n'avons pas encore réussi à la joindre. » Il hésite, puis ajoute : « Votre visage n'est pas bandé... »

J'éclate d'un rire indigné. « Qu'est-ce que vous racontez là ? Qui donc se tient près de vous ?

— Il n'y a personne. Madame Stuart et moi sommes seuls avec vous, en ce moment.

— C'est vrai, Philip, intervient Andréa en s'éclaircissant la gorge. Essaie de te calmer, je t'en prie. Tu viens de subir une intervention chirurgicale majeure, tu vas récupérer, mais il faut que tu restes tranquille. » Comment est-elle arrivée là, au pied de mon lit ? Le personnage, en bas, se tourne pour lui faire face, balaye la pièce du regard et... aussi facilement que l'improbable *un* s'était transformé en *sept*, que ce ridicule autocollant avait cessé d'exister... ma femme et mon fils se trouvent bannis de ma vision de la pièce.

« Je deviens fou », déclaré-je. En fait, ce n'est pas vrai : je suis sonné, j'ai mal au cœur, mais je suis loin de perdre la boule. Je remarque que ma voix – très raisonnablement – semble provenir de ma seule et unique bouche, c'est-à-dire de celle du personnage d'en bas, et pas du point de l'espace où elle serait si j'étais littéralement, physiquement, en train de planer près du plafond. J'ai *senti* mon larynx vibrer, mes lèvres et ma langue remuer, *en bas...* et pourtant, l'impression que je suis *au-dessus*, en train de regarder vers le bas, persiste de manière aussi convaincante que jamais. C'est comme si... tout mon corps était devenu aussi périphérique qu'un pied ou le bout d'un doigt – connecté et contrôlé, disant toujours partie de moi, mais certainement pas au centre de mon être. Je remue la langue dans ma bouche, lui fais toucher la pointe de mon incisive gauche, avale ma salive ; les sensations sont toutes intelligibles, cohérentes, familières. Mais ce n'est pas pour ça que je me précipite en bas pour « occuper » le lieu où ces choses se passent, pas plus que je n'ai jamais senti ma conscience de moi-

même se déverser dans mon gros orteil quand je le replie contre la semelle de ma chaussure.

« Je vais chercher les médecins », annonce James. Je traque la plus petite trace d'incohérence dans la direction de sa voix... mais je ne suis pas capable de fractionner le souvenir de sa phrase en des intensités relatives dans mes oreilles droite et gauche et de me confronter ensuite à la situation paradoxale de quelqu'un qui serait vraiment là-haut, à regarder vers le bas, et qui l'entendrait donc de manière complètement différente. Tout ce que je sais, c'est que ses paroles *semblent* avoir émergé de ses lèvres, comme d'habitude.

Andréa s'éclaircit la gorge à nouveau, avant de demander : « Philip ? Ça t'embête si je passe un coup de fil ? Tokyo ouvre dans moins d'une heure, et quand ils apprendront qu'on t'a tiré dessus... »

Je la coupe. « N'appelle pas ; vas-y en personne. Prends le prochain suborbital ; tu sais bien que ce genre de choses impressionne toujours le marché. Écoute, je suis heureux de t'avoir trouvée ici à mon réveil... » – heureux que *ta* présence ne se soit pas révélée un simple produit de mes désirs... – « ... mais la plus grande faveur que tu puisses me faire, c'est de t'assurer que *Zeitgeist* sorte indemne de toute cette affaire. » Je tente de la regarder dans les yeux en disant cela, mais je ne peux pas dire si j'y réussis. Il y a vingt ans, nous étions amants ; le temps a passé mais elle est restée ma meilleure amie. Je ne sais même pas pourquoi je suis si pressé de me débarrasser d'elle mais je ne peux m'empêcher de me sentir à découvert, là-haut... comme si elle pouvait soudain regarder au plafond et *m'y voir* – voir une partie de moi-même que ma chair a toujours dissimulée.

« Tu es sûr ?

— Complètement. James peut jouer la nounou ; il est payé pour ça. Et si je sais que tu t'occupes de *Zeitgeist*, ça m'évitera de me ronger les sangs ; je saurai que tout est bien sous contrôle. »

En fait, dès qu'elle est partie, je commence à trouver profondément bizarre l'idée même de me soucier de choses aussi lointaines et aussi triviales que le prix de l'action de ma société. Je tourne la tête pour que le personnage sur le lit

regarde de nouveau vers le haut, vers « moi ». Je fais glisser ma main sur ma poitrine et la plus grande partie des câbles et des tubes qui « me recouvriraient » disparaissent, ne laissant derrière eux que des draps légèrement froissés. Je ris faiblement – une vue bien singulière, qui ressemble au souvenir de la dernière fois où je me suis esclaffé devant un miroir.

James revient, suivi de quatre personnages génériques vêtus de blanc – qui se réduisent à deux, un homme jeune et une femme d'âge moyen, quand je tourne la tête vers eux.

« Monsieur Lowe, dit la femme, je suis le docteur Tyler, votre neurologue. Comment vous sentez-vous ?

— Comment je me sens ? Comme si j'étais au plafond.

— Vous êtes encore un peu embrumé sous l'effet de l'anesthésie ?

— *Non !* » Je crie presque : *Vous ne pourriez pas me regarder quand je vous parle ?* Mais je me calme et réponds d'un ton égal : « Je ne suis pas «embrumé», *j'hallucine*. Je vois tout comme si j'étais perché au plafond à regarder en bas. Est-ce que vous comprenez ? Je vois mes propres lèvres bouger en même temps que je prononce ces paroles. J'aperçois le dessus de votre crâne. Je suis en train de vivre une expérience extracorporelle, en ce moment même, juste devant vous. » *Ou juste au-dessus de vous.* « Ça a commencé en salle d'opération. J'ai observé le robot qui retirait la balle. Je *sais*, ce n'était qu'une illusion, une sorte de rêve éveillé ; je n'ai pas réellement *vu* quoi que ce soit... mais j'ai toujours l'impression de planer. Je suis réveillé mais c'est toujours comme si j'étais là-haut *Je n'arrive pas à redescendre*.

— Le chirurgien n'a pas retiré de projectile, dit fermement le docteur Tyler. Il n'était pas logé dans votre crâne, qu'il n'a fait qu'effleurer. L'impact a provoqué une fracture et a enfoncé quelques fragments osseux dans les tissus sous-jacents, mais la zone endommagée est très restreinte. »

Je souris de soulagement en entendant cela, avant de me reprendre : ce sourire semble trop bizarre, trop délibéré. « Ces nouvelles sont excellentes, reprends-je. Mais je suis toujours là-haut. »

Le docteur Tyler fronce les sourcils. *Comment puis-je le savoir ?* Elle est penchée sur moi, son visage apparemment caché à ma vue – et pourtant cette connaissance me parvient, comme si elle était acheminée par un sens supplémentaire. C'est démentiel : les choses que je dois être en train de « voir » avec mes yeux – celles que je *suis censé* contempler – m'apparaissent comme une voyance incertaine, tandis que ma « vision » de la pièce (une mosaïque de conjectures débridées plus ou moins fonction de mes désirs) se fait passer pour la vérité vraie.

« Vous pensez pouvoir vous asseoir ? »

Je peux – lentement. Je suis très faible mais certainement pas paralysé, et après une agitation maladroite des pieds et des coudes, je parviens à me soulever en position assise. L'effort me rend douloureusement conscient de tous mes membres, de toutes mes articulations, de tous mes muscles... mais surtout du fait que leurs *rapports respectifs* restent inchangés. Certes, j'ai les g'noux qui sont mous, j'ai l'fémur qu'est trop dur, j'ai les cuisses qui s'raidissent... mais ils sont malgré tout à leur place et c'est ce qui compte, quelle que soit la distance qui semble « me » séparer d'eux.

Mon point de vue reste fixe quand mon corps se déplace, mais je ne trouve pas ça particulièrement déconcertant. À un certain niveau, ça ne semble pas plus étrange que de tout simplement savoir que le fait de tourner la tête ne va pas entraîner une rotation inverse du monde.

Le docteur Tyler tend sa main droite. « Combien de doigts ?

- Deux.
- Et maintenant ?
- Quatre. »

Elle se cache la main avec son cahier de manière à ce que je ne puisse pas la voir d'en haut. « Et maintenant ?

- Un. Je ne le vois pas, pourtant. J'ai simplement deviné.
- C'était juste. Et maintenant ?
- Trois.
- Encore juste. Et maintenant ?
- Deux.
- Exact. »

Elle cache sa main au personnage qui se trouve sur le lit, et me la « montre », à moi qui me trouve au plafond. Je fais trois mauvaises réponses de suite, une correcte, une fausse, et puis encore une fausse.

Ce qui est tout à fait cohérent, bien sûr : je ne connais que ce que mes yeux peuvent voir, le reste n'étant que conjectures. Je ne suis manifestement *pas* en train d'observer le monde d'un point se situant à trois mètres au-dessus de ma tête. Mais pour évidente qu'apparaisse cette vérité, elle ne fait aucune différence : je n'arrive pas à redescendre.

Le docteur Tyler me projette subitement deux doigts vers les yeux, ne les arrêtant qu'au dernier moment. Je ne suis même pas surpris. À cette distance, ce n'est pas plus menaçant que de regarder un Laurel et Hardy. « Le réflexe de clignement fonctionne », dit-elle – mais je sais que j'aurais dû faire bien plus que de simplement *cligner*.

Elle fait le tour de la pièce du regard, trouve une chaise, la place à côté du lit. Puis elle dit à son collègue : « Allez me chercher un balai. »

Elle se met debout sur la chaise. « Je pense que nous devrions essayer de repérer la position exacte à laquelle vous pensez vous trouver. » L'homme revient avec un tube en plastique de deux mètres de long. « Une rallonge d'aspirateur, explique-t-il. Il n'y a pas de balais dans les pavillons privés. »

James se tient à l'écart et jette de temps à autre un coup d'œil timide vers le haut. Il commence à avoir l'air inquiet, mais de manière diplomatique.

Le docteur Tyler prend le tube, le soulève d'une main et racle le plafond avec une des extrémités. « Dites-moi quand je chauffe, monsieur Lowe. » La chose s'approche dangereusement de moi par la gauche, puis sort du bas de mon champ de vision après m'avoir manqué de quelques centimètres.

« Je me rapproche ?

— Je... » Le raclement est angoissant. Je dois faire un effort pour coopérer et guider l'instrument vers sa cible.

Quand le tube arrive enfin sur moi, je dois lutter contre un sentiment de claustrophobie pour regarder dans le long tunnel obscur du conduit. À l'autre extrémité, dans un cercle d'une

clarté aveuglante, se trouve le bout de la chaussure blanche à lacets du docteur Tyler.

« Qu'est-ce que vous voyez, maintenant ? »

Je le lui décris. En gardant l'extrémité supérieure fixe, elle déplace le tube vers le lit, jusqu'à ce qu'il pointe directement en direction de ma tête bandée, de mes yeux étonnés, formant un camée étrange et lumineux.

« Essayez... de vous déplacer vers la lumière », suggère-t-elle.

J'essaie. Je fais la grimace, je serre les dents, je m'encourage à avancer dans le conduit, vers mon crâne, ma citadelle, ma salle de projection privée. Vers le trône de mon ego, le point d'ancre de mon identité. Vers *chez moi*.

Rien ne se passe.

*

* *

J'ai toujours su que je prendrais une balle dans la tête. Ça devait arriver : j'avais gagné beaucoup trop d'argent, j'avais eu beaucoup trop de chance. Au plus profond de moi, j'avais toujours su qu'un jour ou l'autre, l'équilibre serait rétabli. Et j'avais toujours pensé que mon assassin échouerait, me laissant impotent, aphasique, amnésique, obligé à lutter pour recouvrer mon intégrité, forcé de me redécouvrir ou de me réinventer.

Que j'aurais une chance de refaire ma vie.

Mais là ? Quelle sorte de rédemption est-ce donc ?

Les yeux ouverts ou fermés, je n'ai aucune peine à identifier les sensations de piqûre sur mon corps, de la plante des pieds au cuir chevelu. Mais la surface de ma peau, aussi clairement délimitée soit-elle, refuse de me contenir.

Le docteur Tyler montre à mon moi-du-dessous des photographies de tortures, des dessins humoristiques, de la pornographie. J'ai un mouvement de recul, je souris, j'ai une érection – avant même de savoir ce que je suis en train de « regarder ».

« Comme un patient victime d'un syndrome de déconnexion calleuse, commenté-je l'air songeur. N'est-ce pas ce qui se

passee ? Vous leur montrez une image dans une moitié de leur champ visuel et ils y réagissent émotionnellement, sans être capable de décrire ce qu'ils ont vu.

— Votre corps calleux est intact. Vous ne souffrez pas d'un syndrome de déconnexion, monsieur Lowe.

— Pas une déconnexion horizontale, mais en quelque sorte verticale, non ? » Le silence est pesant. « Je plaisante. On ne peut plus plaisanter ? » Je la vois qui écrit sur son bloc : RÉACTION ÉMOTIONNELLE INAPPROPRIÉE. Je « lis » la remarque sans effort, en dépit de la distance – mais je n'ai pas le culot de lui demander si c'est vraiment ce qu'elle a marqué.

On me projette un miroir devant le visage... et quand on l'enlève, je me vois moins pâle, moins décharné qu'auparavant. On tourne le miroir vers le moi d'en haut, et on me « montre » que l'endroit où je « suis » est vide – mais je le savais déjà.

Je « regarde tout autour » avec mes yeux dès que j'en ai la moindre opportunité, et ma vision de la pièce devient plus détaillée, plus stable, plus cohérente. Je fais des expériences sur les sons, en tapant des doigts sur le côté du lit, sur mes côtes, ma mâchoire, mon crâne. Je n'ai aucune peine à me convaincre que mon audition prend toujours sa source dans mes oreilles – plus un son est proche de celles-ci, en bas, plus il semble fort, comme toujours – mais je n'ai pas non plus de difficulté à interpréter correctement ces signaux ; quand je claque des doigts près de mon oreille droite, il est évident que la source du son est proche de *mon oreille*, mais pas de *moi*.

Enfin, le docteur Tyler me laisse essayer de marcher. Au début, distrait par ma perspective inhabituelle, je me montre maladroit et peine à trouver mon équilibre. Mais j'apprends bientôt à ne retenir que ce dont j'ai besoin dans cette vue (la position des obstacles) et à ignorer le reste. Quand mon corps traverse la pièce, je me déplace avec lui, planant plus ou moins directement à sa verticale. Je le précède parfois, ou bien je reste un peu à la traîne, mais jamais très loin. Curieusement, je ne ressens pas de conflit entre mon sens de l'équilibre, qui me dit que je me tiens debout, et mon regard vers le bas, qui « devrait » me suggérer – mais ce n'est pas le cas – que mon corps est parallèle au sol. La signification en a été annihilée,

d'une manière ou d'une autre, et ça n'a rien à voir avec le fait que je me « voie » debout. Peut-être que ma véritable orientation est subconsciemment captée par le biais de mes yeux, avant que l'information ne soit corrompue par la partie abîmée de mon cerveau – comme ma connaissance « extralucide » des objets « dissimulés à ma vue ».

Je suis sûr que je pourrais marcher un kilomètre, mais pas très vite. Je place mon corps dans un fauteuil roulant et un aide-soignant taciturne le pousse – et me pousse – dehors. Le mouvement régulier et involontaire de mon point de vue est angoissant, au début, mais sa cohérence m'apparaît peu à peu : après tout, je sens mes mains sur les accoudoirs, le fauteuil contre mes jambes, mes fesses, mon dos. Une « partie » de moi est dans le fauteuil roulant et, comme un patineur qui regarde ses pieds, je devrais réussir à accepter l'idée que le « reste » de mon corps y est attaché et obligé de suivre. Longer des couloirs, monter des rampes d'accès, entrer et sortir des ascenseurs, passer des portes battantes... je fantasme audacieusement sur l'idée de m'écartez seul du chemin – de tourner à gauche quand l'aide-soignant prend à droite – mais la vérité, c'est que je n'ai pas la moindre idée sur la façon d'y arriver.

Nous nous retrouvons dans une allée pleine de monde, reliant les deux blocs principaux de l'hôpital, et finissons par circuler à côté d'un autre patient en fauteuil roulant – un homme de mon âge, la tête bandée comme moi. Je me demande ce qu'il a vécu, et ce qui va lui arriver – mais ce n'est peut-être pas le moment ou l'endroit d'engager une conversation sur le sujet. De là-haut – du moins tel que je le vois –, ces deux cas de blessures à la tête dans des robes de chambre de l'hôpital sont presque impossibles à distinguer, et je me retrouve à penser : *pourquoi suis-je bien plus concerné par ce qui arrive à l'un de ces corps plutôt qu'à l'autre ? Comment cela peut-il être aussi important... alors que je peux à peine faire la différence entre les deux ?*

Je m'accroche fermement aux accoudoirs du fauteuil, mais résiste à la tentation de lever la main pour m'envoyer un signal à moi-même : *celui-là, c'est moi.*

Nous finissons par atteindre le service d’Imagerie Médicale. Attaché à une table motorisée, le sang plein d’un cocktail de substances radioactives, on me guide pour m’insérer la tête dans un casque composé de plusieurs tonnes d’aimants supraconducteurs et de détecteurs de particules. Mon crâne est entièrement enserré par ce truc mais la pièce ne disparaît pas tout de suite. Les techniciens, détachés de la réalité, continuent à s’occuper en tripotant les contrôles du scanner – comme les figurants d’un vieux film qui prétendent, sans être vraiment très convaincants, savoir piloter une centrale nucléaire ou un vaisseau interstellaire. Petit à petit, la scène se fond au noir.

Quand j’émerge, les yeux adaptés à l’obscurité, la pièce est pendant quelques secondes insupportablement brillante.

*

* *

« Nous n’avons aucun précédent de lésion à cet endroit exactement », admet le docteur Tyler en tenant obligéamment le scan de mon cerveau à un angle qui me permet d’observer et de visualiser simultanément son contenu. Elle insiste pourtant pour n’adresser ses remarques qu’au moi d’en bas, ce qui me donne l’impression d’être en quelque sorte un enfant traité avec condescendance par des adultes qui l’ignoreraient et qui, à la place, se baisseraient pour dire bonjour à l’ours en peluche. « Nous savons cependant que c’est une zone de cortex associatif. Intégration et traitement de haut niveau des données sensorielles. C’est l’endroit où le cerveau construit ses modèles du monde et de votre relation à lui. D’après vos symptômes, il semblerait que vous ayez perdu accès au modèle primaire, de sorte que vous vous accommodez d’un modèle secondaire.

— Ce qui veut dire quoi, en clair ? Modèle primaire, modèle secondaire ? Je regarde toujours les choses à travers la même paire d’yeux, non ?

— Oui.

— Alors comment est-il possible que je ne *voie pas de la même façon* ? Si une caméra est abîmée, elle produit une

mauvaise image, elle ne commence pas à vous donner des vues en provenance du ciel tout en restant sur le sol.

— Oubliez vos caméras. La *vision* n'a rien en commun avec la photographie ; c'est un acte cognitif très complexe. Un motif lumineux sur notre rétine ne veut rien dire avant qu'il ait été *analysé* : ce qui signifie beaucoup de choses, depuis le repérage des contours, la détection du mouvement, l'extraction des informations pertinentes, la simplification, l'extrapolation... jusqu'à la construction d'objets hypothétiques, leur confrontation à la réalité, leur comparaison aux souvenirs et aux attentes. Le produit final n'est *pas* un film dans votre tête ; c'est un ensemble de conclusions à propos du monde extérieur.

« Le cerveau assemble ces résultats et en fait des représentations de ce qui nous entoure. Le modèle primaire inclut des informations sur à peu près tout ce qui est directement visible à un moment donné, et rien d'autre. Il fait l'usage le plus efficace possible de toutes nos données visuelles, avec le minimum de présupposés. Il a donc beaucoup d'avantages – mais il ne survient pas automatiquement, simplement parce que les données ont été collectées *par nos yeux*. Et il n'est pas la seule possibilité : nous construisons tous continuellement d'autres modèles ; la plupart des gens peuvent imaginer leur environnement sous pratiquement n'importe quel angle... »

J'éclate de rire. « Pas comme ça. Personne ne peut *imaginer* une vue aussi réaliste que ça. En tout cas pas moi.

— Alors peut-être que vous avez réussi à réaffecter certains chemins neuraux responsables de l'intensité du modèle primaire...

— Je ne veux rien *réaffecter* ! Je veux *récupérer* ce modèle primaire ! » J'hésite, troublé par l'inquiétude qui se lit sur mon visage, mais je dois savoir où j'en suis. « Pouvez-vous intervenir ? Réparer les dégâts ? Faire une greffe neurale ? »

Le docteur Tyler répond gentiment à mon nounours : « Nous pouvons remplacer les tissus endommagés mais cette région n'est pas assez bien comprise pour que nous puissions la réparer directement à l'aide des microchirurgiens. Nous ne saurions pas quelles cellules relier entre elles. Tout ce que nous

pouvons faire, c'est injecter des neurones immatures sur le site de la lésion, et les laisser former leurs propres connexions.

- Et... ça sera les bonnes ?
- Il y a de bonnes chances que ce soit le cas, avec le temps.
- *De bonnes chances.* Si ça marche, ça prendra combien ?
- Plusieurs mois, au moins.
- J'aurai besoin d'un deuxième avis.
- Bien sûr. »

Elle me donne une petite tape compatissante sur la main, mais quitte la pièce sans un regard dans ma direction.

Plusieurs mois. Au moins. La pièce commence à tourner lentement, si lentement qu'en réalité elle ne bouge pas du tout. Je ferme les yeux et attends que la sensation se dissipe. Ma vision persiste, refuse de s'effacer. Dix secondes. Vingt secondes. Trente secondes. Je suis là, sur le lit, en dessous, *les yeux fermés...* mais ça ne me rend pas invisible, oh non. Ça ne fait pas disparaître le monde extérieur. Une bonne partie du problème que j'ai avec tout ce délire, c'est que tout a l'air si foutrement *raisonnable*.

Je me mets le talon des mains sur les yeux et j'appuie, fort. Une mosaïque de triangles brillants se répand à partir du centre de mon champ visuel, un motif scintillant de gris et de blanc. Il éclipse bientôt toute la pièce.

Quand j'enlève les mains, l'image résiduelle se fond lentement dans l'obscurité.

*
* *

Je rêve que je regarde mon corps endormi et qu'ensuite je m'éloigne lentement, je m'élève calmement, sans efforts, très haut. Je flotte au-dessus de Manhattan, puis de Londres, Zurich, Moscou, Nairobi, Le Caire, Pékin. Partout où l'on trouve le réseau *Zeitgeist*, je suis présent. Mon être enveloppe la planète. Je n'ai pas besoin de corps, j'orbite avec les satellites, je m'écoule le long des fibres optiques. Des bidonvilles de Calcutta aux belles demeures de Beverly Hills, je suis le *Zeitgeist*, l'Esprit de l'Époque...

Je me réveille tout à coup et m'entends jurer, avant même de savoir pourquoi.

Et puis je me rends compte que j'ai mouillé mon lit.

*

* *

James fait venir du monde entier en avion les meilleurs neurologues par douzaines, et arrange une consultation à distance avec une dizaine d'autres. Ils discutent de l'interprétation précise de mes symptômes, mais leurs recommandations pour le traitement sont toutes essentiellement identiques.

Un petit nombre de mes neurones, recueillis lors de la première opération, subissent donc une régression génétique à un état foetal, sont stimulés pour se multiplier *in vivo* et sont réinjectés dans la lésion. Sous anesthésie locale. Cette fois, au moins, je suis en position de « regarder » plus ou moins ce qui se passe réellement.

Les jours suivants – bien trop tôt pour que le traitement produise le moindre effet –, je m'aperçois que je m'habitue remarquablement vite au *statu quo*. Ma coordination s'améliore, jusqu'à ce que j'arrive à accomplir la plupart des tâches simples avec assurance et sans aide : manger et boire, uriner et déféquer, me laver et me raser – ces routines familières de toute une vie recommencent à me sembler ordinaires en dépit de la perspective exotique. Au début, j'ai des visions fugitives de Randolph Murchison – interprété par la persona d'Anthony Perkins – s'introduisant dans la salle de bains embrumée de vapeur d'eau à chaque fois que je prends une douche – mais ça finit par passer.

Alex me rend visite, ayant enfin réussi à s'extirper du tourbillon des affaires au bureau de Zeitgeist Infos à Moscou. Je contemple la scène, bizarrement ému par le manque flagrant d'éloquence du père tout autant que du fils. Et intrigué, aussi, que cette relation maladroite m'ait précédemment causé tant de douleur et de confusion. Ces deux hommes ne sont pas proches, mais ce n'est pas la fin du monde pour autant. Il y a quelques

milliards d'autres personnes dont ils ne sont pas proches non plus. *Ça n'a aucune importance.*

À la fin de la quatrième semaine, je m'ennuie à mourir, et je perds patience devant les tests infantiles que le docteur Young, mon psychologue, insiste à me faire passer deux fois par jour avec des blocs en bois dissimulés. Cinq rouges et quatre bleus qui peuvent se changer en trois rouges et un vert quand la cloison qui les cache à mes yeux est levée... et ainsi de suite, mille fois... mais ça ne détrague pas plus ma vision du monde que ces images de vases qui se transforment en doubles profils humains, ou ces motifs à trous qui se remplissent quand ils sont alignés avec la tache aveugle de la rétine.

Le docteur Tyler admet, lorsqu'on la pousse dans ses retranchements, qu'il n'y a plus de raisons pour m'empêcher de sortir, mais...

« Je préférerais quand même vous garder en observation. »

Ce à quoi je ne peux que répondre : « Je pense pouvoir faire ça tout seul. »

*

* *

Un écran auxiliaire de deux mètres de large, relié au vidéophone, repose par terre dans mon bureau. C'est un palliatif, peut-être, mais qui a au moins le mérite d'éliminer l'impression de divination lorsque je « sais » ce qui se passe sur le petit écran devant mon visage.

« Te rappelles-tu cette équipe de Creative Consultants que nous avons engagée le printemps dernier ? » demande Andréa. « Ils sont à l'origine de ce nouveau concept assez génial de "Classiques qui auraient pu être" – de films novateurs qui ont *presque* été faits mais n'ont pas survécu au processus de développement. Ils envisagent de commencer la série avec *Trois monte-en-l'air*, un remake hollywoodien de *Tenue de soirée*, avec Arnold Schwarzenegger dans le rôle tenu par Gérard Depardieu et soit Leonard Nimoy soit Ivan Reitman à la mise en scène. Le marketing a fait des modélisations montrant que vingt-trois pour cent des abonnés suivraient le pilote. Les

projections de coût ne sont pas trop mauvaises non plus. Nous possédons déjà les droits de simulation pour la plupart des personas dont nous avons besoin. »

Je fais hocher la tête à ma marionnette. « Tout cela a l'air... bien. Y a-t-il autre chose dont nous devons discuter ?

— Une. *L'Histoire de Randolph Murchison*.

— Où est le problème ?

— Le Service de Psychologie du Public ne donne pas son aval à la dernière version du scénario. Nous ne pouvons pas omettre son attaque contre toi ; elle est trop connue...

— Je n'ai jamais demandé qu'on l'enlève. Je veux simplement que mon état postopératoire ne soit pas précisé. On tire sur Lowe. Lowe survit. Pas besoin d'encombrer une histoire parfaitement valable d'auto-stoppeurs mutilés avec des détails sur l'état neurologique d'un personnage secondaire.

— Non, bien sûr que non... et ce n'est pas le problème. Mais c'est que si nous parlons de cette attaque, il faudra bien en mentionner la raison, c'est-à-dire la mini-série elle-même... et le S.P.P. dit que les spectateurs ne se sentiront pas à l'aise à ce degré de réflexivité. Pour les informations quotidiennes, d'accord, le programme est son propre sujet principal, les actions des présentateurs *sont* les actualités, c'est un fait acquis, les gens y sont habitués. Mais pour les dramatiques basées sur des faits réels, c'est différent. On ne peut pas utiliser un style narratif de fiction qui dise aux spectateurs qu'ils peuvent s'impliquer émotionnellement sans danger, que c'est un simple divertissement qui ne peut pas vraiment les toucher... et puis balancer une référence à l'émission elle-même, celle qu'ils sont en train de regarder. »

Je hausse les épaules. « D'accord. Très bien. S'il n'y a pas moyen de contourner le problème, annule le projet. On peut supporter ça ; on le passera par les pertes et profits. »

Elle acquiesce, d'un air malheureux. C'était la décision qu'elle recherchait j'en suis sûr, mais elle ne pensait pas l'obtenir si facilement.

Quand elle raccroche et que l'écran redévient noir, la vue de cette pièce immuable devient vite monotone. Je commute sur l'entrée câblée et je zappe sur quelques dizaines de chaînes, de

Zeitgeist et de ses principaux concurrents. Le monde entier est offert à mon regard, de la récente famine au Soudan à la guerre civile chinoise, d'un défilé de mode de peinture corporelle à New York au sanglant lendemain de l'attentat à la bombe contre le Parlement britannique. Le monde entier, ou un modèle du monde : en partie vérité, en partie conjecture, en partie rêve.

Je me penche en arrière dans le fauteuil et relève la tête jusqu'à ce que je me regarde droit dans les yeux. « J'en ai marre de cet endroit. Sortons d'ici. »

*
* *

Je regarde la neige se déposer sur mes épaules entre deux rafales de vent. Le trottoir gelé est désert. Dans cette partie de Manhattan, il semble que personne n'aille plus à pieds nulle part même quand il fait bon ; alors par un temps pareil... J'arrive juste à distinguer les quatre gardes du corps, devant moi et derrière moi, à la périphérie de mon champ visuel.

Je voulais une balle dans la tête. Je voulais être détruit pour pouvoir renaître. Je voulais un chemin miraculeux vers la rédemption. Et qu'ai-je obtenu en fin de compte ?

Je lève la tête et un clochard barbu, en haillons, se matérialise à mes côtés, tapant des pieds sur le trottoir, se frottant avec les bras en frissonnant. Il ne dit pas un mot, mais je m'arrête cependant.

En dessous de moi, un homme est chaudement habillé, avec un pardessus et des bottes. L'autre porte des jeans usés jusqu'à la corde, un blouson d'aviateur en loques et des chaussures de base-ball pleines de trous.

La disparité est ridicule. L'individu chaudement vêtu enlève son pardessus et le tend à celui qui frissonne, puis se remet en marche.

Et je pense alors : quelle scène magnifique pour *L'Histoire de Philip Lowe*.

L'Enlèvement

*traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

Le logiciel sophistiqué qui gérait le bureau réceptionnait en général lui-même les appels mais il laissa celui-là me parvenir sans avertissement. L'écran mural de sept mètres, face à mon poste de travail, cessa brutalement d'afficher *Densité spectrale*, l'œuvre que j'étais en train de regarder (une éblouissante animation abstraite de Kreyszig), et la remplaça par le visage d'un jeune homme sans particularité aucune.

Je me doutai tout de suite que c'était un masque, une simulation. Aucun de ses traits n'était invraisemblable, ou même inhabituel (le cheveu mou, de couleur châtain, les yeux bleu pâle, le nez fin, la mâchoire carrée), mais le visage, dans son ensemble, était trop symétrique, trop dépourvu d'imperfections, trop dénué du moindre caractère pour être vraisemblable. En arrière-plan, un motif hexagonal de tuiles en pseudo-céramique aux couleurs vives se déplaçait sur le papier peint : du rétrogéométrisme d'une fadeur désespérante, sans doute pour que le visage paraisse naturel en comparaison. Il ne me fallut qu'un instant pour me livrer à ce jugement ; projetée du sol au plafond de la galerie, sur quatre fois ma taille, l'image était exposée à un examen impitoyable.

« Nous détenons votre femme, déclara le "jeune homme". Transférez un demi-million de dollars/Sur ce compte/Si vous ne voulez pas qu'elle/Souffre ». Je ne pouvais m'empêcher de l'entendre comme ça ; le rythme peu naturel du discours, l'articulation claire de chaque mot, évoquaient un artiste hyperbranché lisant de la mauvaise poésie. *L'œuvre s'intitule « Demande de rançon »*... Pendant le discours du masque, un numéro de compte à seize chiffres se mit à clignoter en bas de l'écran.

« Allez vous faire foutre ! répondis-je. Ça n'est vraiment pas drôle... »

Le masque disparut et fit place à Loraine, les cheveux en désordre, la figure toute rouge comme si elle venait de se battre. Mais elle n'était ni abattue ni hystérique ; elle gardait farouchement son sang-froid. Je fixai l'écran ; la pièce semblait

osciller et je me mis à transpirer : en quelques secondes, ma poitrine et mes bras ruisselèrent de manière inconcevable.

« Écoute-moi bien, David, dit-elle, ça va ; ils ne m'ont pas fait de mal mais... »

Et la ligne fut coupée.

Je restai un moment immobile dans mon fauteuil, assommé, trempé de sueur, trop abasourdi pour tenter d'actionner le moindre muscle. Puis je dis au gestionnaire de bureau : « Repasse-moi cet appel. » Je m'attendais à un refus – *Aucun appel ne vous est parvenu de toute la journée* – mais je me trompais. Et tout recommença.

« *Nous détenons votre femme...* »

« *Allez vous faire foutre...* »

« *Écoute-moi bien, David...* »

Je dis au bureau : « Appelle la maison. » Je ne sais pas pourquoi, ni à quoi je m'attendais, ou ce que j'espérais. J'avais agi par réflexe plus qu'autre chose, comme quand on se débat pour attraper du solide lors d'une chute, même si l'on sait pertinemment que c'est hors de portée.

Je restai assis à écouter la sonnerie. *Je vais m'en tirer, d'une façon ou d'une autre*, pensai-je. *Lorraine sera libérée sans qu'il ne lui soit fait aucun mal – c'est juste un problème d'argent. Tout va s'enclencher pas à pas ; tout va se dérouler inexorablement – même si entre-temps chaque seconde ressemble à un gouffre infranchissable.*

Au bout de sept sonneries, je me sentais dans le même état que si j'étais resté au bureau sans dormir pendant des journées entières : hébété, affaibli, déphasé du réel.

Et puis Loraine décrocha. Je voyais l'atelier derrière elle, avec au mur les croquis familiers au fusain. J'ouvris la bouche pour parler, mais aucun son ne sortit.

Le léger agacement qui se lisait sur son visage fit place à de l'inquiétude. « David ? dit-elle. Qu'y a-t-il ? On dirait que tu fais une crise cardiaque. »

Pendant plusieurs secondes, je fus incapable de répondre. D'un certain côté, je me sentais soulagé – et aussi un peu ridicule de m'être aussi facilement laissé berner... mais en même temps je retenais ma respiration, comme si je me

préparais à un second renversement de situation. *Si le système téléphonique du bureau avait été pénétré, comment pouvais-je être certain que cet appel avait atteint la maison ? Pourquoi me fier à cette vue de Loraine saine et sauve dans son atelier, alors que son image aux mains des kidnappeurs avait été tout aussi convaincante ? À tout moment, la « femme » de l'écran pourrait arrêter sa comédie, et se mettrait à réciter froidement : « Nous détenons votre femme... »*

Mais finalement non. Je me repris et racontai à la vraie Loraine ce que j'avais vu.

*

**

Rétrospectivement, bien sûr, c'était tellement évident que c'en était gênant. Le contraste entre le masque intentionnellement artificiel et la plausibilité méticuleuse de l'image qui l'avait suivi avait été conçu pour m'empêcher de m'interroger sur ce que je voyais de mes propres yeux. Ça, c'est une simulation – le gros malin d'expert le voit immédiatement... – et donc ça – en mille fois plus réaliste –, ça doit être authentique. Une méthode grossière mais qui avait marché. Pas longtemps, mais suffisamment pour me secouer.

Si la technique était transparente, la motivation restait obscure. Une plaisanterie de cinglé ? C'était beaucoup d'efforts pour le plaisir douteux de me voir transpirer pendant soixante bonnes secondes. Mais si c'était réellement une tentative d'extorsion de fonds... comment cela aurait-il pu marcher ? Est-ce qu'ils espéraient que j'effectuerais le transfert *immédiatement* – avant que le choc ne s'estompe, avant qu'il ne me vienne à l'esprit que l'image de Loraine, malgré sa vraisemblance, ne prouvait absolument rien ? Si c'était le cas, ils m'auraient sûrement gardé au téléphone, ils m'auraient menacé d'un danger imminent, auraient mis la pression – sans me laisser le temps de douter ni l'occasion de vérifier quoi que ce soit.

Tout cela n'avait aucun sens.

Je repassai l'appel à Loraine mais elle ne sembla pas le prendre très au sérieux.

« Un mauvais plaisir, certes avec une technologie sophistiquée, mais un mauvais plaisir néanmoins. Je me souviens de mon frère, à dix ans, qui faisait des numéros de téléphone au hasard, pour relever un défi. Il prenait un tonridiculement haut perché, censé ressembler à une voix féminine, et racontait à qui répondait qu'il était sur le point d'être victime d'un viol collectif. Il va sans dire que je pensais que c'était horriblement malsain, et complètement immature... J'avais huit ans. Mais ses amis, assis tout autour, se tordaient de rire. Trente ans après, c'est le même genre de scénario.

— Comment peux-tu dire ça ? Des garçons de dix ans ne disposent *pas* de synthétiseurs vidéo à vingt mille dollars...

— Non ? Ça pourrait arriver. Mais de toute façon, je suis certaine qu'il y a plein de quadragénaires qui ont un sens de l'humour tout aussi sophistiqué.

— C'est ça : des quadragénaires psychopathes qui savent précisément à quoi tu ressembles, où nous habitons, où je travaille... »

Nous discutâmes presque vingt minutes, mais ne pûmes nous mettre d'accord sur la signification de l'appel, ou sur ce que nous devions faire. Loraine était manifestement impatiente de retourner travailler ; je la laissai y aller à contrecœur.

J'étais complètement abattu, cependant. Je savais que je n'arriverais à rien faire de l'après-midi, de sorte que je décidai de fermer la galerie pour retourner à la maison.

Avant de partir, je téléphonai à la police, contre l'avis de Loraine qui avait tout de même dit : « C'est toi qui as reçu l'appel, pas moi. Si tu veux vraiment perdre du temps, le tien et le leur, je ne peux pas t'en empêcher. »

On me passa un certain inspecteur Nicholson de la Police des Communications, et je lui transmis l'enregistrement. Il se montra compréhensif mais me dit clairement qu'il ne pouvait pas faire grand-chose. Un délit avait *effectivement* été commis – et une demande de rançon était une affaire sérieuse, indépendamment de la rapidité avec laquelle la supercherie avait été découverte – mais il était virtuellement impossible

d'en identifier l'auteur. Même si le numéro de compte appartenait bien à celui qui avait appelé, il portait le préfixe d'une banque orbitale qui refuserait certainement de révéler le nom du propriétaire. Je pouvais faire le nécessaire pour que l'opérateur téléphonique essaie de suivre la trace d'éventuels appels futurs, mais si le signal était routé via une nation orbitale, ce qui serait très probablement le cas, la piste s'arrêterait là. Un accord international visant l'interdiction des échanges d'argent et de données avec les satellites avait été rédigé dix ans auparavant, mais n'était toujours pas ratifié ; apparemment, rares étaient les pays qui pouvaient se passer de cette économie orbitale paralégale.

Nicholson me demanda une liste d'ennemis potentiels mais je ne pus me résoudre à nommer qui que ce soit. J'avais eu, au fil des ans, des conflits d'affaires plus ou moins vifs. C'était la plupart du temps avec des artistes mécontents qui avaient emporté leurs œuvres ailleurs, et je ne pouvais décemment imaginer aucune des personnes concernées perdant ainsi de l'énergie à se venger d'une manière aussi venimeuse et en fin de compte aussi mesquine.

Il avait une dernière question : « Est-ce que votre femme a déjà été scannée ? »

J'éclatai de rire. « Certainement pas. Elle déteste les ordinateurs. Même si le coût baissait d'un facteur mille, elle serait la dernière à faire ça.

— Je vois. Eh bien, je vous remercie de votre coopération. Dans l'éventualité de futurs incidents, n'hésitez pas à reprendre contact avec nous. »

Après qu'il eut raccroché, je regrettai de ne pas lui avoir posé la question : « Et si elle avait été *effectivement* scannée ? Qu'est-ce que ça changerait ? *Est-ce que les crackers avaient commencé à s'introduire dans les fichiers de scan des gens ?* »

C'était une perspective inquiétante... mais même si c'était le cas, je ne voyais pas le rapport avec mon canular. Aucune description numérique de Loraine n'était à disposition, et ils avaient donc dû reconstruire son apparence à partir de données qu'ils s'étaient procurées autrement.

*
* *

Je regagnai la maison en mode manuel, en faisant quelques – faibles – excès de vitesse, à cinq reprises. J'observai les amendes qui s'accumulaient sur l'écran du tableau de bord, jusqu'à ce que la voiture proclame : « Une violation supplémentaire provoquera la suspension de votre permis. »

Je me rendis directement du garage à l'atelier. Loraine s'y trouvait, bien sûr. Je me tins dans l'embrasure et l'observai silencieusement à s'affairer sur un croquis. Je n'en voyais pas le sujet, mais elle travaillait manifestement de nouveau au fusain. Je la taquinais souvent à propos de l'anachronisme de ses méthodes : « Pourquoi ce culte des matériaux traditionnels et de leurs défauts ? Les artistes du passé ne pouvaient faire que de nécessité vertu, mais pourquoi entretenir ces faux-semblants ? Si le fusain sur du papier, ou la peinture à l'huile sur une toile, étaient réellement aussi magnifiques, alors contente-toi de décrire à un logiciel d'art virtuel en quoi tu les trouves tellement sublimes, et puis génère tes propres matériaux virtuels qui seront deux fois meilleurs. » Ce à quoi elle se contentait toujours de répondre : « C'est comme ça que je fais, c'est comme ça que j'aime faire, c'est comme ça que j'ai l'habitude de faire. Il n'y a pas de mal à ça, non ? »

Je ne voulais pas la déranger mais je ne voulais pas non plus m'en aller. Si elle avait remarqué ma présence, elle n'en montrait rien. Je restai là à penser : *Je t'aime de tout mon cœur. Et je t'admire : la manière dont tu as gardé la tête sur les épaules alors que...*

Je me repris. Alors que *quoi* ? Que tes ravisseurs te poussaient brusquement devant une caméra ? Rien de tout ça n'avait réellement eu lieu.

Non... mais je connaissais Loraine – et je savais qu'elle ne se *serait pas* effondrée, qu'elle se *serait* contrôlée. Je pouvais continuer à admirer son courage et son sang-froid, même si je m'étais remémoré ces qualités dans des conditions bizarres.

Je commençai à faire demi-tour quand elle dit : « Reste, si tu veux. Ça ne me dérange pas que tu regardes. »

Je fis quelques pas dans l'atelier encombré. À côté des espaces austères et immenses de la galerie, il paraissait très accueillant. « Tu travailles sur quoi ? »

Elle s'éloigna de son chevalet. Le croquis était presque terminé. Il représentait une femme, le poing serré à la hauteur des lèvres, regardant fixement l'observateur. Son expression reflétait une fascination inquiète, comme si elle contemplait quelque chose d'hypnotique, de captivant... et de profondément troublant.

Je fronçai les sourcils. « C'est toi, n'est-ce pas ? Un autoportrait ? » Ça m'avait pris du temps pour repérer la ressemblance et même maintenant, je n'en étais pas certain.

Mais Loraine acquiesça : « Oui, c'est bien moi.

— Suis-je autorisé à savoir ce que tu regardes ? »

Elle haussa les épaules. « Difficile à dire. Une œuvre en cours d'élaboration ? Peut-être que c'est un portrait de l'artiste en train de réaliser un autoportrait.

— Tu devrais essayer de travailler avec une caméra et un écran plat. Tu pourrais programmer le logiciel de stylisation pour construire une image composite de toi-même en train de regarder le résultat et d'y réagir. »

Elle secoua la tête, amusée. « Pourquoi faire si compliqué ? Pourquoi ne pas simplement encadrer un miroir ?

— Un miroir ? Les gens veulent que l'artiste se révèle. Ils ne veulent pas se voir *eux-mêmes*. »

Je m'approchai tranquillement d'elle et l'embrassai, mais elle réagit à peine. « Je suis heureux que tu sois saine et sauve », lui dis-je tendrement.

Elle se mit à rire. « Moi aussi. Et ne t'inquiète pas, je ne laisserai personne m'enlever, maintenant. Je sais que tu aurais une attaque avant de pouvoir payer la rançon. »

Je lui mis un doigt sur les lèvres. « Ce n'est pas drôle. J'étais terrifié. Tu ne me crois pas ? Je ne savais pas ce qu'ils risquaient de faire. Je pensais qu'ils allaient te torturer.

— Comment ? Avec du vaudou ? » Elle échappa à mon étreinte puis se dirigea tranquillement vers son établi. Le mur qui le surplombait était recouvert de croquis, ses « échecs » qu'elle gardait en exposition pour des « raisons salutaires ».

Elle y prit un coupe-papier et réalisa deux entailles en diagonale sur l'un des dessins, un vieil autoportrait qui m'avait toujours beaucoup plu.

Puis elle se tourna vers moi et me dit, en feignant l'étonnement : « Mais... ça ne m'a pas fait mal du tout. »

*
* *

Je réussis à éviter d'aborder le sujet jusqu'à une heure avancée de la soirée. Nous étions assis dans le séjour, blottis devant la cheminée, prêts à aller nous coucher mais réticents à quitter cet endroit douillet – même s'il aurait suffi de quelques mots au gestionnaire de maison pour obtenir n'importe où la même impression de chaleur en provenance d'un âtre.

« Ce qui m'inquiète, dis-je, c'est que quelqu'un a dû te suivre avec une caméra, et suffisamment longtemps pour saisir ton visage, ta voix, tes particularités... »

Lorraine se renfrogna. « Mes *quoi* ? Cette chose n'a même pas prononcé une seule phrase complète. Et ils n'ont pas eu besoin de me *suivre* où que ce soit ; ils ont sans doute intercepté un appel téléphonique et se sont entièrement basés dessus. Leur appel a pénétré les défenses de ton bureau, non ? Ce n'est probablement qu'une bande de crackers qui n'ont rien à faire, et qui pourraient bien habiter de l'autre côté de la planète, pour ce que nous en savons.

— Peut-être. Mais pas *un* appel, plutôt des dizaines. Quelle que soit la façon dont ils s'y sont pris, ils ont dû rassembler une quantité considérable de données. J'ai discuté avec des artistes qui font des portraits simulés – des heures entières de pose pour dix ou vingt secondes d'action – et ils disent que ce n'est toujours pas facile de tromper quelqu'un qui connaît bien le sujet. Je suis d'accord, j'aurais dû être plus méfiant... mais pourquoi ai-je baissé ma garde ? Parce que c'était vraiment *convaincant*. Parce que c'était *exactement* ainsi que j'aurais pu t'imaginer... »

Elle remua dans mes bras, d'un air irrité. « Ça ne me ressemblait en rien. Le programme en faisait trop, dans le style

mélodramatique... et ils le savaient bien, et c'est pour ça qu'ils ont fait si court. »

Je secouai la tête. « C'est impossible de juger d'une imitation de soi-même. Il va falloir que tu me fasses confiance. Je sais bien que ça n'a duré que quelques secondes, mais je te jure que *c'était bien ça*. »

Tandis que la conversation se prolongeait dans les petites heures du matin, Loraine tint bon et je dus concéder qu'il n'y avait pas grand-chose que nous puissions *effectivement faire* pour mieux assurer notre protection, que l'auteur de l'appel eût ou non l'intention de nous nuire physiquement. La maison avait déjà des équipements de sécurité à la pointe du progrès, et Loraine et moi nous étions fait implanter chirurgicalement des radiobalises d'alarme. Même moi, je rechignais à l'idée d'embaucher des gardes du corps armés.

Je dus également admettre qu'un ravisseur potentiel qui se respecte ne nous aurait pas prévenus de ses intentions en se livrant à un canular.

Finalement, la lassitude l'emportant – comme si nous devions régler la question sur-le-champ ou continuer à discuter jusqu'à l'aube –, je capitulai. Peut-être avais-je réagi trop vivement. Peut-être n'avais-je pas trop apprécié de m'être laissé duper ainsi. Peut-être, après-tout, n'avions-nous été victimes que d'une simple farce.

Aussi malsaine, aussi techniquement accomplie, aussi apparemment gratuite soit-elle.

*

* *

Nous nous sommes écroulés dans notre lit et Loraine s'endormit presque immédiatement tandis qu'il me fallut des heures. L'appel proprement dit avait cessé de monopoliser mes pensées, mais aussitôt que je l'eus écarté de mon esprit, d'autres soucis s'insinuèrent à la place.

Comme je l'avais raconté au détective, Loraine n'avait jamais été scannée. Mais moi, si. On avait utilisé des techniques d'imagerie à haute résolution pour générer une carte détaillée

de mon corps jusqu'au niveau cellulaire, une carte qui incluait, entre autres choses, une description de tous les neurones de mon cerveau, de toutes les connexions synaptiques. Je m'étais acheté une sorte d'immortalité : quoi qu'il m'arrive, le cliché le plus récent de mon corps pourrait toujours être ressuscité, sous forme de Copie : un modèle informatique sophistiqué, enchassé dans une réalité virtuelle. Un modèle qui, au bas mot, agirait et penserait comme moi : il partagerait l'ensemble de mes souvenirs, de mes croyances, de mes objectifs, de mes désirs. Pour le moment, ces modèles tournaient plus lentement qu'en temps réel ; leurs environnements virtuels étaient restreints et les robots de téléprésence censés rendre possible une interaction avec le monde physique n'étaient qu'une plaisanterie maladroite... mais la technologie ne cessait de s'améliorer, et rapidement.

Ma mère avait déjà été ressuscitée dans le superordinateur appelé Coney Island. Mon père était mort avant que le processus ne soit disponible. Les parents de Loraine étaient tous deux vivants... et n'avaient pas été scannés.

Je l'avais été deux fois, la dernière trois ans auparavant. Il était plus que temps de procéder à une mise à jour, mais cela signifiait qu'il me faudrait une fois de plus affronter les réalités de mon avenir posthume. Loraine n'avait jamais critiqué ma décision, et la perspective de ma résurrection virtuelle ne semblait pas du tout la déranger, mais elle avait été claire sur son choix de ne pas se joindre à moi.

Nous avions si souvent eu cette conversation que je n'avais même pas besoin de la réveiller ; il me suffisait de la rejouer dans ma tête.

LORAIN : je ne veux pas qu'un ordinateur m'imiter après ma mort. À quoi cela me servirait-il, à moi ?

DAVID : Mais la *vie* n'est qu'imitation ; il ne faut pas cracher dessus. Les organes de notre corps se reconstruisent constamment à leur image. Une cellule qui se divise meurt, et celles qui prennent sa place ne sont que des imposteurs. Ton corps ne contient plus un seul des atomes avec lesquels tu es née... alors qu'est-ce qui te donne ton identité ? C'est un schéma informationnel, pas quelque chose de physique. Et si un

ordinateur se mettait à imiter ton corps – au lieu que ce soit lui qui s’imite lui-même –, la seule vraie différence serait que la machine ferait moins d’erreurs.

LORAIN : Si c'est ce que tu crois... pas de problème. Mais ce n'est pas comme ça que je vois les choses. Et j'ai aussi peur de la mort que n'importe qui, mais être *scannée*, ça ne me rassurerait en rien. Je ne me sentirais pas immortelle ; ça ne me réconforterait pas du tout. Alors pourquoi donc le ferais-je ? Donne-moi une seule bonne raison.

Et je n'arrivais jamais à l'articuler (même là, bien à l'abri dans mes réflexions) : *fais-le parce que je ne veux pas te perdre. Fais-le pour moi.*

*

* *

Je passai la matinée du lendemain avec le conservateur d'une grande compagnie d'assurance, qui voulait changer le décor de quelques centaines de halls, d'ascenseurs et de salles de réunion, réelles et virtuelles. Je n'eus aucun mal à lui vendre un papier peint électronique ayant la dignité requise, réalisé par de jeunes talents jouissant de la notoriété qui convenait.

Certains artistes affamés mettaient des épreuves à basse résolution de leurs œuvres sur les galeries du réseau, dans l'espoir de trouver le bon compromis entre une représentation trop grossière, qui agirait comme un repoussoir, et une version si attirante que l'original en deviendrait superflu. Personne n'achetait de l'art sans le voir... et sur le réseau, *voir* c'était *avoir*.

Les galeries physiques – gérées avec rigueur – restaient la meilleure solution. Je vérifiais que mes visiteurs ne portaient ni microcaméras ni dispositifs greffés sur le cortex visuel. Il n'était pas question de quitter les lieux sans rien payer en emportant plus qu'une impression. Si j'avais légalement pu, j'aurais demandé des échantillons de sang et refusé l'entrée à quiconque présentait une prédisposition génétique à la mémoire eidétique.

L'après-midi, comme toujours, je visionnai les œuvres des aspirants exposants. Je terminai l'examen du Kreyszig,

interrompu la veille, puis me mis à explorer une grosse pile de soumissions mineures. Le processus par lequel je décidais ce qui serait ou non acceptable par ma clientèle d'entreprise demandait peu d'efforts, intellectuels ou affectifs ; après vingt ans de métier, c'était devenu un acte purement mécanique qui m'impliquait aussi peu, la plupart du temps, que de trier des écrous et des boulons défilant sur un tapis roulant. Mon jugement esthétique ne s'était pas émoussé, on pouvait même dire qu'il s'était affiné, mais seules les œuvres exceptionnelles déclenchaient en moi plus qu'une évaluation – hautement subtile, infailliblement exacte – de leur valeur commerciale.

Quand l'image du « ravisseur » jaillit sur l'écran, je ne fus pas surpris ; dès qu'elle apparut, je sus que je l'avais attendue toute l'après-midi. Et malgré une certaine tension anticipant le caractère désagréable de ce qui allait suivre, j'étais indéniablement satisfait de cette opportunité d'en découvrir un peu plus sur les véritables motivations de mon interlocuteur. Il ne pouvait plus me berner ; je n'avais donc rien à craindre. Sachant que Loraine était à l'abri, je pourrais observer les choses avec un certain détachement, et essayer d'extraire un indice de ce qui se passait vraiment.

« Nous détenons votre femme, dit le simulacre. Transférez un demi-million de dollars/Sur ce compte/Si vous ne voulez pas qu'elle/Souffre. »

L'image synthétique de Loraine réapparut. Je me mis à rire avec un certain malaise. *Qu'est ce que ces gens pensaient donc me faire croire ?* J'inspectai froidement l'image. Ce que je pouvais voir de la « chambre » minable qu'on apercevait derrière « elle » avait vraiment besoin d'un coup de peinture – une touche supplémentaire de « réalisme » qui contrastait avec l'arrière-plan de l'autre masque. Cette fois-ci, « elle » ne semblait pas s'être débattue, et aucun signe ne montrait qu'« elle » avait été maltraitée – il semblait même qu'« elle » avait eu l'occasion de se laver – mais il y avait une incertitude dans « son » expression, l'indice d'une panique contenue qui ne se trouvait pas auparavant sur « son » visage.

Puis elle regarda droit vers la caméra et dit : « David ? Ils ne veulent pas me laisser te voir, mais je sais que tu es là. Et que tu

fais certainement tout ton possible pour me sortir d'ici. Dépêche-toi, s'il te plaît. Donne-leur l'argent aussi vite que possible. »

Mon vernis d'objectivité vola en éclats. Je *savais* que ce n'était qu'un fragment sophistiqué d'animation informatisée, mais l'entendre me « supplier » de cette manière était presque aussi pénible que l'appel que j'avais cru réel. Ça ressemblait à Loraine, parlait comme Loraine ; tous ses mots, toutes ses postures sonnaient juste. Je ne pouvais pas presser un interrupteur dans ma tête pour supprimer mes réactions à la vue de quelqu'un que j'aimais et qui me suppliait de lui sauver la vie.

Je me couvris le visage et hurlai : « Espèce de *taré*, c'est comme ça que tu prends ton pied ? Tu crois vraiment que je vais *payer* pour que tu arrêtes ? Je vais surtout faire réparer le téléphone pour t'empêcher de passer, et tu n'auras plus qu'à te remettre aux *snuff movies* interactifs et à enfiler ton propre cadavre. »

Il n'y eut pas de réponse, et quand je regardai l'écran, l'appel était terminé.

J'attendis d'avoir fini de trembler – de fureur, surtout – pour contacter l'inspecteur Nicholson, même si ça ne servait pas à grand-chose. Je lui transmis une copie de l'appel pour ses archives, ce dont il me remercia. Je me dis, pour être optimiste, que plus on avait d'éléments, plus l'analyse informatique du *modus operandi* était facilitée. Si la même personne s'amusait à faire ça à d'autres gens, la fusion des informations recueillies permettrait peut-être d'établir une sorte de profil du délit. Voir un jour d'aboutir à l'arrestation de cette merdouille de psychopathe.

Je téléphonai ensuite à la société qui m'avait fourni le logiciel de gestion et lui expliquai ce qui se passait, en omettant de m'étendre sur le sujet des appels anonymes.

Leur technicienne me demanda d'autoriser un lien de diagnostic, ce que je fis. Elle disparut quelques minutes. Je pensai que ce serait quelque chose de simple à corriger, une erreur triviale dans le paramétrage de sécurité.

La femme réapparut à l'écran, l'air circonspect.

« Le logiciel a l'air de fonctionner correctement ; je ne trouve aucun signe de manipulations suspectes. Et aucune trace d'accès non autorisé. Cela fait combien de temps que vous n'avez pas changé le mot de passe des appels prioritaires ?

— Ah. Je ne l'ai jamais changé depuis l'installation du système.

— Cela fait donc cinq ans avec le même. Ce n'est pas une pratique recommandée. »

J'acquiesçai, l'air contrit. « Je ne vois pas comment qui que ce soit aurait pu le découvrir, dis-je néanmoins. Même s'ils avaient essayé quelques milliers de mots au hasard...

— Vous auriez reçu une notification à la quatrième tentative malheureuse. Et il y a une vérification de l'empreinte vocale. Les mots de passe sont en général dérobés par simple écoute.

— Eh bien, la seule autre personne qui en ait connaissance c'est ma femme, et je ne pense pas qu'elle l'ait jamais utilisé.

— Il y a deux empreintes vocales autorisées dans le fichier. À qui appartient la seconde ?

— C'est la mienne. Au cas où je devrais appeler le système de chez moi. Ce qui n'est en fait jamais arrivé, de sorte que je doute que le mot de passe ait été prononcé à haute voix depuis l'installation du logiciel.

— Il y a quand même deux entrées dans le journal des opérations pour ces appels prioritaires...

— Qui ne nous sert à rien. J'enregistre tous les appels. J'ai déjà donné une copie à la police.

— Non, je parle d'autre chose. Pour des raisons de sécurité, la partie initiale de l'appel, celle au cours de laquelle le mot de passe est prononcé, est enregistrée séparément et encryptée. Si vous voulez la voir, je vais vous dire comment faire – mais vous devrez prononcer vous-même le mot de passe pour autoriser le décodage. »

Elle m'expliqua la procédure, puis raccrocha. Elle n'avait pas l'air contente du tout. Bien sûr, elle ne savait pas que celui qui avait appelé imitait Loraine ; elle pensait probablement que j'allais « découvrir » que les appels de menace émanaient de ma femme.

Elle avait tort, bien sûr... mais moi aussi.

Cinq années, c'est long quand il s'agit de se souvenir de quelque chose d'aussi banal. Je dus m'y reprendre à trois fois avant de donner le bon mot de passe.

Je m'armai de courage, m'attendant à voir une fois de plus la fausse Loraine, mais l'écran resta noir... et la voix qui dit « Benvenuto », c'était la mienne.

*

* *

Quand j'arrivai à la maison, Loraine était toujours en train de travailler et je m'abstins de la déranger. Je me rendis dans mon bureau et vérifiai si j'avais du courrier. Rien de nouveau, mais je fis défiler la liste des messages précédents jusqu'à ce que je parvienne à la dernière carte postale vidéo de ma mère, un mois auparavant. Du fait des différences de déroulement temporel, le dialogue en face à face était difficile ; nous restions donc en contact en nous envoyant ces monologues enregistrés.

Je demandai au terminal de la repasser. Il y avait quelque chose dont je me souvenais à moitié, à la fin, quelque chose que je voulais réentendre.

Ma mère avait lentement rajeuni son apparence depuis sa résurrection à Coney Island ; elle faisait maintenant environ trente ans. Elle avait aussi travaillé sur la maison, qui s'était graduellement transformée et agrandie, partant du modèle quasiment parfait de sa dernière habitation réelle pour aboutir à une sorte d'hôtel particulier à la française du XVIII^e siècle, tout de portes sculptées, de sièges Louis XV, de tentures richement ornées et de chandeliers.

Elle s'enquit consciencieusement de ma santé et de celle de Loraine, des dessins de cette dernière et de la galerie. Elle se livra à quelques commentaires acerbes sur les événements politiques récents, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'île. Son apparence juvénile, le cadre opulent dans lequel elle vivait, n'étaient pas une façon pour elle de se bercer d'illusions. Elle n'était *effectivement plus* une vieille femme, elle ne vivait *effectivement plus* dans un quatre pièces. Prétendre qu'elle n'avait d'autre choix que de dupliquer les dernières années de sa

vie organique aurait été absurde. Elle savait *tout à fait* qui elle était, où elle se trouvait, et elle avait la ferme intention d'en profiter au maximum.

J'avais prévu de visionner ces banalités en accéléré, mais je m'assis pour écouter chaque mot, paralysé par l'image de cette femme qui n'existant pas. J'essayais de comprendre la source de mes sentiments pour elle, d'élucider le mystère de mon empathie, de ma loyauté, de mon amour... pour ce tissu de données recopié à partir d'un corps depuis longtemps décomposé.

Finalement, elle dit : « Tu n'arrêtes pas de me demander si je suis heureuse, si je ne me sens pas un peu seule, si j'ai *trouvé quelqu'un*. » Elle hésita, puis secoua la tête. « Seule ? Non. Tu sais que ton père est mort avant que cette technologie ne soit au point. Et tu sais comme je l'aimais. Eh bien je l'aime toujours, vois-tu. Il n'a pas disparu, pas plus que moi. Il continue d'exister, dans ma mémoire... et c'est suffisant. Ici, tout particulièrement, *c'est suffisant*. »

La première fois que j'avais entendu ces paroles, j'avais pensé qu'elle énonçait des platitudes, ce dont elle n'a pas l'habitude. Mais maintenant, je commençais à comprendre l'allusion à peine volontaire glissée dans ses protestations de satisfaction, et j'en eus un frisson.

Il continue d'exister, dans ma mémoire.

Ici, tout particulièrement, c'est suffisant.

Ils n'allait évidemment pas le claironner à la face du monde organique, qui n'était pas prêt à l'entendre – et les Copies savaient être patientes.

C'était pour ça que je n'avais pas encore eu connaissance du compagnon de ma mère. Il pouvait attendre le temps qu'il faudrait, même des dizaines d'années, pour que je vienne sur l'île « en personne », où il pourrait enfin me « retrouver ».

*

* *

Tandis que le chariot de service se déchargeait du repas du soir sur la table de la salle à manger, Loraine demanda : « Pas de harcèlement high-tech, aujourd’hui ? »

Je secouai lentement et exagérément la tête, en signe de dénégation. J’avais l’impression d’être un mari infidèle... ou pire. Intérieurement, j’étais en train de me noyer, mais si ça se voyait Loraine n’en laissa rien paraître.

« Non ? dit-elle. Ça n’est manifestement pas le genre de farce qu’on peut faire deux fois à la même victime.

— En effet. »

Dans le lit, je fixais l’obscurité suffocante en me demandant quoi faire. Les ravisseurs devaient sans doute déjà connaître la réponse ; ils n’auraient pas mis en œuvre un tel plan s’ils n’étaient pas persuadés que je finirais par les payer.

Tout s’enchaînait logiquement, maintenant. Bien trop logiquement. Loraine n’avait pas de fichier de scan ; c’était donc du mien qu’ils s’étaient emparés. Dans quel but ? À quoi peut bien servir l’âme d’un homme ? Pas besoin de deviner ; elle vous le dira. Récupérer le mot de passe du logiciel de gestion n’avait pas été le plus difficile. Ils devaient avoir fait tourner ma Copie avec quelques centaines de scénarios, et avaient choisi celui qui était susceptible de leur amener le meilleur retour sur investissement.

Quelques centaines de résurrections, quelques centaines d’extorsion cauchemardées, quelques centaines de morts. Je m’en moquais, cette notion était bien trop bizarre, bien trop étrangère pour m’émouvoir. C’était probablement la raison pour laquelle je n’avais pas reçu une demande de rançon toute différente : « Nous détenons votre Copie... »

Et la fausse Loraine – pas même une Copie de la femme réelle mais une reconstruction entièrement basée sur la connaissance que j’avais d’elle, sur mes souvenirs, sur mes images mentales –, quelle empathie, quelle loyauté, quel amour lui devais-je donc, à elle ?

Les ravisseurs n’avaient peut-être pas complètement reproduit la technique de résurrection des souvenirs mise au point dans l’île. Je ne savais pas ce qu’ils avaient vraiment créé, ce qu’ils avaient « amené à la vie » – si l’on pouvait parler ainsi.

Quel était le degré de sophistication du modèle informatique qui se cachait derrière « ses » paroles, « ses » expressions faciales, « ses » gestes ? Était-il suffisamment complet pour *ressentir* les émotions qu'il affichait – tel une Copie ? Ou sa complexité ne suffisait-elle qu'à faire vibrer la corde de mes *propres* sentiments, à me manipuler, moi, sans ressentir quoi que ce soit par lui-même ?

Comment pouvais-je faire la différence, dans un sens comme dans l'autre ? Comme pourrais-je jamais savoir ? Pour moi, l'« humanité » de ma mère allait de soi, et pour elle il en allait peut-être de même avec mon père ressuscité sans jamais avoir été scanné, simplement extrait de son cerveau virtuel à elle. Mais que faudrait-il exactement pour me convaincre que ce tissu de données-là était quelqu'un dont je devais prendre soin, quelqu'un qui avait désespérément besoin de mon aide ?

Je restais allongé dans le noir, à côté de la Loraine de chair et d'os, et essayais d'imaginer ce que la simulation d'elle de mon image mentale dirait d'ici un mois.

IMITATION DE LORAIN : David ? Ils me disent que tu es ici, que tu peux m'entendre. Si c'est vrai... je ne comprends pas. Pourquoi n'as-tu pas payé ? Y a-t-il un problème ? Est-ce que la police te dit de ne pas payer ? (Silence) Je vais bien, je tiens bon... mais je ne comprends pas ce qui se passe. (Long silence) Ils ne me traitent pas trop mal. Les repas ne sont pas terribles mais j'y survivrai. Ils m'ont donné un peu de papier pour dessiner, et j'ai fait quelques croquis...

Même si je n'en serais jamais convaincu, jamais certain, je n'arrêterais pas de me demander : *Et si je m'étais trompé ? Et si elle était consciente, après tout ? Et si elle était aussi humaine que je le serai moi quand on me ressuscitera – et je l'ai néanmoins trahie, abandonnée ?*

Je ne pouvais pas vivre avec un tel fardeau. Que ce soit possible, que cela en ait l'apparence, ce serait suffisant pour me déchirer.

Et, manifestement, ils le savaient.

*

* *

Mon logiciel de gestion financière travailla toute la nuit pour liquider les investissements nécessaires à l'obtention de l'argent. À neuf heures le lendemain matin, je transférai cinq cent mille dollars sur le compte indiqué, puis m'assis à mon bureau en attendant de voir ce qui se passerait. J'envisageai de remettre « *Benvenuto* », l'ancien mot de passe autorisant l'accès direct, mais s'ils disposaient vraiment de mon fichier de scan, ils n'auraient aucune difficulté à déduire mon nouveau choix.

À neuf heures dix, le masque du ravisseur fit son apparition sur l'écran géant, et dit brutalement, sans prétentions poétiques : « La même chose, dans deux ans. »

J'acquiesçai. Je pouvais réunir la somme d'ici là, sans que Loraine s'en aperçoive. Mais tout juste.

« Tant que vous paierez, nous la garderons gelée. Pas d'écoulement temporel, pas de vécu... pas de souffrance.

— Merci. » J'hésitai, puis me forçai à parler. « Mais à la fin, après ma...

— Quoi ?

— Après ma résurrection, vous la laisserez me rejoindre ? »
Le masque sourit d'un air magnanime. « Bien sûr. »

*

* *

Je ne sais pas comment j'expliquerai tout ça à la pseudo Loraine, et ce qu'elle fera quand elle apprendra sa vraie nature. La résurrection dans l'île correspond peut-être à l'idée qu'elle se fait de l'Enfer, mais qu'avais-je comme choix ? La laisser pourrir aussi longtemps que les ravisseurs penseraient que sa souffrance avait une chance d'arriver à m'émouvoir ? Ou acheter, sa liberté... *et ne plus jamais l'activer* ?

Quand nous serons tous deux sur l'île, elle pourra se faire une opinion, décider par elle-même. Pour le moment, je ne peux rien d'autre que regarder vers le ciel et espérer qu'elle est réellement en lieu sûr dans une stase sans rêves.

Pour le moment, je dois vivre ma vie avec la Loraine de chair et d'os. Je dois bien sûr lui dire la vérité – et j'imagine notre

conversation, allongé près d'elle dans l'obscurité, nuit après nuit.

DAVID : comment aurais-je pu ne pas me soucier d'elle ? Comment aurais-je pu la laisser souffrir ? Comment pouvais-je abandonner quelqu'un qui était – littéralement – construit à partir de toutes les raisons que j'ai de t'aimer ?

LORAIN : une imitation d'une imitation ? *Personne* ne souffrait, *personne* n'attendait d'être sauvé. Il n'y avait personne à secourir ou à abandonner.

DAVID : ne suis-je donc *personne* ! N'es-tu donc *personne* ! Parce que c'est tout ce que *nous* pouvons jamais avoir l'un de l'autre : un reflet, une Copie. Tout ce que nous pouvons jamais appréhender, ce sont les portraits que nous nous faisons de l'autre dans nos propres crânes.

LORAIN : est-ce que tu penses que je me réduis à ça ? À une idée dans ta tête ?

DAVID : non ! Mais si c'est tout ce que j'ai, c'est donc tout ce que je peux honnêtement aimer. *Ne comprends-tu donc pas ?*

Et, comme par miracle, elle comprend. Elle accepte enfin. Nuit après nuit.

Je ferme les yeux et m'endors, soulagé.

En apprenant à être moi

*traduit de l'anglais par Sylvie Denis et Francis Valéry
harmonisé par Quarante-Deux*

J'avais six ans lorsque mes parents m'ont dit que j'avais dans le crâne un petit cristal sombre qui apprenait à être moi.

Pour que l'instructeur du cristal puisse écouter le murmure de mes pensées, des araignées microscopiques avaient tissé dans mon cerveau une fine toile dorée. De son côté, le cristal était à l'écoute de mes sens et lisait les messages chimiques charriés par mon sang. Il voyait, entendait, sentait, goûtait et touchait le monde, exactement comme je le faisais. Tandis que l'instructeur suivait ses pensées et les comparait aux miennes. Chaque fois qu'elles étaient erronées, plus rapide que l'éclair il modifiait légèrement le cristal – changeant ceci ou cela – de manière à les rectifier.

Pourquoi donc ? Pour qu'un jour, lorsque je ne pourrais plus être moi, le cristal puisse le faire à ma place.

Je pensais : *Et si moi ça me rend tout bizarre d'entendre cela, comment le cristal doit-il se sentir ?*

Exactement pareil ! enchaînais-je aussitôt. *Il ne sait pas ce qu'il est vraiment. Lui aussi se demande ce que le cristal doit ressentir. Et lui aussi se dit : « Exactement pareil ! Il ne sait pas ce qu'il est vraiment. Lui aussi se demande ce que le cristal doit ressentir... »*

Et lui aussi se demande...

(Je le savais, puisque j'étais en train de me poser la question.)

... lui aussi se demande s'il est le vrai moi, ou si, en réalité, il n'est que le cristal qui apprend à être moi.

*

* *

Quelques années plus tard, avec tout le mépris d'un enfant de douze ans, je me serais moqué de préoccupations aussi puériles. Tout le monde avait le cristal, tout le monde sauf les membres de certaines sectes religieuses obscures, et s'attarder sur son étrangeté me paraissait d'un prétentieux insupportable.

Il était ce qu'il était, une réalité banale de la vie, aussi ordinaire que les excréments. Mes amis et moi racontions des blagues douteuses à son sujet, comme on le faisait pour le sexe, histoire de nous prouver les uns aux autres que ça ne nous faisait ni chaud ni froid.

Pourtant, nous n'étions pas tout à fait aussi blasés et impassibles que nous affections de l'être. Un jour, alors que nous traînions tous ensemble dans le parc, un membre de notre bande – j'ai oublié son nom, mais je me rappelle de lui parce qu'il m'avait toujours paru trop intelligent pour son propre bien – demanda à chacun d'entre nous : « Et *toi*, qui es-tu ? Le cristal, ou le véritable être humain ? »

Indignés, sans même prendre la peine de réfléchir, nous déclarâmes tous : « Le véritable être humain ! »

Quand le dernier d'entre nous eut répondu, il ricana et dit : « Hé bien, pas moi. *Moi*, je suis le cristal ! Vous pouvez toujours me sucer, bande de nuls. Car vous allez *tous* être balancés dans les grandes chiottes cosmiques. Alors que *moi*, je vais vivre éternellement. »

Nous l'avons tabassé jusqu'au sang.

*
* *

Lorsque j'eus atteint l'âge de quatorze ans, bien qu'il ait été à peine fait mention du cristal dans les ennuyeux programmes de ma machine à enseigner – ou peut-être à cause de cela –, j'avais déjà beaucoup réfléchi à la question.

Lorsqu'on vous demandait : « Es-tu le cristal ou bien l'humain ? », la réponse correcte et pédante ne pouvait qu'être : « L'humain », parce que seul le cerveau était physiquement capable de répondre. Les sens de la personne envoyoyaient des informations au cristal, mais celui-ci n'avait aucun contrôle sur le corps : La réponse qu'il aurait voulu faire coïncidait avec ce qui était réellement dit uniquement parce que l'objet était une imitation parfaite du cerveau. Dire au monde extérieur : « Je suis le cristal » par la parole, par écrit ou à l'aide de toute autre méthode impliquant l'utilisation du corps humain, était de toute

évidence faux. (Ce même raisonnement n'excluait toutefois pas la possibilité de *penser* qu'on était effectivement le cristal).

Dans le cadre d'un raisonnement plus vaste, je décidai cependant que la question était tout simplement mal posée. Tant que le cristal et le cerveau partageaient les mêmes sens, et tant que l'instructeur synchronisait parfaitement leurs pensées, il n'y avait qu'une seule personne, une seule identité, une seule conscience. Cet être unique avait la particularité – très désirable au demeurant – de pouvoir survivre sans dommage si l'un ou l'autre, cristal ou cerveau, venait à être détruit. Les gens avaient toujours eu deux poumons et deux reins, et, depuis presque un siècle, beaucoup avaient vécu avec deux coeurs. C'était la même chose : une question de redondance, un état de robustesse, rien de plus.

Cette année-là, mes parents décidèrent que j'étais assez mûr pour apprendre que tous deux avaient basculé, trois ans auparavant. Je fis semblant de prendre la nouvelle avec calme mais, en réalité, je leur en voulus à mort de ne pas me l'avoir dit à l'époque. Ils avaient déguisé leur séjour à l'hôpital en voyage d'affaires à l'étranger. Pendant trois ans, j'avais vécu avec des têtes-de-cristal et ils ne me l'avaient même pas dit. C'était le type même de comportement dont je les savais capables.

« Tu ne nous as pas trouvés différents, non ? demanda ma mère.

— Non », dis-je. Sans mentir, mais tout de même plein de rancune.

« C'est pour cela que nous ne te l'avons pas dit, reprit mon père. Si tu avais su que nous avions basculé, tu aurais pu, à l'époque, *imaginer* que nous avions changé d'une façon ou d'une autre. Mais en attendant jusqu'à aujourd'hui, nous avons fait en sorte qu'il soit plus facile pour toi de te convaincre que nous sommes bien les personnes que nous avons toujours été. »

Il m'entoura de son bras et me serra contre lui. Je faillis crier : « Ne me touche pas ! » Mais je me souvins à temps que je m'étais persuadé que le cristal n'était pas une affaire d'État.

J'aurais dû deviner qu'ils l'avaient fait, bien avant qu'ils ne me l'avouent. Après tout, je savais depuis des années que la plupart des gens basculaient peu après la trentaine. À partir de

cet âge-là, c'est le début de la fin en ce qui concerne le cerveau organique, et il aurait été idiot de laisser le cristal imiter ce déclin. Alors, on recâble le système nerveux, puis on passe les commandes du corps au cristal et on désactive l'instructeur. Pendant une semaine, on compare les impulsions. Comme à ce moment-là, le cristal est devenu une copie parfaite du cerveau, on ne détecte jamais la moindre différence entre les deux.

Le cerveau est retiré, éliminé et remplacé par un tissu de culture spongieux qui lui ressemble jusqu'au niveau des capillaires les plus fins, mais n'est pas davantage capable de penser qu'un poumon ou un rein. Cette imitation prend dans le sang exactement la même quantité d'oxygène et de glucose que le vrai et s'acquitte avec fidélité de certaines tâches à caractère biochimique, grossières mais indispensables. Au bout d'un certain temps, comme toute chair, il périra et devra être remplacé.

Le cristal, lui, est immortel. À moins d'être jeté dans le feu d'un réacteur nucléaire, il perdurera pendant un milliard d'années.

Mes parents étaient des machines. Mes parents étaient des dieux. Il n'y avait là rien de spécial. Je les haïssais.

*
* *

Quand j'eus seize ans, je tombai amoureux et je redevins un enfant.

J'allais à la plage avec Eva. Les nuits étaient tièdes et je n'arrivais pas à croire qu'une simple machine puisse jamais ressentir la même chose que moi. Je savais très bien que si on avait donné le contrôle de mon corps au cristal, il aurait prononcé les mêmes mots ; avec exactement la même tendresse et la même gaucherie, il aurait reproduit chacune de mes caresses maladroites – mais je ne pouvais admettre que sa vie intérieure fut aussi riche, aussi miraculeuse, aussi pleine de joie que la mienne. Par contre, je pouvais accepter l'acte sexuel, aussi agréable fut-il, en tant que fonction purement mécanique. Mais il y avait entre nous quelque chose – ou du moins le

pensais-je – qui n'avait rien à voir avec le désir, rien à voir avec les mots, rien à voir avec *aucune* des actions tangibles exécutées par nos corps et qu'un espion caché dans les dunes aurait pu discerner avec un micro parabolique et une paire de jumelles à infrarouge. Après avoir fait l'amour, nous regardions en silence les quelques étoiles visibles. Nos âmes se rejoignaient alors en un lieu secret, qu'aucun ordinateur cristallin ne pourrait atteindre jamais, même en s'y essayant pendant un milliard d'années. (Si j'avais dit cela au petit garnement rationnel que j'étais à douze ans, il serait mort de rire.)

J'avais appris que « l'instructeur » du cristal ne surveillait pas chacun des neurones du cerveau. Ça aurait été difficile à réaliser, tant en raison de la quantité de données à manipuler, que de l'intrusion physique brute que cela aurait exigé au niveau des tissus. Selon le théorème de je-ne-sais-plus-qui, scruter certains neurones particulièrement importants était aussi efficace que de les sonder tous et, en tenant compte de certaines hypothèses très raisonnables que personne ne pouvait réfuter, on arrivait à apprécier avec une rigueur toute mathématique la marge d'erreur que le processus impliquait.

Au début, j'affirmais qu'au sein de ces erreurs, aussi infimes soient-elles, se trouvait la différence entre cerveau et cristal, entre humain et machine, entre l'amour et son imitation. Cependant, Eva me fit remarquer qu'il était absurde de faire une distinction radicale et qualitative sur la base de la densité des sondages. Si le prochain modèle d'instructeur scrutait davantage de neurones et diminuait le taux d'erreur de moitié, est-ce que son cristal serait alors « à mi-chemin » entre « l'humain » et la « machine » ? En théorie – et un jour, en pratique –, on pourrait réduire le taux d'erreur en deçà de n'importe quel nombre qu'il me conviendrait d'énoncer. Croyais-je vraiment qu'une variation d'un pour un million faisait la moindre différence alors que le vieillissement naturel du cerveau faisait perdre à chaque être humain des milliers de neurones par jour ?

Elle avait raison, bien entendu. Mais je ne tardai pas à trouver un autre moyen, plus plausible, pour défendre ma thèse. Les neurones vivants, argumentais-je, étaient dotés d'une

structure interne bien plus développée que les grossières bascules qui remplissaient la même fonction dans le prétendu « réseau neuronal » du cristal. Qu'un neurone soit activé ou pas ne reflète qu'un seul aspect de son comportement ; qui savait en quoi les subtilités biochimiques (les effets quantiques au niveau des molécules organiques concernées) contribuaient à la nature de la conscience humaine ? Copier la topologie neurale abstraite ne suffisait pas. D'accord, le cristal réussissait le stupide test de Turing (aucun observateur extérieur ne pouvait le distinguer d'un être humain) mais cela ne prouvait pas qu'il s'agissait d'un cristal ou d'un humain produisait le même ressenti.

« Cela veut-il dire que tu ne basculeras jamais ? me demanda Eva. Tu feras ôter ton cristal ? Tu te laisseras mourir quand ton cerveau se mettra à pourrir ?

— Peut-être, dis-je. Il vaut mieux mourir à quatre-vingt-dix ou à cent ans, que de se tuer à trente pour laisser une espèce de machine déambuler à ma place et faire semblant d'être moi.

— Comment sais-tu que je n'ai pas déjà basculé ? demanda-t-elle, à titre de provocation. Comment sais-tu que je ne fais pas juste "semblant d'être moi" ?

— Je sais que non, rétorquai-je, d'un ton suffisant. Je le *sais*, c'est tout.

— Et comment ? J'aurais le même aspect. Je parlerais pareil. J'agirais de la même façon en toutes circonstances. Les gens basculent de plus en plus jeunes, de nos jours. *Alors, comment sais-tu que je ne l'ai pas déjà fait ?*

Je me tournai sur le côté pour lui faire face et plongeai mon regard dans le sien.

« Par télépathie ! Par magie ! Par la communion des âmes ! »

Celui que j'étais à douze ans commença à ricaner mais, à ce moment-là, je savais déjà très bien comment m'en débarrasser.

*

* *

À dix-neuf ans, alors même que j'étais en cours d'études dans le domaine de la finance, je me suis inscrit à une unité de valeur en philosophie. Cependant, le département en question

n'avait apparemment rien à dire sur le Dispositif Ndoli, plus communément appelé le « cristal ». (Lui-même l'avait appelé « dual », mais c'était un terme approchant qui avait prévalu.) Ils traitaient de Platon, de Descartes et de Marx, ils parlaient aussi de Saint Augustin et, lorsqu'ils se sentaient tout particulièrement modernes et aventureux, de Sartre, mais s'ils avaient entendu parler de Gödel, de Turing, de Hamsun ou de Kim, ils refusaient de l'admettre. Ma frustration était telle que dans une dissertation sur Descartes, je suggérai que la notion de conscience humaine considérée comme un « logiciel » pouvant fonctionner aussi bien dans un cerveau organique que dans un cristal optique, remontait en fait au dualisme Cartésien : à la place de « logiciel », il fallait comprendre « âme ». Mon professeur traça soigneusement une diagonale d'un rouge lumineux sur chacun des paragraphes où cette idée était traitée et dans la marge il écrivit : **HORS-SUJET !** (en *Times gras*, de corps 20, assorti d'un clignotement méprisant de 2 hertz).

Je laissai tomber la philosophie et m'inscrivis à une UV sur la technologie des cristaux optiques destinée aux non spécialistes. J'en appris énormément sur la mécanique quantique appliquée aux solides ainsi que beaucoup de choses fascinantes en mathématiques. Je découvris qu'un réseau neural est un instrument que l'on utilise uniquement pour résoudre des problèmes trop complexes pour être *compris* en eux-mêmes. S'il est assez souple, un tel réseau peut être configuré à l'aide de boucles de rétroaction pour imiter n'importe quel système ou presque, pour produire les mêmes motifs de sortie à partir des mêmes données en entrée. Mais cela n'éclaire en rien la nature du dispositif que l'on simule ainsi.

« La compréhension, affirma la conférencière, est un concept très surfait. Personne ne *comprend* vraiment comment un œuf fertilisé se transforme en un être humain. Quelle attitude devrions-nous alors adopter ? Cesser d'avoir des enfants jusqu'à ce que l'ontogenèse soit complètement décrite par une série d'équations différentielles ? » Je dus concéder qu'elle venait de marquer un point. J'avais maintenant compris que personne ne possédait les réponses que je désespérais d'obtenir. Et il était

très peu probable que j'arrive un jour à les trouver par moi-même. Au mieux, mes capacités intellectuelles étaient moyennes. Le choix était très simple : soit je perdais mon temps à m'interroger sur les mystères de la conscience, soit, comme tout le monde, je cessais de m'en inquiéter et je m'occupais de ma vie, tout simplement.

*

* *

À l'âge de vingt-trois ans, j'épousai Daphné. Eva n'était plus qu'un souvenir lointain ; de même que toutes mes idées sur la communion des âmes. Daphné avait trente et un ans et occupait un poste de cadre dans la banque d'affaires qui m'avait engagé pendant que je rédigeais ma thèse. Tout le monde s'accordait à dire que ce mariage serait utile à ma carrière. Ce qu'elle en retirait, elle, je n'ai jamais trop su. Peut-être m'appréhendait-elle vraiment. Nous avions une vie sexuelle agréable et nous nous soutenions mutuellement quand nous n'avions pas le moral. De la même façon qu'une personne ayant bon cœur aurait réconforté un animal en détresse.

Daphné n'avait pas basculé. Mois après mois, elle repoussait l'échéance, inventant des excuses toujours plus ridicules. Je la taquinais, comme si je n'avais jamais eu mes propres réticences.

« J'ai peur, m'avoua-t-elle une nuit. Et si c'était *moi* qui mourrais pendant l'opération – et qu'il ne restait rien qu'un robot, une marionnette, une chose ! Je ne veux pas mourir. »

Un tel discours me mettait au supplice mais je dissimulais mes sentiments.

« Imagine que tu aies une attaque cérébrale, dis-je sur un ton désinvolte. Et qu'une petite partie de ton cerveau soit détruite. Suppose que les médecins implantent alors une machine pour prendre le relais et tenir le rôle que la région abîmée jouait auparavant. Est-ce que tu serais toujours “toi-même” ?

— Bien sûr.

— Et s'ils le faisaient deux, trois ou dix fois, ou un millier de fois ?

— Ça n'a rien à voir.

— Ah bon ? Et à partir de quel pourcentage magique cesserais-tu alors *d'être toi* ? »

Elle me fusilla du regard.

« Toujours les mêmes arguments rebattus.

— Alors réfute-les, s'ils sont si rebattus que ça. »

Elle se mit à pleurer.

« Je n'ai pas à le faire. Va te faire voir ! Je suis morte de peur, et tu t'en fiches complètement ! »

Je la pris dans mes bras.

« Shhh. Je suis désolé. Mais tout le monde en passe par là, tôt ou tard. Il ne faut pas avoir peur. Je suis là. Je t'aime. »

Les mots auraient pu provenir d'un enregistrement déclenché par la vue de ses larmes.

« Et tu le feras, toi ? Avec moi ? »

Le froid m'envahit.

« Quoi ?

— Te faire opérer. Le même jour que moi ? Basculer quand je basculerai. »

Beaucoup de couples faisaient comme ça. Comme mes parents. Parfois, il n'y avait pas de doute qu'il s'agissait d'une question d'amour, d'engagement, de partage. Dans d'autres cas, j'étais certain que c'était surtout parce qu'aucun des deux partenaires ne voulait être un « non basculé » vivant avec une tête-de-cristal.

Je demeurai silencieux pendant un certain temps, puis je dis : « Bien sûr. »

Pendant les mois qui suivirent, toutes les appréhensions de Daphné – dont je m'étais moqué parce que « puériles » et « supersticieuses » – commencèrent rapidement à me paraître de plus en plus sensées, et mes propres arguments « rationnels » finirent par me sembler creux et abstraits. Je fis marche arrière à la dernière minute : je refusai l'anesthésie et m'envuis de l'hôpital.

Daphné subit l'opération, ne sachant pas que je l'avais abandonnée.

Je ne la revis jamais. Je n'aurais pas pu la regarder en face. Je démissionnai de mon emploi et quittai la ville pendant un an,

écœuré par ma couardise et ma trahison mais en même temps euphorique à l'idée d'en avoir *réchappé*.

Elle porta plainte contre moi, mais la retira quelques jours plus tard et par l'entremise de ses avocats accepta un divorce sans complications. Avant que celui-ci ne soit prononcé, elle m'envoya une courte lettre :

Il n'y avait rien à craindre, après tout. Je suis exactement la même personne que j'ai toujours été. J'ai été folle de repousser l'échéance. Maintenant que j'ai fait le plongeon, je me sens plus à l'aise que jamais.

*Ta femme robot qui t'aime,
Daphné*

*
* *

Lorsque j'atteignis mes vingt-huit ans, presque tous les gens que je connaissais avaient basculé. Tous mes amis du temps de la fac l'avaient fait. Les collègues de mon nouvel emploi aussi, même ceux qui n'avaient que vingt et un ans. J'appris par l'ami d'un ami qu'Eva s'était décidée six ans auparavant.

Plus j'attendais et plus la décision devenait difficile à prendre. Je pouvais parler à des milliers de gens qui avaient basculé, interroger mes meilleurs amis pendant des heures, et les questionner sur leurs souvenirs d'enfance ou leurs pensées les plus intimes ; aussi séduisantes que paraissaient leurs paroles, je savais que le Dispositif Ndoli était resté enfoui pendant des années dans leur tête, justement à apprendre à simuler ce type de comportement.

Bien entendu, j'admettais aisément qu'il était tout aussi impossible d'avoir la *certitude* que même une personne qui n'avait pas basculé possédait une vie intérieure présentant la moindre ressemblance avec la mienne – mais il ne me paraissait pas déraisonnable d'accorder plus facilement le bénéfice du doute aux gens dont le crâne n'avait pas été évidé à l'aide d'une curette.

Je m'éloignais de mes amis et n'essayai plus de me trouver une relation amoureuse. Je pris l'habitude de travailler chez

moi – comme je faisais plus d'heures ainsi, ma productivité augmenta et mon entreprise n'eut rien à redire. Je ne pouvais plus supporter la compagnie de gens dont je mettais en doute l'humanité.

Je n'étais en aucune façon unique. En cherchant un peu, je découvris bien vite des douzaines d'organisations réservées aux gens qui n'avaient pas basculé. Cela allait du club de rencontres – qui aurait aussi bien pu réunir des personnes divorcées –, jusqu'à un « front de résistance », paranoïaque et paramilitaire, dont les membres pensaient vivre un remake de *l'Invasion des profanateurs*. Je dus cependant reconnaître que même les adhérents du club de rencontres m'apparurent franchement inadaptés. Beaucoup d'entre eux partageaient mes préoccupations, et ce presque à la lettre, mais exprimées par d'autres lèvres que les miennes, mes propres idées semblaient obsessionnelles et mal formulées. J'eus une brève liaison avec une femme d'une quarantaine d'années qui n'avait pas basculé ; mais nous ne parlions de rien d'autre que de notre peur de le faire. C'était masochiste, c'était étouffant, c'était de la folie.

Je décidai de me tourner vers un psychiatre mais je ne pouvais me résoudre à voir un thérapeute qui aurait basculé. Lorsque je finis par en trouver une qui ne l'avait pas fait, elle essaya de me persuader de l'aider à faire sauter une centrale électrique : histoire de *leur* faire voir qui était le chef.

Tous les soirs, allongé sur mon lit pendant des heures, j'essayais de me convaincre, dans un sens ou dans l'autre, mais plus je pensais aux problèmes en jeu, plus ils devenaient impalpables, insaisissables. Qui était ce « je », de toute façon ? Que signifiait le fait que « je » sois toujours en vie, alors que ma personnalité était complètement différente de ce qu'elle avait été vingt ans auparavant ? Ces « moi » étaient bel et bien morts : je ne m'en souvenais pas avec davantage de précision que des gens que je fréquentais à l'époque. Pourtant cette perte ne me gênait que vaguement. Comparée à tous les changements par lesquels j'étais passé jusque-là, la destruction de mon cerveau organique ne serait peut-être qu'un minuscule accident de parcours.

Ou peut-être pas. Peut-être serait-ce la même chose que de mourir.

Parfois, je finissais par pleurer en tremblant, terrifié et désespérément seul, incapable d'appréhender la perspective étourdissante de ma propre non-existence – mais sans pouvoir pour autant cesser de la contempler. À d'autres moments, je me sentais « sainement » dégoûté, tout simplement, de ce sujet assommant. Parfois, j'avais la certitude que la nature de la vie intérieure du cristal était la question la plus importante à laquelle l'humanité serait jamais confrontée. D'autres fois, mes doutes me semblaient loufoques et lisibles. Après tout, chaque jour des centaines de milliers de gens basculaient et le monde continuait apparemment à tourner comme d'habitude. Ce fait n'avait-il donc pas davantage de poids que n'importe lequel de tous ces arguments philosophiques abscons ?

En fin de compte, je pris rendez-vous pour l'opération. *Qu'ai-je à perdre ?* me dis-je. Encore soixante années d'incertitude et de paranoïa ? Si l'espèce humaine était *réellement* en train de se remplacer par des automates, il valait mieux que je sois mort. Je n'avais pas la conviction aveugle de ceux qui rejoignaient le monde psychotique des mouvements clandestins, – qui, de toute façon, n'étaient tolérés par les autorités que tant qu'ils restaient inopérants. D'un autre côté, si toutes mes peurs étaient sans fondement, si le sentiment de ma propre identité pouvait survivre à l'opération aussi facilement qu'à des traumatismes tels que le sommeil et le réveil, la destruction permanente des cellules cérébrales, le fait de grandir, d'apprendre, d'acquérir de l'expérience et d'oublier, alors, non seulement j'y gagnerai la vie éternelle, mais aussi la fin de mes doutes et de mon aliénation.

*
* *

Un dimanche après-midi, deux mois avant la date prévue pour l'opération, je faisais mes courses, en feuilletant les images d'un catalogue en ligne, lorsque la photo appétissante d'une toute nouvelle variété de pomme attira mon attention. Je

décidai d'en commander une demi-douzaine. Je ne le fis pas, cependant. J'appuyai au contraire sur la touche qui passait au produit suivant. Je savais qu'il était facile de remédier à mon erreur : une simple pression sur une autre touche pouvait me ramener aux pommes. L'écran montrait des poires, des oranges, des pamplemousses. J'essayai de baisser les yeux, pour voir ce que fabriquaient mes mains maladroites, mais ils restèrent fixés sur l'écran.

La panique m'envahit. Je voulus me lever d'un bond mais mes jambes refusèrent d'obéir. Je tentai de crier mais je fus incapable de proférer un son. Je n'avais pas l'impression d'être blessé et ne me sentais même pas affaibli. Étais-je paralysé ? Victime d'une lésion cérébrale ? Je sentais encore mes doigts, posés sur le clavier, la plante de mes pieds sur la moquette, mon dos contre le dossier de la chaise.

Je m'observais alors que je commandais des ananas. Je me sentis me lever, m'étirer et sortir calmement de la pièce. Dans la cuisine, je bus un verre d'eau. J'aurais dû trembler, étouffer, avoir le souffle coupé mais le frais liquide coula sans encombre dans ma gorge et je n'en fis pas tomber une seule goutte.

Il n'y avait qu'une seule explication possible : *j'avais basculé*. Spontanément. Le cristal avait pris le contrôle alors que mon cerveau était toujours en vie. Mes craintes les plus folles et les plus paranoïaques s'étaient réalisées.

Pendant que mon corps continuait à vivre un dimanche matin ordinaire, j'étais perdu dans un délire de claustrophobie impuissante. Que je fasse exactement tout ce dont j'avais eu l'intention ce matin-là ne me réconforta pas du tout. Je pris un train pour me rendre à la plage. Je nageai pendant une demi-heure. J'aurais aussi bien pu me déchaîner avec une hache ou ramper nu dans la rue, couvert de mes propres excréments, tout en hurlant comme un loup. *J'avais perdu le contrôle*. Mon corps s'était transformé en une camisole de force vivante et je ne pouvais pas me débattre, je ne pouvais pas crier, je ne pouvais même pas fermer les yeux. Je vis mon image, vaguement reflétée dans une fenêtre du train et je n'avais pas la moindre idée de ce que l'esprit qui contrôlait ce visage neutre et paisible pouvait bien penser.

En nageant tous mes sens aux aguets, j'avais l'impression d'être dans un cauchemar holographique ; j'étais un objet sans volonté et le fait que les signaux que m'envoyait mon corps m'étaient parfaitement familiers ne faisait que rendre l'expérience encore plus horrible. Mes bras n'avaient pas le droit de faire ces brasses au rythme lent et paresseux ; je voulais en fait m'agiter en tous sens comme un homme qui se noie, je voulais clamer ma détresse au reste du monde.

Ce n'est que lorsque je me suis allongé sur la plage et ai fermé les yeux que je me suis mis à considérer rationnellement ma situation.

On ne *pouvait pas* basculer « spontanément ». L'idée était absurde. Des millions de fibres nerveuses devaient être coupées puis rattachées par une armée de robots chirurgiens minuscules qui n'étaient même pas présents dans mon cerveau, qui ne seraient injectés que d'ici deux mois. En l'absence d'une intervention délibérée, le Dispositif Ndoli était totalement passif, incapable de faire quoi que ce soit sinon *d'être à l'écoute*. Aucune panne du cristal ou de l'instructeur ne pouvait soustraire mon corps au contrôle de mon cerveau organique.

Il était évident qu'il y avait eu un dysfonctionnement, mais ma première explication était fausse, complètement fausse.

Lorsque je compris enfin ce qui m'arrivait, j'aurais bien aimé pouvoir faire quelque chose. J'aurais voulu me rouler en boule, gémir et crier, m'arracher les cheveux, me déchirer la peau avec mes propres ongles. Au lieu de cela, je restais allongé sur le dos, sous le soleil éblouissant. Quelque chose me démangeait derrière le genou droit, mais je n'avais apparemment pas le courage de me gratter.

Oh, j'aurais au moins dû pouvoir m'offrir une bonne séance de rire bien hystérique quand j'ai réalisé que c'était *moi* le cristal.

L'instructeur avait mal fonctionné. Il ne me maintenait plus en phase avec le cerveau organique. Je n'étais pas devenu tout à coup incapable du moindre geste, je l'avais *toujours* été. La volonté que j'avais d'agir sur « mon » corps, sur le monde, avait *depuis toujours* abouti dans le vide. Et si mes désirs avaient effectivement coïncidé avec les actions qui paraissaient être

miennes, ce n'était que parce que j'avais été à tout instant manipulé, « corrigé » par l'instructeur.

Je pourrais méditer sur des milliers de questions, savourer un million d'ironies. Mais il ne faut *pas*. Je dois diriger mon énergie vers un seul but. Mon temps est compté.

Quand je serai à l'hôpital et que la bascule aura lieu, si les impulsions nerveuses que je transmets alors au corps ne sont pas exactement semblables à celles qu'envoie le cerveau organique, le défaut de l'instructeur sera découvert. *Et rectifié*. Le cerveau n'a rien à craindre. Considérée comme précieuse, comme sacro-sainte, c'est *sa* continuité qui sera protégée. On ne se demandera pas qui de nous deux doit avoir le dessus. À nouveau, c'est *moi* qu'on obligera à se conformer. C'est *moi* qu'on « corrigera ». C'est *moi* qu'on assassinera.

Il est peut-être absurde d'avoir peur. Dans une certaine mesure, on m'a déjà tué, microseconde après microseconde, depuis vingt-huit ans. D'un autre point de vue, je n'existe que depuis la panne de l'instructeur, il y a sept semaines, date à laquelle la notion même de mon identité propre a pris un sens effectif – et il ne reste que sept jours avant que cette aberration, ce cauchemar ne se termine. Deux mois de souffrance. Pourquoi rechignerais-je à les perdre, alors que je suis sur le point d'hériter de l'éternité ? Si ce n'est que ce n'est pas *moi* qui vais en hériter, puisque ces deux mois terribles sont tout ce qui me définit.

On peut sans fin jongler avec les interprétations mais, en fin de compte, je ne suis capable d'agir qu'à partir de ma volonté désespérée de survivre. Je n'ai pas *l'impression* d'être une aberration, une erreur que l'on peut effacer. Comment avoir le moindre espoir de survivre ? Je dois me conformer, de mon propre gré. Je dois choisir de *paraître* identique à ce qu'ils voudraient me forcer à être.

Au bout de vingt-huit ans, je suis probablement encore assez proche de lui pour réussir à les tromper. Si j'étudie tous les indices qui me parviennent par le canal des sens que nous partageons, je peux sûrement me mettre à sa place, oublier pour un temps la révélation de notre disparité, me forcer à être de nouveau en phase avec lui.

Ce ne sera pas facile. Il a rencontré une femme sur la plage, le jour où j'ai pris naissance. Elle s'appelle Cathy. Ils ont dormi ensemble trois fois et il pense qu'il l'aime. Du moins, il le lui a dit, il le lui a murmuré pendant qu'elle dormait, vrai ou faux, il l'a écrit dans son journal.

Je ne ressens rien pour elle. Elle est assez sympathique, sans doute, mais je la connais à peine. Préoccupé par mes propres problèmes, j'ai à peine écouté ce qu'elle disait et l'acte sexuel ne fut, pour moi, rien de plus qu'une séance plutôt déplaisante de voyeurisme involontaire. Depuis que j'ai compris ce qui est en jeu, j'ai essayé de succomber aux mêmes émotions que mon *alter ego*. Mais comment puis-je aimer cette femme alors que nous ne pouvons communiquer ? Alors qu'elle ne sait même pas que j'existe ?

Si elle est l'objet de toutes ses pensées, de jour comme de nuit, mais qu'elle ne représente pour moi rien d'autre qu'un obstacle dangereux, comment puis-je espérer atteindre à l'imitation parfaite qui me permettra d'échapper à la mort.

Il dort à présent. Je dois donc dormir également. J'écoute les battements de son cœur, sa lente respiration, et j'essaie de parvenir à un calme en accord avec ces rythmes. L'espace d'un instant, je suis découragé. Même mes *rêves* seront différents ; notre divergence ne peut être éradiquée, ce que je veux faire est risible, ridicule, pitoyable. Contrôler chaque impulsion nerveuse pendant une semaine ? Ma peur d'être détecté et mes tentatives de n'en rien laisser paraître vont inévitablement déformer mes réactions. Il me sera impossible de dissimuler ce nœud de mensonges et de panique.

Pourtant, alors que je m'assoupis lentement, je me retrouve à croire que oui, je vais réussir. *Il le faut*. Pendant un petit moment, mes songes m'apportent des images confuses, à la fois étranges et ordinaires ; elles se terminent sur un grain de sable passant dans le chas d'une aiguille. Puis je sombre, sans la moindre peur, dans le néant d'un sommeil sans rêve.

*
* *

Je fixe le plafond blanc, étourdi et confus, et j'essaie de me débarrasser de la conviction tenace qu'il y a *quelque chose* à quoi je ne dois absolument pas penser.

Puis je serre le poing avec précautions, me réjouis de ce miracle, et me souviens.

Jusqu'à la dernière minute, j'ai cru qu'il allait à nouveau reculer. Mais non, il ne l'a pas fait. Cathy l'a convaincu, malgré sa peur. Après tout, elle a elle-même basculé et il l'aime plus qu'il n'a jamais aimé qui que ce soit auparavant.

Maintenant, donc, nos rôles sont inversés : à présent, ce corps est sa camisole de force, à *lui*.

Je suis trempé de sueur. *C'est impossible. C'est sans espoir.* Je ne peux pas lire ses pensées, je n'arrive pas à deviner ce qu'il essaie de faire. Dois-je bouger ou rester tranquille ? Appeler ou demeurer silencieux ? Même si l'ordinateur qui nous surveille est programmé pour ignorer quelques écarts insignifiants, dès que *lui* s'apercevra que son corps n'obéit pas à sa volonté, il paniquera comme je l'ai fait et je n'aurai plus alors la moindre chance de faire les bonnes déductions. *Lui*, est-ce qu'il serait en train de transpirer, maintenant, est-ce qu'il aurait du mal à respirer, comme c'est mon cas ? *Non*. Je suis réveillé depuis trente secondes et je me suis déjà trahi. Un câble en fibre optique court de dessous mon oreille droite vers un panneau serti dans le mur. Quelque part, des sonnettes d'alarmes doivent déjà résonner.

Que feraient-ils si j'essayais de m'enfuir ? Utiliseraient-ils la force ? Je suis un citoyen à part entière, non ? Cela fait des dizaines d'années que les têtes-de-cristal ont les mêmes droits que tout le monde. Les chirurgiens et les ingénieurs ne peuvent rien me faire sans mon consentement. J'essaie de me souvenir des clauses contenues dans la décharge qu'il a signée, mais c'est à peine s'il l'a lue. Je tire sur le câble qui me retient prisonnier, mais il est bien fixé, à chaque bout.

Lorsque la porte s'ouvre, j'ai pendant un instant l'impression que je vais m'effondrer mais, quelque part en moi, je trouve la force de me composer une attitude. C'est mon neurologue, le docteur Prem. Il sourit et me demande : « Comment vous sentez-vous ? Pas trop mal ? »

Je hoche bêtement la tête.

« Pour la plupart des gens, le choc le plus important est de ne se sentir différent en rien ! Pendant quelque temps, vous allez penser : *Ça ne peut pas être aussi simple ! Ça ne peut pas être aussi facile ! Ça ne peut pas être aussi normal !* Mais vous en viendrez bientôt à accepter que ça l'est *effectivement*. Et la vie continuera, inchangée. »

Rayonnant, paternel, il me tape sur l'épaule puis fait demi-tour et s'en va.

Les heures passent. *Qu'est-ce qu'ils attendent* ? Les preuves doivent être concluantes, à présent. Peut-être doivent-ils suivre des procédures légales, consulter des spécialistes et des avocats, constituer des comités d'éthique pour discuter de mon sort. Je suis trempé de sueur. Je suis pris d'un tremblement que je ne peux contrôler. À plusieurs reprises, je saisis le câble et tire dessus de toutes mes forces. Il semble ancré au béton à une extrémité, et boulonné à mon crâne de l'autre côté.

Un garçon de salle m'apporte mon repas.

« Haut les cœurs ! me dit-il. C'est bientôt l'heure des visites. »

Plus tard, il m'apporte un bassin. Je suis si énervé que je n'arrive même pas à pisser.

Cathy fronce les sourcils quand elle me voit.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Je hausse les épaules et je souris tout en frissonnant et en me demandant pourquoi j'essaie même d'aller jusqu'au bout de cette comédie.

« Rien. C'est juste que... je ne me sens pas très bien, c'est tout. »

Elle me prend la main, puis se penche et m'embrasse sur les lèvres. Malgré tout le reste, je me sens instantanément excité. Toujours penchée sur moi, elle sourit et dit : « C'est fini, maintenant. Il n'y a plus aucune raison d'avoir peur. Tu es un petit peu secoué, mais au fond de toi, tu sais que tu es celui que tu as toujours été. Et je t'aime. »

Je hoche la tête. Nous parlons de tout et de rien. Au bout d'un moment, elle s'en va. En moi-même je murmure,

hystérique : *Je suis celui que j'ai toujours été. Je suis celui que j'ai toujours été.*

*
* *

Hier, ils ont gratté l'intérieur de mon crâne jusqu'à ce qu'il soit bien propre, et mis en place mon nouveau cerveau, le faux, celui qui n'est pas doué de conscience et n'a qu'un rôle de remplissage.

Je me sens plus calme que je ne l'ai été depuis longtemps. Je pense que j'ai enfin réussi à bâtir une théorie qui explique ma survie.

Pourquoi désactivent-ils l'instructeur pendant la semaine qui s'écoule entre le basculement et la destruction du cerveau ? Certes, ils ne peuvent pas le laisser fonctionner pendant qu'ils éliminent l'organe ; mais pourquoi toute une semaine ? Pour que la population soit rassurée, pour qu'on constate que le cristal peut demeurer synchrone sans surveillance. Pour les persuader que la vie que ce cristal va vivre sera exactement celle que le cerveau organique « aurait vécue » – pour autant que cette expression signifie quelque chose.

Alors, dans ce cas, pourquoi une semaine seulement ? Pourquoi pas un mois ? Une année ? Parce que le cristal *ne peut pas* rester synchrone pendant aussi longtemps – non pas du fait d'un défaut quelconque mais pour la raison même qui lui donne toute sa valeur. Il est immortel. Le cerveau se dégrade. L'imitation qu'il effectue ne tient pas compte – délibérément – du fait que *les vrais neurones meurent*. Sans l'instructeur qui s'arrange de fait à simuler une détérioration identique, de petites divergences finiraient nécessairement par apparaître. Une différence d'une fraction de seconde dans la réponse à un stimulus suffit à créer le doute. Or – et je ne le sais que trop bien – à partir de ce moment-là, le processus de différenciation est irréversible.

Il y a cinquante ans, une équipe de neurologues novateurs s'est sans doute retrouvée autour d'un écran à contempler un graphique montrant l'évolution probable de cette divergence

radicale comparée au temps. Comment ont-ils choisi ce délai d'*une semaine* ? Quelle probabilité a bien pu leur paraître acceptable ? Un dixième d'un pour cent ? Un centième ? Un millième ? Quel que soit le niveau de sécurité choisi, il est difficile d'imaginer qu'ils aient réussi à retenir une valeur assez basse pour rendre le phénomène de divergence exceptionnel, à l'échelle mondiale, dès l'instant où un quart de million de personnes basculaient chaque jour.

Dans un hôpital donné, cela ne se produirait peut-être qu'une fois tous les dix ans, ou une fois par siècle, mais chaque institution aurait tout de même besoin de disposer d'un protocole lui permettant d'agir, le cas échéant.

Quelles seraient alors les alternatives ?

Ils pouvaient honorer leurs obligations contractuelles et réactiver l'instructeur, ce qui effacerait le client satisfait et donnerait au cerveau organique traumatisé l'occasion d'aller se plaindre de cette épreuve auprès des médias et de la justice.

Ou bien, sans rien dire, ils pouvaient effacer les enregistrements de la divergence et en évacuer calmement le seul témoin.

*

* *

Alors, nous y voilà ! L'éternité !

Dans cinquante ou soixante ans, j'aurai besoin de greffes et un jour, d'un corps complètement neuf. Mais cette perspective n'a pas à m'inquiéter : *je* ne peux pas mourir sur la table d'opération. Dans un millier d'années environ, il faudra m'ajouter des éléments pour faire face à mes besoins en mémoire de stockage ; je suis sûr que tout se passera sans le moindre incident. Sur une échelle de temps de quelques millions d'années, la structure du cristal pourra être endommagée par les rayons cosmiques ; ce problème sera évité par une retranscription fidèle sur un cristal tout neuf à intervalles réguliers.

J'ai désormais la certitude d'avoir un siège pour le *Big Crunch* – au moins en théorie – ou de participer à la fin entropique de l'univers.

Bien entendu, j'ai laissé tomber Cathy. J'aurais pu apprendre à l'aimer. Mais elle me rendait nerveux et j'en avais plus qu'assez de me sentir obligé à jouer un rôle.

Quant à l'homme qui disait l'aimer – l'homme qui a passé la dernière semaine de sa vie impuissant, terrifié, étouffé par la connaissance de l'approche inévitable de sa mort –, je ne sais pas encore ce que je ressens pour lui. Je devrais être capable d'éprouver une certaine empathie, si l'on considère que je me suis attendu un moment à subir le même sort. Mais d'une certaine façon, il n'existe pas vraiment pour moi. Je sais que mon cerveau a été construit à partir du sien – ce qui lui donne une sorte de primauté causale – mais en dépit de cela, je pense à lui maintenant comme à une ombre transparente, sans substance.

Après tout, je n'ai aucun moyen de savoir si son sens de sa propre personne, si sa vie intérieure la plus profonde, si son expérience du fait *d'exister* étaient, en aucune façon, comparables aux miens.

Les Douves

*traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

C'est moi le premier au bureau, alors j'efface les graffitis de la nuit avant l'arrivée des clients. Ce n'est pas grand-chose : nous avons fait mettre un revêtement spécial sur les surfaces extérieures ; il suffit donc d'un petit coup de brosse avec de l'eau tiède. Quand j'ai fini, je m'aperçois que je n'ai plus qu'un vague souvenir de ce qu'ils disaient, cette fois-ci ; j'ai atteint le niveau où je peux fixer les slogans et les insultes sans même les lire.

Toutes les intimidations mesquines ont cet effet ; ça fait un choc la première fois, et puis ça finit par se fondre dans une sorte de bruit de fond irritant. Les graffitis, les appels téléphoniques, les courriers haineux. Nous recevions précédemment des mégaoctets d'invectives automatisées par courrier électronique mais ça, au moins, c'était facile à résoudre ; il a suffi d'installer le tout dernier logiciel de filtrage et de lui fournir quelques échantillons des messages que nous préférions ne pas recevoir.

Je ne sais pas avec certitude qui coordonne tout cet activisme, mais ce n'est pas dur à deviner. Il y a ce groupe qui s'appelle Forteresse Australie, qui a commencé à coller des affiches sur les abribus : des caricatures obscènes de Mélanésiens, dépeints comme des cannibales parés d'ossements humains, lorgnant vers des marmites remplies de bébés blancs tout hurlants. La première fois que j'en avais vu, j'avais pensé que c'était sûrement une publicité pour une exposition du genre *Dessins racistes au dix-neuvième siècle* ; une sorte de déconstruction académique des errances d'un lointain passé. Quand j'ai finalement compris que j'étais en train de regarder de la propagande résolument contemporaine, je n'ai pas su si je devais me sentir dégoûté... ou, au contraire, réconforté par la grossièreté absolue de la chose. Tant que les groupes anti-réfugiés continueront à insulter l'intelligence des gens avec ce genre de conneries, m'étais-je dit, ils n'obtiendront pas beaucoup de soutien en dehors d'une frange de cinglés.

Certaines îles du Pacifique perdent lentement du terrain année après année ; d'autres subissent une érosion rapide du

fait des orages soi-disant dus à l'effet de serre. Je sais qu'on finasse beaucoup sur la définition précise de l'expression « réfugié environnemental » mais il n'y a plus grand place pour l'ambiguïté quand votre foyer disparaît tout simplement dans l'océan. Un avocat reste néanmoins nécessaire pour l'obtention du statut de réfugié au travers des méandres des processus bureaucratiques. Matheson & Singh n'est certainement pas le seul cabinet de Sydney à s'occuper de ce genre de choses mais, pour je ne sais quelle raison, il semble que nous ayons été pris pour unique cible de harcèlement par les isolationnistes. Peut-être en raison des locaux ; je suppose qu'il faut nettement moins de courage pour barbouiller de peinture une maison avec terrasse à Newtown que pour attaquer une tour de Macquarie Street, tout étincelante et hérissée de systèmes de sécurité.

C'est déprimant, par moments, mais j'essaie de relativiser les choses. Nos chers amis de FA ne seront jamais qu'un tas de brutes et de vandales, générant un fort niveau d'agacement, mais sans aucune influence politique. Je les ai vus à la télé, défilant dans leurs « camps d'entraînement » en treillis de marque, ou assis dans des amphithéâtres à regarder les discours préenregistrés de Jack Kelly, leur gourou, ou – inconscients de l'ironie – des messages de « solidarité internationale » en provenance d'organisations similaires en Europe et en Amérique du Nord. Ils obtiennent une grosse couverture médiatique, mais cela n'a apparemment pas beaucoup d'effet sur leur taux de recrutement. C'est comme pour les spectacles de monstres dans les foires : tout le monde est d'accord pour regarder, mais personne ne veut y participer.

Ranjit arrive quelques minutes plus tard, un CD à la main ; il fait semblant de trébucher sous son poids. « Le dernier bloc d'amendements aux réglementations du Haut-Commissariat aux Réfugiés des Nations Unies. La journée va être longue. »

Je gémis. « Je dîne avec Rachel, ce soir. Et si on se contentait de faire ingurgiter toute cette saloperie à LEX et de lui demander un résumé ?

— Pour nous retrouver radiés au prochain audit ? Non merci. »

Le barreau a des règles strictes gouvernant l'utilisation des logiciels pseudo-intelligents. Il est terrifié à l'idée de mettre quatre-vingt-dix pour cent de ses membres au chômage. Ce qui ne l'empêche pas de pousser l'ironie en se servant lui-même de programmes à la pointe du progrès, alimentés à toute cette connaissance prohibée, pour surveiller les systèmes experts des cabinets et s'assurer qu'on ne leur a pas enseigné plus qu'ils ne sont autorisés à connaître.

« Il doit bien y avoir au moins vingt cabinets qui ont enseigné le droit fiscal à leur système... »

— Bien sûr. Et ils ont des programmeurs avec des salaires à sept chiffres pour couvrir leurs traces. » Il me lance le CD. « Courage. J'ai jeté un coup d'œil quand j'étais à la maison, il y a quelques bonnes décisions dans le tas. Attends de voir le paragraphe 983. »

*
* *

« J'ai vu un truc vraiment bizarre au boulot, aujourd'hui.

— Ah ouais ? » J'ai déjà mal au cœur. Rachel est médecin légiste ; *bizarre*, pour elle, ça veut en général dire que la chair d'un cadavre en liquéfaction n'était pas de la couleur habituelle.

« J'étais en train d'examiner le prélèvement vaginal d'une femme qui avait été violée plus tôt dans la matinée, et...

— *S'il te plaît...* »

Elle prend un air renfrogné. « Quoi ? Tu ne veux pas que je parle d'autopsies, tu ne veux pas que je parle de taches de sang. Mais tu passes ton temps à me parler de ton travail ennuyeux à toi...

— Je suis désolé. Continue. Simplement... parle plus doucement. » Je regarde autour de moi dans le restaurant. Personne n'a l'air de nous dévisager, pour le moment, mais je sais d'expérience que les discussions portant sur les sécrétions génitales ont quelque chose qui les fait porter plus loin que les autres conversations.

« J'examinais ce prélèvement. On voyait des spermatozoïdes, et les tests des autres composants du sperme étaient positifs. Il

était donc hors de doute que cette femme avait eu un rapport sexuel. J'avais aussi trouvé des traces de protéines sériques qui ne correspondaient pas à son groupe sanguin. Jusque-là, rien d'autre que ce à quoi l'on pouvait s'attendre, non ? Mais quand j'ai fait le profil de l'ADN, le seul génotype que j'ai trouvé était celui de la victime. »

Elle me regarde d'un air entendu, mais la signification m'échappe.

« Est-ce que c'est si inhabituel ? Tu dis toujours qu'un tas de choses peuvent aller de travers lors des tests d'ADN. Les échantillons peuvent être contaminés, ou dégradés... »

Elle me coupe d'un air impatient. « Oui, mais il ne s'agit pas d'un couteau avec une tache de sang vieille de trois semaines. Cet échantillon avait été prélevé une demi-heure après le crime. Je l'ai reçu pour analyse quelques heures plus tard. J'ai vu du sperme intact sous mon microscope ; si j'avais ajouté les bons éléments nutritifs, ça aurait commencé à nager, là devant mes yeux. Ce n'est pas ce que j'appellerais *dégradé*.

— D'accord. C'est toi l'experte. Je te crois sur parole : l'échantillon n'était pas dégradé. Alors, l'explication ?

— Je ne sais pas. »

Je tente d'exhumer ce que je peux du cours de médecine légale de deux semaines que j'ai suivi dix ans plus tôt en droit pénal, afin de ne pas paraître complètement nul. « Peut-être que le violeur n'avait aucun des gènes que tu recherchais. Est-ce que tout ne repose pas justement sur leur variabilité ? »

Elle soupire. « Variabilité en *longueur*. Le polymorphisme de longueur des fragments de restriction. Ce n'est pas quelque chose que les gens “ont” ou “n'ont pas”. Ce sont de longs tronçons de la même séquence répétée à l'envie ; et c'est le nombre de répétitions – la longueur – qui varie d'une personne à l'autre. Écoute, c'est très simple : tu découpes l'ADN avec des enzymes de restriction, et tu mets le mélange de fragments sur un gel à électrophorèse ; plus le fragment est petit, plus il traverse vite le gel, de sorte que tout est trié par taille. Puis tu transfères l'échantillon bien étalé du gel sur une membrane – pour le fixer – et tu ajoutes des sondes radioactives ; des petits bouts d'ADN complémentaire qui ne se lieront qu'avec les

fragments qui t'intéressent. Tu fais une photographie par contact des radiations, pour voir où les sondes se sont liées, et le motif que tu obtiens est une série de bandes, une pour chaque longueur de fragment différente. Tu me suis ?

— Plus ou moins.

— Eh bien, le motif du prélèvement était complètement identique à celui d'un échantillon du sang de cette femme. Il n'y avait aucune bande supplémentaire qui serait provenue du violeur. »

Je fronce les sourcils. « Ce qui signifie quoi ? Que son profil n'apparaissait pas sur le test... ou que c'était exactement le même qu'elle ? Et s'il était de sa famille très proche ? »

Elle secoue la tête. « Pour commencer, les chances sont plutôt infimes que même un frère puisse hériter d'un ensemble de RFLP *identiques*. Mais de plus, les différences dans les protéines du sérum excluent presque totalement un membre de la famille.

— Quelle est l'alternative ? Qu'il n'ait pas de profil. Est-ce qu'on est absolument certain que *tout le monde* a ces séquences ? Je ne sais pas... ne pourrait-on pas avoir une mutation rare dans laquelle on n'en aurait pas du tout ?

— Probablement pas. On examine dix RFLP différents. Tout le monde en a deux copies, une de chaque parent. La probabilité que quelqu'un ait *vingt* mutations indépendantes...

— Je vois. D'accord, nous voilà avec un mystère. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Il doit bien y avoir d'autres expériences à tenter ? »

Elle hausse les épaules. « Nous sommes censés faire les tests officiellement requis. J'ai rédigé un compte rendu des résultats, et personne ne m'a dit de tout abandonner pour extraire des informations intéressantes de cet échantillon. Il n'y a pas encore de suspects sur cette affaire, de toute façon... ou en tout cas on ne nous a pas envoyé d'échantillons à comparer avec les indices. Tout cela reste donc assez académique, en fait.

— Donc, après m'avoir bassiné dix minutes, tu vas tout simplement arrêter d'y penser ? Je n'y crois pas. Et ta curiosité scientifique ? »

Elle éclate de rire. « C'est un luxe que je n'ai pas le temps de m'offrir. Nous sommes une ligne de production, pas un labo de recherche. Est-ce que tu sais combien d'échantillons nous traitons chaque jour ? Je ne peux pas épiloguer sur tous les prélèvements qui ne donnent pas des résultats en parfaite concordance avec le manuel. »

Nos plats arrivent. Rachel attaque le sien avec enthousiasme ; je picore le mien. Entre deux bouchées, elle laisse tomber innocemment : « Pas pendant les heures de travail, en tout cas. »

*

**

Je regarde l'écran de télé avec une incrédulité croissante.

« Alors, d'après vous, l'écosystème australien est fragile et ne peut supporter le moindre accroissement de population ? »

Le Sénateur Margaret Allwick est secrétaire générale de l'Alliance Verte, dont le slogan est : *Un monde, un futur*. En tout cas, c'était ça la dernière fois que j'avais voté pour eux.

« Tout à fait. Nos villes sont lourdement surpeuplées ; les agglomérations urbaines empiètent sur des habitats importants ; il devient de plus en plus difficile de trouver de nouvelles sources d'eau. Bien sûr, l'accroissement naturel de la population doit être également contenu, mais la pression vient surtout de l'immigration. Il est évident que cela va nécessiter des initiatives politiques très complexes, sur des décennies, pour contrôler notre taux de natalité, alors que l'afflux d'immigrants est un facteur qui peut être ajusté très rapidement. La législation que nous proposons permettra de tirer tous les avantages de cette flexibilité. »

De tirer tous les avantages de cette flexibilité. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cliquer les portes et relever le pont-levis ?

« Un grand nombre de commentateurs ont exprimé leur surprise de voir les Verts se rallier sur cette question à certains groupes d'extrême-extrême-droite. »

La sénatrice se renfrogne. « Oui, mais la comparaison est stupide. Nos motivations sont complètement différentes. C'est

la destruction écologique qui a été à l'origine du problème des réfugiés ; surcharger notre propre environnement déjà précaire n'arrangerait rien sur le long terme, ne pensez-vous pas ? Nous devons sauvegarder ce que nous avons, par égard pour nos enfants. »

Un sous-titre clignote à l'écran : INTERACTION ACTIVÉE. Je presse le bouton correspondant de la télécommande, me dépêche de rassembler mes idées avant de parler dans le micro : « Mais, dans l'immédiat, que vont faire ces gens ? Où vont-ils aller ? *Leurs* environnements ne sont pas simplement "fragiles" ou "précaires" ; ce sont des zones sinistrées ! Quelle que soit l'origine d'un réfugié, on peut parier que c'est un endroit où la surpopulation cause mille fois plus de dommages que chez nous. »

Mes paroles filent le long des câbles de fibre optique jusqu'à l'ordinateur du studio – tout comme celles de quelques centaines de milliers d'autres téléspectateurs. Dans une seconde ou deux, toutes les questions reçues seront interprétées, standardisées, évaluées pour leur pertinence et leurs implications légales puis rangées par ordre de popularité.

Le simulacre de reporter dit : « Eh bien, Sénateur, il semble que les téléspectateurs aient voté pour un spot publicitaire, alors merci de nous avoir accordé cet entretien.

— Je vous en prie. »

*

* *

« Tu n'as pas oublié tes piqûres, dis-moi ? me demande Rachel alors qu'elle est en train de se déshabiller.

— Comment ? Et risquer de perdre ainsi mon physique de jeune premier ? » Les injections contraceptives ont pour effet secondaire une masse musculaire accrue, même si en réalité on le remarque à peine.

« C'était juste pour vérifier. »

Elle éteint la lumière et grimpe dans le lit. Nous nous étreignons ; sa peau est froide comme le marbre. Elle m'embrasse avec douceur avant de dire : « Je n'ai pas envie de

faire l'amour ce soir, si tu n'y vois pas d'inconvénient ? Tiens-moi simplement dans tes bras.

— D'accord. »

Après un moment de silence, elle dit : « J'ai refait des tests sur cet échantillon, la nuit dernière.

— Ah oui ?

— J'ai séparé une partie des spermatozoïdes et tenté d'en extraire un profil d'ADN. Mais je n'ai rien obtenu du tout, à part une faible liaison non spécifique au tout début du gel. C'est comme si les enzymes de restriction n'avaient même pas coupé l'ADN.

— Ce qui signifie ?

— Je n'en suis pas encore sûre. Au début, j'ai pensé que le type avait peut-être trafiqué quelque chose, comme de s'infecter avec un virus conçu pour aller dans les cellules souches de la moelle osseuse et des testicules et y découper toutes les séquences que nous utilisons pour faire les profils.

— Argh. Ça n'est pas un peu extrême ? Pourquoi ne pas utiliser tout simplement un préservatif ?

— Tout à fait. C'est ce que font la plupart des violeurs. Et de toute façon, ça n'a aucun sens, car si quelqu'un voulait éviter d'être identifié, retirer complètement les séquences serait stupide. Faire des changements aléatoires serait bien plus intelligent : ça brouillerait les pistes et foutrait en l'air les tests, sans attirer immédiatement l'attention.

— Mais... si une mutation est trop improbable, et qu'il est manifestement stupide d'effacer les séquences intentionnellement, qu'est-ce qui nous reste ? Les séquences *ne sont vraiment pas là*, c'est un fait. Tu l'as mis en évidence.

— Attends, ce n'est pas tout. J'ai essayé d'amplifier un gène avec une PCR, une amplification élective *in vitro*. J'en ai choisi un que tout le monde partage, un gène commun à tous les organismes de la planète, *même les levures*.

— Et ?

— Rien. Pas une trace. »

J'ai la chair de poule, mais je me mets à rire. « Où veux-tu en venir ? C'est un extraterrestre ?

— Avec du sperme ressemblant à celui d'un humain, et des protéines humaines dans le sang ? J'en doute.

— Et si les spermatozoïdes étaient... mal formés en quelque sorte ? Je ne veux pas dire dégradés par exposition, mais anormaux. Génétiquement endommagés. Avec des parties de chromosomes qui manquent... ?

— Ils m'ont paru parfaitement sains. Et j'ai vu les chromosomes ; ils ont aussi l'air normaux.

— Sauf qu'ils ne semblent pas contenir le moindre gène.

— Aucun de ceux que j'ai recherchés ; nous sommes encore loin de pouvoir dire qu'il n'y en a aucun. » Elle hausse les épaules. « Peut-être que quelque chose a contaminé l'échantillon, un truc qui s'est lié à l'ADN, qui a bloqué la polymérase et les enzymes de restriction. Pourquoi ça n'a affecté que l'ADN du violeur, je l'ignore, mais différents types de cellules sont perméables à diverses substances. On ne peut exclure cette possibilité. »

J'éclate de rire. « Après tout ce tintouin... n'est-ce pas ce que j'ai dit dès le départ ? Une contamination ? »

Elle hésite. « Il me reste bien une autre hypothèse... mais je n'ai pas encore pu la tester. Je n'ai pas les bons réactifs.

— Explique.

— C'est assez tiré par les cheveux.

— Plus que des extraterrestres et des mutants ?

— D'une certaine manière.

— Je suis tout ouïe. »

Elle remue dans mes bras. « Eh bien... tu connais la structure de l'ADN : deux brins hélicoïdaux de sucre et de phosphate, liés par les paires de base qui portent l'information génétique. Dans la nature, ce sont l'adénine et la thymine, la cytosine et la guanine... mais des gens ont synthétisé *d'autres* bases pour les incorporer à l'ADN et à l'ARN. Vers la fin du siècle dernier, un groupe de Berne a notamment construit une bactérie complète en utilisant des constituants non standard.

— Tu veux dire qu'ils ont réécrit le code génétique ?

— Oui et non. Ils ont gardé le code en changeant l'alphabet ; ils se sont contentés de substituer une nouvelle base à chacune des anciennes, de manière cohérente partout. Le plus difficile

n'a pas été de faire de l'ADN non standard, ça a été d'adapter le reste de la cellule pour qu'elle y comprenne quelque chose. Ils ont dû reconcevoir des ribosomes – là où l'ARN est traduit en protéines – et modifier presque toutes les enzymes qui interagissent avec l'ADN ou avec l'ARN. Ils ont aussi dû inventer des moyens pour la cellule de fabriquer les nouvelles bases. Et bien sûr, ils ont dû coder tous ces changements dans les gènes.

« L'objectif de l'opération, c'était d'apaiser les craintes exprimées au vu des techniques en ADN recombinant – parce que si ces bactéries-là s'échappaient, leurs gènes ne pourraient jamais passer dans des souches à l'état sauvage. Aucun organisme naturel ne pourrait les utiliser, d'aucune manière que ce soit. De toute façon, cette idée s'est révélée économiquement sans intérêt. Il y avait des techniques moins onéreuses pour se conformer aux règles de sécurité, et c'était vraiment un trop grand travail de "conversion" à chaque nouvelle espèce de bactéries que les biotechnologistes voudraient utiliser.

— Alors, où veux-tu en venir ? Tu penses que ces bactéries circulent toujours ? Le violeur a une maladie vénérienne mutante qui fout en l'air tes tests ?

— Non, non. Oublie les bactéries. Mais suppose que quelqu'un soit allé plus loin. Suppose qu'il ait fait la même chose avec des organismes multicellulaires.

— Et c'est le cas ?

— Pas ouvertement, en tout cas.

— Tu penses qu'on a fait ça avec des animaux, en secret ? Et ensuite ? *Avec des humains* ? Quelqu'un aurait engendré des *êtres humains* avec cet... ADN alternatif ? » Je la contemple, horrifié. « C'est la chose la plus obscène que j'aie jamais entendue.

— Ne t'emballe pas. Ce n'est qu'une théorie.

— Mais... à quoi ressembleraient-ils ? Que mangeraient-ils ? Pourraient-ils même consommer de la nourriture normale ?

— Bien sûr. Toutes leurs protéines seraient fabriquées à partir des mêmes acides aminés que les nôtres. Ils devraient synthétiser les bases non standard à partir de précurseurs présents dans leurs aliments, tout comme les gens ordinaires le

font pour les leurs. Ce n'est pas un problème. Si tous les détails ont été correctement étudiés, si toutes les hormones et les enzymes qui se lient à l'ADN ont été modifiées de manière adéquate, ils ne seraient aucunement malades, ni mal formés. Ils sembleraient parfaitement normaux. Leurs cellules seraient identiques aux nôtres à quatre-vingt-dix pour cent.

— Mais... pourquoi faire ça ? Les bactéries avaient une raison d'être mais, pour un être humain, quel intérêt à avoir de l'ADN non standard ? À part de foutre en l'air les tests en médecine légale.

— J'ai pensé à une chose : ils seraient immunisés contre les virus. Tous les virus.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un virus a besoin de toute la machinerie cellulaire, qui fonctionne à l'ADN et l'ARN *normaux*. Il pourrait toujours s'introduire chez ces gens-là, mais il ne pourrait pas s'y reproduire. Comme toute la cellule serait adaptée au nouveau système, un intrus composé des bases standard ne serait qu'un débris sans signification. *Rien* de nuisible pour les personnes ordinaires ne pourrait affecter quelqu'un portant cet ADN non standard.

— Admettons. Ces enfants hypothétiques, faits sur mesure, ne peuvent donc pas attraper la grippe, ni le sida ou l'herpès. Et alors ? Si quelqu'un voulait sérieusement s'attaquer aux maladies virales, il se concentrerait sur des méthodes qui marcheraient pour *tout le monde* : des médicaments et des vaccins moins chers. À quoi servirait cette technologie en Ouganda ou au Zaïre ? C'est ridicule. Enfin, combien de gens voudraient *vraiment* avoir de tels enfants, même s'ils pouvaient se l'offrir ? »

Rachel me jette un regard bizarre, avant d'ajouter : « Évidemment, ce traitement serait réservé à une élite fortunée. Pour ce qui concerne les autres méthodes de traitement, les virus *mutent*. De nouvelles souches apparaissent régulièrement. Avec le temps, n'importe quel médicament ou n'importe quel vaccin peut perdre son efficacité. Cette immunité-là serait éternelle. Quel que soit le nombre de mutations, elles ne

produiront jamais de virus construit avec autre chose que les bases traditionnelles.

— Bien sûr, mais... mais cette “élite fortunée” avec une immunité permanente, surtout à des maladies qu’elle a peu de chances de contracter de toute façon, elle ne pourrait pas avoir d’enfants, n’est-ce pas ? Pas par les moyens normaux ?

— Sauf entre eux.

— Sauf entre eux. Eh bien, voilà qui me semble être un effet secondaire majeur. »

Elle rit, et se détend soudain. « Tu as raison, bien sûr... et je te l'avais dit : je n'ai aucune preuve ; c'est de la pure spéculation. Les réactifs dont j'ai besoin arriveront dans quelques jours ; je pourrai alors tester les bases alternatives... et abandonner cette idée complètement dingue une fois pour toutes. »

*

* *

Il est presque onze heures quand je me rends compte qu'il me manque deux fichiers importants. Je ne peux pas me connecter à l'ordinateur qui les héberge à partir de chez moi ; certains types de documents juridiques ne peuvent résider que sur des systèmes sans aucune connexion aux réseaux publics. De sorte que je n'ai pas d'autre choix que de me rendre au bureau en personne pour les y copier.

Alors que je suis encore éloigné d'un pâté de maisons, je repère le tagueur. Il a l'air d'avoir environ douze ans. Il est habillé en noir mais à part ça n'a pas l'air trop inquiet qu'on l'aperçoive. Son audace est probablement justifiée ; des cyclistes passent sur le côté en l'ignorant et les voitures de patrouille sont rares par ici. Au début, je suis simplement agacé ; il est tard et j'ai du travail. Je ne suis pas d'humeur à la confrontation. Le plus facile, et de loin, serait d'attendre qu'il parte.

Puis, je me reprends. *Suis-je donc aussi apathique ?* Je me moque complètement que des artistes du graffiti redécorent tous les bâtiments et tous les trains de la ville, mais ça, c'est du racisme à l'état liquide. Un poison que je passe vingt minutes à nettoyer chaque matin.

Je me rapproche, sans qu'il me remarque. Avant de changer d'avis, je me glisse par le portail en fer forgé qu'il a laissé entrebâillé ; le verrou a été pulvérisé plusieurs mois auparavant, et nous n'avons pas pris la peine de le remplacer. Alors que je traverse la cour, il m'entend et se retourne. Il avance vers moi et lève le pistolet à peinture au niveau de mes yeux mais, d'un coup brusque, je le lui fais lâcher. *Ça, ça me rend furieux* ; il aurait pu me rendre aveugle. Il court vers la clôture et arrive à mi-hauteur quand je l'attrape par la ceinture de son jeans et le fait redescendre. C'est tout aussi bien : les pointes sont acérées, et rouillées.

Je le relâche et il se retourne lentement, me dévisageant avec colère, en essayant de paraître menaçant, mais sans aucun succès. « Ne me touche pas avec tes sales pattes ! T'es pas un flic.

— Et l'arrestation par citoyen, tu en as déjà entendu parler ? » Je me recule et ferme le portail. Bien, et maintenant ? Je l'invite à l'intérieur pour pouvoir téléphoner à la police ?

Il s'agrippe à un barreau de la clôture ; manifestement, il n'ira nulle part sans résister. Merde. Qu'est-ce que je vais faire – le traîner dans le bâtiment pendant qu'il se débat en hurlant ? Je ne me sens pas l'étoffe d'un agresseur d'enfants, et je suis déjà en terrain miné, juridiquement parlant.

C'est l'impasse.

Je m'appuie contre le portail.

« Dis-moi juste une chose. » Je lui désigne le mur.
« Pourquoi ? Pourquoi fais-tu ça ? »

Il grogne. « Putain, je pourrais te poser la même question.

— À quel sujet ?

— *Eux*, pourquoi les aider à rester dans le pays ? À prendre notre travail et nos maisons ? À foutre la merde pour tout le monde. »

J'éclate de rire. « On dirait mon grand-père. *Eux* et *nous*. C'est ce genre de conneries qui a ruiné la planète au vingtième siècle. Tu penses pouvoir éléver une clôture autour de ce pays et oublier tout simplement ce qui se trouve à l'extérieur ? Dessiner une frontière artificielle sur une carte et prétendre que les gens

de l'intérieur comptent, et que ceux de l'extérieur ne valent rien ?

— L'océan n'a rien d'artificiel.

— Ah non ? Ils seront contents d'entendre ça, en Tasmanie. »

Il me jette un regard mauvais, l'air dégoûté. On ne peut pas communiquer, on ne peut pas se comprendre. Le lobby anti-réfugiés est toujours à parler de la *préservation de nos valeurs communes* : c'est assez drôle. Nous voilà tous deux, des anglo-australiens, probablement nés dans la même ville, et nos valeurs ne pourraient être plus éloignées si nous venions de planètes différentes.

« *Nous*, nous ne leur avons pas demandé de se reproduire comme de la vermine. Ce n'est pas notre faute. Alors pourquoi devrions-nous les aider ? Pourquoi devrions-*nous* en souffrir. Ils peuvent tous aller se faire foutre et crever. Clamser en se noyant dans leur propre merde. Oui, oui, c'est bien comme ça que je pense. »

Je m'écarte du portail pour le laisser partir. Il traverse la rue et se retourne pour hurler des obscénités. Je retourne à l'intérieur et prends le seau et la brosse mais, tout ce que j'arrive à faire, c'est à étaler la peinture fraîche sur le mur.

Le temps que je branche mon portable sur la machine du bureau, ma colère est passée ; je ne suis même pas déprimé, tout simplement hébété.

Et pour terminer en beauté cette soirée parfaite, j'en suis à la moitié du transfert d'un des fichiers quand il y a une coupure de courant. Je reste dans le noir une heure, en attendant de voir si ça revient. Comme ce n'est pas le cas, je décide de rentrer à pied.

*

* *

Les choses s'améliorent ; ça ne fait aucun doute.

La loi Allwick n'est pas passée et les Verts ont un nouveau chef ; il y a donc toujours de l'espoir pour eux.

Jack Kelly est en prison pour trafic d'armes. Mes chers amis de Forteresse Australie collent toujours leurs affiches débiles,

mais un groupe d'étudiants antifascistes passe son temps libre à les enlever. Depuis que Ranjit et moi avons réuni suffisamment d'argent pour nous offrir un système d'alarme, il n'y a plus eu le moindre graffiti. Même les lettres de menace se font rares, ces derniers temps.

Rachel et moi sommes mariés. Nous sommes heureux, dans nos vies personnelles comme dans nos activités professionnelles. Elle a été promue responsable de laboratoire, et le travail à Matheson & Singh est en pleine croissance, même dans les affaires qui rapportent. Je ne saurais franchement demander plus. Parfois nous parlons d'adopter un enfant, mais la vérité c'est que nous n'avons pas le temps.

Nous n'évoquons pas souvent cette nuit où j'ai attrapé le tagueur. La nuit où la ville intérieure a été plongée dans le noir pendant six heures. La nuit où le contenu de plusieurs congélateurs pleins d'échantillons d'expertises médico-légales a été corrompu. Rachel refuse d'entretenir des théories paranoïaques sur le sujet ; les indices ont disparu, dit-elle. Toute spéculation est inutile.

Je continue pourtant parfois à m'interroger sur le nombre de personnes qui partagent les vues de cet enfant perturbé. Pas en termes de nations ou de races ; mais les gens qui ont tracé leurs propres lignes de démarcation entre *eux* et *nous*. Qui ne sont pas des guignols défilant devant la caméra au bruit des bottes, mais des gens intelligents, compétents, avisés. Et silencieux.

Et je me demande quelle sorte de forteresse ils sont en train de construire.

La Marche

*traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

J'entends feuilles et branchages craquer sous mes semelles à chaque enjambée. Pas un bruissement discret, mais le son d'une cassure brusque et irrémédiable ; comme pour bien me faire comprendre que personne n'est passé par là depuis un certain temps. Chacune de mes foulées le réaffirme : il n'y aura ni secours, ni interruptions, ni distractions.

Je me sens faible et j'ai la tête qui tourne depuis que nous avons quitté la voiture. Une partie de moi-même continue à espérer que je vais tout simplement perdre connaissance, m'effondrer sur place pour ne jamais me relever. Mon corps ne semble néanmoins pas décidé à m'accorder cette faveur ; il s'évertue à me faire mettre un pied devant l'autre tout naturellement, à prétendre que je n'ai aucun problème d'équilibre, que l'épuisement et la nausée ne sont que dans ma tête. Je pourrais faire semblant, me laisser tomber par terre et refuser de me relever. *Finis-en.*

Mais non.

Parce que je n'ai pas envie que ça *finisse*.

Je réessaye.

« Carter, tu pourrais être *riche*, mec. Le reste de ma vie t'appartient. » Bon truc, ça : *ma vie, pas ta vie* ; ça fait mieux, comme arrangement « Tu sais combien j'ai rapporté à Finn, en *six mois* ? Cinq cent mille ! Tu vois un peu ce que ça fait. »

Il ne répond pas. Je m'arrête de marcher et me retourne pour lui faire face. Il s'arrête lui aussi, en gardant ses distances. Carter n'a pas vraiment l'air d'un exécuteur. Il doit approcher la soixantaine, les cheveux gris et le visage buriné, l'air presque bienveillant. Solidement bâti, il ressemble à un grand-père au passé d'athlète, un boxeur ou un joueur de foot d'il y a quarante ans, activement reconvertis dans le jardinage.

Calmement, il me fait signe avec son arme de me remettre en marche.

« Plus loin. On a dépassé la zone de ceux qui vont pisser, mais les campeurs, les promeneurs qui aiment les broussailles... on n'est jamais trop prudent. »

J'hésite. Il m'adresse doucement un regard d'avertissement *Et si je résistais* ? Il m'abattrait sur place et porterait le corps sur le reste du chemin. Je l'imagine marchant d'un pas lourd, mon cadavre négligemment jeté sur les épaules. Même s'il a l'air d'être tout à fait convenable au premier abord, en réalité, ce type est un putain de robot. Il a une sorte d'implant neural, une religion bizarre, comme tout le monde le sait.

« Carter... je t'en prie. » Ma voix n'est qu'un murmure.

Il me fait signe avec son arme.

Je me retourne et me remets en marche.

Je ne comprends toujours pas comment Finn m'a attrapé. Je me croyais le meilleur de ses crackers. Qui a pu suivre ma trace, de l'extérieur ? *Personne* ! Il doit avoir quelqu'un à l'intérieur d'une des boîtes que j'arnaquais pour lui, uniquement pour me surveiller, ce salaud de paranoïaque. Dire que je n'ai jamais gardé plus de dix pour cent. J'aurais dû prendre cinquante, ça en aurait au moins valu la peine.

Je tends l'oreille : plus un bruit de circulation, maintenant ; des chants d'oiseaux, des bruits d'insectes, le crissement des débris de la forêt sous mes pieds. Saloperie de nature. Je refuse de mourir ici. Je veux terminer ma vie en être humain : en réanimation, planant sous morphine, entouré de médecins totalement hors de prix et de machines brutales acharnées à me maintenir en vie. Et ensuite, mon cadavre pourra partir en orbite, de préférence autour du soleil. Je me moque du prix, du moment que je ne termine pas dans ce putain de cycle naturel : carbone, phosphore, azote. *Gaïa, je te répudie*. Va sucer la substance de quelqu'un d'autre, espèce de salope avide.

Je gaspille de l'énergie et du temps à m'énerver comme ça. *Je t'en prie, ne me tue pas, Carter : je ne supporte pas l'idée d'être réabsorbé par cette biosphère aveugle*. Voilà qui devrait l'émouvoir, c'est sûr.

Bon, qu'est-ce qui me reste, alors ?

« Je n'ai que *vingt-cinq ans*, mec. Je n'ai même pas encore commencé à vivre. J'ai passé les dix dernières années à zoner avec des ordinateurs. J'ai même pas de gamins. Tu ne vas quand même pas flinguer quelqu'un qui n'a même pas encore d'enfant ? » Séduit par ma propre rhétorique, j'envisage même

sérieusement de prétendre que je suis puceau, mais c'est peut-être pousser un peu loin... Et puis ça fait moins égoïste, moins hédoniste d'invoquer mon droit à la paternité que de geindre sur ma sexualité.

Carter éclate de rire. « C'est au travers des *enfants* que tu veux atteindre à l'immortalité ? Laisse tomber. J'ai deux fils. Rien à voir avec moi. Ils me sont totalement étrangers.

— Ah ouais ? C'est bien triste. Mais je devrais quand même avoir ma chance.

— De faire quoi ? De prétendre que tu continueras à vivre au travers de tes enfants ? De te faire des illusions ? »

Je ris d'un air entendu, en essayant de faire comme si nous partagions une plaisanterie que seuls deux esprits pareillement cyniques pouvaient apprécier.

« *Des illusions*, bien sûr que je veux avoir une chance de m'en faire. Je veux pouvoir me mentir à moi-même pendant encore cinquante ans. Ça me semble un bon plan. »

Il ne répond pas.

Je ralenti légèrement en raccourcissant ma foulée, feignant d'avoir du mal sur le terrain inégal. *Pourquoi* ? Est-ce que je pense sérieusement que quelques minutes supplémentaires vont me donner une chance d'élaborer un plan super-génial ? Ou est-ce que j'essaie de gagner du temps pour le simple plaisir ? Uniquement pour prolonger l'agonie ?

Je marque une pause et j'ai soudain des haut-le-cœur. Les convulsions sont profondes mais rien ne sort à part un léger goût acide. Quand c'est fini, je m'essuie le visage pour enlever la sueur et les larmes, et j'essaie d'arrêter de trembler. Le plus haïssable, c'est que je me soucie de ma *dignité*, c'est que ça me fasse quelque chose de crever dans une mare de vomis en sanglotant comme un gosse. Comme si cette marche vers ma mort était tout ce qui importait maintenant, et que ces quelques dernières minutes de mon existence avaient supplanté tout le reste.

Mais c'est le cas, non ? Tout le reste, c'est du passé, c'est fini.

Oui, et ça aussi ça sera *fini*. Si je dois y rester, je n'ai pas besoin de « faire la paix avec moi-même », pas de raison de « me ressaisir » avant d'affronter la mort. La façon dont

j'aborde ma disparition est aussi fugace, aussi insignifiante que celle dont j'ai vécu tous les autres moments de ma vie.

La seule chose qui pourrait donner de l'importance à ce moment présent, ce serait de trouver quelque chose pour m'en sortir.

Quand je reprends ma respiration, j'essaie de prolonger le sursis.

« Carter, t'as fait ça combien de fois ?

— Trente-trois. »

Trente-trois. C'est déjà dur à avaler quand un malade de la gâchette presse la détente de son pistolet-mitrailleur et arrose la foule, mais trente-trois petites promenades tranquilles dans les bois...

« Alors dis-moi : comment ils prennent ça, les gens ? Je voudrais vraiment savoir. Ils dégueulent ? Ils chialent ? Ils supplient ? »

Il hausse les épaules. « Parfois.

— Ils essaient de t'acheter ?

— Presque toujours.

— Mais tu es incorruptible ? »

Il ne répond pas.

« Ou alors... personne n'a encore fait la bonne offre ? Qu'est-ce que tu veux, si ce n'est pas de l'argent ? Du sexe ? » Son visage reste impassible – aucun signe de dégoût – alors au lieu d'en faire une plaisanterie et de rétracter ce qui aurait pu passer pour une insulte, je m'engouffre, sans réfléchir. « C'est ça ? Tu veux que je te suce la bite ? OK, OK, allons-y. »

Il me décoche une nouvelle fois son regard d'avertissement. Pas de mépris pour mes molles supplications, pas de dégoût pour ma proposition mal placée. Tout au plus une simple irritation parce que je lui fais perdre son temps.

Je ris faiblement, pour dissimuler mon humiliation devant cette indifférence absolue, ce refus même de me trouver ne serait-ce que pitoyable.

« Alors, les gens supportent plutôt mal. Et *toi*, tu prends ça comment ?

— Plutôt bien », répond-il d'une façon très détachée.

Je m'essuie une fois de plus le visage. « Ah ouais ? Plutôt bien ? C'est à ça que ça sert, la puce dans ton cerveau ? À te permettre de dormir la nuit après tout ça ?

— D'une certaine manière, déclare-t-il après une hésitation. Mais ce n'est pas aussi simple. » Il agite son arme. « Avance. Nous devons aller plus loin. »

Je me retourne, la tête vide : *je viens juste de dire au seul type qui pouvait me sauver la vie qu'il n'est qu'une machine à tuer sous-humaine au cerveau fêlé.*

Je me remets à marcher.

Je regarde vers le haut, une seule fois, vers le ciel vide et stupide, et je refuse de réceptionner le flot de souvenirs liés dans ma mémoire à ce même bleu incroyable. *Tout cela est fini, envolé.* Pas de réminiscences proustiennes pour moi, ni de va-et-vient temporels à la Billy Pilgrim. Je n'ai pas besoin de chercher refuge dans le passé : je vais vivre dans le futur, je vais survivre. *Comment ?* Carter est peut-être sans merci, et incorruptible – auquel cas je vais tout simplement devoir le maîtriser. J'ai vécu une existence sédentaire, c'est vrai, mais je suis deux fois plus jeune que lui, au moins. Ça doit bien compter pour quelque chose. Au minimum, je serai plus rapide à la course. *Le maîtriser ? Me battre avec une arme à feu ?* Peut-être qu'on n'en arrivera pas là, que j'aurai l'occasion de *m'enfuir.*

« Ne perds pas ton temps à essayer de marchander avec moi. Ça ne te mènera à rien. Tu ferais mieux de réfléchir à comment accepter l'inévitable.

— Je ne veux pas *l'accepter*, putain.

— Ce n'est pas exact. Tu ne veux pas que ça arrive, mais ça arrivera, c'est *sûr*. Alors trouve un moyen de t'en arranger. Tu dois bien avoir déjà pensé à la mort, non ? »

Tout à fait ce qui me manquait : des conseils pour porter mon deuil, et de la part de mon assassin. « Si tu veux savoir la vérité, pas une seule fois. Une chose de plus que je n'ai pas eu le temps de faire. Tu ne veux pas me laisser dix ou vingt ans pour y réfléchir ?

— Ça ne prendra pas dix ans. Ça va même aller vite. Considère les choses comme ça : est-ce que ça te tracasse qu'il y

ait des endroits en dehors de ton corps, *des endroits que tu n'occupes pas* ? Que tu te termimes brutalement au sommet de ton crâne, et qu'il n'y ait plus rien d'autre que de l'air au-dessus ? Bien sûr que non. Alors pourquoi ça te gêne d'envisager des moments où tu ne seras plus là ; ça n'est pas si différent ? Tu penses que ta vie va être défaite – annulée en quelque sorte – simplement parce qu'elle est finie ? Est-ce que l'espace au-dessus de ta tête annule ton corps ? Tout a une *limite*. L'infini n'existe pas, ni dans le temps ni dans l'espace. »

Je ris malgré moi. Il est passé du sadisme au surréalisme. « Tu crois à ces conneries, vraiment ? C'est réellement comme ça que tu penses ?

— Non. J'aurais pu ; c'est sur le marché et j'ai sérieusement envisagé de l'acheter. C'est un point de vue parfaitement valide, mais finalement je ne l'ai pas trouvé complètement convaincant pour moi, et je n'ai pas *voulu* qu'il le devienne. J'ai choisi quelque chose d'entièrement différent Arrête-toi là.

— Quoi ?

— Je t'ai dit de t'arrêter. »

Je regarde alentour, déconcerté, refusant de croire que nous soyons vraiment *arrivés*. Nous ne sommes nulle part de spécial, cernés par d'horribles eucalyptus comme depuis le début. À mi-mollets dans le sous-bois ratatiné par la sécheresse. Mais à quoi m'attendais-je donc ? À une clairière artificielle ? À une aire de pique-nique ?

Je me retourne pour lui faire face, rassemblant désespérément les dernières ressources de mon cerveau paralysé, à la recherche d'une stratégie pour mettre son arme à ma portée, ou pour me dérober avant qu'il ne puisse faire feu, quand il déclare avec la plus totale sincérité : « Je peux t'aider. Je peux te rendre les choses plus faciles. » Je le regarde fixement avant d'éclater en longs sanglots maladroits qui me suffoquent.

Il attend patiemment jusqu'à ce que j'arrive enfin à articuler : « Comment ? »

De la main gauche, il extrait un petit objet de sa poche de chemise et me le présente sur sa paume étendue. Au début, je

pense que c'est une capsule, une sorte de médicament. Mais ce n'est pas ça.

Pas tout à fait ça.

C'est un applicateur neural. À travers l'emballage transparent, j'arrive tout juste à distinguer le petit point gris de l'implant proprement dit.

Je me vois comme dans un rêve m'approcher pour l'accepter : enfin, j'ai l'occasion de le désarmer.

« Attrape. » Il lance le dispositif droit vers moi et je l'intercepte d'une main en plein vol. « C'est à toi de voir, bien sûr, ajoute-t-il. Je ne vais pas te forcer à l'utiliser. »

Des mouches se posent sur mon visage inondé de sueur tandis que je contemple la chose. Je les chasse de ma main libre. « Et qu'est-ce que ça va me donner ? Vingt secondes de béatitude cosmique avant que tu me fasses sauter la cervelle ? Une hallucination tellement réaliste que je serai convaincu que tout ceci n'est qu'un rêve ? Si tu voulais m'épargner la douleur de contempler l'imminence de ma mort, tu aurais dû me tirer une balle dans la nuque il y a cinq minutes, quand je pensais que j'avais encore une chance.

— Ce n'est pas une hallucination, reprend-il. C'est un ensemble... d'attitudes mentales. Une philosophie, si tu préfères.

— *Quelle philosophie ? Ces conneries de frontières dans l'espace et dans le temps ?*

— Non. Je te l'ai déjà dit. Je n'ai pas acheté ça. »

Je suis près de craquer. « Alors c'est ta *religion* ? Tu veux me convertir avant de me tuer ? Sauver ma putain *d'âme* immortelle ? C'est comme ça que tu supportes de massacrer les gens ? *Tu penses que tu sauves leur âme ?* »

Il secoue la tête, sans paraître blessé. « Je n'appellerais pas ça une religion. Il n'y a pas de dieu. Il n'y a pas d'âmes.

— Non ? Si ce sont tous les réconforts de l'athéisme que tu m'offres, je n'ai pas besoin d'un implant.

— Est-ce que tu as peur de mourir ?

— À ton avis ?

— Si tu te sers de cet implant, cette peur disparaîtra.

— Tu veux me rendre brave à mourir avant de me tuer ? Ou *m'abrutir complètement* ? Je préférerais une forme de béatitude.

— Pas courageux. Ni abruti. *Perceptif*. »

Peut-être qu'il ne m'a pas trouvé pitoyable, mais je suis encore suffisamment humain pour lui en faire l'honneur. « *Perceptif* ? Tu penses que gober un mensonge lamentable sur la mort, c'est être *perceptif* ?

— Pas un mensonge. Cet implant ne modifiera pas tes croyances sur tout ce qui est factuel.

— Je ne crois *pas* en la vie après la mort, alors...

— La vie de qui ?

— Pardon ?

— Quand tu seras mort, est-ce que les autres vont continuer de vivre ? »

Je reste un moment sans voix. Je suis en train de lutter pour ma vie, et il traite tout ça comme un débat philosophique abstrait. J'en suis presque à hurler : *Arrête de jouer avec moi ! Finis-en !*

Mais je ne veux pas que ça *finisse*.

Et aussi longtemps que j'arrive à le faire parler, il me reste une chance de le prendre de vitesse, une possibilité de le distraire, l'éventualité d'un sursis miraculeux.

J'inspire très fort « Oui, *les autres gens continueront à vivre*.

— Des milliards. Peut-être des centaines de milliards dans les siècles à venir.

— Sans blague ! Je n'ai jamais cru que l'univers disparaîtrait avec moi. Mais si tu penses que c'est d'un quelconque réconfort...

— Jusqu'à quel point deux êtres humains peuvent-ils être différents ?

— Je ne sais pas. En tout cas, toi tu es sacrément *différent*.

— Parmi ces centaines de milliards, tu ne penses pas qu'il y aura des gens *exactement comme toi* ?

— De quoi on parle, maintenant ? De réincarnation ?

— Non, de statistiques. Il ne peut pas y avoir de réincarnation, il n'y a pas d'âmes à faire renaître. Mais viendra

un moment où, par pur hasard, quelqu'un incarnera tout ce qui te définit. »

Je ne sais pourquoi, mais plus ça devient dingue, plus je sens l'espoir renaître, comme si les raisonnements tordus de Carter pouvaient le rendre vulnérable dans d'autres domaines.

« C'est complètement faux, dis-je. Comment quelqu'un d'autre pourrait-il se retrouver avec mes souvenirs, mes expériences...

— Les souvenirs ne comptent pas. Ce ne sont pas tes expériences qui te définissent. Les détails accidentels de ton existence sont aussi superficiels que peut l'être ton apparence. Ils peuvent avoir contribué à construire ce que tu es, mais n'en constituent pas une part intrinsèque. Il existe un noyau dur, une abstraction profonde...

— Une âme avec un autre nom.

— Non. »

Je secoue la tête avec véhémence. Il n'y a rien à gagner à faire semblant de se ranger à ses arguments ; je suis trop mauvais acteur pour que ce soit convaincant et poursuivre la discussion ne peut que me faire gagner du temps.

« Tu penses que j'arriverais à mieux supporter ma mort parce que quelque part dans le futur, une personne qui m'est totalement étrangère pourrait partager quelques caractéristiques abstraites avec moi ?

— Tu m'as dit que tu voulais des enfants.

— J'ai menti.

— Tant mieux. Parce que ce n'est pas la solution.

— Et je devrais être réconforté à la pensée de quelqu'un qui n'a rien à voir avec moi, qui ne partage aucun de mes souvenirs, qui ne ressent pas la moindre continuité.

— Qu'est-ce que tu as en commun, maintenant, avec ce que tu étais à l'âge de cinq ans ?

— Pas grand-chose.

— Ne penses-tu pas qu'il doit y avoir des milliers de gens qui te ressemblent infiniment plus – tel que tu es aujourd'hui – que cet enfant que tu as été ?

— Peut-être. Sur certains plans, peut-être.

— Et par rapport à quand tu avais dix ans ? Quinze ans ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? *D'accord*, les gens changent. *Lentement. Imperceptiblement.* »

Il hoche la tête. « Imperceptiblement, c'est tout à fait ça ! Mais pas moins *réellement* pour autant. Qui a gobé un mensonge, hein ? L'illusion, c'est de voir la vie de ton corps comme celle d'une *seule et unique personne*. L'idée que "tu" es le résultat de la chaîne des événements depuis ta naissance, ce n'est rien d'autre qu'une fiction bien commode. Ça ne donne pas une personne, mais un composite, une mosaïque. »

Je hausse les épaules. « Peut-être. Ça reste quand même ce qui se rapproche le plus d'une *identité*... »

— Mais non ! Et ça nous empêche de voir la vérité ! » Carter s'enflamme, mais sans la moindre trace de fanatisme dans son attitude. Je préférerais presque qu'il commence à divaguer, mais il se contente de continuer toujours aussi calmement, aussi raisonnablement. « Je ne dis pas que les souvenirs ne font aucune différence ; bien sûr qu'ils comptent. Mais il existe une partie de toi qui en est indépendante, et cette partie revivra. Un jour, quelqu'un, quelque part, pensera comme tu as pensé, agiras comme tu as agi ; même si ce n'est que pour une ou deux secondes, *cette personne sera toi*. »

Je secoue la tête, mais je commence à me sentir abruti par cette logique implacable qui tient plus du rêve éveillé. Je suis dangereusement près de perdre de vue ce qui est effectivement en jeu.

« C'est n'importe quoi, personne ne peut penser ça.

— Tu te trompes. *Moi, je pense ça.* Et tu le peux aussi... si tu le désires.

— Eh bien, disons que je ne le *désire* pas.

— Je sais que ça te semble absurde, en ce moment, mais je te promets que l'implant changera tout ça. » Il se masse distraitemment l'avant-bras droit, qui doit être raide à force de tenir le revolver. « Tu peux mourir avec la peur au ventre, ou bien complètement rassuré. À toi de choisir. »

Je serre le poing sur l'applicateur. « Tu offres ça à toutes tes victimes ?

— Pas à toutes.

— Et combien l'ont utilisé ?

- Personne jusqu'à maintenant.
- Ça ne me surprend pas. Qui voudrait mourir ainsi ? En se mentant à soi-même ?
- Tu as dit que c'était ce que tu voulais.
- Vivre. J'ai dit que je voulais *vivre* en me mentant à moi-même. »

J'écarte les mouches de mon visage pour la centième fois. Elles reviennent se poser, sans crainte. Carter est à cinq mètres de moi. Si je fais un pas dans sa direction, il me tirera une balle dans la tête sans la moindre hésitation. Je tends l'oreille mais n'entends rien d'autre que les criquets.

Si j'utilise l'implant, ça me fera gagner du temps : les quatre ou cinq minutes avant qu'il ne fasse effet. Qu'est-ce que je peux y perdre ? *La réticence de Carter à me tuer sans que je n'aie vu la lumière ?* Ça n'a fait aucune différence, les trente-trois fois précédentes. *Ma volonté de m'en tirer ?* Peut-être, peut-être pas. Un changement de point de vue sur la mort ne me rendra pas nécessairement soumis. Ça s'est même vu que ceux qui croient en une merveilleuse vie après la mort se battent très fort pour retarder le voyage.

« Décide-toi, dit doucement Carter. Je compte jusqu'à dix. »

La possibilité de mourir en toute honnêteté ? De m'agripper à ma peur et à mon désarroi jusqu'à la fin ?

Et merde. Si je meurs, la *manière* de le faire ne fera aucune différence. Ça, c'est *ma philosophie*.

« Pas la peine. » J'introduis l'applicateur profondément dans ma narine droite et presse la détente. Je sens une légère piqûre quand l'implant s'enfonce dans ma muqueuse nasale, en direction du cerveau.

Carter rit de plaisir. Je me joins presque à lui. *À partir de rien, je viens de me procurer cinq minutes supplémentaires pour sauver ma vie.*

« Ça y est, j'ai fait ce que tu voulais. Mais tout ce que j'ai dit avant reste vrai. Laisse-moi vivre et je ferai de toi un homme riche. Un million par an. *Au minimum.* »

Il secoue la tête. « Ne rêve pas. Où irais-je donc ? Finn me retrouverait en une semaine.

— Tu n'aurais pas besoin de partir. Je quitterais le pays et je te paierais sur un compte orbital.

— Ah, ouais ? Même si tu faisais ça, à quoi cet argent me servirait-il ? Je ne pourrais pas prendre le risque de le dépenser.

— Une fois que tu en aurais assez, tu pourrais t'offrir un peu de sécurité, un peu d'indépendance, commencer à démêler tes liens avec Finn.

— Non. » Il se remet à rire. « Pourquoi essaies-tu toujours de trouver une issue ? Tu ne comprends pas que *ce n'est pas nécessaire* ? »

À l'heure actuelle, l'implant doit avoir déversé ses nanomachines pour construire des liaisons entre mon cerveau et le minuscule processeur optique dont le réseau neuronal incarne les convictions étranges de Carter. Court-circuitant mes propres opinions, câblant sa folie dans mon cerveau. Mais ça n'a pas d'importance, je peux toujours le faire enlever ; c'est d'une simplicité absolue. *Si, bien sûr, c'est toujours ce que je veux.*

« Rien n'est jamais vraiment nécessaire. Il n'y a pas de nécessité à ce que tu me tues. Nous pouvons encore repartir d'ici tous les deux. Pourquoi agis-tu comme si tu n'avais pas le choix ? »

Il secoue la tête. « Tu rêves.

— Va te faire foutre ! *Écoute-moi !* Tout ce que Finn a, c'est de *l'argent*. Je peux le ruiner, si c'est nécessaire. Et faire ça depuis l'autre côté du globe ! » Je ne sais même plus si je suis toujours en train de mentir. Est-ce que je pourrais le faire ? Pour sauver ma peau ?

« Non », dit doucement Carter d'un ton qui se veut sans réplique.

Je ne sais plus que dire. Je suis à court d'arguments, à court de suppliques. Je suis près de me mettre à courir mais je n'y parviens pas. Je n'arrive pas à croire que je m'en tirerai et je ne peux me résoudre à avancer le moment où il pressera la détente.

Le soleil est éclatant, je ferme les yeux pour me protéger de sa lumière éblouissante. Je n'ai pas abandonné. Je vais faire semblant que l'implant a échoué ; ça devrait le déconcerter et me donner quelques minutes de plus.

Et puis ?

Une sensation d'étourdissement s'empare de moi. Je trébuche mais regagne mon équilibre. Je me tiens debout, à fixer mon ombre sur le sol en me balançant doucement. Je me sens incroyablement léger.

Puis je relève la tête en plissant les yeux. « Je...

— Tu vas mourir, m'interrompt Carter. Je vais te mettre une balle dans le crâne. Tu me suis ?

— Oui.

— Mais ce ne sera pas la fin, pour toi. Pas pour ce qui est important, en tout cas. C'est ce que tu penses, n'est-ce pas ? »

J'approuve de la tête, avec réticence. « Oui.

— Tu sais que tu vas mourir, mais tu n'as pas peur ? »

Je ferme de nouveau les yeux ; la lumière leur fait toujours mal. Je ris d'un air las. « Tu te trompes : j'ai toujours peur. Tu m'as menti sur ça, espèce de salaud. Mais je comprends, tout ce que tu m'as dit a un sens, maintenant. »

Et c'est la pure vérité. Mes objections me semblent absurdes, à présent, manifestement mal conçues. J'en veux à Carter d'avoir eu raison, mais je ne peux qu'admettre que ma réticence était le produit d'un certain manque de perspicacité teinté d'aveuglement. Qu'il ait fallu un *implant neural* pour me permettre de voir ce qui crève les yeux ne fait que confirmer l'état de confusion dans lequel je me trouvais.

Je me tiens debout, les yeux fermés, et je sens les chauds rayons du soleil sur ma nuque. J'attends.

« Tu ne veux pas mourir, mais tu sais que c'est la seule issue. Tu l'acceptes, maintenant ? » Il paraît réticent à me croire, comme s'il trouvait ma conversion instantanée trop belle pour être vraie.

Je hurle : « Oui, et va te faire foutre ! *Oui !* Alors finissons-en ! *Finissons-en !* »

Il reste silencieux. Et puis j'entends un bruit sourd et quelque chose qui s'écrase dans le sous-bois.

Les mouches désertent mes bras et mon visage.

Au bout d'un moment, j'ouvre les yeux et je tombe à genoux en tremblant. Pendant quelques minutes, je perds les pédales : je sanglote, je tape du poing sur le sol, j'arrache des poignées de mauvaises herbes, je hurle aux oiseaux de se taire.

Et puis je me remets debout tant bien que mal et m'avance vers le cadavre.

Il croyait en tout ce qu'il affirmait croire, mais ça ne lui suffisait pas. Il lui fallait plus que l'espoir abstrait qu'un jour quelqu'un, quelque part, soit aligné sur lui – *devienne lui* – par pur hasard. Au moment de mourir, il avait besoin d'avoir sous les yeux quelqu'un d'autre qui partageait ses croyances, quelqu'un d'autre qui « savait » qu'il allait mourir et qui en avait la même frayeur que lui.

Et *moi*, quelles sont mes convictions ?

Je lève la tête vers le ciel, et les souvenirs que j'ai refoulés auparavant s'entrechoquent dans mon crâne. Des vacances paresseuses de mon enfance au tout dernier week-end que j'ai passé avec mon ex-femme et mon fils, le même bleu déchirant les traverse tous. Les réunit.

Vraiment ?

Je pose les yeux sur Carter, le pousse un peu du pied et chuchote : « Qui est mort aujourd'hui ? Dis-moi. Qui est vraiment mort ? »

Le P'tit-mignon

*traduit de l'anglais par Sylvie Denis et Francis Valéry
harmonisé par Quarante-Deux*

« Pourquoi ne veux-tu même pas évoquer le sujet ? »

Diane se détourna et se replia en position fœtale.

« Nous en avons parlé il y a deux semaines. Rien n'a changé depuis, alors ça ne sert à rien, non ? »

Nous avions passé l'après-midi chez un de mes amis, en compagnie de sa femme et de leur fille âgée de six mois. Depuis, je ne pouvais fermer les yeux sans revoir l'expression de joie et de ravissement qui illuminait le visage de cette enfant adorable, sans entendre les éclats de son rire innocent, sans ressentir à nouveau l'étrange vertige qui s'était emparé de moi lorsque Rosalie, sa mère, m'avait dit : « Oui, bien sûr que tu peux la prendre dans les bras. »

J'avais espéré que cette visite ferait changer Diane d'avis. Mais elle était restée de glace – alors que ma propre envie d'être père en avait été multipliée par mille au point que ce désir était devenu une douleur presque physique.

D'accord, d'accord. Je sais que nous sommes « biologiquement » programmés pour aimer les bébés. Et alors ? On peut dire la même chose de quatre-vingt-dix pour cent des activités humaines. Nous sommes également paramétrés pour prendre plaisir aux relations sexuelles : ça n'a pas l'air de gêner qui que ce soit. Personne ne prétend se faire entuber par la nature qui nous pousse avec perversité à des actions que nous n'aurions pas entreprises autrement. Quelqu'un parviendra bien un jour à expliquer, étape par étape, les bases physiologiques du bonheur que l'on ressent à écouter du Bach : est-ce que cela transformera tout à coup cet instant en réaction « primitive », en escroquerie biologique, en expérience aussi stérile que de planer grâce à une drogue euphorisante ?

« Tu n'as vraiment *rien* ressenti quand elle souriait ?

— Frank, tais-toi et laisse-moi dormir.

— Si nous avons un bébé, je m'en occuperai. Je prendrai six mois de congé pour m'y consacrer.

— Six mois ! Très généreux de ta part. Et après ?

— Plus longtemps, alors. Je peux laisser tomber mon boulot pour de bon, si c'est ce que tu veux.

— Et de quoi vivras-tu ? Je ne vais pas t'entretenir pour le restant de tes jours ! Merde ! Je suppose qu'ensuite tu voudras qu'on se marie, c'est ça ?

— D'accord, je ne quitterai pas mon boulot. Nous pourrons la confier à une garderie quand elle en aura l'âge. Pourquoi es-tu à ce point contre ? Des millions de gens font des enfants tous les jours ; c'est tellement ordinaire ! Pourquoi constamment fabriquer tous ces obstacles ?

— Parce que *je ne veux pas d'enfant* ! Compris ? C'est aussi simple que ça. »

J'ai regardé le plafond dans l'obscurité pendant un moment avant de dire, d'une voix pas très assurée : « Je pourrais la porter, tu sais. C'est tout à fait sans danger maintenant. Des milliers de grossesses masculines se sont déroulées sans problème. Ils pourraient extraire le placenta et l'implanter sur la paroi externe de mes intestins.

— Tu es malade.

— Ils peuvent même mener à bien la fertilisation et les premiers stades du développement *in vitro*, si nécessaire. Tout ce que tu aurais à faire, c'est de donner l'œuf.

— *Je ne veux pas d'enfant*. Que ça soit toi ou moi qui le porte, qu'il soit adopté, acheté, volé, tout ce que tu veux. Maintenant ferme-la et laisse-moi dormir. »

*

* *

Le lendemain soir, quand je suis rentré à la maison, l'appartement était sombre, vide et silencieux. Diane était partie. Le message disait qu'elle était chez sa sœur. Ce n'était pas uniquement à cause de cette histoire de bébé, bien entendu. Ces derniers temps, tout en moi avait commencé à l'agacer.

Assis à la table de la cuisine, je me suis mis à boire en me demandant s'il existait un moyen de la persuader de revenir. Je sais que je suis égoïste. Si je ne fais pas un effort constant

d'attention, j'ai tendance à ignorer ce que ressentent les autres. Et je n'arrive apparemment pas à m'y contraindre suffisamment longtemps. Mais j'essaie quand même, non ? Que pouvait-elle attendre de plus ?

Quand j'ai été bien bourré, j'ai téléphoné à sa sœur qui n'a même pas voulu me la passer. J'ai raccroché et j'ai cherché quelque chose à casser, mais toute mon énergie s'est évanouie d'un coup et je me suis allongé sur le sol. J'ai essayé de pleurer mais il ne s'est rien passé ; alors je me suis endormi.

*
* *

Le problème, avec les pulsions biologiques, c'est qu'il est très facile de les tromper. Nous sommes très doués pour satisfaire nos corps tout en contrecarrant les raisons dues à l'évolution qui nous poussent aux actions nous donnant du plaisir. On peut fabriquer des aliments sans la moindre valeur nutritionnelle mais possédant une apparence et un goût merveilleux. On peut faire l'amour sans risquer une grossesse, et c'est tout aussi agréable. Autrefois, j'imagine qu'un animal de compagnie était le seul substitut possible pour un enfant. C'est ce que j'aurais dû faire : acheter un chat.

*
* *

Deux semaines après le départ de Diane, j'ai acheté, par transfert de fonds électronique, le kit P'tit-mignon, en provenance de Taïwan. Je dis « Taïwan » parce que c'était ce que les trois premiers chiffres du code produit symbolisaient. Parfois, cela a une réelle signification en termes géographiques ; la plupart du temps, ce n'est pas le cas. La majorité de ces petites sociétés n'ont pas de locaux. Elles ne sont faites que de quelques mégaoctets de données manipulées par des logiciels génériques tournant sur le réseau du commerce international. Les clients appellent leur nœud local, spécifient le code de l'entreprise et du produit qui les intéresse, et, si leur compte en

banque est créditeur ou que leur solvabilité est bonne, des commandes partent vers les fabricants des composants, les transporteurs et les usines d'assemblage automatique. La société elle-même ne manipule rien d'autre que des électrons.

Ce que je veux dire, en fait, c'est que j'ai acheté une copie pas chère. Une version piratée, un clone, une contrefaçon, appelez ça comme vous voulez. Bien sûr, je me suis senti un peu coupable, et un peu radin aussi, mais qui peut se permettre de payer cinq fois plus cher l'article authentiquement américain, fabriqué au Salvador ? Oui, je sais : ça revient à voler les gens qui ont développé le produit original, qui ont dépensé plein d'argent en recherche et développement. Mais qu'est-ce qu'ils croient obtenir en vendant aussi cher ? Pourquoi devrais-je subventionner le stock de cocaïne d'une bande de spéculateurs californiens qui ont eu un coup de chance il y a dix ans avec une certaine entreprise de biotechnologie ? Il vaut mieux que mon argent aille à un pirate de quinze ans, à Taïwan, à Hong-Kong ou à Manille, qui fait ça pour que ses frères et sœurs ne soient pas obligés de se vendre à de riches touristes pour rester en vie.

C'est dire le haut niveau de mes motivations.

Le P'tit-mignon a des ancêtres vénérables. Vous vous souvenez des poupées Bout d'chou ? Livrées avec certificat, plus taches de naissance en option. L'ennui, c'est que ces bidules restaient plantés là – et qu'introduire des systèmes animatroniques dans les poupées coûtait beaucoup trop cher pour que ce soit envisageable. Vous vous souvenez du Bébé vidéo ? Du Berceau électronique ? D'un réalisme parfait, tant qu'on n'avait pas envie de tendre la main à travers l'écran pour câliner l'enfant.

Bien sûr ce n'était pas un P'tit-mignon que je voulais mais un véritable enfant ! Mais comment ? J'avais trente-quatre ans. Je sortais, encore une fois, d'une relation ratée. Quel choix me restait-il ?

Je pouvais recommencer à chercher une femme qui : a) voulait avoir des enfants ; b) n'en avait pas déjà ; et c) supporterait de vivre avec une merde dans mon genre pendant plus de deux ans.

Je pouvais essayer d'ignorer ou d'étouffer ce désir déraisonnable d'être père. D'un point de vue intellectuel – quel que soit le sens qu'on donne à ce mot –, je n'avais aucun besoin d'un enfant. En vérité, il m'était facile d'imaginer une demi-douzaine de raisons excellentes pour ne pas accepter un tel fardeau. Mais – pour faire de l'anthropomorphisme éhonté – c'était comme si la force qui m'avait d'abord poussé à copuler sans relâche avait finalement pigé que la contraception existait et avait donc décidé de ruser en dirigeant mon attention sur le maillon précédent dans la chaîne causale défectueuse. Tout comme un adolescent qui pense sans discontinuer au sexe, je ne cessais de rêver de paternité.

Ou bien...

Bénie sois-tu, technologie ! Il n'y a rien de mieux qu'une troisième option pour créer l'illusion du libre arbitre.

... je pouvais acheter un P'tit-mignon.

Parce qu'ils ne sont pas humains d'un point de vue légal, le processus qui conduit à leur naissance est très simplifié, quel que soit votre sexe. On n'a pas besoin d'avocat ni d'informer le moindre bureaucrate. Pas étonnant qu'ils soient aussi populaires, au vu des contrats d'adoption ou de mère porteuse, ou même relatifs aux fivètes avec gamètes provenant d'un donneur – qui comportent tous des centaines de pages –, au vu des clauses ayant trait aux enfants dans les accords légaux entre époux qui nécessitent plus de négociations que des traités antimissiles.

Le logiciel a été téléchargé dans mon ordinateur à l'instant même où mon compte était débité. Le kit lui-même est arrivé un mois plus tard. Cela m'a laissé tout le temps de choisir l'apparence exacte que je désirais, en jouant avec le logiciel de simulation graphique. Des yeux bleus, des cheveux blonds et bouclés, des membres potelés, des fossettes, un petit nez retroussé. Ha ! Quel joli chérubin stéréotypé nous avons construit là, le logiciel et moi. J'ai choisi une « fille », parce que j'en ai toujours voulu une, bien que les P'tits-mignons ne vivent pas assez longtemps pour que le sexe ait une quelconque importance. Ils s'éteignent à l'âge de quatre ans, soudainement et en douceur. La mort du P'tit-mignon est si tragique, si

émouvante, si *cathartique*. On peut alors les étendre dans leur cercueil capitonné de satin, encore vêtus de leurs habits d'anniversaire, et leur faire une dernière bise de bonne nuit avant qu'ils ne soient téléportés au paradis des P'tits-mignons.

C'est tout à fait ignoble, bien sûr. Je *savais* que c'était obscène. Intérieurement, je frémissons et reculais d'horreur devant le caractère profondément malsain de ce que je faisais. Mais c'était faisable, et ça c'est quelque chose à quoi j'ai bien du mal à résister. De plus, c'était légal, c'était simple, c'était même bon marché. Alors j'ai continué, étape après étape, et je me suis regardé agir, fasciné, en me demandant quand j'allais changer d'avis, quand je recouvrerais mes esprits et arrêterais tout ça.

Bien que les P'tits-mignons soient conçus à partir de gamètes humains, l'ADN subit des manipulations importantes avant que la fertilisation ait lieu. En changeant les gènes qui codent l'une des protéines formant les parois des globules rouges, et en faisant en sorte que les glandes pinéales, surrénales et thyroïdes – une triple sécurité qui garantit l'absence d'échec – secrètent, à l'âge prévu, une enzyme qui détruit la protéine modifiée, on s'assure de la mort en bas âge. En mutilant profondément les gènes qui contrôlent le développement embryonnaire du cerveau, on ne leur laisse qu'une intelligence infrahumaine – d'où le statut légal associé. Les P'tits-mignons peuvent sourire et gazouiller, gargouiller et glousser, babiller et baver, pleurer, gigoter et gémir. Mais même au meilleur de leur forme, ils sont bien plus stupides qu'un chiot ordinaire. Un singe leur fait facilement honte. Un poisson rouge peut les battre à certains tests d'intelligence soigneusement choisis. Ils n'apprennent jamais à marcher, ou à se nourrir seuls. Quant à comprendre le langage parlé, ou plus encore à l'utiliser, c'est totalement hors de question.

En résumé, les P'tits-mignons conviennent à merveille à ceux qui veulent fondre sous le charme d'un bébé – mais sans jamais entendre parler de gosses de six ans qui boudent, d'ados qui se rebellent ou de vautours quinquagénaires qui attendront au chevet de leurs parents en ne pensant qu'à l'ouverture du testament.

Copie piratée ou pas, le processus était d'une simplicité enfantine : tout ce que j'avais à faire, c'était de brancher la Boîte noire à mon terminal, de l'allumer, de la laisser tourner pendant quelques jours tandis qu'elle fabriquait diverses enzymes et des virus utilitaires, puis d'éjaculer dans le tube A.

Ce tube A avait une allure de pseudo-vagin assez convaincante, et un revêtement intérieur doté d'une odeur réaliste, mais je dois avouer que je mis quarante minutes à venir à bout de cette étape du processus bien qu'elle ne me posât pourtant aucun problème d'ordre conceptuel. Ridicule. Peu importait qui j'évoquais ou ce que j'imaginais, une partie de mon cerveau continuait à exercer un pouvoir de veto. Mais j'ai lu quelque part qu'un scientifique plein d'astuce a découvert que des chiens dont on a enlevé le cerveau peuvent encore exécuter les mouvements nécessaires à la copulation. De toute évidence, la moelle épinière suffit. Eh bien, en fin de compte, la mienne a fait son travail, et le terminal a fait clignoter un BIEN JOUÉ ! sarcastique. J'aurais dû l'écrabouiller d'un bon coup de poing. J'aurais dû découper la Boîte noire à la hache et courir autour de la pièce en hurlant des poèmes sans queue ni tête. J'aurais dû acheter un chat. Mais c'est bien d'avoir des choses à regretter, n'est-ce pas ? Je suis sûr que c'est un aspect indissociable de la condition humaine.

Trois jours plus tard, j'ai dû m'allonger près de la Boîte noire et lui permettre de placer une griffe féroce sur mon ventre. Malgré l'apparence menaçante de l'appendice du robot, la fécondation fut indolore. Il a procédé à l'anesthésie locale d'une zone de peau et de muscle, puis, d'un mouvement rapide, a plongé une aiguille qui a libéré un complexe biologique tout prêt, protégé par un chorion conçu spécialement pour l'environnement anormal que constitue ma cavité abdominale.

C'était fait. J'étais enceint.

*

* *

Après quelques mois de grossesse, tous mes doutes et tout mon dégoût semblèrent s'évanouir. Rien au monde ne pouvait

être plus beau, plus *juste*, que ce que j'étais en train de faire. Je regardais la simulation du fœtus sur mon écran tous les jours – le graphisme était stupéfiant. Peut-être pas vraiment réaliste, mais mignon, sans le moindre doute. Après tout, c'était ce pour quoi j'avais payé. Ensuite, je me posais la main sur l'abdomen et il me venait des pensées profondes au sujet de la magie de la vie.

Je me suis rendu une fois par mois dans une clinique pour une échographie, mais j'ai refusé la batterie de tests génétiques qu'on m'y a offerts. Je n'aurais nul besoin de me débarrasser d'un embryon s'il était du mauvais sexe ou si ses yeux n'étaient pas de la bonne couleur. Je m'étais occupé de ça dès le départ.

Je n'ai parlé de ce que j'étais en train de faire qu'à des inconnus. J'avais changé de médecins pour l'occasion, et je m'étais arrangé pour prendre un congé au moment où ça commençait à trop se voir (j'étais arrivé jusque-là à m'en sortir avec des plaisanteries sur mes « excès de bière »). Vers la fin, on a commencé à me regarder dans la rue et dans les magasins, mais j'avais choisi un faible poids de naissance et personne ne pouvait être sûr que je n'étais pas tout simplement obèse. (En fait, sur les conseils du mode d'emploi, j'avais volontairement pris du poids avant la grossesse. Il est évident que c'est une méthode utile pour garantir au fœtus une réserve d'énergie suffisante.) Et si ceux qui me voyaient devinaient la vérité, qu'est-ce que ça pouvait me faire ? Après tout, ce n'était pas un crime.

*
* *

Une fois en congé, j'ai occupé mes journées à regarder la télévision et à lire des livres de puériculture. J'ai aménagé un coin de ma chambre, avec son berceau et ses jouets, de mille manières différentes. Ange... Je ne sais plus très bien quand j'ai choisi ce nom mais je n'ai jamais changé d'avis. Je l'ai gravé au couteau sur un côté du berceau, en me racontant que le plastique était du bois de merisier. J'ai songé à me le faire tatouer sur l'épaule, mais ça ne m'a pas semblé convenable, pas entre un père et une fille. Je l'ai dit à haute voix dans mon

appartement vide, et j'ai continué à le faire bien longtemps après que l'excuse (voir comment ça sonnait) fut devenue caduque. De temps en temps, je décrochais le téléphone et disais : « Faites moins de bruit, s'il vous plaît, Ange essaie de dormir. »

Ne coupons pas les cheveux en quatre. J'avais complètement perdu la boule. Je le savais parfaitement. J'accusais – et c'était une excuse merveilleuse dans son approximation – les hormones sécrétées par le placenta et qui passaient dans mon sang. Bien sûr, les femmes enceintes ne deviennent pas cinglées mais elles sont mieux conçues, tant du point de vue biochimique qu'anatomique, pour ce que j'étais en train de faire. Le petit amour dans mon abdomen envoyait toutes sortes de messages chimiques à ce qu'il pensait être un corps féminin. Pas étonnant que je réagisse de façon un peu bizarre, non ?

Bien sûr, il y avait également des manifestations plus terre à terre. Des nausées matinales (en fait, une envie de vomir à toute heure du jour et de la nuit). Un odorat plus fin, et parfois une hypersensibilité gênante de la peau. Une sensation de pression sur la vessie, des mollets enflés. Et je ne parle pas de l'inconfort et de la fatigue simple et inévitable causée par un corps qui n'était pas seulement plus lourd mais avait été transformé de la façon la plus encombrante imaginable. Je n'ai cessé de me répéter que j'apprenais une leçon inestimable. En faisant l'expérience de cet état, de ce processus si familier à tant de femmes mais inconnu de la grande majorité des hommes, il ne faisait aucun doute que j'allais me transformer en un être humain meilleur et plus sage. Comme je l'ai déjà dit, j'avais complètement perdu la boule.

*
* *

La nuit qui a précédé mon entrée à l'hôpital pour la césarienne, j'ai fait un rêve. Le bébé sortait non pas de moi mais de la Boîte noire. Il était couvert de fourrure sombre, avait une queue et de grands yeux de lémurien. Il était plus beau que je n'imaginais possible. Au début, je n'arrivais pas à décider s'il

ressemblait plutôt à un jeune singe ou à un chaton : tantôt il marchait à quatre pattes comme un chat, tantôt il s'accroupissait comme un singe et sa queue semblait pouvoir appartenir aussi bien à l'un qu'à l'autre. En fin de compte, je me suis souvenu que les chatons naissent avec les yeux fermés. Ça devait donc être un singe.

Il a couru en tous sens dans la chambre, puis s'est caché sous mon lit. J'ai allongé le bras en dessous pour l'attraper, et je me suis simplement retrouvé avec un vieux pyjama à la main.

J'ai été réveillé par un besoin irrépressible d'uriner.

*
* *

Le personnel de l'hôpital s'est occupé de moi sans proférer la moindre plaisanterie. J'imagine que je payais suffisamment cher pour être à l'abri des moqueries. J'avais une chambre particulière (aussi éloignée de la maternité que possible). Il y a dix ans, les médias auraient peut-être eu vent de mon histoire et des cameramen et des journalistes auraient campé devant ma porte. Heureusement, de nos jours, la naissance d'un P'tit-mignon, même d'un père célibataire, ne faisait plus la une. Quelques centaines d'entre eux avaient déjà vécu et étaient morts : je n'étais pas un vaillant pionnier, aucun journal n'allait m'offrir dix ans de salaire pour raconter l'histoire BIZARRE ET CHOQUANTE de ma vie, aucune station de télé n'enchérirait pour le droit de faire, à une heure de grande écoute, un gros plan sur mes larmes le jour de l'enterrement de mon adorable enfant infrahumain. Les permutations dans les technologies de la reproduction avaient complètement épuisé leur potentiel à controverses. Si les chercheurs souhaitaient réinvestir la une des journaux, il leur faudrait faire un saut quantique dans l'étrangeté. Je ne doute pas qu'ils y travaillent.

Tout a été fait sous anesthésie générale. Je me suis réveillé avec un mal de tête infernal et un goût dans la bouche à se demander si j'avais vomi du fromage pourri. La première fois, j'ai bougé sans penser à mes points de suture ; je n'ai pas refait l'erreur deux fois.

J'ai réussi à lever la tête.

Elle était étendue dans un berceau qui paraissait à présent aussi vaste qu'un terrain de football, ridée et rose, comme n'importe quel bébé, son visage tout plissé, ses yeux fermés. Elle prenait une inspiration, puis hurlait, respirait à nouveau, poussait un autre hurlement, comme si crier lui était aussi naturel que respirer. Elle avait d'épais cheveux noirs (le logiciel m'avait prévenu qu'ils ne tarderaient pas à tomber pour repousser blonds). Ignorant le mal de tête qui taraudait mon crâne, je me mis debout. Je me suis penché au-dessus de son berceau et ai placé doucement un doigt sur sa joue. Elle n'a pas cessé de hurler mais elle a ouvert les yeux. Oui, ils étaient bleus.

« Papa t'aime, ai-je dit. Papa aime son Ange. »

Elle a fermé les yeux, a pris une inspiration, puis a braillé. J'ai tendu les bras et ivre de terreur et de joie, avec une infinie précision dans chacun de mes mouvements, en prêtant attention aux détails les plus microscopiques, je l'ai soulevée jusqu'à mon épaule et je l'ai tenue là pendant un long, très long moment.

Ils nous ont renvoyés à la maison deux jours plus tard.

*

* *

Tout a marché à *merveille*. Elle n'a pas cessé de respirer. Elle a bu au biberon, elle s'est mouillée et a sali ses couches, elle a pleuré pendant des heures et parfois elle a même dormi.

Sans trop savoir comment, j'ai cessé de penser à elle comme à un P'tit-mignon. J'ai jeté la Boîte noire, désormais inutile. Je me suis assis et je l'ai observée tandis qu'elle regardait le mobile étincelant que j'avais suspendu au-dessus de son berceau. Je l'ai observée également lorsqu'elle a appris à suivre des yeux son mouvement alors que je le faisais bouger, tournoyer et tinter. Je l'ai observée encore lorsqu'elle a essayé de lever les mains dans sa direction, de se soulever vers moi en grognant de frustration mais parfois aussi en gazouillant de ravisement. Alors, je me précipitais et me penchais pour lui embrasser le bout du nez, et

la faire rire, en disant encore et encore : « Papa t'aime ! Papa t'adore ! »

J'ai laissé tomber mon boulot à l'épuisement de tous mes congés. J'avais assez d'économies pour vivre frugalement pendant des années, et je ne pouvais pas me résoudre à l'idée de laisser Ange à quelqu'un d'autre. Je l'ai emmenée faire les courses, et tout le monde au supermarché a succombé à sa beauté et à son charme. Je mourais d'envie de la montrer à mes parents mais ils auraient posé trop de questions. Je me suis coupé de mes amis, ne laissant personne pénétrer dans mon appartement refusant toutes les invitations. Je n'avais pas besoin de travail, je n'avais pas besoin d'amis, je n'avais besoin de rien ni de personne, si ce n'est d'Ange.

J'étais si heureux et si fier, la première fois qu'elle a tendu la main pour saisir mon doigt quand je l'ai agité devant son visage. Elle a essayé de le tirer jusqu'à sa bouche. J'ai résisté, pour la taquiner. J'ai éloigné mon doigt, puis l'ai rapproché. Cela l'a fait rire, comme si elle était absolument sûre que je finirais par abandonner et que je la laisserais le mettre un instant dans sa bouche sans dents. Et quand cela s'est produit, et que le goût s'est révélé sans intérêt, elle a repoussé ma main avec une force surprenante, tout en riant comme une folle.

D'après le programme de développement, être capable de faire ça signifiait qu'elle avait des mois d'avance sur ce qui était prévu.

« Petite futée ! » dis-je, en approchant mon visage bien trop près du sien. Elle a saisi mon nez puis a explosé de joie. Elle a donné des coups de pieds sur le matelas, et a produit un gazouillis que je n'avais pas entendu avant : une superbe et délicate séquence de sons où chaque note se fondait dans la suivante, presque un chant d'oiseau.

Je prenais des photos d'elle toutes les semaines, et remplissais album après album. Je lui achetais de nouveaux vêtements bien avant que les anciens ne soient devenus trop petits, et de nouveaux jouets avant qu'elle ait même touché à ceux que j'avais ramenés la semaine précédente.

« Les voyages forment la jeunesse », lui disais-je à chaque fois que je la préparais pour sortir.

Quand elle quitta le landau pour la poussette – dans laquelle elle était assise et pouvait donc voir autre chose que le ciel –, son étonnement et sa curiosité furent pour moi source de plaisir sans fin. Un chien qui passait la faisait sauter de joie, un pigeon sur le chemin était l'occasion de célébrations vocales, et les voitures manifestement trop bruyantes s'attiraient des froncements de sourcils irrités – lesquels me secouaient de rire, rien qu'à voir son petit visage exprimer aussi bien le mépris.

Ce n'est que lorsque je restais trop longtemps assis à la regarder dormir, quand j'écoutais avec trop d'attention sa respiration régulière, qu'une petite voix dans ma tête essayait de me rappeler que sa mort était programmée. Pour la faire taire, je l'abreuvais silencieusement d'insultes et d'obscénités dépourvues de sens. Ou bien, parfois, je chantais ou fredonnais une berceuse, et si Ange réagissait au bruit, je prenais cela comme un signe de victoire, comme une preuve certaine que la voix maléfique me mentait.

Pourtant, en même temps et d'une certaine façon, je n'étais pas dupe un seul instant. Je *savais* qu'elle mourrait le moment venu, comme cent mille de ses semblables avant elle. Oui, je savais que le seul moyen d'accepter cela était de me tenir à moi-même un double langage, d'attendre sa mort en faisant semblant de croire qu'elle ne viendrait jamais, et en la traitant exactement comme si elle était un véritable enfant humain, tout en sachant qu'elle n'était rien de plus qu'un adorable animal de compagnie. Un singe, un chiot, un poisson rouge.

*
* *

Avez-vous déjà commis un acte tellement odieux qu'il a entraîné toute votre vie dans un marais sombre et étouffant, dans un pays de cauchemar sans soleil ? Avez-vous déjà pris une décision tellement stupide qu'elle a annulé, d'un seul coup, tout le bien que vous aviez pu accomplir auparavant, effacé tout souvenir de bonheur, rendu laid tout ce qui est beau dans le monde, transformé les dernières traces d'amour-propre en certitude absolue que vous n'auriez jamais dû naître ?

C'est mon cas.

J'ai commandé une copie au rabais du kit P'tit-mignon.

J'aurais dû acheter un chat. On n'a pas le droit d'en avoir dans l'immeuble où j'habite – mais j'aurais dû en acheter un quand même. J'ai connu des gens qui en avaient. J'aime les chats ; ils ont de fortes personnalités. Ça aurait été un compagnon auquel j'aurais pu donner de l'affection et de l'attention sans nourrir mon obsession. Si j'avais essayé de l'habiller avec des vêtements pour bébé, il m'aurait mis en pièces avec ses griffes, et aurait réduit ma dignité à néant d'un seul regard plein de dédain.

Un jour, j'ai acheté à Ange un nouvel ensemble de perles à suspendre au-dessus de son berceau. Une sorte d'abaque en dix couleurs vives. Elle a ri et applaudi quand je l'ai installé, les yeux brillant de joie et pleins d'espièglerie.

De joie et d'espièglerie ?

Je me suis souvenu avoir lu quelque part que les « sourires » des nourrissons sont causés par des gaz et rien d'autre – ce qui m'a rappelé mon agacement. Pas à cause des faits eux-mêmes, mais parce que l'auteur s'était cru obligé, dans toute sa fatuité, de disséminer une vérité aussi peu drôle. Et j'avais pensé : *Qu'est donc cette chose magique qu'on appelle humanité, après tout ? Pour moitié au moins, ne réside-t-elle pas dans l'œil de celui qui regarde ?*

« Espièglerie ? Toi ? Jamais ! »

Je me suis penché et l'ai embrassée. Elle a frappé des mains et a dit, très clairement : « Papa ! »

*

* *

Tous les docteurs que j'ai vus sont très compréhensifs, mais ils ne peuvent manifestement rien faire. La bombe à retardement physiologique fait trop partie d'elle. Cette composante-là du kit a très bien fonctionné.

Elle devient plus intelligente chaque jour, et apprend sans arrêt de nouveaux mots. Que suis-je censé faire ?

a) ne plus la stimuler ?

- b) la faire souffrir de malnutrition ?
- c) la laisser tomber sur la tête ?
- d) ou bien, rien de tout ça ?

Oh, tout va bien, je suis un peu instable mais pas encore complètement fou : je suis encore capable de comprendre la différence subtile qui existe entre le fait de foutre en l'air ses gènes et une attaque directe sur son corps, qui vit et qui respire. Oui, si je me concentre autant que je peux, je jure que je peux voir cette différence.

En fait, je crois que je fais très bien face à la situation : je ne craque jamais devant Ange. Je dissimule toute angoisse jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Il y a toujours des accidents. Personne n'est parfait. Elle mourra vite et sans douleur. Des enfants meurent sans arrêt, partout dans le monde. Vous voyez ? Il y a quantité de réponses, quantité de sons que je peux produire avec mes lèvres pendant que j'attends que l'envie me passe – l'envie de nous tuer tous les deux, et tout de suite. L'envie purement égoïste de mettre fin à ma propre souffrance. Mais je ne le ferai pas. Les médecins et tous leurs tests peuvent se tromper. Un miracle pourrait encore se produire et la sauver. Je dois continuer à vivre, sans oser espérer. Et si vraiment elle meurt, alors je la suivrai.

Une question demeure, cependant, à laquelle je n'aurai jamais de réponse. Elle ne cesse de me hanter, elle m'horrifie encore plus que les plus noires des idées de mort : si elle n'avait jamais prononcé un mot, me serais-je vraiment convaincu que sa mort aurait été moins tragique ?

Vers les ténèbres

*traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

Plus je laisse sonner, plus le bruit devient fort et aigu. Je saute donc du lit en sachant qu'il m'a fallu moins d'une seconde pour me réveiller. Pourtant, je jurerais que j'en ai d'abord rêvé, de ce son, bien avant qu'il ne devienne réel. C'est déjà arrivé plusieurs fois. Peut-être que c'est uniquement dans ma tête, peut-être que certains rêves ne prennent forme que quand on fait l'effort de s'en souvenir. À moins que celui-là ne passe en boucle toutes les nuits, au cas où.

La lumière qui surplombe la sonnerie est rouge ; ce n'est pas un exercice.

Je m'habille en traversant la pièce pour accuser réception en donnant un coup sur le bouton. Dès que la sonnerie se tait, j'entends la sirène qui se rapproche. Ça me prend autant de temps pour lacer mes chaussures que pour tout le reste. J'attrape mon havresac à côté du lit et je le démarre. Il se met à clignoter de toutes ses diodes tandis qu'il effectue ses routines d'auto-vérification.

Le temps que j'arrive au bord du trottoir, le véhicule de patrouille freine bruyamment et la portière arrière s'ouvre. Je connais Angelo, le conducteur, mais je n'ai encore jamais vu l'autre flic. Pendant que nous accélérons, une vue satellite infrarouge du Seuil en fausses couleurs (un cercle d'un noir d'encre au milieu d'un paysage de grosses taches polychromatiques) apparaît sur le terminal de la voiture. Un instant plus tard, elle est remplacée par un plan du quartier (l'une des nouvelles banlieues éloignées du nord, toute en impasses et en allées en arc de cercle) avec indication du périmètre et du centre du Seuil, et une ligne pointillée à l'endroit présumé du Cœur. Les itinéraires optimaux ne sont pas représentés : on ne s'y retrouve plus quand la carte est trop chargée. Je fixe le plan en essayant de le graver dans ma mémoire. Ce n'est pas que je n'y aurai plus accès, une fois à l'intérieur, mais c'est toujours plus rapide de *savoir* directement ce qu'il en est. Quand je ferme les yeux pour voir où j'en suis de

ma mémorisation, le motif dans ma tête ressemble surtout à un de ces labyrinthes qu'on trouve dans les livres de jeux.

Nous arrivons sur l'autoroute et Angelo se déchaîne. C'est un bon conducteur mais je me demande parfois si ce n'est pas la partie la plus risquée de l'affaire. Ce n'est pas l'avis du flic que je ne connais pas. Il se tourne vers moi et déclare : « Il faut que je vous dise une chose : j'ai du respect pour ce que vous faites mais ça ne m'empêche pas de penser que vous devez être complètement dingue. Je ne mettrai pas les pieds à l'intérieur de ce truc pour un million de dollars. » Angelo se fend d'un large sourire – je le vois dans le rétroviseur – et dit : « Hé, combien on touche pour le Nobel, d'ailleurs ? Plus d'un million ? »

J'émets un grognement « J'en doute. Et je ne pense pas qu'ils donnent le Nobel pour le huit cents mètres haies. » Il semble que les médias aient décidé de me présenter comme une sorte d'expert ; je ne sais pas pourquoi – à moins que ce ne soit parce que j'ai utilisé une fois, lors d'une interview, les termes « radialement anisotrope ». Il est vrai que j'ai transporté une des premières « charges utiles » scientifiques, mais n'importe quel autre Coureur aurait pu faire de même, et de nos jours ce n'est que pure routine. De fait, suivant les termes d'un accord international, aucune personne ayant la moindre probabilité de contribuer à la théorie du Seuil n'a le droit de risquer sa vie en allant à l'intérieur. Si je suis le moins du monde atypique, c'est par mon *manque* de qualifications ; la plupart des autres volontaires possèdent une expérience dans les services de sauvetage conventionnels.

Je mets ma montre en mode chronographe et la synchronise sur ce que me donne le terminal, puis fais de même avec la minuterie de mon havresac. Six minutes et douze secondes. Les manifestations du Seuil obéissent exactement aux mêmes statistiques qu'un noyau radioactif avec une demi-vie de dix-huit minutes ; soixante-dix-neuf pour cent d'entre elles durent six minutes ou plus. Mais quand on multiplie une quantité par 0,962 chaque minute, ça décroît plus vite qu'on ne s'y attend. J'ai mémorisé les probabilités jusqu'à une heure (dix pour cent), ce qui était peut-être une bonne idée, mais ce n'est pas sûr. Ce

n'est certes pas très intuitif, mais le Seuil ne devient *pas* plus dangereux au fur et à mesure que le temps passe, de même qu'un noyau radioactif ne devient pas « plus instable ». À chaque instant – en supposant qu'il n'ait pas déjà disparu – il a toujours la même probabilité qu'au début de rester là encore dix-huit minutes. Seules dix pour cent des apparitions durent une heure ou plus, mais *parmi ces dix pour cent*, la moitié seront encore là dix-huit minutes plus tard. Le danger n'est pas plus grand.

À l'intérieur, pour qu'un Coureur se demande quels sont les risques à un *moment donné*, il doit d'abord être vivant pour se poser la question, et la courbe de probabilité repart de zéro à partir de ce moment-là. Le passé n'est pas dangereux. On a cent pour cent de « chances » *d'avoir survécu* aux n dernières minutes, puisqu'on l'a effectivement fait. Au fur et à mesure que le futur inconnaisable se transforme en passé immuable, le risque devient certitude, quoi qu'il advienne.

Savoir s'il y en a parmi nous qui pensent effectivement comme ça, c'est une autre affaire. Vous ne pouvez pas vous empêcher de ressentir viscéralement que votre temps s'épuise, que vos chances se réduisent. Tout le monde surveille la montre à partir de la matérialisation du Seuil, bien que la théorie dise que ça ne sert à rien. Au final, toutes ces abstractions ne font aucune différence. Vous faites ce que vous pouvez, aussi vite que possible, en dépit de tout.

Il est deux heures du matin, l'autoroute est vide mais ça me prend quand même par surprise quand nous nous engageons après si peu de temps sur la rampe de sortie avec un grand crissement de pneus. Mon estomac est douloureusement contracté. Je voudrais me sentir *prêt* mais ce n'est jamais le cas. Même après dix alertes réelles et près de deux cents exercices. Je voudrais à chaque fois avoir plus de temps pour me préparer, même si je n'ai pas la moindre idée de l'état d'esprit que je rechercherais alors, et encore moins de la méthode à utiliser pour l'atteindre. Une partie un peu folle de moi espère toujours un délai supplémentaire. Si ce que j'espère vraiment c'est que le Seuil ait disparu avant mon arrivée, je ne devrais pas être ici du tout.

Les coordonnateurs nous répètent inlassablement : « Vous pouvez vous retirer quand vous voulez. Personne ne vous en tiendra compte. » C'est vrai, bien sûr – jusqu'au moment où il devient physiquement impossible de ressortir –, mais c'est une liberté dont je me passerais bien. Prendre ma retraite, pourquoi pas, mais une fois que j'ai accepté un appel, je ne veux pas perdre mon énergie à ruminer des arrière-pensées. Je ne veux pas sans cesse devoir réaffirmer mon engagement. Je me suis mis en condition pour croire à moitié que je ne pourrais plus vivre alors avec moi-même, malgré toute la compréhension dont les autres feraient preuves, et ça m'aide un peu. Le seul problème, c'est que ce mensonge peut s'auto-réaliser et que je ne veux vraiment pas devenir cette sorte d'individu.

Je ferme les yeux et le plan apparaît devant moi. Je suis dans un état lamentable, pas de doute, mais je peux quand même faire le boulot, je peux quand même obtenir des résultats. C'est tout ce qui compte.

Je peux dire que nous approchons, sans même scruter l'horizon. Les lumières sont allumées dans toutes les maisons et les familles sont debout devant leur porche. Beaucoup de gens saluent et nous acclament lors de notre passage, une vision qui me déprime à chaque fois. Quand un groupe d'adolescents, occupés à boire de la bière au coin d'une rue, nous abreuve d'injures en faisant des gestes obscènes, perversement, je ne peux pas m'empêcher de me sentir encouragé.

« Connards », grommelle le flic que je ne connais pas. Je reste silencieux.

Nous prenons un virage et j'aperçois trois hélicoptères en altitude sur ma droite. Ils montent en remorquant un écran de projection géant. Soudain, l'un de ses coins disparaît et mon œil extrapole à partir de cet arc minuscule l'intégralité de la courbure étourdissante de l'objet qui l'occulte.

De l'extérieur et de jour, le Seul est impressionnant à voir : un dôme noir géant, absolument non réfléchissant, qui masque un grand morceau du ciel. Il est impossible de ne pas croire qu'on a affaire à un objet solide et massif. De nuit, en revanche, c'est différent. La forme reste caractéristique, taillée dans un velours d'une telle noirceur que la nuit la plus obscure paraît

grise à côté, mais l'impression de solidité a disparu : on a simplement conscience d'une autre forme de vide.

Le Seuil fait des apparitions depuis maintenant presque dix ans. C'est toujours une sphère parfaite, d'un peu plus d'un kilomètre de rayon, en général centrée près du sol. En de rares occasions, on l'a vu apparaître en mer et, légèrement plus souvent, dans des zones inhabitées, mais la grande majorité de ses incarnations ont lieu dans des régions peuplées.

L'hypothèse actuellement retenue, c'est qu'une civilisation future a essayé de construire un trou de ver qui lui permettrait d'échantillonner le lointain passé et de rapporter des spécimens de vie ancienne pour les étudier à son époque. Ils se sont plantés. Les deux extrémités du trou de ver se sont décollées. La chose a rétréci, s'est déformée, et ce qui ressemblait probablement à une sorte de grande autoroute temporelle reliant des ères géologiques serait maintenant un portail couvrant moins de temps qu'il n'en faudrait pour traverser un noyau atomique à la vitesse de la lumière. Une extrémité, le Seuil, a un rayon d'un kilomètre. L'autre est à peu près cinq fois plus petite, spatialement concentrique mais déplacée d'un intervalle de temps infinitésimal dans le futur. C'est la sphère centrale (la destination du trou de ver qui semble être à l'intérieur tout en ne l'étant pas) que nous appelons le Cœur.

Pourquoi ce morceau ratatiné d'ingénierie temporelle ratée a-t-il échoué à notre époque, personne n'en sait rien. Peut-être que nous nous trouvons tout bêtement à mi-chemin des extrémités d'origine et que la chose s'est effondrée de manière symétrique. La faute à pas de chance. Le problème, c'est qu'il ne s'est pas tout à fait immobilisé. Il se matérialise quelque part sur la planète, y reste quelques minutes puis perd pied et disparaît pour réapparaître à un nouvel endroit une fraction de seconde plus tard. Après dix ans d'analyse des données, nous n'arrivons toujours pas à prédire l'endroit où il va se manifester, mais ce doit être sous l'action d'un système de navigation ou de ce qu'il en reste. Sinon, pourquoi le trou de ver se cramponnerait-il à la surface terrestre – avec une préférence marquée pour les régions sèches et habitées – au lieu de disparaître dans l'espace selon une trajectoire aléatoire ? C'est comme si un ordinateur

fidèle mais dément essayait vaillamment d'ancrer le Seuil à une zone qui pourrait s'avérer intéressante pour les savants, ses maîtres. À défaut de vie paléozoïque, on va se contenter de villes du vingt et unième siècle puisqu'il n'y a pas grand-chose d'autre dans le secteur. Et à chaque fois qu'il échoue dans sa tentative d'établir une connexion permanente et glisse dans l'hyperespace, il réessaye avec un dévouement infini et une stupidité sans bornes.

Attirer l'attention du Seuil est une très mauvaise idée. À l'intérieur du trou de ver, le temps est mélangé à l'une des dimensions spatiales ; de plus, par nécessité physique ou par conception, tout ce qui correspond à un mouvement du futur vers le passé est interdit. Traduit dans la géométrie actuelle du trou de ver, cela veut dire que quand le Seuil se matérialise autour de vous, il devient impossible de s'éloigner du centre. Vous avez un temps inconnu, peut-être dix-huit minutes, peut-être plus, peut-être moins, pour gagner la sécurité du Cœur dans ces conditions bizarres. De plus, la lumière est soumise aux mêmes effets ; elle ne peut se propager que vers l'intérieur. Tout ce qui est plus proche que vous du centre se trouve dans un futur invisible. Vous courez vers les ténèbres.

J'ai entendu certaines personnes affirmer d'un air méprisant qu'elles ne voyaient pas où était la difficulté. Je ne suis pas suffisamment sadique pour leur souhaiter d'en faire le constat par elles-mêmes.

En fait, le mouvement vers l'extérieur n'est pas littéralement impossible. Si c'était le cas, ceux qui sont pris dans le Seuil mourraient immédiatement. Le cœur doit faire circuler le sang, les poumons inspirer et expirer, les influx nerveux voyager dans toutes les directions. Une cellule vivante a besoin de brassier des produits chimiques dans tous les sens, et je n'imagine même pas ce qui se passerait au niveau moléculaire si les nuages d'électrons pouvaient fluctuer dans une direction mais pas dans l'autre.

Il existe donc une petite marge de manœuvre. Les huit cents mètres du trou de ver recouvrent un intervalle temporel minuscule, de sorte que le décalage correspondant aux distances à l'échelle du corps humain est infinitésimal, et en

tout cas suffisamment bref pour que des effets quantiques interviennent. L'incertitude quantique de la métrique spatio-temporelle autorise des violations, petites et localisées, de la restriction absolue édictée dans le cadre de la loi classique.

Tout le monde ne meurt donc pas sur-le-champ, mais la pression sanguine augmente, le cœur subit un stress important, la respiration devient laborieuse et le cerveau peut fonctionner de manière erratique. Les enzymes, les hormones et autres molécules biologiques sont toutes légèrement déformées, de sorte qu'elles se lient moins efficacement à leurs cibles, ce qui interfère à des degrés divers avec tous les processus biochimiques. L'hémoglobine, par exemple, perd plus facilement sa liaison à l'oxygène. L'eau diffuse hors du corps – parce que le mouvement thermique aléatoire ne l'est soudain plus autant – provoquant ainsi une déshydratation progressive.

Ces effets peuvent tuer ceux qui sont déjà en très mauvaise santé. Les autres se sentent seulement nauséeux, faibles et confus, ce qui s'ajoute au choc et à la panique inévitables. Ils prennent des mauvaises décisions. Ils se retrouvent pris au piège.

Quelques centaines de vies perdues, c'est le tribut payé à chaque apparition du Seuil. Les Coureurs arrivent à sauver dix à vingt personnes, ce qui n'est pas, je l'admet, un succès d'un niveau extraordinaire, mais c'est mieux que rien en attendant qu'un génie trouve comment nous débarrasser du trou de ver une fois pour toutes.

L'écran est en place au-dessus de nous quand nous rejoignons le « Centre d'Opérations Sud » : quelques camionnettes remplies d'électronique garées sur la pelouse de quelqu'un. La section de carte maintenant familière apparaît, l'image bien stable et parfaitement au point en dépit du fait qu'elle soit projetée à partir d'un quatrième hélicoptère, et que tous ils tressautent sous l'effet du vent puissant qui souffle vers l'intérieur. Les gens qui sont dedans peuvent bien sûr voir dehors ; cette carte, et les autres qui se trouvent aux différents points cardinaux, contribueront à sauver des dizaines de vies. En théorie, une fois sorti d'un bâtiment, il devrait être simple de se diriger droit vers le Cœur ; après tout, il n'y a pas de direction

plus facile à trouver, pas de chemin plus commode à suivre. Le problème, c'est que la ligne droite va probablement vous amener vers des obstacles, et, comme vous ne pouvez pas rebrousser chemin, le plus banal d'entre eux peut vous être fatal.

De sorte que le plan est couvert de flèches qui marquent les chemins optimaux vers le Cœur avec comme contrainte de rester prudemment sur les routes. Deux hélicoptères supplémentaires, en vol stationnaire au-dessus du Seuil, font encore mieux : avec des pistolets à peinture ultrarapides sous contrôle informatique et des systèmes de guidage inertiel par laser recalculant constamment la localisation et l'orientation précise des ordinateurs tremblotants, ils dessinent les mêmes flèches avec de la peinture fluorescente et réfléchitive sur les rues invisibles en dessous. Vous ne pouvez pas voir les flèches devant vous, mais vous pouvez regarder en arrière celles que vous avez dépassées. Ça aide.

Une petite foule de coordonnateurs et un ou deux Coureurs se pressent autour des camionnettes. Cette scène me paraît toujours un peu morose, comme une manifestation sportive amateur de troisième zone sous la pluie, et ce malgré le déploiement aérien. Angelo me crie « Je te dis merde ! » alors que je bondis de la voiture. Je le salue de la main sans me retourner. Les haut-parleurs diffusent à plein volume les conseils habituels dans une douzaine de langues. Du coin de l'œil, je vois une équipe de télévision qui arrive. Je jette un regard à ma montre. Neuf minutes. Je ne peux pas m'empêcher de penser *soixante et onze pour cent*, même si le Seuil est, de toute évidence, encore bien là à cent pour cent. Quelqu'un me tape sur l'épaule. Elaine. « À tout à l'heure dans le Cœur, John », dit-elle en souriant avant de s'élancer à travers la muraille de ténèbres sans me laisser le temps de répondre.

Dolorès est en train de distribuer les missions sur cartes mémoire. Elle a écrit la plus grande partie du logiciel utilisé dans le monde par les Coureurs ; mais bon, son métier c'est de programmer des jeux vidéo. Elle en a même conçu un qui modélise le Seuil, mais les ventes n'ont pas été formidables ; les critiques ont estimé que c'était de mauvais goût. « Et que va-t-

on nous sortir demain ? Une “Catastrophe aérienne” ? » Peut-être pensent-ils que les simulateurs de vol devraient être paramétrés pour avoir en permanence une météo au beau fixe. Pendant ce temps, les télégénéalistes vendent des prières destinées à éloigner le trou de ver ; introduisez donc cette carte de crédit dans la fente du lecteur de courses à domicile et vous voilà instantanément protégé.

« Qu'est-ce que tu as pour moi ?

— Trois jeunes enfants.

— C'est *tout* ?

— Tu arrives tard ; tu récupères les miettes. »

J'enfiche la cartouche dans mon havresac. Un secteur du plan apparaît sur l'écran, avec trois points rouge vif. J'attache les sangles et j'ajuste l'écran sur son bras mobile pour pouvoir l'apercevoir d'un coup d'œil de côté si nécessaire. C'est possible de faire fonctionner de l'électronique de manière fiable dans le trou de ver mais tout doit être conçu spécialement pour cet environnement.

Pas encore dix minutes, mais pas loin. J'attrape un verre d'eau sur la table près d'une des camionnettes. Il y a aussi un mélange d'hydrates de carbone, censé être particulièrement adapté à nos besoins métaboliques, mais la seule fois où je l'ai essayé, je l'ai regretté : mon estomac n'est pas disposé à absorber quoi que ce soit à ce stade, adapté ou pas. Il y a aussi du café mais la dernière chose dont j'ai besoin maintenant, c'est d'un stimulant. Je suis en train de vider mon verre quand j'entends mon nom, et je ne peux pas m'empêcher d'écouter le baratin du journaliste.

« John Nately, professeur de sciences au lycée et héros improbable, se lance dans ce qui va être son *onzième* appel en tant que Coureur volontaire. S'il survit ce soir, il aura établi un nouveau record mais, bien sûr, ses chances de s'en sortir sont de plus en plus maigres à chaque appel, et à l'heure actuelle... »

Ce débile débite des conneries ; mes chances ne diminuent *pas*, le risque n'est *pas* plus important pour un vétéran, mais ce n'est pas le moment de lui remettre les idées en place. Je fais de grands mouvements avec les bras pendant quelques secondes en guise d'échauffement, mais sans conviction car c'est un peu

inutile : tous les muscles de mon corps sont tendus, et vont le rester sur les huit cents prochains mètres, quoi que je fasse. Je tente de faire le vide dans mon esprit et de me concentrer exclusivement sur ma prise d'élan – plus vous heurtez rapidement le Seuil, moins le choc est rude – et avant que je puisse me demander, pour la première fois cette nuit, ce que je peux bien foutre ici, j'ai laissé derrière moi l'univers isotrope et la question devient purement théorique.

Les ténèbres ne vous engloutissent pas. C'est peut-être ça le plus étrange. Vous avez vu d'autres Coureurs disparaître, pourquoi pas *vous* ? À la place, elles se dissipent avec chacune de vos foulées. La frontière n'est pas absolue, le flou quantique produit un fondu progressif qui étend la visibilité à peu près aussi loin que le bout de votre pied avant. De jour, c'est complètement surréaliste, et on a vu des gens faire des crises et des épisodes psychotiques devant ce recul apparent du vide. De nuit, cela semble simplement peu plausible, comme de courir après un brouillard intelligent.

Au début, c'est presque trop facile ; les souvenirs que l'on a de la douleur et de la fatigue semblent ne correspondre à rien. Grâce aux répétitions fréquentes dans un harnais de compression, la résistance que je ressens en respirant m'est presque familière. À une époque, les Coureurs prenaient des médicaments pour faire baisser leur pression sanguine, mais avec un entraînement adéquat le système vasorégulateur de l'organisme devient suffisamment adaptable pour supporter le stress sans aide. La sensation bizarre de retient que je ressens au niveau des jambes quand je les ramène vers l'avant me rendrait probablement fou si je n'en comprenais pas (grossièrement) les raisons : il y a une résistance aux mouvements vers l'intérieur quand on tire, plutôt que quand on pousse, parce que *l'information* voyage vers l'extérieur. Si je traînais une corde de dix mètres derrière moi, je ne pourrais plus faire un pas ; la tirer enverrait de l'information sur mon mouvement vers un point plus éloigné du centre, ce qui est interdit. C'est uniquement grâce à la marge de manœuvre quantique que j'arrive même à poser un pied devant l'autre.

La rue s'incurve doucement vers la droite, perdant petit à petit son orientation radiale, mais il n'y a pas encore d'embranchement plus intéressant. Je reste au milieu de la chaussée, à cheval sur la double ligne blanche, tandis que la frontière entre passé et présent vire à gauche. La surface de la route semble toujours s'incliner vers les ténèbres mais ce n'est qu'un effet supplémentaire du trou de ver. La distorsion du mouvement thermique moléculaire – à l'origine des vents soufflant vers l'intérieur, et de la lente déshydratation – produit également une force, ou une pseudo-force, qui s'exerce aussi sur les objets solides, ce qui fait pencher la verticale apparente.

« ...moi ! *S'il vous plaît !* »

Une voix masculine, complètement affolée, mais aussi presque indignée, comme s'il ne pouvait pas s'empêcher de croire que je l'avais sûrement entendu depuis longtemps et que je ne faisais la sourde oreille que par malveillance ou par indifférence. Je me retourne sans ralentir ; j'ai appris à le faire d'une manière qui ne me donne pas trop de vertiges. Tout paraît presque normal, quand on regarde vers l'extérieur, à part le fait que l'éclairage urbain ne fonctionne pas et que par conséquent la plus grande partie de l'illumination provient des projecteurs des hélicoptères et de la carte géante dans le ciel. Le cri venait d'un abribus tout en plastique anti-vandales et en verre renforcé, au moins cinq mètres derrière moi maintenant ; il pourrait aussi bien être sur Mars. Un grillage métallique recouvre le verre ; j'arrive à peine à distinguer la personne par-derrière, une vague silhouette.

« Aidez-moi ! »

Heureusement – pour moi – j'ai disparu dans ce qui n'est pour lui que ténèbres ; je n'ai pas à me soucier de faire un geste ou d'afficher une expression adaptée à la situation. Je me retourne et reprends de la vitesse. Je ne suis pas devenu insensible à la mort des inconnus ; par contre je me suis habitué à ma propre impuissance.

En dix ans d'apparitions du Seuil, des standards internationaux ont été établis pour les repères au sol autour de tout obstacle potentiel dans les espaces publics extérieurs. Comme toutes les autres mesures, ça aide... un peu. Il existe

aussi des recommandations pour aboutir à terme à leur élimination, par suppression des encoignures où les gens pourraient se retrouver pris au piège. Mais cela va coûter des milliards et demander des décennies, sans même effleurer le vrai problème : l'intérieur des bâtiments. J'ai vu des prototypes de maisons ou d'immeubles de bureaux sans chausse-trappes : des portes ou des passages fermés par des rideaux dans tous les coins de *toutes* les pièces, mais le style n'a pas vraiment pris. Ma propre maison est loin d'être idéale ; après avoir reçu les devis pour la réalisation des modifications, j'ai décidé que la solution la plus économique était d'avoir une masse de démolition à portée de chaque mur.

Je tourne à gauche, juste à temps pour voir une traînée de flèches rougeoyantes s'inscrire avec un chuintement juste derrière moi sur la route.

Je suis presque arrivé sur les lieux de ma première mission. Je presse un bouton de mon havresac et jette un coup d'œil sur l'écran qui passe à un plan de la maison cible. Dès que la position du Seuil est connue, le logiciel de Dolorès se met à parcourir les bases de données pour rassembler la liste des endroits où l'on a une chance raisonnable d'être utile. Notre information n'est jamais exhaustive, et parfois complètement erronée : les données du recensement sont souvent obsolètes, les plans des bâtiments peuvent être inexacts, mal classés, ou même absents, mais c'est toujours mieux que d'entrer en aveugle dans des habitations choisies au hasard.

Deux maisons avant mon objectif, je ramène presque ma course à un rythme de marche, pour me donner le temps de m'habituer aux effets associés. Le fait de courir vers l'intérieur diminue les composantes dirigées vers l'extérieur des mouvements cycliques du corps – relativement au trou de ver – ; ralentir semble précisément être toujours la chose à ne pas faire. Je rêve souvent que je m'avance dans un étroit canyon, pas plus large que mes épaules, dont les murs ne restent écartés que tant que je vais suffisamment vite ; et c'est bien ce que mon corps pense d'un *ralentissement*.

Ici, la rue est à environ trente degrés de la direction radiale. Je traverse la pelouse de la maison voisine puis enjambe un

muret de briques. Sous cet angle, il y a peu de surprises ; la plus grande partie de ce qui est caché est si facile à extrapoler qu'on se le représente facilement dans sa tête. Un angle de la maison cible émerge des ténèbres sur ma gauche ; ce point me sert de repère pour me diriger droit vers une fenêtre de côté. L'entrée par la porte de devant me priverait d'accès à la moitié de la maison, y compris à la chambre que le Prédicteur d'Usage hautement erratique de Dolorès désigne comme ayant le plus de chances d'être celle de l'enfant. Les gens ont la possibilité de déposer directement chez nous les informations sur l'utilisation des pièces, mais peu s'en donnent vraiment la peine.

Je fracasse la vitre avec un pied-de-biche, ouvre la fenêtre et l'escalade pour entrer. Je laisse une petite lampe électrique sur le rebord de la fenêtre – si je l'emportais avec moi, elle deviendrait inutile – et me déplace lentement dans la pièce. Je commence déjà à avoir la tête qui tourne et des nausées, mais je m'oblige à me concentrer. Un pas de trop et le sauvetage devient dix fois plus difficile. Deux pas, et il est impossible.

Je sais que je suis dans la bonne chambre quand j'aperçois une commode où s'empilent jouets en plastique, talc et shampooing pour bébés, ainsi que d'autres accessoires du même genre renversés par terre. Un coin du berceau apparaît sur ma gauche, selon un angle inattendu ; il était probablement placé bien comme il faut au départ, parallèle au mur, mais a glissé de façon irrégulière sous l'effet des forces qui le poussaient vers l'intérieur. Je me faufile sur le côté et avance centimètre par centimètre jusqu'à ce qu'apparaisse une bosse sous la couverture. Je déteste ce moment, mais plus j'attends plus c'est difficile. J'étends le bras sur le côté et soulève l'enfant en emportant la couverture avec lui. Je donne un coup de pied au berceau pour l'écartier et j'avance en pliant lentement les bras jusqu'à pouvoir glisser l'enfant dans le harnais que j'ai sur la poitrine. Un adulte est assez fort pour tirer un petit bébé vers l'extérieur sur une courte distance, mais c'est en général au prix de la vie de l'enfant.

Le gosse n'a pas bougé. Il est inconscient mais respire. Je frissonne brièvement, sorte de catharsis émotionnelle en accéléré, puis me mets en route. Je jette un coup d'œil sur

l'écran pour revérifier le chemin de la sortie et m'autorise enfin à regarder l'heure. Treize minutes. Soixante et un pour cent. Plus exactement, le Cœur est à deux ou trois minutes, en se laissant porter par le flot et sans s'arrêter. Une mission réussie, ça veut dire que je laisse tomber le reste. Pas d'alternative : on ne peut pas trimballer un enfant et fouiller des bâtiments ; on ne peut même pas le poser quelque part et revenir le chercher.

Alors que je ressors par la porte de devant, j'ai la tête qui tourne de soulagement. Ou alors, c'est la circulation sanguine qui augmente dans mon cerveau. Je reprends de la vitesse pendant que je traverse la pelouse, et aperçois une femme qui me crie : « Attendez ! Arrêtez-vous ! ».

Je ralenti ; elle me rattrape. Je lui mets une main sur l'épaule et la propulse légèrement devant moi : « Continuez d'avancer, aussi vite que vous le pouvez. Quand vous voulez parler, passez derrière moi. Je ferai la même chose. Compris ? »

Je passe devant elle. « C'est ma fille que vous avez. Est-ce qu'elle va bien ? Oh, s'il vous plaît... est-ce qu'elle est vivante ?

— Elle va bien. Restez calme. Il ne nous reste plus qu'à la mener au Cœur. D'accord ?

— Je veux la tenir. Je veux la reprendre.

— Attendez que nous soyons à l'abri.

— Je veux la porter moi-même. »

Merde. Je lui jette un coup d'œil latéral. Son visage est inondé de sueur et de larmes. L'un de ses bras est meurtri et couvert de bleus, le symptôme habituel de ceux qui essaient d'atteindre ce qui ne peut l'être.

« Je pense vraiment qu'il serait préférable d'attendre.

— De quel droit ? C'est *ma* fille ! Donnez-la-moi ! » La femme est indignée, mais remarquablement lucide si l'on considère ce qu'elle a subi. Je suis incapable d'imaginer ce qu'elle a dû ressentir, debout à côté de la maison, dans l'espoir insensé d'un miracle, alors que tous ses voisins passaient près d'elle dans leur fuite et que les effets secondaires la rendaient de plus en plus malade. Même si c'était complètement vain et stupide, je ne peux m'empêcher d'admirer son courage.

J'ai de la chance. Mon ex-femme, mon fils et ma fille vivent de l'autre côté de la ville par rapport à moi. Je n'ai pas d'amis

dans mon quartier. Ma géographie émotionnelle est très soigneusement répartie ; je me fous de tous ceux qu'il pourrait m'arriver d'être incapable de sauver.

Que dois-je faire alors, m'éloigner d'elle en courant, la laisser me poursuivre en hurlant ? Peut-être. *Si je lui donne l'enfant, je pourrais m'occuper d'une maison supplémentaire.*

« Est-ce que vous savez comment il faut la manipuler ? N'essayez jamais de la déplacer vers l'arrière, de l'éloigner des ténèbres. *Jamais.*

— Je connais tout ça. J'ai lu tous les articles. Je *sais* ce qu'on est censé faire.

— Bon bon. » Je dois être dingue. Nous ralentissons jusqu'à nous retrouver au pas et je lui passe l'enfant en l'abaissant dans ses bras de manière latérale. Je me rends compte presque trop tard que nous sommes à la bifurcation de la deuxième maison. Comme la femme disparaît dans les ténèbres, je lui hurle : « *Courez ! Suivez les flèches et courez !* »

Je vérifie l'heure. Quinze minutes déjà, avec tout ce bazar. Je suis toujours en vie, mes chances sont donc, comme toujours, de cinquante pour cent pour que le trou de ver dure encore dix-huit minutes. Je peux bien sûr mourir à tout moment, mais c'était tout aussi vrai quand je suis entré. Je ne suis pas plus fou maintenant que je ne l'étais alors. Pour ce que ça vaut.

La deuxième maison est vide, et il est facile de voir pourquoi. Ce que l'ordinateur avait supposé être la nursery est en fait un bureau, et la chambre des parents est à l'extérieur par rapport à celle de l'enfant. Les fenêtres sont ouvertes et indiquent clairement le chemin qu'ils ont dû suivre.

Une humeur étrange m'envahit alors que je laisse la maison derrière moi. Le vent qui souffle vers l'intérieur semble plus fort que jamais, la route tourne droit vers les ténèbres, et je sens un calme inexplicable m'inonder. Je vais aussi vite que je peux mais l'aiguillon de la panique latente, de la mort soudaine, a disparu. Mes poumons et mes muscles se heurtent aux mêmes contraintes, mais je me sens curieusement détaché d'eux, conscient de la douleur et de l'effort mais en quelque sorte non concerné.

En réalité, je sais parfaitement pourquoi je suis ici. Je ne peux jamais tout à fait l'admettre au dehors – ça semble trop saugrenu, trop bizarre. Je suis bien sûr content de sauver des vies, et peut-être que c'est devenu une partie importante de toute cette histoire. J'ai sans doute aussi envie d'être considéré comme un héros.

Mais la vraie raison est quand même trop singulière pour lui coller désintéressement ou vanité comme étiquette : le trou de ver rend tangibles les vérités les plus fondamentales de l'existence. On ne peut pas voir l'avenir. On ne peut pas changer le passé. L'essence de la vie consiste à courir vers les ténèbres. Et c'est pour ça que je suis ici.

Mon corps devient non pas insensible mais détaché, une marionnette qui danse et qui tressaute sur un tapis roulant. Je reprends soudainement mes esprits, regarde la carte, et ce n'est pas trop tôt : je dois brutalement tourner à droite, ce qui met fin à tout risque de somnambulisme. Si je lève les yeux, la vue du monde coupé en deux me fait mal à la tête, alors je regarde mes pieds en essayant de me rappeler si l'afflux de sang dans mon hémisphère gauche est censé me rendre plus rationnel ou le contraire.

La troisième maison est dans une situation limite. La chambre des parents est légèrement plus à l'extérieur que celle de l'enfant mais la porte ne donne accès qu'à la moitié de la pièce. J'entre par une fenêtre que les adultes n'ont pas pu utiliser.

L'enfant est mort. C'est le sang que j'aperçois en premier. Je me sens soudain très las. On peut voir un bout de la porte et je sais ce qui a dû se passer. La mère ou le père s'est faufilé par là, pour s'apercevoir qu'il pouvait tout juste atteindre leur enfant, lui prendre la main mais pas plus. Les gens sont déroutés par la résistance qu'ils rencontrent en tirant quelque chose vers l'intérieur. Ils ne s'y attendent pas et ne font que tirer plus fort. Quand vous tentez d'arracher quelqu'un que vous aimez des griffes du danger, vous tirez même de toutes vos forces.

La porte constitue une issue facile pour moi, mais bien moins pour quelqu'un qui est entré par là, notamment s'il est en proie au désespoir. Je regarde vers les ténèbres qui recouvrent

le coin intérieur de la chambre et je hurle : « Baissez-vous, aussi bas que possible », tout en le mimant. Je sors le pistolet de démolition de mon havresac et vise vers le haut. Le recul, dans l'espace normal, m'aurait envoyé valdinguer. Ici, ce n'est qu'un petit coup de poing.

Je m'avance, renonçant ainsi à la possibilité d'utiliser la porte. Rien n'indique que je viens de percer un trou d'un mètre de large dans le mur ; pratiquement toute la poussière et les débris sont vers l'intérieur. J'atteins enfin un homme agenouillé dans le coin, les mains sur la tête ; pendant un bref instant je pense qu'il est vivant, qu'il a pris cette position pour se protéger de l'explosion. Pas de pouls, pas de respiration. Probablement une dizaine de côtes cassées ; je n'ai pas vraiment envie de vérifier. Certaines personnes peuvent survivre une heure coincées entre deux pans de briques et un troisième mur, invisible, qui les suit sans pitié dans le coin à chaque fois qu'ils glissent, qu'ils perdent du terrain. Certaines font exactement ce qu'il faut éviter de faire : elles se coincent dans le recoin le plus intérieur de leur prison, sous l'empire d'un instinct qui, j'en suis sûr, leur semble logique sur l'instant.

Ou peut-être qu'il n'était pas du tout confus. Peut-être qu'il avait seulement envie que ça soit fini.

Je me hisse par le trou dans le mur. Je traverse la cuisine en titubant. Ce foutu plan est faux mais alors complètement faux : une porte à laquelle je m'attendais n'est pas là. Je fracasse la fenêtre de la cuisine et me coupe la main en sortant.

Je refuse de regarder la carte. Je ne veux pas voir l'heure. Maintenant que je suis seul, sans autre but que de me sauver moi-même, tout fout le camp. Je fixe le sol où défilent les flèches magiques, fugaces et dorées, et j'essaye de ne pas les compter.

J'entrevois à peine un hamburger pourri abandonné sur la route, et me voilà en train de vomir. Le bon sens me dit de me retourner, mais je ne suis pas aussi stupide. L'acidité dans ma gorge et mon nez me font monter les larmes aux yeux. Tandis que je les essuie, quelque chose d'impossible se produit.

Une vive lumière bleue apparaît tout en haut devant moi dans les ténèbres, éblouissant mes yeux habitués à l'obscurité.

Je me protège le visage avant de regarder entre mes doigts. Des détails m'apparaissent au fur et à mesure que je m'habitue à la lueur.

Un ensemble lumineux de cylindres longs et minces est suspendu dans le ciel comme un tuyau d'orgue en verre posé à l'envers de manière absurde et baignant dans un plasma incandescent. La lumière qu'il émet ne révèle rien des maisons et des rues qu'il surplombe. Ce doit être une hallucination. Il m'est déjà arrivé de voir des formes dans les ténèbres mais jamais rien d'aussi spectaculaire, d'aussi persistant. Je cours plus vite, dans l'espoir de m'éclaircir les idées. L'apparition ne disparaît pas, ne vacille même pas, elle ne fait que se rapprocher.

Je m'arrête et me mets à trembler de manière incontrôlable. Je fixe cette lumière invraisemblable. Et si ce n'était pas dans ma tête ? Alors il n'y a qu'une explication possible. Un composant de la machinerie cachée du trou de ver s'est révélé. Le navigateur imbécile me dévoilant son âme en fer-blanc.

Dans mon crâne, une voix me hurle *Non !* tandis qu'une autre affirme avec calme que je n'ai pas le choix, que cette chance ne se représentera peut-être jamais. Je prends mon pistolet de démolition, vise et fais feu. Comme si une arme dérisoire dans les mains d'une amibe pouvait égratigner l'artefact rutilant d'une civilisation dont les échecs mêmes nous laissent ébahis et tremblant de peur.

La structure vole en éclats et implose en silence. La lumière se contracte jusqu'à devenir une tête d'épingle aveuglante qui s'imprime sur ma rétine. Ce n'est que quand je tourne la tête que je suis sûr que la vraie lumière a disparu.

Je me remets à courir. Terrifié, mais exultant. Je n'ai aucune idée de ce que j'ai fait, mais le trou de ver reste pour le moment égal à lui-même. Les phosphènes persistent dans les ténèbres, et il n'y a rien pour les effacer. Est-ce que les hallucinations peuvent laisser des images résiduelles ? *Est-ce que le navigateur a choisi de se révéler, de me laisser le détruire ?*

Mon pied s'accroche dans quelque chose ; je trébuche mais me reprends avant de tomber. Je me retourne pour apercevoir un homme rampant sur la route et m'arrête rapidement, étonné

par cette vision si terre à terre après ma rencontre transcendante. Ses deux jambes sont amputées aux cuisses, il se traîne à la force de ses seuls bras. Ce serait déjà un exploit dans l'espace normal, ici l'effort doit être en train de l'achever.

Il existe des fauteuils roulants spéciaux fonctionnant dans le trou de ver – les roues d'un diamètre trop important se voilent et se déforment quand le fauteuil cale – et si nous savons que nous allons en avoir besoin, nous en amenons un, mais ils sont trop lourds pour que chaque Coureur en transporte un systématiquement.

L'homme lève la tête et hurle : « Continue, connard ! » On voit qu'il sait qu'il ne parle pas dans le vide. Je le regarde et me demande pourquoi je ne le prends pas au mot. Il est énorme : bien charpenté, lourdement musclé, avec pas mal de graisse pour couronner le tout. Je ne pense pas pouvoir le soulever, et je suis sûr que si je le pouvais je me traînerais alors moins vite que lui tout seul en rampant.

J'ai une soudaine inspiration. J'ai aussi un peu de chance ; un coup d'œil latéral révèle une maison dont la porte d'entrée est invisible mais de toute évidence un mètre ou deux vers l'intérieur par rapport à ma position actuelle. Je fracasse les gonds avec un marteau et un ciseau puis fais basculer la porte hors de son cadre et la tire sur la route. L'homme m'a déjà rattrapé. Je me baisse et lui tape sur l'épaule. « Vous voulez essayer la luge ? »

J'avance vers l'intérieur, juste à temps pour entendre la fin d'un chapelet d'obscénités et avoir un gros plan assez malvenu sur ses avant-bras ensanglantés. Je jette la porte par terre sur la route devant lui. Il continue d'avancer ; j'attends qu'il puisse de nouveau m'entendre.

« Oui ou non ?

— Oui », maugrée-t-il.

Ce n'est pas très pratique mais ça marche. Il est assis sur la porte, penché en arrière, en appui sur les bras. Je cours derrière, courbé vers l'avant, mes mains sur ses épaules, et je le propulse. La poussée est la seule action qui ne rencontre aucune résistance de la part du trou de ver, et la force qui agit vers l'intérieur facilite encore les choses. La porte glisse parfois si

vite que je dois lâcher prise une seconde ou deux pour ne pas perdre l'équilibre.

Je n'ai pas besoin de regarder le plan. Le plan, je le *connais*, je sais précisément où nous nous trouvons ; le Coeur est à moins de cent mètres. Dans ma tête je récite une incantation : *Le danger n'augmente pas. Le danger n'augmente pas.* Au fond de moi-même, je sais que tout ce concept de « probabilité », aussi ingénieux soit-il, n'a aucun sens ; le trou de ver lit dans ma tête, attend le premier signe d'espoir et, que celui-ci survienne à cinquante mètres, dix mètres ou deux mètres du but, c'est à ce moment-là qu'il me prendra.

Une partie de moi évalue calmement la distance que nous couvrons et compte : *quatre-vingt-treize, quatre-vingt-douze, quatre-vingt-onze...* Je marmonne des nombres au hasard, et quand ça ne marche pas je réinitialise arbitrairement le compte à rebours : *quatre-vingt-un, quatre-vingt-sept, quatre-vingt-six ; quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-neuf...*

Un nouvel univers fait de lumière, d'air vicié, de bruit – et de gens, *innombrables* – surgit brutalement autour de moi. Je continue à pousser l'homme sur la porte, jusqu'à ce que quelqu'un coure vers moi et me détache doucement. Elaine. Elle me guide vers les marches d'un porche, tandis qu'un autre Coureur s'approche de mon passager ensanglé avec un nécessaire de premier secours. Des groupes de gens, debout ou assis autour de lanternes électriques, envahissent à perte de vue les rues et les pelouses. Je les désigne à Elaine : « Regarde. N'est-ce pas qu'ils sont beaux ?

— John ? Ça va ? Reprends ta respiration. C'est fini.

— Oh, merde. » Je regarde ma montre. « Vingt et une minutes. Quarante-cinq pour cent. » J'éclate d'un rire hysterique. « J'avais peur à *quarante-cinq pour cent* ? »

Mon cœur va deux fois plus vite que nécessaire. Je marche à pas lents jusqu'à ce que les vertiges commencent à se dissiper, puis je m'affale sur les marches à côté d'Elaine.

Un peu plus tard, je pose la question : « Il y en a encore, là-bas ?

— Non.

— Formidable. » Je commence à me sentir presque lucide. « Alors... comment ça s'est passé pour toi ? »

Elle hausse les épaules. « Pas trop mal. Une gentille petite fille. Elle est avec ses parents quelque part par ici. Pas de complications, géométrie favorable. » Elle hausse de nouveau les épaules. Elaine est comme ça, géométrie favorable ou pas elle n'en fait jamais un plat.

Je lui raconte mon expérience personnelle, en omettant l'apparition. Il me faudra en parler d'abord au personnel médical, tirer au clair la question sur ce qu'il est possible d'halluciner ou pas, avant de faire savoir partout que j'ai fait un carton sur un tuyau d'orgue bleu et lumineux en provenance du futur.

De toute façon, si j'ai fait quelque chose d'utile, je le saurai bientôt. Si le Seuil commence à dériver en s'éloignant de la Terre, ça ne mettra pas longtemps à faire la Une. Je n'ai aucune idée de la vitesse à laquelle la séparation se produirait, mais il serait très improbable que la manifestation suivante se fasse à la surface du globe. Plutôt profondément sous terre ou à mi-chemin de l'espace...

Je secoue la tête. Je n'ai pas besoin de me faire des idées prématûrément, alors que je ne suis pas encore certain que c'était vraiment réel.

« Quoi ? demande Elaine.

— Rien. »

Je vérifie l'heure une nouvelle fois. Vingt-neuf minutes. Trente-trois pour cent. Je regarde vers le bout de la rue avec impatience. D'ici, on peut voir dans le trou de ver, bien sûr, mais la frontière est clairement tracée par la brusque baisse d'illumination, la lumière ne pouvant pas pénétrer en direction de l'extérieur. Quand le Seuil partira, ce ne sera en revanche plus une affaire subtile de changements d'éclairage. Tant que le trou de ver reste en place, ses effets entraînent des violations du second principe de la thermodynamique (la déviation du mouvement thermique, par exemple, fait clairement décroître l'entropie). En nous quittant, il fait plus qu'inverser la vapeur ; il *homogénéise radialement* l'espace qu'il a occupé, jusqu'à une échelle d'environ un micron. Pour la roche deux cents mètres en

dessous de nous ou pour l'atmosphère au-dessus – déjà hautement uniformes –, ça ne fera pas grande différence, mais les maisons, les jardins, les brins d'herbe, la moindre structure visible à l'œil nu, tout disparaîtra. Rien ne restera que des traînées radiales de fine poussière tourbillonnant dans les courants provoqués par la libération de l'air sous pression du Cœur.

Trente-cinq minutes. Vingt-six pour cent. Je regarde autour de moi les survivants qui ont l'air bien fatigués. Même pour ceux qui n'ont laissé derrière eux ni parents ni amis, la sensation de soulagement et de gratitude à l'idée d'être sains et saufs s'est sans doute dissipée. Ils, ou plutôt nous ne voulons qu'une seule chose, que notre attente prenne fin. Toute signification sur l'écoulement du temps, sur la durée du trou de ver s'est inversée : oui, nous pouvons être libérés à tout moment, mais tant que ce n'est pas fait, nous avons autant de chances de l'être que de ne pas l'être dans les dix-huit prochaines minutes.

Quarante minutes. Vingt et un pour cent.

« Les oreilles vont vraiment se déboucher, cette nuit », dis-je. Ou même pire. Il arrive, rarement, que la pression dans le Cœur croisse suffisamment pour que la libération soit à l'origine d'accidents de décompression. Il faudrait que ça dure au moins une heure de plus, et si ça commençait vraiment à se profiler, on nous larguerait un médicament pour en atténuer les effets.

Cinquante minutes. Quinze pour cent.

Tout le monde est silencieux, maintenant. Même les enfants ont arrêté de pleurer.

« C'est quoi ton record ? » demandé-je à Elaine.

Elle fait les gros yeux. « Cinquante-six minutes. Tu étais là. Il y a quatre ans.

— Oui. Je m'en souviens.

— Détends-toi. Un peu de patience.

— Tu ne te sens pas un peu bête. Je veux dire que si j'avais su, j'aurais pris tout mon temps. »

Une heure. Dix pour cent. Elaine s'est assoupie, sa tête contre mon épaule. Je commence à avoir envie de dormir moi-même, mais je suis travaillé par une idée qui m'en empêche.

J'ai toujours supposé que le trou de ver se déplace parce que ses efforts pour s'ancrer quelque part restent vains, mais si c'était exactement le contraire ? Et s'il se déplaçait parce que ses tentatives pour ce faire avaient toujours été couronnées de succès, finalement. Et si le navigateur se retirait pour faire un nouvel essai aussi vite que possible mais que sa machinerie déficiente ne pouvait pas faire mieux que cinquante pour cent de réussite pour chaque période de dix-huit minutes d'efforts ?

Peut-être ai-je mis fin à cette lutte perpétuelle. Peut-être ai-je enfin immobilisé le Seuil.

La pression peut finir par s'élever suffisamment pour devenir fatale. Ça prend environ cinq heures, et ça arrive une fois sur cent mille mais ça s'est déjà produit et il n'y a pas de raison que ça ne se répète pas. C'est ce qui me dérange le plus : je ne saurai jamais. Même si je voyais les gens mourir autour de moi, il n'y aurait jamais un moment où je pourrais être certain que c'est le prix final à payer.

Elaine remue sans ouvrir les yeux. « *Toujours là* ?

— Oui. » Je lui passe un bras autour des épaules ; ça ne semble pas la gêner.

« Bien. N'oublie pas de me réveiller quand ce sera fini. »

Un amour approprié

*traduit de l'anglais par Sylvie Denis et Francis Valéry
harmonisé par Quarante-Deux*

« Votre mari survivra. Cela ne fait plus aucun doute. »

Je fermai les yeux un instant et faillis hurler de soulagement ! Au cours de ces trente-neuf dernières heures d'insomnie, l'incertitude était devenue pire que la peur : j'avais presque réussi à me convaincre que la remarque des chirurgiens (« Sa vie ne tient qu'à un fil... » m'avaient-ils annoncé...) signifiait simplement qu'il n'y avait plus le moindre espoir.

« Toutefois, il va avoir besoin d'un nouveau corps. Je ne pense pas que vous ayez envie d'entendre à nouveau le détail de ses blessures mais le fait est que de nombreux organes ont été gravement endommagés ; les dégâts sont trop importants pour envisager des réparations ou des greffes ponctuelles. »

Je hochai la tête. En dépit du ressentiment que j'avais éprouvé envers ce monsieur Allenby lors de notre première rencontre, je crois que je commençais à l'apprécier. Au moins, il me regardait droit dans les yeux et il énonçait des *faits* de façon claire et directe. Depuis mon arrivée dans cet hôpital, tous ceux qui m'avaient adressé la parole avaient, avant tout, cherché à protéger leurs arrières. Comme ce spécialiste qui m'avait remis un rapport produit par un système expert en analyse traumatique avec cent trente-deux « scénarios pronostic » et leurs probabilités d'occurrence respectives.

Doter Chris d'un nouveau corps ? L'idée – si propre, si simple – ne me faisait pas peur. Des greffes ponctuelles signifiaient autant d'opérations : ils auraient ouvert son corps, encore et encore, avec à chaque fois un risque de complications. Malgré les plus louables des intentions, ils n'auraient cessé de le soumettre à de nouvelles agressions. Pendant les premières heures qui avaient suivi l'accident, une partie de moi-même s'était accrochée à un absurde espoir : cette histoire ne pouvait être qu'une affreuse méprise. Je me disais qu'en réalité, Chris était sorti de l'épave du train sans une égratignure ; c'était *quelqu'un d'autre* qui se trouvait dans la salle d'opération : peut-être un voleur qui lui aurait dérobé son portefeuille. Je

m'étais forcée à me libérer de ce fantasme ridicule : la vérité était que Chris avait été blessé, mutilé, presque tué.

L'idée qu'il puisse être possible de le doter d'un nouveau corps, intact et parfait, me semblait être cependant une grâce presque aussi miraculeuse. Allenby poursuivit : « Votre police d'assurance couvre tous les aspects du problème. Les techniciens, la mère porteuse, les aides. »

À nouveau, je hochai la tête. J'espérais qu'il n'aurait pas envie d'entrer dans les détails que je connaissais par cœur. Je savais déjà qu'ils allaient produire un clone de Chris. Puis ils interviendraient *in utero* afin d'empêcher son cerveau de développer autre chose qu'une simple capacité à maintenir la vie. Une fois venu au monde, une série élaborée de mensonges chimiques le contraindrait à parvenir à maturité. De manière prématurée mais parfaitement saine : les effets de l'âge et de l'exercice physique étant simulés au niveau subcellulaire. Oui, louer le corps d'une femme pour y créer un « enfant » au cerveau endommagé me posait encore problème. Pourtant, Chris et moi avions largement débattu de ces questions lorsque nous avions décidé d'inclure cette technique au coût élevé dans notre police d'assurance. Au vu de la situation, ce n'était vraiment pas le moment d'avoir des doutes.

« Le nouveau corps ne sera pas prêt avant environ deux ans, poursuivit Allenby. Entre-temps, il est *crucial* – évidemment – de maintenir en vie le cerveau de votre mari. Sa situation actuelle ne nous permet pas d'envisager son réveil. Je ne vois donc pas de raison majeure pour conserver ses autres organes. »

Tout d'abord, cette idée me choqua. Puis je pensai : *Pourquoi pas* ? Pourquoi ne pas libérer Chris de l'épave qu'était devenue son corps ? Comme on l'avait libéré lui de celle du train ? J'avais vu les suites de l'accident sur la télévision de la salle d'attente : avec une précision de chirurgien, des sauveteurs tranchaient allègrement le métal à l'aide de leurs impeccables lasers bleus. Pourquoi ne pas achever de le libérer ? *Il était son cerveau* – pas ses membres écrasés, ses os brisés, ses organes abîmés, ensanglantés. Dans sa situation, existait-il meilleure façon d'attendre qu'il recouvre la santé ? Ne valait-il pas mieux qu'il dorme d'un sommeil parfait, dénué de rêves, sans le

moindre risque de douleur : un sommeil débarrassé des restes d'un corps qui, en définitive, finirait par être mis au rebut ?

« En ce qui concerne le système de survie utilisé pendant le développement du nouveau corps, je dois vous rappeler que votre police d'assurance vous fait l'obligation d'opter pour la technique la moins coûteuse, parmi celles qui sont approuvées par le corps médical. »

J'allais le contredire, mais je me souvins de la raison ayant motivé ce choix : le coût exorbitant du remplacement corporel. Cette clause était obligatoire pour abaisser le montant des primes à un niveau compatible avec notre budget. Nous avions bien dû nous passer du superflu. À l'époque, Chris avait plaisanté : « J'espère que la cryogénérisation ne sera pas mise au point de notre vivant. Je ne t'imagine pas volontiers me faisant risette derrière la vitre d'un congélateur, tous les jours pendant deux ans. »

« Vous êtes en train de dire que vous souhaitez me faire garder en vie son seul cerveau, *uniquement* parce que c'est la méthode la moins chère ? » Allenby fronça les sourcils avec compassion. « Je sais qu'il n'est pas très agréable de parler argent dans un moment pareil. Mais je vous rappelle que la clause se réfère à des procédures *reconnues* par la médecine. Nous ne vous forcerions pas à faire quelque chose qui ne soit pas totalement sûr. »

Je faillis éclater de colère : *Vous ne me forcerez pas à faire quoi que ce soit.* Mais je me tus. Je n'avais plus assez d'énergie pour faire un scandale. De toute façon, mes menaces n'auraient été que paroles en l'air. En théorie, la décision m'appartenait. Dans la pratique, Global Assurance payait la note. Ils ne pouvaient pas m'imposer une procédure médicale – pas directement. Mais je savais que si je ne parvenais pas à réunir l'argent manquant, je n'aurais pas le choix : il me faudrait accepter les solutions qu'ils voudraient bien financer, quelles qu'elles fussent...

« J'ai besoin d'un peu de temps, dis-je, pour en parler aux médecins, réfléchir à tout ça.

— Bien sûr. Absolument. Toutefois, je dois vous expliquer que de toutes les solutions envisageables... » Levant la main, je

l'interrompis. « S'il vous plaît, faut-il vraiment que nous nous occupions de tout cela maintenant ? Je vous ai dit que je devais parler aux médecins. J'ai besoin de sommeil. Je sais : il va falloir faire face à tous ces détails... les diverses entreprises et les différents systèmes de survie qu'elles proposent, les services qu'elles offrent, les types de machines... et tout ça. Mais ça peut attendre douze heures, non ? *S'il vous plaît.* »

Certes, j'étais complètement épuisée, sans doute encore en état de choc et je commençais à suspecter qu'on m'aiguillait sur une solution « clef en main » dont Allenby avait déjà dû calculer le coût, au sou près. Mais une femme vêtue d'une blouse blanche se tenait non loin de nous. De temps à autre, elle nous jetait un coup d'œil discret comme si elle attendait que la conversation finisse. Je ne l'avais jamais vue auparavant mais cela ne prouvait pas qu'elle ne faisait pas partie de l'équipe qui s'occupait de Chris : ils m'avaient déjà envoyé six docteurs différents. Si cette femme avait des éléments nouveaux, je voulais les entendre.

« Je suis désolé, dit Allenby, mais j'aimerais que vous m'écoutiez encore quelques minutes. Je dois absolument vous expliquer quelque chose. »

Il avait l'air désolé, mais restait ferme. Je n'étais pas du tout en état de résister. J'avais l'impression d'avoir été frappée sur tout le corps avec un maillet en caoutchouc. Je ne me sentais pas capable de continuer la discussion en gardant mon calme. De toute façon, il me semblait que le laisser dire ce qu'il voulait était le meilleur moyen de m'en débarrasser. S'il m'abrutissait de détails que je n'étais pas prête à absorber, je couperais le son et l'obligerais à tout répéter un peu plus tard.

« Très bien, lui dis-je. Allez-y.

— Eh bien, expliqua-t-il, parmi toutes les solutions envisageables, la moins coûteuse ne comporte l'utilisation d'aucune machine. Il s'agit d'une technique nommée "système de survie biologique". Elle vient d'être mise au point en Europe. Si on calcule sur une période de deux ans, c'est environ vingt fois moins cher que les autres méthodes. Qui plus est, les risques sont tout à fait minimes.

— Système de survie biologique ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Oui. C'est assez récent. Mais je vous assure que tout est parfaitement rodé.

— Je n'en doute pas, mais de *quoi* s'agit-il ? Qu'est-ce que ça signifie, en pratique ?

— Le cerveau est maintenu en vie en partageant la circulation sanguine d'une autre personne. »

J'ouvris de grands yeux.

« *Quoi* ? Vous voulez dire... on crée une sorte de... à deux têtes ? »

Je n'avais pas dormi depuis si longtemps que je n'avais plus vraiment le sens des réalités. L'espace d'un instant, je crus vraiment que j'étais assoupie sur le sofa de la salle d'attente, rêvant à de bonnes nouvelles, et que mon cerveau, sans doute pour me protéger de mon optimisme ridicule, transformait tous mes fantasmes en cauchemars...

Allenby ne sortit aucune brochure en papier glacé de sa poche. Il ne me montra pas davantage des clients bicéphales, satisfaits et souriants, posant pour l'objectif d'un photographe, joue contre joue avec leur hôte.

« Mais non, mais non, dit-il. Bien sûr que non. Je vous explique : en pratique, on extrait le cerveau de la boîte crânienne avant de l'envelopper dans des membranes protectrices, le tout placé dans un sac rempli de fluide. Puis on l'installe à l'intérieur.

— À l'intérieur ? À l'intérieur *de quoi* ? »

Il hésita, jeta un coup d'œil furtif vers la femme en blanc qui, impatiente, rôdait toujours à nos côtés. Elle considéra le coup d'œil comme une sorte de signal et fit mine de s'approcher. Allenby, réalisai-je alors, n'avait pas prévu qu'elle nous rejoigne. Il était décontenancé mais se reprit rapidement et se comporta de son mieux vis-à-vis de l'intruse.

« Madame Perrini, reprit-il, voici le docteur Gail Sumner. Sans le moindre doute une des meilleures jeunes gynécologues de cet hôpital. »

Le docteur Sumner lui décocha un regard signifiant : ce sera-tout-merci ; puis elle posa une main pleine d'autorité sur mon épaule et m'entraîna loin de lui.

*

* *

Je consultai – par voie électronique – toutes les banques de la planète. Mais elles semblaient toutes faire entrer mes paramètres financiers dans les mêmes équations : même aux taux de crédit les plus prohibitifs, personne ne voulait me prêter un dixième de la somme dont j'avais besoin. Utiliser un système de survie biologique revenait *vraiment* moins cher que n'importe quelle méthode traditionnelle.

Debra, ma sœur cadette, proposa : « Pourquoi ne pas te faire faire une hystérectomie ? Coupé, brûlé, terminé ! Ce serait une bonne leçon pour ces salauds qui essaient de coloniser ton utérus. »

Autour de moi, tout le monde devenait fou.

« Et après ? répondis-je. Chris mourra et je me retrouverai mutilée. Ce n'est pas vraiment l'idée que je me fais d'une victoire.

— Tu aurais dit ce que tu as à dire !

— Mais je n'ai *rien* à dire.

— Tu ne veux pas qu'on te force à le porter, non ? Écoute, j'ai une idée. Tu engages de bons attachés de presse – avec un contrat à garantie limitée. Si tu fais ce qu'il faut, tu pourrais avoir soixante-dix, peut-être même quatre-vingts pour cent de l'opinion publique derrière toi ! Organise un boycott ! Fais le maximum de mauvaise publicité à cette compagnie d'assurance ! Crée-leur suffisamment de problèmes financiers ! Et je t'assure qu'ils finiront par payer tout ce que tu veux.

— Non.

— Tu ne peux pas ne penser qu'à toi, Caria. Il y a toutes ces autres femmes qui seront traitées de la même façon, si tu renonces à te battre ! »

Elle n'avait peut-être pas tort. Je savais pourtant ne pas être capable de faire ce qu'elle suggérait. Je ne pouvais pas me poser

en « cause célèbre » et me livrer aux médias. Je n'étais tout simplement pas assez forte. Pas assez énergique. Et puis je me disais : pour quelle raison devrais-je agir ainsi ? *Pourquoi* devrais-je monter une campagne de presse nationale, simplement pour qu'un contrat soit honoré dans des conditions acceptables ?

Je cherchais des conseils juridiques.

« Bien sûr, me répondit-on, ils ne peuvent pas vous forcer à le faire. Il y a des lois contre l'esclavage.

— Oui, mais en pratique, quelle est l'alternative ? Qu'est-ce que je peux vraiment faire d'autre ?

— Laisser votre mari mourir. Faire couper le système de survie sur lequel il est branché. Ce n'est pas illégal. L'hôpital peut le faire. Et d'ailleurs, il le fera, avec ou sans votre consentement, dès qu'ils cesseront d'être payés. »

On m'avait déjà dit cela une demi-douzaine de fois, mais je n'arrivais pas vraiment à le croire.

« Comment peut-il être *légal* de le tuer ? Ce n'est même pas de l'euthanasie ! Il a toutes les chances de s'en sortir, de mener une vie parfaitement normale. »

La conseillère secoua la tête.

« La technologie nous permet de donner une vie parfaitement normale à n'importe qui – aussi malade, vieux et mal en point soit-il. Mais tout cela coûte de l'argent. Les ressources sont limitées. Même si les docteurs et les techniciens médicaux étaient obligés de fournir gratuitement leurs services à quiconque en ferait la demande – et comme je l'ai dit il y a des lois contre l'esclavage –, eh bien, qu'on le veuille ou non, un certain nombre de personnes devraient quand même se passer desdits services. Le gouvernement actuel considère que la loi du marché est la meilleure façon de déterminer quels doivent être ces individus.

— Je n'ai pas la moindre intention de le laisser mourir. Tout ce que je veux, c'est le brancher sur une machine de survie quelconque, pendant deux ans...

— C'est peut-être ce que vous voulez, mais j'ai bien peur que vous n'en ayez pas les moyens. Avez-vous pensé à employer quelqu'un pour le porter ? C'est bien une mère de substitution

qui se charge de son futur corps. Alors, pourquoi ne pas en employer une autre pour son cerveau ? Ce serait cher, sans doute, mais pas autant qu'un système mécanique. Vous pourriez peut-être arriver à réunir la différence.

— Mais cette foutue différence n'a pas de raison d'être ! Les mères porteuses gagnent des fortunes ! Pourquoi Global Assurance aurait-il le droit d'utiliser mon corps gratuitement ?

— Ah. C'est parce qu'il y a une clause particulière dans votre police d'assurance... »

Elle enfonça quelques touches sur sa station de travail et lut ce qui s'affichait sur l'écran : ... *tout en ne dévaluant pas la contribution du cosignataire en tant que soignant, il ou elle renonce expressément par le présent contrat à être rémunéré de quelque façon que ce soit pour de tels services. De plus, dans tous les calculs relevant du paragraphe 97 (b)...*

« Ah ça, je pensais que cela voulait dire que ni moi ni Chris ne devions nous attendre à être payés en tant que gardes-malades, si l'un de nous avait la grippe et était obligé de rester au lit.

— J'ai bien peur que le champ d'application de cette clause ne soit beaucoup plus large. Je vous le répète, ils *n'ont pas* le droit de vous contraindre à faire quoi que ce soit – mais ils ne sont pas non plus obligés de payer pour une mère porteuse. Quand ils calculent quelle technique s'avère la moins onéreuse pour maintenir votre mari en vie, cette clause leur donne le droit de prendre en compte le fait que vous *pourriez* choisir de lui offrir ce service.

— Donc, en fin de compte, ce n'est qu'une question de... comptabilité ?

— Exactement. »

Pendant quelques secondes, je ne trouvai plus rien à dire. Je *savais* que j'étais en train de me faire avoir mais je ne voyais plus d'autres manières de formuler cet état de fait.

C'est à ce moment-là que l'argument le plus évident me vint à l'esprit.

« Et s'ils avaient dû faire face à la situation opposée ? Si c'était moi qui avais pris ce train, et non Chris ? Est-ce qu'ils

auraient payé la mère porteuse – ou bien auraient-ils décidé que *lui* pouvait bien porter *mon* cerveau pendant deux ans ? »

Impassible, la conseillère répondit d'une voix très calme : « Je ne me risquerais pas à donner mon opinion là-dessus. »

*

* *

Chris avait des pansements en quelques endroits, mais la plus grande partie de son corps était couverte d'une myriade de petites machines. Collées à même sa peau tels de bienfaisants parasites, elles le nourrissaient, oxygnaient et purifiaient son sang ; elles lui dispensaient des médicaments et réparaient peut-être même les os brisés et les tissus abîmés, ne serait-ce que pour empêcher qu'ils ne se détériorent un peu plus. Je ne pouvais voir qu'une partie de son visage : un œil, fermé par des points de suture et, ça et là, des parcelles de peau meurtrie. Sa main droite était entièrement nue : ils lui avaient enlevé son alliance. Ses deux jambes avaient été amputées juste au-dessous des cuisses.

Je ne pouvais pas m'approcher. On l'avait placé en milieu stérile sous une tente de plastique. Un espace hermétique d'environ cinq mètres carrés : comme une pièce à l'intérieur de la pièce. Dans un coin, un infirmier à trois pinces se tenait immobile mais vigilant. Je ne parvenais pas à imaginer en quelles circonstances son intervention aurait pu se révéler plus utile que celle des robots plus petits déjà en place.

Lui rendre visite était absurde, bien entendu. Plongé dans un profond coma, il ne rêvait même pas. Je ne pouvais lui apporter aucun réconfort. Pourtant, je restais assise là pendant des heures, comme si j'avais besoin qu'on me rappelle constamment que son corps par trop abîmé ne pouvait être réparé, qu'il avait vraiment besoin de mon aide, que sans elle, *il ne survivrait pas*.

Parfois, mes hésitations me semblaient tout à coup tellement odieuses que je n'arrivais pas à croire que je n'avais pas encore signé les papiers, et commencé le traitement préparatoire. *Sa vie était en jeu ! Comment pouvais-je y regarder à deux fois ? Comment pouvais-je être aussi égoïste ?* Et pourtant, cette

même culpabilité me rendait encore plus furieuse et vindicative que tout le reste : cette coercition qui n'en était pas vraiment, cette discrimination sexuelle que je n'arrivais pas à admettre.

Refuser, le laisser mourir, était impensable. Et pourtant... Aurais-je porté le cerveau d'un étranger ? Non. Laisser un inconnu mourir n'était pas impensable du tout. L'aurais-je fait pour une vague relation ? Non. Et pour un ami très proche ? Pour certains, peut-être, mais pas pour d'autres.

Alors, à quel point aimais-je Chris ? Suffisamment ?

Mais bien sûr !

Pourquoi, « bien sûr » ?

C'était une question de... *loyauté* ? Non, le terme était mal choisi. Il sentait trop son espèce de contrat moral implicite. Il renvoyait à une notion de « devoir », aussi pernicieuse et stupide que le patriotisme. Non, le « devoir » pouvait aller se faire foutre. Il n'avait rien à faire là-dedans.

Mais alors, pourquoi ? En quoi était-il spécial ? Qu'est-ce qui le rendait différent d'un meilleur ami ?

Je n'avais pas de réponse. Aucun mot qui pût convenir. Rien qu'un flot d'images de Chris, chargées d'émotion. Alors, je me dis : ce n'est pas le moment d'analyser les choses, de les disséquer. Je n'ai pas besoin de réponse : je *sais* ce que je ressens.

J'oscillais entre la honte d'avoir envisagé – ne fusse que de manière théorique – de le laisser mourir et la haine d'être contrainte de faire, avec mon corps, quelque chose dont je n'avais absolument pas envie. Bien sûr, la solution aurait été de trouver une troisième voie. Mais qu'espérais-je, au juste ? Qu'un riche mécène sorte de derrière un rideau et fasse disparaître le dilemme d'un coup de baguette magique ?

Une semaine avant l'accident, j'avais suivi un documentaire. On y voyait quelques-uns de ces habitants d'Afrique centrale qui, par centaines de milliers, soignaient leur vie durant des membres de leur famille mourant du sida. Et ce pour la simple raison qu'ils ne pouvaient payer les médicaments qui, vingt ans auparavant, avaient pratiquement éliminé la maladie dans les pays développés. Si ces gens-là avaient pu sauver la vie de leurs

proches, en faisant le minuscule « effort » de porter deux kilos et demi de chair dans leur ventre pendant deux ans...

Finalement, je décidai de mettre un terme à mes efforts pour résoudre la quadrature du cercle. J'avais le droit d'être en colère, de penser que je m'étais fait avoir, d'en vouloir à tout le monde. Mais il n'en restait pas moins que je *voulais* que Chris vive. Si je ne désirais pas être manipulée, ça devait marcher dans les deux sens. Me révolter de façon aveugle contre la manière dont on m'avait traitée n'aurait été en rien moins stupide et plus honnête que de collaborer servilement.

Il me vint à l'idée – très tard – que Global Assurance ne m'avait peut-être pas contrariée sans subtilité. Après tout, si je laissais Chris mourir, non seulement ils économiseraient le peu que coûterait le système de survie biologique, l'utérus étant gratuit, mais aussi celui beaucoup plus élevé du corps de remplacement. Un peu de grossièreté calculée, un peu de psychologie à rebours, et le tour était joué...

La seule façon pour moi de conserver la santé mentale était de rester au-dessus de tout ce merdier. De décréter que Global Assurance et ses machinations n'avaient aucune importance. De porter le cerveau de Chris – mais pas parce qu'on m'y avait forcée, ni parce que je me sentais coupable, ni encore parce que je me sentais obligée de le faire. Et pas non plus pour prouver qu'on ne pouvait pas me manipuler. Mais seulement pour la bonne et simple raison que je l'aimais assez pour vouloir lui sauver la vie.

*

* *

On m'injecta un blastocyste génétiquement modifié pour la circonstance : une grappe de cellules qui se fixa sur la paroi de mon utérus et fit croire à mon corps que j'étais enceinte.

Le lui fit *croire* ? Mes règles cessèrent. Le matin, j'avais envie de vomir. Je fis de l'anémie. Mes défenses immunitaires s'effondrèrent. J'avais toujours faim. Le pseudo-embryon grandissait à une vitesse proprement vertigineuse, beaucoup plus rapidement qu'un enfant normal. Très vite, les membranes

protectrices et la poche amniotique se formèrent ainsi que le placenta qui, une fois le processus achevé, fournirait l'apport sanguin nécessaire pour maintenir en vie un cerveau avide en oxygène.

J'avais prévu de travailler comme si de rien n'était mais je me rendis bientôt compte que j'en étais incapable. J'étais tout simplement trop malade, trop épuisée pour fonctionner de façon normale. En cinq semaines, la chose que je portais aurait atteint la taille d'un vrai fœtus après *cinq mois* de gestation. À chaque repas, j'avalais une poignée de suppléments diététiques divers. Pourtant, j'étais encore trop apathique pour faire autre chose que de rester assise ici et là chez moi : j'essayais vaguement de m'occuper en lisant, ou en regardant des idioties à la télévision. Je vomissais une ou deux fois par jour ; j'urinais trois ou quatre fois par nuit.

Certes, tout cela était déjà en soi assez horrible. Mais je me sentais bien plus mal – j'en étais certaine – que ces symptômes physiques ne l'auraient laissé supposer. Je ne pouvais pas envisager ce qui était en train de m'arriver de façon simple : là, peut-être, résidait une partie du problème. Si on voulait bien ne pas tenir compte de la nature *réelle* de « l'embryon », j'étais effectivement enceinte – et ce dans tous les sens du terme, biochimiques et physiologiques. Mais je ne pouvais guère me laisser bercer par cette illusion. Croire, ne fût-ce qu'à demi, que la masse de tissu amorphe qui se trouvait dans mon utérus était un *enfant*, m'aurait conduite à un effondrement émotionnel complet. Mais alors, de *quoi* s'agissait-il ? D'une tumeur ? Voilà qui était plus proche de la vérité. Ce n'était pourtant pas exactement le genre d'image de substitution dont j'avais besoin.

Bien sûr, intellectuellement, je me faisais une idée assez précise de ce qui se trouvait en moi. Je *savais* ce qu'il en adviendrait. Je *savais* que je n'étais pas enceinte d'un enfant destiné à être arraché de mon utérus pour laisser place au cerveau de mon mari. Je ne portais pas *non plus* une tumeur vampire, qui continuerait à grandir jusqu'à ce qu'elle suce tant de sang que je deviendrais trop faible pour bouger. C'était une excroissance bénigne, un outil fabriqué en vue d'une tâche précise – une tâche que j'avais décidé d'accepter.

Pourquoi, dans ces conditions, mes pensées étaient-elles toujours aussi confuses ? Pourquoi me sentais-je toujours déprimée – et si désespérée, par moments, que j'avais envie de me suicider, de faire une fausse couche, de m'ouvrir les veines, de me jeter dans les escaliers ? Certes, j'étais fatiguée, nauséeuse : je ne m'attendais pas à danser de joie – mais pourquoi étais-je malheureuse au point de penser constamment à la mort ?

J'aurais pu me réciter une sorte de mantra explicatif : *Je le fais pour Chris. C'est pour Chris que je le fais.*

Mais non. Je lui en voulais déjà assez comme ça. Je n'avais pas envie de finir par le haïr.

*
* *

Au bout de la sixième semaine, une échographie montra que la poche amniotique avait atteint la taille requise. Un echodoppler confirma que le flux sanguin lui aussi était optimal. Je me rendis donc à l'hôpital pour qu'on procédât à la substitution.

J'aurais pu aller voir Chris une dernière fois, mais je me tins à l'écart. Je ne voulais-pas penser aux détails techniques.

« Ne vous inquiétez pas ; on effectue tous les jours des opérations de chirurgie fœtale beaucoup plus compliquée, me dit le docteur Sumner.

— Il ne s'agit pas de chirurgie fœtale, répliquai-je, les dents serrées.

— Eh bien... non ! » admit-elle. Comme si elle venait de s'en rendre compte.

À mon réveil, l'opération achevée, j'étais plus malade que jamais. Je posai une main sur mon ventre. La blessure était propre, indolore, les points cachés. On m'avait dit qu'il n'y aurait même pas de cicatrice.

Je pensais : *Il est en moi. À partir de maintenant, ils ne peuvent plus lui faire de mal. C'est au moins ça de gagné.*

Je fermai les yeux. Je n'avais aucun mal à imaginer Chris, tel qu'il avait été, avant – *comme il serait, à nouveau, un jour.* Je

m'endormis à moitié et, sans honte, je retrouvais des images des meilleurs moments que nous avions passés ensemble. Je n'avais jamais été encline aux rêveries sentimentales – ce n'est pas mon genre ; je déteste vivre dans le passé mais en cet instant, si un quelconque truc pouvait m'aider à tenir, il était le bienvenu. Je me laissai aller à entendre sa voix, à voir son visage, à sentir ses doigts sur moi...

Son corps, bien entendu, était à présent mort. Irréversiblement mort. J'ouvris les yeux et regardai mon abdomen gonflé. Je me représentai ce qu'il contenait : un morceau de viande découpé dans son cadavre, un morceau de chair grise arraché à son crâne.

J'avais jeûné avant l'opération ; mon estomac était vide, je n'avais rien à vomir. Je restai allongée pendant des heures à essuyer la sueur qui coulait sur mon visage avec un coin du drap sans pouvoir m'arrêter de trembler.

*
* *

En termes de masse, j'étais enceinte de cinq mois.

En termes de poids, de sept.

Pendant deux ans.

Si Kafka avait été une femme...

Je ne m'habitualis pas à ma situation mais j'appris à y faire face. Je découvris des façons de dormir, de m'asseoir, de bouger, qui étaient moins pénibles que d'autres. J'étais fatiguée toute la journée mais par moments j'avais assez d'énergie pour me sentir presque normale et j'en fis bon usage. Je travaillai dur et ne pris pas de retard. Le Département conduisait une nouvelle offensive contre les entreprises qui fraudaient le fisc. Je me plongeai dans le travail avec davantage de zèle que je n'en avais jamais ressenti auparavant. Mon enthousiasme était artificiel mais là n'était pas la question : j'avais besoin de me sentir poussée en avant.

Dans mes bons jours, j'étais même optimiste : lasse, comme toujours, mais d'humeur triomphante et tenace. Dans les mauvais, je pensais : *Salauds, si vous croyez que tout ça va me*

faire le haïr ? C'est vous que je détesterai. C'est vous que je mépriserai. Et je préparais alors ma vengeance contre Global Assurance. Au début, je n'avais pas été prête à les combattre mais, quand Chris serait en sécurité et que mes forces seraient revenues, je trouverais le moyen de les atteindre.

Mes collègues réagirent de façon mitigée. Certains m'admirraient. Certains pensaient que je m'étais laissée exploiter. D'autres étaient tout simplement révoltés à l'idée qu'un *cerveau humain* flottait dans mon ventre – et, pour faire face à mon propre dégoût, j'affrontais ces gens à chaque fois que je le pouvais.

« Allez-y, touchez-le, disais-je. Il ne va pas vous mordre. Il ne va même pas donner de coups de pied. »

Mon utérus contenait un cerveau. Un cerveau, pâle et convoluté. *Et alors ?* Mon propre crâne ne contenait-il pas un objet tout aussi peu attrayant ? En fait, tout mon corps était *plein* de déchets tout aussi repoussants – et pourtant, cela ne m'avait jamais gênée auparavant.

Je parvins donc à maîtriser mes réactions viscérales à l'égard de l'organe en lui-même – mais penser à Chris demeurait un exercice d'équilibre plutôt difficile.

Je résistai à la tentation insidieuse de me persuader que j'étais peut-être « en contact » avec lui – par « télépathie », à travers le flux sanguin, ou par n'importe quel autre moyen. Peut-être les femmes ressentent-elles une empathie véritable envers leurs enfants à naître. Je n'avais jamais été enceinte ; ce n'était pas à moi d'en juger. Il ne fait aucun doute qu'un fœtus peut entendre la voix de sa mère – mais un cerveau dans le coma, privé d'organes sensoriels, c'était tout à fait autre chose. Au mieux, ou au pire, peut-être certaines des hormones transportées par mon sang traversaient-elles le placenta et avaient-elles un effet limité sur lui.

Sur son humeur ?

Il était dans le coma, il n'avait *pas* d'humeur.

En fait, il était plus facile, et plus sûr, de ne pas penser qu'il était *situé* en moi, encore moins qu'il pouvait y éprouver la moindre sensation. Je portais une partie de Chris ; la mère porteuse de son clone en hébergeait une autre. Chris n'existerait

vraiment que lorsque les deux seraient à nouveau réunies. Pour le moment, il était dans les limbes, ni mort, ni vivant.

La plupart du temps, cette approche pragmatique fonctionnait. Bien sûr, une sorte de panique me saisissait de temps en temps lorsque je reprenais soudain conscience d'avoir accompli quelque chose de vraiment étrange. Parfois, je faisais des cauchemars. Lorsque je me réveillais, je croyais – le temps d'une seconde ou deux – que Chris était mort et que son esprit m'avait possédée. Ou que son cerveau avait envoyé des terminaisons nerveuses dans mon corps et pris possession de mes membres. Ou qu'il était pleinement conscient et que la solitude et la privation sensorielle étaient en train de le rendre fou. Mais je n'étais pas possédée, mes membres continuaient à m'obéir et tous les mois un scanner et un électroencéphalogramme intra-utérin prouvaient qu'il était toujours dans le coma : le cerveau intact mais dénué de toute activité.

En fait, les rêves que je détestais le plus étaient ceux dans lesquels je portais un enfant. De ceux-là, je m'éveillais avec une main sur le ventre, contemplant, béate, le miracle de la vie nouvelle qui poussait en moi – jusqu'à ce que je recouvre mes esprits et que, furieuse, je me traîne hors du lit. Alors, je commençais la matinée de l'humeur la plus noire, grinçant des dents pendant que je pissais, posant les assiettes à grand bruit sur la table, braillant des insultes à la cantonade pendant que je m'habillais. Je vivais seule, heureusement.

Je ne pouvais pourtant pas reprocher à mon pauvre corps assiégié de faire ce qu'il pouvait pour m'aider. Ma grossesse marathon n'en finissait pas. Pas étonnant qu'il essayât, en compensation, de me fournir quelques doses bien tassées d'amour maternel. Mon rejet devait lui sembler bien ingrat ; il devait trouver bien déconcertant que ses images et ses sentiments soient ressentis comme *inappropriés* et de ce fait repoussés.

Donc... je crachais sur la Mort et je crachais sur la Maternité. Eh bien, *allélulia*. S'il devait y avoir des victimes, la Mort et la Maternité n'étaient-elles pas les deux premières sur la liste des esclavagistes émotionnels ? De plus, la tâche était vraiment

facile. La logique, cette fois, était de mon côté. Chris n'était pas mort. Quoi qu'il fût advenu du corps que j'avais connu, je n'avais aucune raison de le pleurer. Quant à la chose qui se trouvait dans mon utérus, ce n'était *pas* un enfant. Je ne pouvais pas éprouver d'amour maternel pour un cerveau séparé de son corps ; cela aurait été grotesque, tout simplement.

Nous pensons que nos vies sont circonscrites par des tabous culturels et biologiques. Pourtant, lorsque les gens veulent vraiment briser ceux-ci, ils parviennent toujours à trouver un moyen. En réalité, les êtres humains sont capables de tout : torture, génocide, cannibalisme, viol. Après quoi – du moins c'est ce que j'ai entendu dire –, la plupart d'entre eux sont encore capables d'être gentils avec les enfants ou avec les animaux, d'être émus aux larmes par une musique, et de se comporter, en général, comme si toutes leurs facultés émotionnelles étaient intactes.

Dans ces conditions, pourquoi redoutais-je que mes propres transgressions – pour tout dire mineures, et entièrement altruistes – puissent me causer le moindre mal ?

*
* *

Je n'ai jamais rencontré la mère porteuse du nouveau corps de Chris. Je n'ai jamais vu non plus son clone pendant qu'il était enfant. Pourtant, après que la chose fut venue au monde, je me suis demandé si cette femme avait trouvé sa grossesse – une grossesse « normale » – aussi pénible que moi la mienne. Qu'est-ce qui est le plus facile à porter, m'interrogeais-je : un objet en forme d'enfant, au cerveau endommagé, qui ne sera jamais capable d'une pensée humaine, développé à partir de l'ADN d'un inconnu ? Ou le cerveau endormi de son amant ? Des deux, lequel est-il le plus difficile de s'empêcher d'aimer de façon inappropriée ?

Au début, j'avais espéré être capable de brouiller tous ces détails dans mon esprit – j'avais voulu pouvoir m'éveiller un matin et faire semblant de croire que Chris avait simplement été malade mais que, maintenant, il allait mieux. Cependant, au fur

et à mesure que les mois s'écoulaient, j'avais fini par réaliser que cela ne se passerait jamais ainsi.

Quand ils enlevèrent le cerveau, j'aurais au moins dû me sentir soulagée, mais je n'étais qu'engourdie, et vaguement incrédule. L'épreuve avait duré si longtemps ; elle ne pouvait tout de même pas s'achever sans plus d'éclat : sans aucun traumatisme, sans aucune cérémonie. J'avais fait des rêves surréalistes dans lesquels, laborieusement mais en triomphe, je donnais naissance à un cerveau rose et plein de santé. Même si je l'avais voulu ainsi – et il ne fait aucun doute que ce processus aurait pu être provoqué –, l'organe était bien trop délicat pour passer sans dommages par le vagin. Cette « césarienne » ne fut qu'un coup de plus porté à mes attentes biologiques. À long terme, c'était bien sûr une bonne chose puisqu'elles n'auraient jamais pu être comblées... mais malgré tout, je ne pouvais m'empêcher de me sentir un peu flouée.

J'attendis donc, hébétée, la preuve que tout cela en avait valu la peine.

On ne pouvait pas se contenter de transplanter le cerveau dans le crâne du clone, comme on l'aurait fait pour un cœur ou un rein. Le système nerveux périphérique du nouveau corps de Chris n'était pas exactement semblable à celui de l'ancien. Des gènes identiques ne suffisent pas à assurer une telle similarité. De plus – et ce malgré des médicaments pour en limiter l'effet –, l'inactivité avait entraîné une légère atrophie de certaines parties de son cerveau. Aussi, au lieu d'établir une connexion directe entre deux éléments qui n'étaient pas réellement faits l'un pour l'autre – ce qui l'aurait probablement laissé paralysé, sourd, muet et aveugle –, les impulsions nerveuses seraient dirigées vers une interface informatique, laquelle tenterait d'aplanir les différences. Bien sûr, Chris devrait quand même être rééduqué, mais l'ordinateur, en s'efforçant constamment de combler l'écart entre pensée et action, entre réalité et perception, accélérerait considérablement le processus.

La première fois qu'ils me laissèrent voir Chris, je ne le reconnus même pas. Son visage était sans expression, ses yeux fixaient le vide. Il ressemblait à un grand enfant atteint d'un déficit neurologique – ce qu'il était de fait. Je ressentis une

légère répulsion. L'homme que j'avais vu après l'accident de train, grouillant de robots médicaux, avait eu l'air beaucoup plus humain, beaucoup plus entier.

« Salut, c'est moi », dis-je.

Il fixait le vide.

« C'est le début », dit la technicienne.

Elle avait raison. Pendant les semaines qui suivirent, ses progrès – ou ceux de l'ordinateur – furent stupéfiants. Sa posture et son expression perdirent bientôt leur déconcertante neutralité. Les premiers petits mouvements inefficaces firent rapidement place à des gestes coordonnés, certes faibles et maladroits, mais encourageants. Il n'arrivait pas encore à parler mais il pouvait rencontrer mon regard et serrer ma main.

Chris était *là*. Il était *revenu*. Il n'y avait pas le moindre doute là-dessus.

Je m'inquiétais de son silence – plus tard, je découvris qu'en fait il m'avait délibérément épargné ses premières et maladroites tentatives pour utiliser la parole.

Un soir, au cours de la cinquième semaine de sa nouvelle vie, j'entrai dans la chambre et m'assis près du lit. Il se tourna alors vers moi et dit clairement : « Ils m'ont dit ce que tu as fait. Mon dieu, Carla, comme je t'aime ! »

Ses yeux s'emplirent de larmes. Je me penchai et l'enlaçai. Cela me sembla la chose à faire. Et je pleurai, moi aussi, tout en ne pouvant m'empêcher de penser : *Rien de cela ne peut vraiment me toucher. Encore une fois, ce n'est qu'un tour que me joue mon corps ; je suis immunisée contre ce genre de choses, à présent.*

*

* *

Nous fîmes l'amour la troisième nuit qu'il passa à la maison. Je m'étais attendue à ce que ce soit difficile, un obstacle psychologique majeur à franchir, pour lui comme pour moi. Mais ce ne fut pas le cas du tout. Après tout ce que nous avions traversé, pourquoi cela l'aurait-il été ? Je ne sais pas de quoi j'avais peur. Que quelque misérable avatar du tabou de l'inceste

ne s'égare et n'entre par la fenêtre au moment critique, aiguillonné par le fantôme obsolète d'un misogynie du XIX^e siècle ?

Je voyais les choses telles qu'elles étaient à tous niveaux : ni mon inconscient ni mon système hormonal ne pouvaient me faire croire que Chris était *mon fils*. Quels qu'aient été les effets de ces deux années d'hormones placentaires, ou les comportements que cette imprégnation « aurait dû » induire, il m'apparaissait que j'avais acquis la force et la compréhension nécessaires pour les contrecarrer.

C'est vrai, sa peau douce et neuve, dépourvue des cicatrices laissées par des années de rasage, aurait pu le faire passer pour un adolescent de seize ans. Mais je n'avais aucun scrupule à ce propos – n'importe quel homme ayant atteint la cinquantaine et disposant d'assez d'argent, aurait pu avoir la vanité de choisir la même apparence extérieure.

Et lorsqu'il posa la langue sur mes seins, je ne produisis pas de lait.

Bientôt nous commençâmes à aller chez des amis. Ils se montrèrent pleins de tact ce que Chris apprécia mais, personnellement j'aurais volontiers discuté de n'importe quel aspect du processus. Six mois plus tard, Chris travaillait à nouveau. Son ancien emploi n'était plus disponible mais une nouvelle entreprise recrutait et ils souhaitaient se donner une image jeune.

Fragment par fragment nous reconstruisîmes nos vies.

Personne, en nous voyant maintenant, n'aurait pensé que quoi que ce soit avait changé.

Ils auraient eu tort.

Aimer un *cerveau* comme s'il s'était agi d'un *enfant* aurait été grotesque. Les oies sont peut-être assez stupides pour considérer comme leur mère le premier animal qu'elles voient, à peine sorties de l'œuf. Mais pas un être humain ; il y a des limites à ce que quelqu'un de sain d'esprit peut avaler. La raison l'emporta donc sur l'instinct, et je triomphai de mon amour inapproprié. En l'occurrence, il n'y eut pas vraiment de combat.

Ayant déjà déconstruit une forme d'esclavage, refaire la même chose, reconnaître les mêmes chaînes sous une autre apparence, me paraît maintenant tout ce qu'il y a de plus facile.

À présent, tout ce que j'ai jamais pu ressentir de spécial envers Chris m'est parfaitement clair. J'éprouve toujours pour lui une amitié sincère. Je le désire encore. Mais il y avait avant quelque chose de plus. Si cela n'avait pas été le cas, il ne serait sans doute pas vivant aujourd'hui.

Certes, les messages me parviennent toujours ; une partie de mon cerveau continue à m'envoyer des signaux qui correspondent à des sentiments de tendresse *appropriés*, mais ces messages sont maintenant aussi risibles, aussi inefficaces que les ficelles d'un film de série Z à l'eau de rose. Je n'arrive tout simplement plus à y croire.

Je n'éprouve aucune difficulté à faire ce qu'il faut quand il le faut. L'inertie facilite les choses. Aussi longtemps que cela fonctionne – tant que sa compagnie m'est agréable, tant que je prends du plaisir à faire l'amour avec lui –, je ne vois pas de raison de faire de vagues. Il se peut que nous restions ensemble pendant des années ou bien que je prenne la porte demain. Je ne sais vraiment pas.

Bien sûr, je suis heureuse qu'il ait survécu – et jusqu'à un certain point je suis même capable d'admirer le courage et l'altruisme de la femme qui l'a sauvé. Je sais que je ne pourrais jamais en faire autant.

Parfois, quand nous sommes ensemble, je vois dans ses yeux cette passion sans défense que moi j'ai perdue. Alors, je me fais presque pitié. Je me dis : on m'a *brutalisée*, pas étonnant que je sois infirme, pas étonnant que je sois dans un tel état.

En un sens, c'est un point de vue parfaitement défendable – mais je n'arrive jamais à y adhérer pendant très longtemps. La nouvelle vérité a ses propres charmes (une passion froide et des pouvoirs de manipulations) ; elle m'assaille avec des mots comme « liberté » et « lucidité » et parle de la fin de toute tromperie. Elle grandit en moi, jour après jour, et elle est bien trop forte pour que je puisse avoir des regrets.

La Morale et le Virologue

*traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

Sous l'éclatant soleil d'une chaude matinée, une dizaine de jeunes enfants jouaient dans une rue d'Atlanta. Ils se poursuivaient, se battaient, se ceinturaient, riant et criant, faisant les fous dans la joie sans autre raison que celle d'être vivants par un si beau jour. Pourtant, dans le bâtiment étincelant de blancheur, derrière des fenêtres à double vitrage, l'air était un peu plus frais – c'était comme ça que John Shawcross le préférait – et on n'entendait rien d'autre que le bruit de l'air conditionné et un léger murmure électrique.

Le schéma de la protéine tremblait très légèrement. Shawcross sourit, déjà certain de son succès. Quand le pH affiché dans le coin supérieur gauche de l'écran passa la valeur critique (selon ses calculs, le point auquel l'énergie de la conformation B devait tomber en dessous de celle de la A), la protéine fut prise de convulsions et se retourna complètement. C'était exactement ce qu'il avait prédit, et qui était corroboré par son étude des liaisons. Mais de *voir* la transformation – indépendamment de la complexité des algorithmes qui avaient mené de la réalité à l'écran – en constituait naturellement la preuve la plus satisfaisante.

Il repassa l'événement plusieurs fois, dans les deux sens, totalement captivé par le spectacle. Ce merveilleux engin valait facilement les huit cent mille dollars qu'il l'avait payé. Le vendeur avait bien sûr effectué plusieurs démonstrations impressionnantes, mais c'était la première fois que Shawcross utilisait la machine pour son travail personnel. Des images de protéines *en solution*. La diffraction aux rayons X habituelle ne pouvait marcher qu'avec des échantillons cristallins, dans lesquels la configuration d'une molécule ne ressemblait pas beaucoup à celle de sa forme aqueuse, la seule biologiquement pertinente. La clef, c'était de stimuler par ultrasons une phase liquide semi-ordonnée, sans parler de quelques percées majeures en informatique. Shawcross ne comprenait pas tous les détails, mais ça ne l'empêchait pas d'utiliser la machine. Charitalement, il fit un vœu pour que son inventeur reçoive les

prix Nobel de chimie, physique et médecine, visionna une nouvelle fois les résultats époustouflants qu'il venait d'obtenir puis s'étira, se leva et sortit déjeuner.

Sur le chemin du traiteur, il passa comme toujours devant la *fameuse* librairie. Un nouveau poster criard attira son attention : un jeune homme nu langoureusement allongé sur un lit dans une pose post-coïtale, le sexe à peine recouvert par un coin de drap. Le titre du livre s'étalait sur le haut de l'affiche, imitant une brillante enseigne au néon rouge : *Sexe sans risque pour nuit torride*. Shawcross secoua la tête de colère et d'incrédulité. Qu'est-ce que les gens avaient donc dans le crâne ? N'avaient-ils pas lu son annonce ? Étaient-ils aveugles ? Stupides ? Arrogants ? La sécurité ne pouvait passer *que* par le respect des lois divines.

Après son déjeuner, il passa chez un marchand de journaux qui recevait la presse étrangère. Les éditions de samedi dernier étaient arrivées, et son annonce y figurait partout, traduite si nécessaire dans la langue correspondante. Une demi-page dans un journal de premier plan coûtait cher partout dans le monde, mais l'argent n'avait jamais été un problème.

ADULTÈRES ! SODOMITES !
POUR VOTRE SALUT, REPENTEZ-VOUS !
ABANDONNEZ IMMÉDIATEMENT
VOS MŒURS DÉPRAVÉES
OU PÉRISSEZ ET BRÛLEZ POUR L'ÉTERNITÉ !

Il n'aurait pas pu le dire plus clairement. Personne ne pourrait prétendre qu'il n'avait pas été prévenu.

*
* *

En 1981, Matthew Shawcross avait acheté une minuscule station de télévision par câble dans la *Bible Belt*, assez décrépite et qui avait jusqu'alors partagé son temps d'antenne entre de vieux clips rayés en noir et blanc des chanteurs de gospel des années cinquante, et des attractions locales, comme des montreurs de serpents (protégés par leur foi, et par l'ablation

opportune des glandes à venin de leurs protégés) ou des enfants épileptiques (encouragés par les prières de leurs parents, et par une suppression soigneusement calculée de leurs médicaments pour que l'esprit saint les anime). Matthew Shawcross ramena la station aux années quatre-vingt en dépensant une petite fortune sur un indicatif de trente secondes avec animations générées par ordinateur (une flottille de vaisseaux spatiaux crénelés faisant des pirouettes et lançant des missiles en forme de crucifix vers une carte en relief des États-Unis, découpant le logo de la station, une statue de la Liberté tenant une croix et non une torche), en passant les derniers clips vidéo branchés de rock gospel, des feuilletons mélo « chrétiens » et les jeux télévisés correspondants, et surtout en identifiant les sujets de fond (communisme, dépravation des mœurs, impiété dans les écoles) qui pouvaient servir de thèmes à téléthons pour récolter des fonds et faire croître les affaires pour rendre les futurs actions encore plus lucratives.

Dix ans plus tard, il était propriétaire d'un des plus importants réseaux de télévision par câble du pays.

John Shawcross était en fac, sur le point de se lancer dans la paléontologie, quand le SIDA avait commencé à faire les gros titres. Tandis que l'épidémie se répandait, et que les leaders spirituels célèbres qu'il admirait le plus (dont son père) commencent à proclamer que la maladie était la volonté de Dieu, celle-ci était peu à peu devenue une obsession pour lui. À une époque où le mot *miracle* faisait partie du vocabulaire de la médecine et de la science, voilà qu'arrivait un fléau sortant en droite ligne de l'Ancien Testament, qui détruisait les méchants et épargnait les justes (à quelques hémophiles et transfusés près), établissant pour Shawcross la preuve indubitable que les pécheurs pouvaient être punis dans cette vie comme dans la suivante. Ce fait présentait pour lui un intérêt double : non seulement les pécheurs – à qui la damnation n'avait toujours semblé qu'une menace lointaine et non avérée – avaient-ils maintenant une raison puissante et très terre à terre de se réformer, mais les justes étaient-ils également renforcés dans leur détermination par ce signe incontestable de l'approbation du ciel et de son soutien.

En bref, la simple existence du SIDA avait *comblé d'aise* John Shawcross, et il s'était peu à peu convaincu qu'être personnellement impliqué, d'une façon ou d'une autre, avec le VIH, le virus du SIDA, le rendrait encore plus heureux. La nuit, il restait éveillé à réfléchir aux voies mystérieuses de Dieu et à se demander comment il pourrait faire pour participer. Toute recherche se focaliserait sur l'obtention d'un remède : comment pouvait-il raisonnablement s'impliquer avec un *tel* objectif ?

Et puis, dans les petites heures d'une froide matinée, il avait été réveillé par les sons provenant de la chambre d'à côté. Des petits rires bêtes, des grognements, et le grincement des ressorts d'un matelas. Il s'était recouvert les oreilles avec son oreiller et avait essayé de se rendormir, mais il n'était pas arrivé à s'en abstraire, pas plus que de leur effet sur sa chair faillible. Il s'était masturbé un petit moment, sous le prétexte d'éradiquer manuellement cette érection indésirable, mais il s'était arrêté à la limite de l'orgasme et reposait, frissonnant, dans un état aigu de perception morale. C'était une femme différente toutes les semaines : il les avait vues partir le matin. Il avait essayé de donner des conseils à son camarade, mais n'avait reçu que railleries en échange de ses efforts. Shawcross n'avait pas blâmé le pauvre garçon. Il ne fallait pas se demander pourquoi tout le monde se moquait de la vérité, quand tous les films, tous les livres, tous les magazines, toutes les chansons de rock encourageaient encore et toujours la promiscuité et la perversion, les présentant comme normales et bonnes. La peur du SIDA avait peut-être sauvé des millions de pécheurs, mais des millions d'autres l'ignoraient encore, convaincus de manière absurde que *leurs* partenaires d'élection ne pouvaient pas être infectés, ou confiants dans l'efficacité des *préservatifs* à contrarier la volonté divine !

Le problème, c'était que de vastes segments de population n'avaient *pas* été infectés, malgré leur impudeur, et que l'utilisation des préservatifs, selon les études qu'il avait lues, semblait *effectivement* réduire le risque de transmission. Ces faits dérangeaient beaucoup Shawcross. Pourquoi un Dieu omnipotent aurait-il donc créé un outil imparfait ? Était-ce une question de clémence divine ? Peut-être bien, avait-il concédé,

mais cela lui avait paru d'assez mauvais goût : la roulette russe sexuelle n'était pas une image appropriée lorsqu'il s'agissait de la capacité du Seigneur à pardonner.

Ou bien – Shawcross avait ressenti un grand frisson lorsque la possibilité s'était cristallisée dans son cerveau – le SIDA n'était-il rien de plus qu'une ombre prophétique, préfigurant un fléau mille fois plus terrible, encore à venir ? Un avertissement aux pervertis qui devaient réformer leurs mœurs tant qu'il en était encore temps ? *Un exemple pour les justes, une démonstration de la manière dont ils pourraient accomplir Sa Volonté ?*

Shawcross était fébrile. Les pécheurs d'à côté gémissaient comme s'ils se trouvaient déjà en enfer, la mince cloison tremblait, le vent s'était levé pour secouer les arbres sombres et faire vibrer sa fenêtre. Quelle était donc la nature de cette idée folle qui lui trottait dans la tête ? Un véritable message de Dieu, ou le produit de sa compréhension imparfaite ? Il avait besoin d'être guidé ! Il alluma la lampe de chevet et prit sa Bible sur la table de nuit. Les yeux clos, il ouvrit le livre au hasard.

Il reconnut le passage au premier coup d'œil. C'était la moindre des choses ; il l'avait lu et relu cent fois, le connaissait presque par cœur. *La destruction de Sodome et de Gomorrhe.*

Au début, il avait essayé de se détourner de sa destinée : il en était indigne ! Un pécheur lui-même ! Un enfant ignorant ! Mais qui ne l'était pas, aux yeux de Dieu. C'était de l'orgueil, non de l'humilité, que de ne pas accepter que le Seigneur l'ait choisi.

Au matin, il ne restait plus aucun doute.

Abandonner la paléontologie avait été un grand soulagement. Défendre le créationnisme avec un tant soit peu de conviction demandait une certaine façon de penser, très spéciale, et il n'avait jamais été tout à fait certain qu'il pourrait la maîtriser. Il s'était, en revanche, facilement approprié la biochimie – confirmation, si besoin était, qu'il avait fait le bon choix. Il était resté en tête de classe tous les ans, et enchaîna sur un doctorat de biologie moléculaire à Harvard, sur un post-doc au NIH, le laboratoire de recherche du ministère de la Santé, et des bourses pour le Canada et la France. Il vivait pour son travail, se forçant sans merci à dépasser ses limites, mais en

prenant toujours soin que ses réalisations ne soient pas trop remarquées. Il avait peu publié, en général modestement comme troisième ou quatrième coauteur, et quand, après son séjour en France, il revint enfin chez lui, personne dans son domaine de recherche n'entendit parler du retour de John Shawcross – et personne ne s'en serait d'ailleurs soucié –, prêt à s'atteler à son véritable travail.

*
* *

Shawcross travaillait seul dans le bâtiment étincelant de blancheur qui lui servait à la fois de laboratoire et de foyer. Il ne pouvait pas prendre le risque d'embaucher des employés, même s'ils partageaient entièrement ses convictions. Il n'avait même pas révélé son secret à ses *propres* parents. Il leur avait dit qu'il s'était lancé dans la génétique moléculaire théorique, ce qui n'était un mensonge que par omission, et il n'avait pas besoin de mendier de l'argent à son père chaque semaine puisque, pour des raisons fiscales, vingt-cinq pour cent des énormes profits de l'empire Shawcross étaient systématiquement versés sur des comptes à son nom.

Son laboratoire était rempli de boîtiers métalliques gris d'où sortaient des câbles qui serpentaient jusqu'à des ordinateurs, des synthétiseurs et des séquenceurs d'ADN, d'ARN et de protéines complètement automatisés et de dernière génération (en vente dans le commerce, à la disposition de quiconque avait suffisamment d'argent pour les acheter). Une demi-douzaine de bras robotiques effectuaient l'ensemble des travaux répétitifs : remplir les pipettes de réactifs, les diluer, étiqueter les tubes, charger et vider les centrifugeuses.

Au début, Shawcross avait passé la plus grande partie de son temps sur les ordinateurs, à chercher dans des bases de données les informations de séquence et de structure qui lui serviraient de points de départ. Il avait ensuite acheté, du temps sur un supercalculateur afin de prédire les formes et les interactions de molécules encore inconnues.

Quand la diffraction par rayons X en phase aqueuse devint possible, son travail s'en trouva accéléré d'un facteur dix ; synthétiser et observer des protéines et des acides nucléiques réels était maintenant plus rapide et aussi plus fiable que ne l'était le processus atrocement complexe de résolution de l'équation de Schrödinger pour une molécule composée de centaines de milliers d'atomes, même avec force raccourcis, astuces et approximations.

Base par base, gène par gène, le virus de Shawcross se développait.

*
* *

Quand la femme retira son dernier vêtement, Shawcross lui dit, assis nu sur la chaise baquet en plastique de l'hôtel : « Vous avez dû avoir des relations sexuelles avec des centaines d'hommes.

— Des milliers. Tu ne veux pas te rapprocher, mon chou ? Tu vois bien de là-bas ?

— Pas de problème. »

Elle s'allongea, resta tout d'abord immobile, les mains encerclant ses seins, puis ferma les yeux et commença à glisser les paumes le long de son torse.

C'était la deux centième fois que Shawcross payait une femme pour le tenter. Quand il avait commencé le processus de désensibilisation, cinq ans plus tôt, il avait trouvé cela presque insoutenable. Ce soir, il savait qu'il resterait calmement assis à observer la femme atteindre l'orgasme, ou le simuler avec brio, sans ressentir lui-même la moindre étincelle de désir.

« Vous prenez des précautions, je suppose. »

Elle sourit, mais garda les yeux clos. « Et plutôt deux fois qu'une. Si un homme ne veut pas mettre de capote, il peut aller se faire voir ailleurs. Et c'est *moi* qui la lui installe, pas lui. Quand je la mets en place, elle y reste. Pourquoi, tu as changé d'avis ?

— Non. Simple curiosité. »

Shawcross payait toujours en totalité et d'avance, pour l'acte auquel il refusait de se livrer, et expliquait toujours à la femme, très clairement dès le début, qu'il se pouvait à tout moment qu'il faiblisse et prenne la décision de se lever et de la rejoindre. Ce n'était pas une simple contingence matérielle qui expliquait son inaction ; il n'y avait que son libre arbitre entre lui et le péché mortel.

Ce soir, il se demandait pourquoi il continuait. La « tentation » était devenue un rituel formel, sans aucun doute quant au résultat.

Sans aucun doute ? C'était bien là de l'orgueil, son ennemi le plus rusé et le plus persistant. *Tous* les hommes et *toutes* les femmes marchaient le long du précipice qui menait en enfer, toujours, et le risque n'était jamais plus grand d'être précipité dans ses flammes dévorantes que quand il ou elle se croyait à l'abri.

Shawcross se leva et s'approcha de la femme. Sans hésitation, il plaça une main sur sa cheville. Elle ouvrit les yeux et se redressa, le considérant d'un air amusé, puis s'empara de son poignet et commença à tirer sa main le long de sa jambe, en la pressant fortement contre la peau tiède et lisse.

Juste au-dessus du genou, il fut pris de panique – mais ce n'est que lorsque ses doigts sentirent la moiteur qu'il se libéra avec un miaulement étranglé et tituba vers la chaise, haletant et tout tremblant.

Là, ça ressemblait plus à quelque chose.

*
* *

Le virus de Shawcross allait être un chef-d'œuvre de mécanisme biologique (comme William Paley n'aurait jamais pu en imaginer – et qu'un évolutionniste impie n'oserait pas attribuer à « l'architecte aveugle » du hasard). Son unique brin d'ADN décrirait non pas un mais *quatre* organismes potentiels.

Le virus Shawcross A, le VSA, la forme « anonyme », serait hautement infectieuse mais tout à fait inoffensive. Elle se reproduirait à l'intérieur de diverses cellules hôte de la peau et

des muqueuses, sans causer la moindre perturbation des fonctions cellulaires. Son enveloppe de protéines avait été conçue pour que tous les sites exposés miment une partie d'une protéine humaine *naturelle*. Le système immunitaire, qui était nécessairement aveugle à ces substances – pour lui éviter d'attaquer le corps lui-même –, ne percevrait pas plus l'envahisseur.

De petits contingents de VSA s'introduiraient dans le sang, infectant les lymphocytes T et déclenchant le deuxième stade du programme génétique du virus. Un système d'enzymes ferait des copies ARN de centaines de gènes de tous les chromosomes de l'ADN de la cellule hôte, qui seraient alors incorporées au virus lui-même. De sorte que la génération suivante porterait en elle une sorte d'*empreinte génétique* de la personne dans laquelle elle était apparue.

Shawcross avait appelé cette deuxième forme VSP, le P voulant dire « personnalisé » (puisque le profil génétique unique de chaque individu donnerait naissance à une souche spécifique de VSP), ou « pure » (parce que pour une personne « pure », il n'y aurait que des VSA et des VSP).

Le VSP serait capable de survivre uniquement dans le sang, le sperme et les fluides vaginaux. Comme le VSA, il serait immunologiquement invisible, mais avec une astuce supplémentaire : son camouflage varierait de façon considérable d'une personne à une autre, de sorte que même s'il n'était pas parfait, et qu'on arrivait à produire des anticorps pour une dizaine (ou une centaine, voire un millier) de souches particulières, une vaccination universelle resterait impossible.

Comme le VSA, il n'altérerait pas le fonctionnement de ses hôtes, à une exception mineure près. Quand il infecterait des cellules de la muqueuse vaginale, de la prostate ou de l'épithélium séminifère, il entraînerait la production et la sécrétion par celles-ci de plusieurs dizaines d'enzymes spécifiquement conçues pour dégrader diverses variétés de caoutchouc. Les trous provoqués par une brève exposition seraient invisibles, mais du point de vue du virus ils seraient énormes.

En réinfectant les lymphocytes T, le VSP pourrait prendre une « décision informée » concernant la génération suivante. Comme le VSA, il créerait une empreinte génétique de sa cellule hôte. Il la comparerait alors à sa version ancestrale : si les deux étaient identiques – ce qui prouvait que la souche personnalisée était restée dans le corps dans lequel elle avait été créée – ses descendants seraient tout simplement d'autres VSP.

Cependant, si les empreintes ne concordaient pas – ce qui impliquait que la souche avait migré dans le corps d'une autre personne –, et si des marqueurs spécifiques montraient que les deux hôtes n'étaient pas du même sexe, le virus fils serait une troisième variante, le VSM, qui contiendrait les deux empreintes. Le M signifiait « monogame », ou « marié ». Shawcross, en grand romantique, trouvait incroyablement délicieux que l'amour de deux êtres l'un pour l'autre s'exprime aussi profondément au niveau subcellulaire, que mari et femme signent, par l'acte d'amour lui-même et jusque dans leur sang, un contrat de fidélité jusqu'à la mort.

Extérieurement, le VSM ressemblerait beaucoup au VSP. Quand il infecterait un lymphocyte T, il vérifierait l'empreinte de l'hôte en la comparant aux *deux* copies sauvegardées, et si l'une d'entre elles concordait, tout allait bien, et il pouvait se reproduire en VSM.

Shawcross appelait la quatrième forme VSD. Il pouvait apparaître de deux manières : directement du VSP quand les marqueurs de sexe impliquaient une relation homosexuelle, ou du VSM, quand la détection d'une troisième empreinte génétique suggérait que le contrat moléculaire de mariage avait été transgressé.

Le VSD forçait ses cellules hôte à sécréter des enzymes qui catalysaient la désintégration de protéines structurelles vitales pour les parois des vaisseaux sanguins. Les victimes subiraient une hémorragie massive généralisée. Shawcross avait constaté que les souris mouraient en deux ou trois minutes après une injection de lymphocytes pré-infectés, et les lapins en cinq à six minutes. Le temps variait légèrement en fonction du choix du site d'injection.

Le VSD était conçu pour que son enveloppe protéique se dégrade dans l'air ou dans des solutions en dehors d'un spectre étroit de pH et de température, et son ARN n'était pas infectieux. Attraper le VSD d'un mourant serait presque impossible. En raison de la rapidité du décès, une personne adultère n'aurait pas le temps d'infecter son conjoint innocent. Le veuf ou la veuve serait bien sûr condamné au célibat pour le restant de ses jours, mais Shawcross ne trouvait pas ça trop rude : il fallait deux personnes pour faire un mariage, raisonnait-il, et une petite part de la faute pouvait toujours être attribuée à l'autre partenaire.

Même en supposant que le virus accomplisse exactement ce pour quoi il avait été conçu, Shawcross reconnaissait l'existence d'un certain nombre de complications.

Les transfusions sanguines deviendraient impraticables tant qu'une méthode infaillible pour tuer le virus *in vitro* n'aurait pas été trouvée. Cinq ans plus tôt, cela se serait révélé tragique, mais Shawcross avait été encouragé par les travaux récents sur la synthèse et la culture de composants sanguins, et ne doutait pas que son épidémie provoquerait le transfert de financement et de personnel supplémentaires vers ce secteur. Pour les greffes, ce serait moins facile, mais Shawcross estimait que cette pratique était quelque peu frivole de toute façon, une utilisation coûteuse et rarement justifiable au vu de la rareté des ressources.

Les médecins, les infirmières, les auxiliaires médicaux, la police, les entrepreneurs de pompes funèbres... en fait, *tout le monde* devrait prendre des précautions extrêmes pour éviter la moindre exposition au sang d'autrui. Shawcross était impressionné, mais bien sûr pas surpris, par la prévoyance divine en la matière : le virus du SIDA, plus rare et moins mortel, était passé avant et avait encouragé des pratiques presque paranoïaques dans de nombreuses professions. Les ventes de gants en caoutchouc s'étaient accrues de plusieurs ordres de grandeur. Maintenant, ces excès seraient justifiés, puisque *tout le monde* serait infecté, au minimum par le VSP.

Le viol d'une vierge par un puceau deviendrait une sorte d'union biologique forcée. Tous les autres se résumeraient à un

meurtre associé à un suicide. Le décès de la victime serait tragique, bien sûr, mais la mort presque certaine du violeur constituerait probablement une dissuasion irrésistible. Shawcross avait décidé que ce crime allait pratiquement disparaître.

L'inceste homosexuel entre jumeaux identiques échapperait au châtiment, puisque le virus n'aurait aucun moyen pour faire la différence entre les deux. Cette omission irritait Shawcross, d'autant plus qu'il ne trouvait pas de statistiques lui permettant d'estimer la prévalence d'un comportement aussi déviant. Il avait finalement décidé que ce défaut mineur constituerait un vestige nécessaire – une sorte de fossile moral – témoignant du potentiel inaliénable de l'homme à s'engager consciemment sur le chemin du mal.

*
* *

C'est durant l'été 2000 de l'hémisphère nord que le virus avait été achevé et testé aussi complètement que possible avec des expériences sur des tissus de culture et sur des animaux de laboratoire. En dehors des essais de létalité du VSD (obtenu en simulant le péché de chair entre humains dans un tube à essai), les rats, souris et autres lapins étaient de peu d'utilité, dans la mesure où une très grande partie du comportement du virus était liée à son interaction avec le génome humain. Dans les lignées de cellules humaines de culture, cependant, le mécanisme se déroulait parfaitement, et produisait la réponse appropriée suivant les circonstances. Génération sur génération de VSA, de VSP et de VSM restaient stables et inoffensives. Il aurait bien sûr pu réaliser plus d'expériences, et prendre plus de temps pour réfléchir aux conséquences, mais il fallait bien s'arrêter un jour.

Il était temps d'agir. Les médicaments récents faisaient que le SIDA était maintenant rarement fatal – du moins pour ceux qui pouvaient s'offrir le traitement. Le troisième millénaire approchait à grands pas, un symbole à ne pas ignorer. Shawcross faisait un travail béni par Dieu ; quel besoin avait-il

d'un contrôle qualité ? Il était bien sûr un outil imparfait dans les mains du Seigneur, et à chaque étape de sa tâche il avait fait des erreurs et échoué dix fois avant d'atteindre à la perfection, mais c'était en laboratoire, où les fautes pouvaient facilement être découvertes et rectifiées. Dieu ne permettrait certainement pas qu'un virus faillible, sa volonté faite ARN, soit lâché à l'extérieur.

Shawcross rendit donc visite à son agence de voyages, et s'infecta lui-même avec le VSA.

*
* *

Il partit vers l'ouest et commença par traverser le Pacifique, gardant son propre continent pour la fin. Il s'en tint aux centres de population les plus importants : Tokyo, Pékin, Séoul, Bangkok, Manille, Sydney, New Delhi, Le Caire. Le VSA pouvait survivre indéfiniment, dormant mais potentiellement infectieux, sur n'importe quelle surface qui n'était pas intentionnellement stérilisée. Les sièges d'un avion ou les meubles d'une chambre d'hôtel ne sont pas passés très souvent à l'autoclave.

Shawcross ne rendit pas visite aux prostituées. C'était le VSA qu'il voulait répandre, et non une maladie vénérienne. Il se contentait donc de jouer le touriste, de faire les magasins, de prendre les transports publics et de nager dans la piscine des hôtels. Il se relaxait frénétiquement, s'imposant un programme de loisirs implacable que seule, comme il le découvrit bientôt, l'intervention divine lui permit de soutenir.

De manière prévisible, ce fut donc une loque qui atteignit Londres, un zombie bronzé avec une chemise à fleurs délavée, les yeux aussi vitreux que la lentille multicouche de son appareil photo (un accessoire incontournable, bien qu'il ne contint pas de pellicule). La fatigue, le décalage horaire, ainsi que des changements d'alimentation et d'environnement à répétition – paradoxalement accentués par la visqueuse monotonie qu'on trouve sous-jacente tant dans la nourriture que dans les villes –, tout conspira à le plonger lentement dans un état second, à

peine lucide. Il rêvait d'aéroports, d'hôtels et d'avions, et se réveillait dans les mêmes endroits, incapable de distinguer ses souvenirs de ses rêves.

Sa foi continua à le soutenir, bien sûr, axiomatique et donc invulnérable, mais il s'inquiétait néanmoins. Les voyages aériens en haute altitude impliquaient une exposition accrue aux rayons cosmiques. Pouvait-il être certain que les mécanismes d'auto-vérification et de réparation des mutations inclus dans le virus étaient complètement sûrs ? Dieu surveillerait les milliards de milliards de réPLICATIONS, mais il se sentirait pourtant plus tranquille quand il serait rentré chez lui et pourrait tester la souche qu'il portait à la recherche de défauts éventuels.

Épuisé, il resta dans son hôtel des jours durant, alors qu'il aurait dû sortir pour jouer des coudes avec les Londoniens, sans parler des hordes internationales de touristes qui profitaient de la fin de l'été. Les informations sur son fléau commençaient seulement à dépasser le cadre des morts isolées et mystérieuses. Les autorités sanitaires menaient l'enquête, mais n'avaient pas eu le temps de rassembler l'ensemble des données, et étaient naturellement réticentes à faire des annonces prématurées. Il était trop tard, de toute façon. Même si on trouvait Shawcross et qu'on le mettait en quarantaine tout de suite, et que toutes les frontières nationales étaient bouclées, ceux qu'il avait infectés depuis son départ auraient déjà répandu le VSA aux quatre coins du globe.

Il rata son vol pour Dublin. Il rata celui vers l'Ontario. Il mangeait, dormait et rêvait de manger, de dormir et de rêver. Le *Times* arrivait chaque matin avec son plateau de petit-déjeuner, et consacrait chaque jour plus d'espace à faire la preuve de son succès, mais sans le type spécial de gros titres qu'il attendait avec tant d'impatience : la reconnaissance, en noir sur fond blanc, du dessein divin du fléau. Les experts commencèrent à déclarer que tout laissait penser qu'il s'agissait d'une arme biologique qui aurait échappé à tout contrôle, avec la Lybie et l'Irak comme suspects principaux. Des sources de renseignements israéliennes avaient confirmé que les deux pays avaient considérablement accru leurs programmes de recherche

ces derniers temps. Si un épidémiologiste s'était rendu compte que seuls les adultères et les homosexuels mouraient, l'idée n'avait pas encore filtré jusqu'à la presse.

Finalement, Shawcross quitta son hôtel. Il n'avait pas besoin d'arpenter le Canada, les États-Unis ou l'Amérique latine. Toutes les informations montraient que d'autres voyageurs avaient depuis longtemps fait le travail à sa place. Il réserva un billet pour rentrer chez lui, mais il lui restait neuf heures à tuer.

*
* *

« Je ne ferai rien de tel ! Maintenant, prenez votre argent et foutez le camp.

— Mais...

— *Sexe hétéro*, c'est écrit dans le hall d'entrée. Vous ne savez pas lire ?

— Je ne veux pas de sexe. Je ne vous approcherai pas. Vous n'avez pas compris. J'aimerais que vous vous touchiez *vous-même*. Tout ce que je désire, c'est *être tenté*...

— Alors, marchez dans la rue et ouvrez grand les yeux ; ça devrait vous suffire comme tentation. » La femme lui lança un regard furieux, mais Shawcross ne bougea pas. C'était une question de principes. « Je vous ai *payée* ! » gémit-il.

Elle laissa tomber les billets sur ses genoux. « Voilà, vous avez récupéré votre argent. Bonne nuit. »

Il se leva. « Dieu vous punira. Vous allez périr de manière atroce, vous vider de votre sang par toutes les veines...

— C'est vous qui allez vous vider de votre sang si je dois appeler les gars pour qu'ils vous escortent dehors.

— N'avez-vous donc rien lu sur le fléau ? Ne vous rendez-vous pas compte de ce qu'il représente, de ce qu'il signifie ? C'est le châtiment de Dieu à l'encontre des fornicateurs...

— Oh, allez-vous-en, espèce de barjo. Et blasphémateur, en plus.

— Moi, je *blasphème* ? » Shawcross était stupéfait « Vous ne savez pas à qui vous parlez ! Je suis le bras de Dieu ! »

Elle fronça les sourcils. « Vous êtes le trou du cul du Diable, tout au plus. Et maintenant du balai ! »

Comme Shawcross essayait de lui faire baisser le regard, il fut pris d'un étrange vertige. *Elle allait mourir, et il en serait responsable.* Pendant plusieurs secondes, cette simple prise de conscience resta sans récusation aucune dans son cerveau, nue, terrible, obscène dans sa précision. Il attendit que le concert habituel des abstractions et des rationalisations s'élève pour la dissimuler.

Et il continua d'attendre.

Finalement, il sut qu'il ne pouvait quitter la pièce sans faire de son mieux pour la sauver.

« Écoutez-moi ! Prenez cet argent et laissez-moi parler, c'est tout. Laissez-moi parler cinq minutes, et puis je m'en irai.

— Parler de quoi ?

— Le fléau. *Écoutez !* J'en sais plus sur le sujet que quiconque sur la planète. » La femme mima l'incrédulité et l'impatience. « C'est vrai ! Je suis un expert en virologie, je travaille pour, euh, je travaille pour le Centre de Contrôle des Maladies, à Atlanta en Géorgie. Tout ce que je vais vous apprendre sera rendu public dans quelques jours, mais je vous le dis *maintenant*, parce que vous courez un danger de par votre profession, et que dans quelques jours, cela risque d'être trop tard. »

Il expliqua, avec les mots les plus simples qu'il put trouver, les quatre étapes du virus, le concept d'empreinte de l'hôte et de son stockage, les conséquences fatales de l'introduction dans son sang d'un VSM d'une tierce personne. Elle resta assise, silencieuse, pendant tout ce temps.

« Comprenez-vous ce que je viens de dire ?

— Bien sûr. Ce qui ne veut pas dire que je vous crois. »

Il se leva d'un bond et la secoua. « Je suis mortellement sérieux. Je vous dis la pure vérité ! Dieu est en train de châtier les adultères ! Le SIDA n'était qu'un avertissement, cette fois pas *un* pécheur n'en réchappera ! Pas *un* ! »

Elle ôta ses mains. « Votre Dieu et mon Dieu n'ont pas grand-chose en commun.

— *Votre Dieu !* » Il cracha.

« Oh, et ne suis-je pas en droit d'en avoir un ? Excusez-moi. Je croyais qu'ils avaient mis ça dans une charte ou une autre aux Nations Unies : chacun reçoit son Dieu personnel à la naissance, mais si vous L'abîmez ou Le perdez en route, on ne vous en fournira pas un autre gratuitement.

— Qui est-ce qui blasphème, maintenant ? »

Elle haussa les épaules. « Eh bien, mon Dieu fonctionne encore, mais le vôtre a l'air d'être un vrai désastre. Il ne résout peut-être pas tous les problèmes du monde, mais au moins il ne se met pas en quatre pour les aggraver. »

Shawcross était indigné. « Quelques personnes vont mourir. Quelques pécheurs, on ne pourra pas l'éviter. Mais pensez à ce que le monde deviendra quand *le message sera passé* ! Plus d'infidélité, plus de viol, tous les mariages scellés jusqu'à la mort... »

Elle fit une grimace de dégoût. « Pour de mauvaises raisons.

— Non ! Au début, peut-être. Les gens sont faibles ; ils ont effectivement besoin d'une raison, d'un motif égoïste, pour être bons. Mais avec le temps, cela deviendra bien plus que ça, une habitude, puis une tradition, et enfin une partie de la nature humaine. Le virus n'aura plus d'importance. Les gens auront *changé*.

— Peut-être. Si la monogamie est héritable, je suppose que la sélection naturelle finirait par... »

Shawcross la regarda fixement, se demandant s'il perdait la raison, puis il hurla : « *Arrêtez !* La “sélection naturelle” n'existe pas ! » Il n'avait jamais reçu de sermon darwinien dans les bordels par chez lui, mais que pouvait-il attendre d'un pays dirigé par des socialistes sans dieu ? Il se calma légèrement et ajouta : « Je voulais dire un changement des valeurs spirituelles de la culture universelle. »

La femme haussa les épaules, insensible à son éclat « Je sais que vous vous foutez complètement de ce que je pense, mais je vais vous le dire quand même. Vous être l'homme le plus triste et le plus paumé que j'aie vu de toute la semaine. Alors, comme ça, vous avez choisi un code moral particulier pour diriger votre vie ; c'est votre droit et bon vent. Mais vous n'avez pas vraiment la *foi* en ce que vous faites, vous avez si peu confiance en votre

choix que vous avez besoin que Dieu déverse des flammes et du soufre sur ceux qui ont fait un choix différent, simplement pour vous prouver que vous avez raison. Mais Dieu ne s'exécute pas, alors vous passez en revue les catastrophes naturelles (tremblements de terre, inondations, famines, épidémies) en repérant des exemples de "châtiments" pour les pécheurs. Vous pensez montrer que Dieu est de votre côté ? Tout ce que vous prouvez, c'est votre propre insécurité. »

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. « Eh bien, vos cinq minutes sont écoulées depuis longtemps, et je ne parle jamais théologie gratuitement. J'ai une dernière question, cependant, puisque vous risquez d'être le dernier "expert en virologie" que je rencontre pendant un bout de temps.

— Allez-y. » Elle allait mourir. Il avait fait de son mieux pour la sauver, et il avait échoué. Oui, des centaines de milliers de personnes allaient mourir avec elle. Il n'avait d'autre choix que de l'accepter ; sa foi le garderait sain d'esprit.

« Ce virus que votre Dieu a conçu est censé faire du mal uniquement aux adultères et aux homos, non ?

— Oui. N'avez-vous pas écouté ? C'est le but de la manœuvre ! Le mécanisme est ingénieux, l'empreinte de l'ADN... »

Elle parla très lentement, en ouvrant très grand la bouche, comme si elle s'adressait à une personne sourde, ou démente. « Supposons qu'un gentil petit couple marié et monogame ait des relations sexuelles. Supposons que la femme tombe enceinte. L'enfant n'aura pas exactement le même ensemble de gènes que son père ou sa mère. Alors que lui arrive-t-il ? Qu'arrive-t-il au bébé ? »

Shawcross se contenta de la dévisager. *Qu'est-ce qui arrive au bébé ?* Il avait la tête vide. Il était fatigué, il avait le mal du pays... toute cette pression, tous ces soucis... il avait subi une rude épreuve, comment pouvait-elle s'attendre à ce qu'il pense correctement, à ce qu'il lui explique les moindres détails ? *Qu'est-ce qui arrive au bébé ?* Qu'arrive-t-il à cet enfant innocent, tout neuf ? Il lutta pour se concentrer, pour organiser ses pensées, mais l'horreur absolue de ce qu'elle suggérait

captait son attention comme une main minuscule, glacée et implacable, le tirant, centimètre par centimètre, vers la folie.

Soudain, il éclata de rire, il se mit presque à pleurer de soulagement. Il secoua la tête vers cette putain stupide et dit : « Vous ne m'aurez pas aussi facilement ! J'ai pensé aux *bébés* dès 94 ! Au baptême du petit Joël, le fils de mon cousin. » Il sourit et secoua de nouveau la tête, ivre de bonheur. « J'ai résolu le problème en ajoutant au VSP et au VSM des gènes pour des récepteurs de surface correspondant à une demi-douzaine de protéines fœtales du sang. Si l'un de ces récepteurs est activé, la génération suivante du virus est du *pur VSA*. On peut même allaiter sans danger, pendant près d'un mois, parce qu'il faut un certain temps pour que les protéines fœtales soient remplacées.

— Pendant près d'un mois », reprit la femme en écho. Puis : « Que voulez-vous dire ? Vous avez *rajouté* des gènes... ? »

Shawcross était déjà en train de sortir à toute allure.

Il courut, sans but, jusqu'à perdre haleine et tituber, puis il boita à travers les rues, la tête entre les mains, ignorant les regards appuyés et les insultes des passants. Un mois n'était pas suffisant, il l'avait *su* depuis le début mais avait, il ne savait comment, oublié ce qu'il comptait au juste faire pour *résoudre* le problème. Il y avait eu trop de détails, trop de complications.

Déjà, des enfants seraient en train de mourir.

Il s'arrêta dans une petite rue déserte, derrière une rangée de boîtes de nuit minables, et s'affala par terre. Il s'assit contre un mur de briques froid, tremblant et se frottant les bras. Un son étouffé de musique l'atteignit, faible et distordu.

Où s'était-il trompé ? N'avait-il pas mené à sa conclusion logique la révélation qu'il avait eue des desseins de Dieu dans la création du SIDA ? N'avait-il pas consacré sa vie entière à perfectionner une machine biologique capable de discerner le bien du mal ? Si quelque chose d'aussi abominablement complexe, d'aussi minutieusement étudié que son virus ne pouvait toujours pas faire ce qu'il fallait...

Des vagues d'obscurité déferlèrent sur lui.

Et s'il avait eu tort, depuis le début ?

Si son travail ne devait rien à la volonté divine, en fin de compte ?

Shawcross médita sur cette idée avec la tranquillité d'une personne en état de choc. Il était trop tard pour arrêter le virus mais il pouvait aller voir les autorités et leur livrer les détails qu'il leur faudrait sinon plusieurs années pour découvrir. Une fois qu'ils sauraient pour les récepteurs de la protéine fœtale, il leur serait possible de développer un remède exploitant cette connaissance en quelques mois.

Un tel médicament permettrait l'allaitement, les transfusions sanguines et les transplantations d'organes. Il autoriserait aussi la copulation des adultères et les abominations homosexuelles. Il serait absolument neutre moralement, la négation de tout ce pour quoi il avait vécu. Il contempla le ciel vide, avec un sentiment croissant de panique. Pouvait-il faire ça ? S'autodétruire et recommencer ? Il le fallait ! *Des enfants étaient en train de mourir !* Il devait d'une manière ou d'une autre en trouver le courage.

Et puis ce fut le déclic. Le retour en grâce. La foi l'inonda de nouveau telle une marée de lumière, balayant ses doutes grotesques. Comment avait-il pu envisager de se rendre, quand la *vraie* solution était aussi évidente, aussi simple ?

Il se releva en chancelant, puis se remit à courir, en se récitant sans fin, pour être sûr de s'y prendre comme il fallait cette fois-ci : « ADULTÈRES ! SODOMITES ! MÈRES ALLAITANT LEUR ENFANT DE PLUS DE QUATRE SEMAINES ! POUR VOTRE SALUT, REPENTEZ-VOUS... »

Plus près de toi

*traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

L'éternité est trop longue pour être affrontée en solitaire. (« L'intimité, avais-je déclaré un jour à Sian après que nous avions fait l'amour, est le seul remède au solipsisme. » Elle avait éclaté de rire avant de répondre : « Tu ne crois pas que tu y vas un peu fort, Michael ? Jusqu'à maintenant ça ne m'a même pas guérie de la masturbation. »)

Le solipsisme n'a en fait jamais été mon vrai problème. Dès la première fois où je m'étais posé la question, je m'étais résigné à l'impossibilité de prouver la réalité du monde extérieur, sans parler de l'existence d'autres esprits. J'avais également considéré qu'il n'y avait pas d'autre solution que de croire à cette réalité pour affronter la vie quotidienne.

La question qui m'obsédait plutôt était la suivante : en supposant que les autres personnes existaient, comment appréhendaient-elles cette existence ? Comment ressentaient-elles le fait *d'être* ? Pourrais-je jamais vraiment comprendre ce qu'était l'expérience de la conscience pour quelqu'un d'autre, mieux que je ne pouvais le faire dans le cas d'un singe, d'un chat, ou d'un insecte ?

Si ce n'était pas le cas, j'étais donc seul.

Je voulais croire désespérément que les autres étaient d'une certaine manière *connaissables*, sans pouvoir pour autant me résigner à l'accepter sans justification. Tout en sachant qu'une preuve absolue était hors de portée, je voulais être persuadé, j'avais besoin d'être convaincu.

*
* *

Je n'avais jamais pu me convaincre tout à fait qu'une œuvre littéraire, une poésie ou une pièce de théâtre, m'ouvrirait une fenêtre sur l'âme de l'auteur, même quand j'y avais trouvé un important degré de résonance personnelle. Le langage avait évolué pour faciliter la coopération dans la conquête du monde physique, pas pour décrire la réalité subjective. L'amour, la

colère, la jalousie, le ressentiment, le chagrin étaient tous définis, en dernière analyse, en termes de circonstances externes et d'actions observables. Quand une image ou une métaphore sonnait juste à mes oreilles, cela prouvait seulement que je partageais avec l'auteur un ensemble de définitions, une liste d'associations de mots résultant de notre culture. Après tout, beaucoup d'éditeurs utilisaient couramment des programmes informatiques (des algorithmes hautement spécialisés mais pas si sophistiqués que cela, dépourvus en tout cas de la moindre parcelle de conscience d'eux-mêmes) pour produire de la littérature, aussi bien que de la critique littéraire, parfaitement indiscernable d'un écrit d'origine humaine. Et pas uniquement des âneries préformatées ; à plusieurs reprises, j'avais été profondément affecté par des œuvres dont je n'avais que plus tard découvert qu'elles avaient été produites par un logiciel non conscient. Cela ne prouvait pas que la littérature humaine ne communiquait rien de la vie interne de son auteur, mais laissait assez clairement une bonne place pour le doute.

Contrairement à beaucoup de mes amis, je n'avais pas eu la moindre appréhension quand, à dix-huit ans, était venu pour moi le moment de « basculer ». On me débarrassa de mon cerveau organique pour confier le contrôle de mon corps à mon « cristal » (le Dispositif Ndoli), un réseau neuronal implanté peu après ma naissance. Il avait, avec le temps, appris à imiter mon cerveau jusque dans ses moindres neurones individuels. Cela ne m'avait posé aucun problème, non par conviction que le réseau et le cerveau vivaient pareillement la conscience, mais parce que, dès mon plus jeune âge, je m'étais identifié uniquement à mon cristal. Mon cerveau était une sorte de mécanisme de mise en route, rien de plus, et pleurer sa perte aurait été aussi ridicule que de se lamenter sur la disparition d'un stade primitif de mon développement neurologique embryonnaire. Basculer, c'était tout bonnement ce qui se faisait chez les humains d'aujourd'hui, une partie établie de notre cycle de vie, même si elle était d'ordre culturel et non génétique.

Se voir mourir les uns les autres, observer la décrépitude progressive de leurs corps, devait avoir convaincu les humains de l'ère pré-Ndoli de leur humanité commune ; en tout cas, la

littérature regorgeait de références au pouvoir égalisateur de la mort. Peut-être le fait d'admettre que l'univers continuerait sans eux engendrait-il une sensation partagée de désespoir, ou d'insignifiance, qu'ils percevaient comme une définition de leur humanité.

Selon le credo actuel, d'ici quelques milliards d'années les physiciens trouveraient une solution pour que *nous* continuions *sans* l'univers, et non le contraire. Ce chemin vers l'égalité spirituelle avait donc perdu tout support logique, en supposant qu'il en ait jamais eu un.

*
* *

Sian était ingénieur en télécommunications. J'étais rédacteur d'informations pour l'holovision. Nous nous étions rencontrés pendant un direct sur l'ensemencement de Vénus par des nanomachines de terraformation – un sujet d'intérêt général puisque la plus grande partie de la surface « pour le moment encore inhabitable » avait déjà été vendue. La retransmission avait connu plusieurs problèmes techniques potentiellement désastreux, mais à nous deux nous les avions résolus, et sans même qu'on les remarque. Nous n'avions fait que notre boulot, rien de plus, mais cela avait suscité en moi une euphorie tout à fait disproportionnée. Il m'avait fallu vingt-quatre heures pour m'apercevoir – ou décider – que j'étais amoureux.

Cependant, quand je l'approchai le lendemain, elle me fit clairement comprendre qu'elle ne ressentait rien pour moi ; l'alchimie que j'avais imaginée « entre nous » n'existant que dans ma tête. J'étais consterné mais pas autrement surpris. Le travail ne nous réunît plus par la suite mais je l'appelai régulièrement et, six semaines plus tard, ma persévérance finit par payer. Je l'amenai à une représentation d'*En attendant Godot* par des perroquets génétiquement améliorés. Je m'amusai follement, mais ne la revis plus de tout un mois...

J'avais presque abandonné tout espoir quand elle apparut à ma porte un soir sans prévenir, pour me traîner à un « concert »

d'improvisation interactive par ordinateur. L'« auditoire » était rassemblé dans ce qui ressemblait à une pseudo-boîte de nuit berlinoise des années 2050. Un programme, conçu à l'origine pour la création de musiques de film, recevait l'image provenant d'une caméra qui survolait le plateau. Les gens dansaient et chantaient, hurlaient et chahutaient, faisaient vraiment n'importe quoi dans l'espoir d'attirer l'objectif et d'influencer la musique. Au début, j'étais intimidé, mais Sian ne me laissa pas d'autre choix que de me joindre à la fête.

C'était une vraie pagaille, complètement démente, parfois même terrifiante. Une femme en poignarda « à mort » une autre à la table d'à côté. J'étais vraiment choqué par ce divertissement écœurant – et coûteux –, mais quand une émeute finit par éclater et que les gens se mirent à fracasser le mobilier – délibérément fragile – je suivis Sian dans la mêlée avec enthousiasme.

La musique – qui ne servait que de prétexte à l'événement – était affligeante, mais je m'en foutais. Quand nous sortîmes en titubant dans la nuit, contusionnés, meurtris mais morts de rire, je savais que nous avions partagé quelque chose qui nous avait rapprochés. Elle me ramena chez moi et nous nous couchâmes, trop endoloris et épuisés pour faire autre chose que de dormir. Mais quand nous fîmes l'amour le lendemain matin, je me sentais déjà tellement à l'aise avec elle que j'avais de la peine à croire que c'était notre première fois.

Nous devînmes vite inséparables. Nos goûts en matière de divertissements étaient très différents, mais je survécus à la plupart de ses « formes d'art » préférées, et plus ou moins en un seul morceau. Elle emménagea dans mon appartement, sur ma suggestion, et mit nonchalamment en pièces les rythmes bien réglés de ma petite vie domestique.

Je dus reconstituer moi-même par bribes les détails de son passé. Elle aurait trouvé bien trop ennuyeux de consacrer du temps à m'en donner un récit cohérent. Sa vie avait été aussi peu remarquable que la mienne : elle avait grandi en banlieue dans une famille de la classe moyenne, avait fait des études dans une optique professionnelle et trouvé un boulot. Comme presque tout le monde, elle avait basculé à dix-huit ans. Elle

n'avait pas de convictions politiques fortes. Elle était compétente dans son travail, mais mettait dix fois plus d'énergie dans sa vie sociale. Elle était intelligente, mais détestait ce qui était ouvertement intellectuel. Elle était impatiente, agressive, et bourrue dans sa tendresse.

Et je n'arrivais pas à imaginer une seule seconde ce que cela pouvait faire que d'être dans sa tête.

Pour commencer, j'avais rarement la moindre idée de ce à quoi elle pensait – au sens de prévoir ce qu'elle m'aurait répondu si je lui avais demandé, du tac au tac, de décrire ses pensées avant qu'elles ne fussent interrompues par ma question. À plus long terme, je percevais mal ses motivations, l'image qu'elle se faisait d'elle-même, de sa personnalité, de ses actions et de leurs ressorts. Même à la manière ridicule et rudimentaire d'un romancier prétendant « exposer » un personnage, je n'aurais pas pu expliquer Sian.

Et même si elle m'avait commenté son état mental en continu, si elle m'avait remis un rapport hebdomadaire expliquant ses actions dans le jargon le plus actuel de la psychodynamique, je n'aurais jamais disposé que d'un tas de mots inutiles. Si j'avais pu me représenter moi-même dans les situations qu'elle vivait, m'imaginer avec ses croyances et ses obsessions, me mettre dans un état d'empathie me permettant d'anticiper ses moindres mots, ses moindres décisions, je n'aurais encore pas pu comprendre ne fût-ce que le simple instant où elle fermait les yeux, oubliait son passé, n'avait aucun désir et se contentait d'exister.

*
* *

La plupart du temps, cela n'avait bien sûr aucune importance. Nous étions assez heureux ensemble, étrangers ou pas l'un à l'autre – que mon « bonheur », que le « bonheur » de Sian fussent ou non de même nature.

Les années passant, elle devint moins introvertie, plus ouverte. Elle n'avait aucun secret honteux à partager, ni de traumatisme infantile à raconter. Mais elle me laissa entrevoir

ses petites peurs, ses névroses quotidiennes. J'en fis autant et allai même jusqu'à lui expliquer, maladroitement, mon obsession personnelle. Elle n'en fut pas choquée. Seulement intriguée.

« Qu'est-ce que ça pourrait bien vouloir dire, de toute façon, de savoir ce que c'est que d'être quelqu'un d'autre ? Il faudrait avoir ses souvenirs, sa personnalité, son corps – tout. Et alors, on serait juste *lui*, et plus soi-même, et *on* ne saurait rien de plus. Ça n'a aucun sens. »

Je haussai les épaules. « Pas nécessairement. Bien sûr, une connaissance parfaite serait impossible, mais on pourrait déjà se *rapprocher*. Ne penses-tu pas que plus nous faisons de choses ensemble, plus nous vivons des expériences communes, plus nous devenons *proches* ? »

Elle prit un air renfrogné. « Si, mais ce n'est pas ce que tu voulais dire il y a cinq secondes. Deux ans, ou deux mille ans d'"expériences communes" *vues par des yeux différents* ne changent rien à l'affaire. Quel que soit le temps que deux personnes passent ensemble, comment peut-on savoir qu'elles ont ne serait-ce qu'un bref instant ressenti de la même manière ce qu'elles étaient en train de vivre ?

— Je sais bien, mais...

— Si tu admets que ce que tu désires est impossible, peut-être que tu vas arrêter de te tracasser pour ça. »

J'éclatai de rire. « Qu'est-ce qui te fait penser que je suis aussi rationnel ? »

*

* *

Quand la technologie fut disponible, ce fut l'idée de Sian, et pas la mienne, que nous essayions toutes les permutations somatiques à la mode. Sian était toujours pressée d'expérimenter les choses nouvelles. « Si nous sommes vraiment partis pour vivre éternellement, disait-elle, nous ferions mieux de garder un peu de curiosité si nous voulons conserver notre santé mentale. »

J'étais réticent, mais la résistance que je lui opposais flairait bon l'hypocrisie. De toute évidence, ce jeu n'aboutirait pas à la connaissance parfaite dont je rêvais – et que je savais inatteignable – mais je ne pouvais nier la possibilité que cela fut un premier petit pas dans la bonne direction.

Nous commençâmes par échanger nos corps. Je découvris ce que ça faisait d'avoir des seins et un vagin – ce que ça *me* faisait, en fait, pas ce que ça faisait à Sian. La durée de notre expérience fut à vrai dire suffisamment longue pour émousser le choc, et même l'attrait de la nouveauté. Mais jamais je ne sentis que j'avais réellement eu un commencement d'expérience de ce qu'*elle* savait du corps dans lequel elle était née. Mon cristal ne fut qu'à peine modifié pour me permettre de contrôler cette machine inhabituelle, c'est-à-dire guère plus que ce qui aurait été nécessaire pour un autre corps mâle. Le cycle menstruel avait été abandonné des décennies auparavant, et bien que j'eusse pu prendre des hormones pour me permettre d'avoir des règles, et même de tomber enceinte – malgré les pénalités qui, ces dernières années, étaient en hausse drastique pour décourager la reproduction –, cela ne m'aurait absolument rien dit sur Sian, qui n'avait essayé ni l'un ni l'autre.

En ce qui concerne le sexe, le plaisir de l'acte restait grossièrement le même – ce qui n'était pas très surprenant puisque les nerfs du vagin et du clitoris étaient tout simplement câblés à mon cristal de la même manière que s'ils venaient de mon pénis. Même le fait d'être pénétrée faisait moins de différence que ce à quoi je m'étais attendu ; à moins que je ne fisse un effort spécial pour rester conscient de nos géométries respectives, je trouvais difficile de m'intéresser à qui faisait quoi à qui. Les orgasmes étaient néanmoins meilleurs, je dois l'admettre.

Au travail, personne ne leva le moindre sourcil quand je me présentai en Sian, car plusieurs de mes collègues avaient déjà expérimenté ce genre de choses. La définition légale de l'identité avait été récemment transférée de l'empreinte ADN vers le numéro de série du cristal. Quand la loi-même est au diapason de vos actions, c'est que celles-ci ne sont probablement pas très radicales, ou très profondes.

Au bout de trois mois, Sian en avait eu assez. « Je ne m'étais jamais rendu compte que tu pouvais être aussi maladroit, me dit-elle, ou que l'éjaculation était aussi *ennuyeuse*. »

Ensuite, elle se fit faire un clone d'elle-même, pour que nous puissions être tous deux des femmes. Ces corps de remplacement privés de raison (les Réservistes) coûtaient très cher à l'époque où ils devaient être élevés à un rythme biologique quasiment normal, et maintenus constamment actifs pour être en bonne santé au moment où l'on en avait besoin. Mais les effets physiologiques de l'exercice, comme ceux du passage du temps, ne sont en rien magiques. À un niveau suffisamment bas, ils se réduisent à l'émission de signaux biochimiques, qu'on peut donc reproduire. Les Réservistes adultes, avec des os solides et un tonus musculaire parfait, pouvaient maintenant être produits en une année : quatre mois de gestation et huit mois de coma. Cela permettait à leurs cerveaux d'être encore plus vides qu'auparavant, apaisant ainsi les scrupules éthiques de ceux qui s'étaient toujours demandé ce qui se passait au juste dans la tête des anciennes versions plus actives.

Lors de notre première expérience, le plus dur pour moi, c'était non pas de voir Sian quand je me regardais dans un miroir, mais de me voir moi-même en voulant regarder Sian. Elle m'avait manqué, bien plus que je ne m'étais manqué à moi-même. Maintenant, j'étais presque heureux que mon corps fût absent, stocké et maintenu en vie par un cristal basé sur le cerveau minimal d'un Réserviste. J'aimais la symétrie apportée par le fait d'être sa jumelle ; nous étions certainement plus proches que jamais. Avant, nous avions simplement échangé nos différences physiques. Maintenant, nous les avions abolies.

La symétrie était illusoire. J'avais changé de sexe, elle non. J'étais avec la femme que j'aimais ; elle vivait avec une parodie d'elle-même.

Un matin, elle me réveilla en martelant mes seins si fort qu'elle y laissa des marques. Quand j'ouvris les yeux et me protégeai, elle me regarda d'un air méfiant. « Tu es là-dedans ? Michael ? Je deviens folle. *Je veux que tu reviennes.* »

Pour mettre un point final à tout cet épisode bizarre, et peut-être pour découvrir par moi-même ce que Sian venait de vivre, j'acceptai la troisième permutation. Il n'y avait pas besoin d'attendre un an, mon Réserviste ayant été élevé en même temps que le sien.

D'une certaine manière, je fus beaucoup plus désorienté d'être confronté à « moi-même » sans être camouflé dans le corps de Sian. J'étais incapable de déchiffrer mon propre visage. La fois où nous avions échangé nos corps, cela ne m'avait pas gêné, mais maintenant ça me rendait nerveux, et par moments presque paranoïaque, sans aucune explication rationnelle.

Il me fallut un peu de temps pour m'habituer au sexe. Je finis par trouver cela agréable, d'une manière troublante et quelque peu narcissique. Le sentiment très fort d'égalité que j'avais ressenti, quand nous faisions l'amour en tant que femmes, ne revint jamais avec la même force quand nous nous sucions l'un l'autre. Sian n'avait à vrai dire jamais affirmé ressentir une telle chose quand nous étions des femmes. C'était le produit de ma seule imagination.

Le jour de notre retour à l'état antérieur – ou presque, puisque nous remisâmes nos corps décrépits de vingt-six ans pour élire résidence dans nos Réservistes, en meilleur état –, je vis un reportage européen sur une option que nous n'avions pas encore essayée, et qui s'annonçait comme la prochaine folie : des jumeaux identiques et hermaphrodites. Nos nouveaux corps pourraient être nos enfants biologiques – à la manipulation nécessaire pour obtenir l'hermaphrodisme près – avec un apport égal de chacun d'entre nous pour ce qui était des caractéristiques. Nous aurions *tous les deux* changé de sexe, *tous les deux* perdu notre partenaire. Nous serions égaux en tout.

Je fis une copie du fichier pour Sian. Elle l'examina attentivement avant de dire : « Les limaces sont hermaphrodites, non ? Elles restent suspendues en plein air sur un fil de bave. Je suis sûre qu'il y a même quelque chose dans Shakespeare sur le spectacle somptueux des limaces en train de copuler. Imagine un peu ça : toi et moi, faisant l'amour comme des limaces. »

Je me roulai par terre de rire.
Et m'arrêtai soudain. « *Où ça, dans Shakespeare ? Je ne pensais même pas que tu avais lu Shakespeare.* »

*

* *

Finalement, j'en vins à croire, avec les années qui passaient, que je connaissais Sian un peu mieux – au sens traditionnel, celui qui semble suffisant à la plupart des couples. Je savais ce qu'elle attendait de moi, et comment ne pas la blesser. Nous avions nos discussions, nos disputes, mais il devait exister une sorte de stabilité sous-jacente, puisque nous finissions toujours par décider de rester ensemble. Son bonheur était important pour moi, très important, et j'en arrivais à me demander comment j'avais pu penser que c'était la totalité de son expérience subjective qui me restait fondamentalement *étrangère*. Chaque cerveau, et donc chaque cristal, était unique, mais il y avait quelque chose d'extravagant à supposer que la nature de la conscience pût être radicalement différente entre les individus, alors qu'on retrouvait le même matériau de base, et les mêmes principes de topologie neurale.

Certes. Mais je me réveillais parfois la nuit, et je me tournais vers elle en murmurant, de manière inaudible, sans pouvoir m'en empêcher : « Je ne te connais pas. Je n'ai aucune idée de qui tu es, de ce que tu es. » Je restais allongé comme ça, et j'envisageais de faire mes valises pour m'en aller. J'étais *seul* ; et c'était grotesque de jouer la comédie, de prétendre qu'il en allait autrement.

Et puis, d'autres fois, je me réveillais absolument convaincu que j'étais en train de *mourir*, ou quelque chose d'aussi absurde que ça. Sous l'influence d'un rêve à moitié oublié, toutes sortes de confusions sont possibles. Rien de tout ça n'avait de sens, et, au matin, j'étais toujours à nouveau moi-même.

*

* *

Quand je vis la dépêche sur le service de Craig Bentley – il appelait ça « recherche » mais ses « volontaires » payaient pour le privilège de prendre part à ses expériences –, j'eus du mal à me résoudre à l'inclure dans le bulletin, alors que mon jugement professionnel m'indiquait que c'était exactement ce que nos spectateurs attendaient d'un flash technologique de choc : bizarre, et même légèrement déconcertant sans être trop difficile à appréhender.

Bentley était cyberneurologue ; il étudiait le Dispositif Ndoli, comme les neurologues de jadis s'intéressaient au cerveau. Imiter ce dernier avec un ordinateur neuronal n'avait pas exigé une compréhension en profondeur de ses structures de haut niveau. La recherche continuait, dans la nouvelle incarnation. Le cristal était, par rapport au cerveau, plus facile à observer et aussi à manipuler.

Dans son dernier projet, Bentley offrait aux couples quelque chose d'un peu plus haut de gamme qu'un simple aperçu de la vie sexuelle des limaces. Il leur proposait huit heures avec des esprits identiques.

Je fis une copie des dix minutes du reportage original qui était arrivé par la fibre, puis laissai ma console d'édition choisir pour la retransmission les trente secondes les plus accrocheuses. Elle fit du bon travail : elle avait fait ses classes avec moi.

Je ne pouvais pas mentir à Sian. Je ne pouvais pas lui cacher l'annonce, ni prétendre que ça ne m'intéressait pas. La seule chose honnête que je pouvais faire, c'était de lui montrer le fichier en lui disant exactement ce que j'en pensais avant de lui demander ce qu'elle, elle désirait.

C'est donc ce que je fis. Quand l'image s'estompa sur la HV, elle se tourna vers moi, haussa les épaules et dit doucement : « D'accord, essayons. Ça a l'air amusant. »

Bentley portait un tee-shirt avec neuf portraits réalisés sur ordinateur, dans une grille de trois par trois. En haut à gauche Elvis Presley, en bas à droite Marilyn Monroe et entre les deux des états intermédiaires.

« Voilà ce qui va se passer. La transition va prendre vingt minutes, durant lesquelles vous serez désincarnés. Au cours des

dix premières, vous accéderez de manière symétrique à la mémoire de l'autre. Pendant les dix suivantes, vous serez tous deux conduits, petit à petit, vers une personnalité de compromis.

« À ce moment, vos Dispositifs Ndoli seront identiques – au sens que les deux auront les mêmes connexions neurales avec les mêmes pondérations – mais elles seront presque certainement dans des états différents. Je devrai vous mettre K.-O. pour corriger ça. Et puis vous vous réveillerez... »

Qui se réveillera ?

« ... dans des corps électromécaniques identiques. On n'arrive pas à faire des clones suffisamment semblables.

« Vous passerez huit heures seuls, dans des pièces en tout point équivalentes. Plutôt des suites d'hôtel, à vrai dire. Vous aurez la HV pour vous distraire si vous en ressentez le besoin – *sans* le module de vidéophonie, bien sûr. Vous pourriez penser que si vousappelez simultanément le même numéro ça va sonner occupé mais, en fait, l'équipement de commutation laisse arbitrairement passer l'un des deux appels, ce qui rendrait vos environnements différents.

— Pourquoi ne pouvons-nous pas nous téléphoner ? demanda Sian. Ou encore mieux, nous rencontrer ? Si nous sommes identiques, nous dirons et ferons les mêmes choses, et nous serons une partie identique de plus dans l'environnement de l'autre. »

Bentley plissa les lèvres et secoua la tête. « Peut-être que j'autoriseraï quelque chose comme ça dans une expérience future, mais pour le moment j'estime que ce serait potentiellement trop... traumatisant. »

Sian me décocha un regard en coin, qui signifiait : *ce type est un rabat-joie.*

« La fin sera identique au commencement, mais à l'envers. Vous récupérerez tout d'abord vos personnalités. Puis vous perdrez l'accès aux souvenirs de l'autre. L'expérience *elle-même* ne sera bien sûr pas altérée dans votre mémoire. Pas par moi, en tout cas. Je ne peux pas prédire les actes de vos personnalités séparées, une fois celles-ci rétablies : filtrage, suppression, réinterprétation, vous pouvez en quelques minutes vous

retrouver avec une idée très différente de ce que vous avez vécu. Je ne peux garantir qu'une chose : pendant les huit heures en question, vous serez tous deux *identiques*. »

*

* *

Nous en discutâmes longuement. Sian était enthousiaste, comme toujours. Elle ne se souciait pas beaucoup de ce à quoi ça *ressemblerait* ; tout ce qui lui importait, c'était d'accumuler une expérience originale de plus dans sa collection.

« Quoi qu'il arrive, nous redeviendrons nous-mêmes à la fin, dit-elle. Il n'y a rien à craindre. Tu connais la vieille plaisanterie Ndoli.

— Quelle plaisanterie Ndoli ?

— Tout est supportable... du moment qu'il y a une fin en vue. »

Je n'arrivais pas à me faire une opinion. Malgré le partage des souvenirs, nous ne *connaîtrions* en fin de compte pas vraiment l'autre mais tout simplement une troisième personne artificielle et éphémère. Et néanmoins, pour la première fois de nos vies, nous aurions vécu exactement la même chose, avec le même point de vue – même si l'expérience consistait seulement à passer huit heures enfermés dans des pièces séparées, avec le point de vue d'un robot asexué en crise d'identité.

C'était un compromis, mais je n'avais aucune proposition réaliste pour l'améliorer.

J'appelai Bentley pour réserver notre place.

*

* *

En privation sensorielle totale, mes pensées semblaient se dissiper dans l'obscurité qui m'entourait avant même d'être à moitié formées. Cette isolation ne dura toutefois pas très longtemps ; quand nos mémoires à court terme fusionnèrent, nous accédâmes à une sorte de télépathie. Quand l'un de nous

deux pensait un message, l'autre se « rappelait » l'avoir formulé, et y répondait de la même manière.

« Je n'en peux plus d'attendre de découvrir tous tes infâmes petits secrets.

— Je pense que tu vas être déçue. Ce que je ne t'ai pas encore révélé, je l'ai probablement refoulé.

— Mais *refoulé*, ça n'est pas *effacé*. Qui sait ce qui va apparaître ?

— *Nous*, et bien assez tôt. »

J'essayai de retrouver tous les péchés véniels que je devais avoir commis au fil des ans, toutes les pensées honteuses, égoïstes, indignes, mais rien ne me vint à l'esprit qu'un vague bruit blanc de culpabilité. Je réessayai et obtins pour tout résultat une image de Sian enfant. Un jeune garçon glissant sa main entre ses jambes avant de pousser des hurlements de frayeur et de la retirer. Mais elle m'avait décrit cet incident longtemps auparavant. Était-ce en provenance de sa mémoire, ou simplement la reconstruction que j'en avais faite ?

« Ma mémoire. Je pense. Ou peut-être *ma* reconstruction. Tu sais, la moitié du temps, quand je t'ai raconté quelque chose qui m'est arrivé avant notre rencontre, le souvenir de la narration est devenu bien plus vivace que l'événement proprement dit. Presqu'au point de prendre sa place.

— Pareil pour moi.

— Alors dans un certain sens, nos souvenirs ont déjà évolué vers une sorte de symétrie, depuis des années. Nous nous rappelons tous deux ce qui a été *dit*, comme si nous l'avions entendu d'un tiers. »

Acquiescement Silence. Un instant de confusion. Et puis :

« Cette division bien précise entre “mémoire” et “personnalité” que Bentley utilise, est-elle vraiment aussi tranchée ? Les cristaux sont des ordinateurs neuronaux ; on ne peut pas parler de “données” et de “programmes” de manière absolue.

— Pas en général, non. Sa classification doit être plus ou moins arbitraire. Mais qu'est-ce que ça peut faire ?

— Si, c'est important. S'il restaure la "personnalité" mais permet aux "souvenirs" de persister, une erreur de classification nous laisserait...

— Comment ?

— Cela dépend. À la limite, si complètement "restaurés", si indemnes, que toute l'expérience pourrait aussi bien ne pas avoir eu lieu. Et à l'autre extrême...

— Définitivement...

— Plus proches.

— Ce n'est pas ça qu'on cherche ?

— Je ne sais plus. »

Silence. Hésitation.

Je me rendis alors compte que je ne savais plus si c'était à mon tour de répondre.

*

* *

Je me réveillai, allongé sur un lit, légèrement perplexe, comme si j'attendais la dissipation d'un passage à vide. Je ressentais une certaine gaucherie dans mon corps, mais moins que quand je m'étais réveillé dans le Réserviste de quelqu'un d'autre. J'examinai le plastique pâle et lisse de mon torse et de mes jambes, puis agitai la main devant mon visage. Je ressemblais à un de ces mannequins unisexes qu'on voit dans les vitrines – mais Bentley nous avait déjà montré les corps ; ce n'était donc pas un grand choc. Je m'assis lentement, puis me mis debout et fis quelques pas. Je me sentais un peu engourdi et vide, mais mon sens des mouvements, ma proprioception, semblait adapté ; je me sentais *localisé* entre mes yeux, et j'acceptais ce corps comme le *mien*. Comme pour toutes les transplantations modernes, on avait directement manipulé mon cristal pour l'adapter au changement et éviter une physiothérapie de plusieurs mois.

Je fis le tour de la pièce d'un coup d'œil. Le mobilier était réduit : un lit, une table, une chaise, une horloge, un poste de HV. Sur le mur, une reproduction encadrée d'une lithographie d'Escher, *Lien infini*, un portrait de l'artiste et, probablement,

de sa femme, leurs visages formant comme des hélices d'écorce de citron pelé réunies en un seul ruban jointif. Je suivis l'extérieur de la surface du début à la fin et fus déçu de découvrir qu'il lui manquait la torsion d'un ruban de Moebius, à laquelle je m'attendais.

Pas de fenêtre, une porte sans poignée. Un miroir en pied, encastré dans le mur près du lit. Je me levai un instant pour contempler ma forme ridicule. Il me vint soudain à l'esprit que si Bentley aimait vraiment les jeux de symétrie, il avait pu construire une pièce comme le miroir de l'autre, modifier le poste de HV en conséquence, et altérer un cristal, une des copies de moi-même, en échangeant gauche et droite. Ce qui semblait un miroir pouvait alors n'être rien d'autre qu'une vitre entre les deux chambres. Je fis une grimace maladroite avec mon visage de plastique ; mon reflet exprima une gêne appropriée à cette vue. L'idée me plaisait aussi improbable qu'elle fut. Il aurait fallu au moins une expérience de physique nucléaire pour révéler une différence... mais non, un pendule libre d'effectuer un mouvement de précession, comme celui de Foucault aurait tourné dans le même sens dans les deux pièces, révélant ainsi l'astuce. Je marchai vers le miroir et lui donnai un grand coup. Il ne donna pas la moindre impression de vouloir céder, mais cela pouvait aussi bien s'expliquer par un mur de briques que par un coup d'intensité égale dans le sens opposé.

Je haussai les épaules et me détournai. Bentley *aurait pu* faire n'importe quoi – pour ce que j'en savais, tout ce qui m'entourait pouvait aussi bien n'être qu'une simulation informatique. Mon corps ne comptait pas. La pièce ne comptait pas. Le problème, c'était...

Je m'assis sur le lit. Je me souvins de quelqu'un – Michael, probablement – qui se demandait si je paniquerai lorsque je m'attarderais sur ma propre nature, mais je ne trouvais aucune raison de m'affoler pour ça. Si je m'étais réveillé dans cette pièce sans souvenirs récents, et que j'avais essayé de comprendre qui j'étais à partir de mon ou de mes passés, je serais sans aucun doute devenu fou ; mais je savais *exactement* qui j'étais, et mon état présent résultait naturellement de deux longs trains de pensée qui l'anticipaient. La perspective de redevenir Sian ou

Michael ne me dérangeait pas le moins du monde ; le désir qu'avait chacun d'eux de récupérer son identité séparée perdurait en moi, fortement, et mon aspiration à une intégrité personnelle se manifestait par un sentiment de soulagement à la pensée qu'ils réémergeraient, et non par une peur à l'idée de ma propre disparition. En tout cas, mes souvenirs ne seraient pas effacés, et je n'avais pas le sentiment d'avoir des objectifs que l'un ou l'autre n'aurait pas désiré poursuivre. Je me voyais comme leur plus petit dénominateur commun plutôt que comme un *suresprit* en synergie. J'étais moins, et non plus, que la somme de mes parties. Ma raison d'être était strictement délimitée : goûter l'étrangeté de la situation pour Sian, et répondre à une question pour Michael. Quand le moment viendrait, je serais heureux de bifurquer et de reprendre les deux existences que je me rappelais et que j'appréciais.

Comment ressentais-je ma propre conscience ? Comme Michael ? Comme Sian ? Pour ce que je pouvais en dire, je n'avais pas subi de changements fondamentaux, mais alors même que je faisais ce constat, je commençais à me demander si j'étais apte à en juger. Est-ce que les *souvenirs* d'avoir été Michael, et *ceux* d'avoir été Sian, contenaient tellement plus que ce qu'ils auraient tous deux pu s'exprimer l'un à l'autre au travers des mots ? *Savais-je* vraiment quelque chose de la nature de leur existence, ou ma tête était-elle simplement remplie d'une description de seconde main, intime et détaillée, mais en dernière analyse aussi opaque que le langage ? Si mon esprit *était* radicalement différent, cette dissimilitude me serait-elle perceptible, ou l'acte d'évoquer mes souvenirs aurait-il pour effet de reformuler ceux-ci en termes familiers ?

Après tout, le passé n'était pas plus connaissable que le monde extérieur. Son existence même était aussi un acte de foi et, si on en acceptait la réalité, il pouvait lui aussi induire en erreur.

Je me pris la tête entre les mains, découragé. Je représentais ce qu'ils pouvaient faire de mieux et qu'était-il advenu de moi ? Les espérances de Michael restaient tout aussi raisonnables – et aussi peu démontrées – qu'auparavant.

*
* *

Au bout d'un moment mon humeur s'améliora. Au moins, la quête de Michael était-elle terminée, même si elle s'était soldée par un échec. Il n'aurait maintenant plus d'autre choix que de l'accepter et de passer à autre chose.

J'arpentai la pièce un moment en allumant et en éteignant la HV. Je commençais en fait à *m'ennuyer*, mais je n'allais pas gâcher huit heures et quelques milliers de dollars à m'asseoir pour regarder des feuillets.

Je songeai à diverses manières de saboter la synchronisation de mes deux copies. Il était inconcevable que Bentley ait pu faire coïncider les pièces et les corps si précisément qu'un ingénieur digne de ce nom ne puisse trouver quelque chose pour briser la symétrie. Un simple pile ou face aurait suffi, mais je n'avais pas de pièce. Lancer un avion en papier ? La très forte sensibilité du processus aux courants d'air ouvrait des perspectives prometteuses, mais le seul papier dont je disposais était l'Escher, et je ne pouvais me résoudre à cet acte de vandalisme. J'aurais pu fracasser le miroir et observer la forme et la taille des fragments, avec en prime une réponse à mes spéculations antérieures, mais au moment où je soulevai la chaise, je changeai soudainement d'avis. Deux ensembles contradictoires de souvenirs à court terme m'avaient déjà suffisamment dérouté pendant les quelques minutes de privation sensorielle ; pendant plusieurs heures d'interaction avec un environnement physique, cela pourrait être complètement invalidant. Il était préférable de reporter ça au moment où j'aurais désespérément besoin de distractions.

De sorte que je m'allongeai sur le lit et me mis à ce que la plupart des clients de Bentley finissaient probablement par faire.

Au moment de la fusion, Sian et Michael avaient tous deux craint pour leur intimité. Pour compenser, voire même pour se défendre, chacun avait émis des déclarations mentales de franchise, pour que l'autre ne pense pas qu'il avait quelque chose à cacher. Leur curiosité avait également été ambivalente :

ils avaient voulu se *comprendre* l'un l'autre, mais en évitant bien sûr d'être indiscrets.

Toutes ces contradictions continuaient en moi mais là, les yeux fixés sur le plafond à essayer de ne pas regarder l'horloge pendant au moins trente secondes, je n'avais pas vraiment de décision à prendre. Quoi de plus naturel que de laisser mon esprit vagabonder, de leurs points de vue respectifs, le long de leur vie commune.

Ce fut une réminiscence très bizarre. Presque tout semblait en même temps vaguement surprenant et complètement familier, comme une crise prolongée de déjà vu. Ce n'était pas qu'ils se fussent souvent délibérément menti sur des choses importantes, mais tous ces mensonges innocents, ces dissimulations de ressentiments futiles, ces tromperies nécessaires, louables, indispensables, affectueuses, qui les avaient maintenus ensemble malgré leurs différences, tout cela emplissait ma tête d'un nuage de trouble et de désenchantement.

Ce n'était en aucune manière une conversation ; je n'avais pas une personnalité multiple. Sian et Michael n'étaient tout simplement pas là pour se justifier, s'expliquer, se remettre à mentir à l'autre avec les meilleures intentions du monde. Peut-être aurais-je dû essayer de faire tout ça à leur place, mais j'étais en permanence incertain de mon rôle, incapable de me positionner. Alors je restai là, paralysé par la symétrie, et je laissai couler leurs souvenirs.

Après ça, le temps passa si vite que je n'eus pas l'occasion de briser le miroir.

*
* *

Nous essayâmes de rester ensemble.
Une semaine.

Conformément à la loi, Bentley avait fait une sauvegarde de nos cristaux avant l'expérience. Nous aurions pu y revenir – et lui demander de nous expliquer *pourquoi* – mais l'auto-aveuglement n'est un choix facile que s'il est fait à temps.

Nous ne pouvions pardonner à l'autre, puisqu'il n'y avait rien à pardonner. Nous n'avions rien fait que l'autre ne puisse comprendre, et même auquel il ne puisse souscrire, autrement que complètement.

Nous nous connaissions trop bien, c'était tout. Jusque dans le moindre détail de merde le plus microscopique. Ce n'était pas que la vérité fit mal ; ça n'était plus le cas. Mais elle nous anesthésiait. Elle nous étouffait. Nous ne nous connaissions pas l'un l'autre comme nous nous connaissions nous-mêmes, c'était pire que ça. Dans le moi, les détails se fondent dans les processus mêmes de la pensée ; l'auto-analyse est possible mais elle demande un effort important. Notre dissection mutuelle ne demandait en revanche aucun effort ; elle était l'état naturel dans lequel nous tombions en présence l'un de l'autre.

Nous avions fait éclater notre coquille, mais ce n'était pas notre âme que nous avions ainsi révélée. Sous cette enveloppe nous n'arrivions à discerner que des rouages en train de tourner.

Et maintenant, je savais que ce que Sian avait toujours surtout recherché chez un amant : l'étrange, l'inconnaissable, le mystérieux, l'opaque. Pour elle, tout l'intérêt d'être avec quelqu'un d'autre était ce sentiment d'affronter l'*altérité*. Sans ça, pensait-elle, autant se parler à soi-même.

Je découvris que je partageais maintenant cette opinion, un changement dont je ne désirais pas vraiment approfondir l'origine... mais bon, j'avais toujours su qu'elle avait la personnalité la plus forte ; j'aurais bien dû me douter que *quelque chose* déteindrait sur moi.

Ensemble, c'était exactement comme si nous étions seuls ; alors quel autre choix avions-nous que de nous séparer ?

L'éternité est trop longue pour être affrontée en solitaire.

Orbites instables dans la sphère des illusions

*traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

Je me sens toujours plus en sécurité quand je couche sur l'autoroute – ou du moins, sur les tronçons qui se trouvent dans des zones de quasi-équilibre entre les attracteurs environnants. Avec nos sacs de couchage soigneusement disposés le long des lignes blanches presque effacées qui séparent les voies en direction du nord – peut-être l'effet d'une faible pointe de géomancie venant de Chinatown, pas tout à fait submergée par l'influence de l'humanisme scientifique de l'est, du Judaïsme libéral de l'ouest et d'une sorte d'hédonisme anti-intellectuel et violemment anti-spirituel du nord –, je peux fermer les yeux sans risque en sachant que Maria et moi n'allons pas nous réveiller en croyant, de tout notre cœur et irrévocablement, à l'inaugurabilité papale, à la conscience de Gaïa, aux pseudo-illuminations induites par la méditation ou aux miraculeux pouvoirs de guérison de la réforme fiscale.

De sorte que lorsque je me réveille, le soleil déjà haut sur l'horizon – et Maria partie – je ne panique pas. Aucune foi, aucune vision du monde, aucun système de croyances, aucune culture n'avait pu profiter de la nuit pour s'avancer et la ravir. Les frontières des bassins d'attraction sont bien sûr mouvantes, gagnent et perdent quotidiennement quelques dizaines de mètres, mais il est très improbable que l'une d'elles ait pu pénétrer si loin dans notre précieuse friche d'anomie et de doute. Je ne comprends pas pourquoi Maria serait partie en me laissant derrière sans un mot – mais elle fait des choses, de temps à autre, qui me semblent tout à fait inexplicables. Et vice-versa. Même après une année de vie commune, des mystères demeurent encore.

Je ne panique pas – mais je ne traîne pas non plus. Je ne veux pas rester trop loin derrière. Je me lève, m'étire et m'interroge sur la direction qu'elle a bien pu prendre ; à moins que les conditions locales aient changé depuis son départ, me demander où je désire aller moi-même devrait revenir au même.

On ne peut pas lutter contre les attracteurs, ou leur résister – mais on peut manœuvrer délicatement entre eux, naviguer à travers les contradictions. La manière la plus facile de se mettre en route, c'est de choisir un attracteur puissant mais moyennement éloigné pour prendre de la vitesse... en prévoyant d'être dévié à la dernière minute par une influence contraire.

Le choix du premier attracteur – la croyance à laquelle on feint de se rendre – reste toujours une affaire délicate. Parfois c'est presque littéralement comme de *sentir le vent*, comme de suivre une piste ; d'autres fois, ça tourne à l'introspection pure, comme d'essayer de déterminer ses véritables croyances *personnelles*... et dans certains cas, l'idée même de faire une distinction entre ces deux états apparemment contradictoires semble un leurre. Bordel, ça c'est Zen – et c'est comme ça que ça m'apparaît en ce moment... ce qui répond en quelque sorte à la question. Ici, l'équilibre est délicat, mais une influence est marginalement plus importante. Les philosophies orientales sont indiscutablement plus attrayantes que leurs alternatives, de là où je me trouve – et la connaissance des raisons purement géographiques de cet état de fait ne l'en rend pas moins vrai. Je pissois sur la clôture métallique qui sépare l'autoroute de la voie ferrée, pour hâter sa dégradation, puis roule mon sac de couchage, tire une gorgée d'eau de ma gourde, soulève mon sac et me met en marche.

Une camionnette robotisée livrant du pain me dépasse à toute vitesse, et je maudis ma solitude : sans préparatifs élaborés, il faut au moins deux personnes rapides pour agir : l'une bloque le chemin du véhicule, l'autre dérobe la nourriture. Les vols induisent des pertes suffisamment faibles pour que les gens des attracteurs les tolèrent, semble-t-il ; on peut supposer que le coût des mesures de sécurité supplémentaires rend celles-ci sans intérêt – bien que les habitants de chacune de ces cultures à la morale monolithique aient sans aucun doute leurs « raisons », propres et spécifiques, de ne pas nous soumettre en nous affamant, nous les vagabonds amoraux. Je sors une carotte rachitique que j'ai déterrée dans un des jardins potagers où je suis passé la nuit dernière ; ça me fait un petit-déjeuner piteux mais, pendant que je la mâchonne, je pense aux petits pains que

je vais voler quand je serai de nouveau avec Maria, et ce plaisir anticipé éclipse presque le goût fade et ligneux du présent.

L'autoroute tourne doucement vers le sud-est. J'atteins un tronçon bordé d'usines désertes et de maisons abandonnées, et dans cette ambiance relativement silencieuse l'attraction de Chinatown, maintenant droit devant, devient plus forte et plus nette. « Chinatown »... Cette appellation facile a toujours été une simplification abusive, bien sûr ; avant la Fusion, le secteur renfermait au moins une douzaine de cultures différentes, des Coréens aux Cambodgiens et des Thaïs aux habitants de Timor, en plus des Chinois de Hong-Kong et de Malaisie... ainsi que plusieurs variétés de toutes les religions, du bouddhisme à l'Islam. Toute cette diversité a maintenant disparu, et l'amalgame homogène qui s'est finalement stabilisé aurait sans doute semblé profondément bizarre à un individu habitant le quartier avant les événements. Les résidents actuels, bien sûr, ont l'impression que ce curieux hybride leur va parfaitement ; c'est la définition de la *stabilité*, la raison même de l'existence des attracteurs. Si j'entrais tout droit dans Chinatown, je me retrouverais non seulement à partager les valeurs et les croyances locales, mais encore parfaitement heureux de rester ainsi pour le reste de mon existence.

Je ne m'attends cependant pas à y entrer tout droit – pas plus à ce que la Terre fonce directement dans le Soleil. Cela fait presque quatre années depuis la Fusion, et aucun attracteur ne m'a encore capturé.

*

* *

J'ai entendu des douzaines d'« explications » aux événements de cette journée, mais je les trouve toutes également suspectes en raison de leur ancrage dans la vision du monde propre à chaque attracteur. Une manière de voir les choses, pour moi, c'est parfois de considérer que, le 12 janvier 2018, la race humaine doit avoir franchi une sorte de seuil insoupçonné – de population globale, peut-être – et souffert un brusque et irréversible changement d'état psychique.

Télépathie n'est pas le mot juste pour ce qui s'est passé ; après tout, personne ne s'est retrouvé noyé dans un déluge de bavardages mentaux ; personne n'a subi la torture d'une surcharge empathique. Le monologue ordinaire de la conscience est resté confiné à l'intérieur de nos crânes ; notre intimité mentale quotidienne est restée inviolée. (Ou peut-être, comme certains l'ont suggéré, l'intimité mentale de tous a-t-elle été violée si profondément que la somme de nos pensées fugaces forme une couverture de bruit blanc amorphe tout autour de la planète, que le cerveau filtre sans effort.)

En tout cas, et quelle qu'en soit la raison, les continuels petits drames ordinaires dont est tissée la vie intérieure des autres nous sont toujours, heureusement, aussi inaccessibles... mais nos crânes sont devenus complètement perméables aux valeurs et aux croyances des autres, à leurs convictions les plus profondes.

Tout d'abord, cela se traduisit par le chaos à l'état pur. Mes souvenirs de l'époque sont confus et cauchemardesques ; j'errai dans la ville durant une journée et une nuit (je pense), à redécouvrir Dieu (ou un quelconque équivalent) toutes les six secondes ; je n'étais pas en proie à des visions, ni à des voix, mais j'étais ballotté de foi en foi par des forces invisibles d'une logique fantasmatique. Les gens circulaient dans un état de stupeur, effrayés et titubants – tandis que les idées se déplaçaient entre nous comme des éclairs. À une révélation en succédait une autre, contradictoire. Je voulais que ça s'arrête, vraiment – j'aurais prié pour que ça s'arrête, si Dieu était resté suffisamment longtemps le même pour me le permettre. J'ai entendu d'autres vagabonds comparer ces premières convulsions mystiques à des flashes de drogue, à des orgasmes, à être sans cesse, heure après heure, emporté et rejeté par des vagues de dix mètres – mais avec le recul, ça me fait penser à une crise de gastroentérite dont j'ai souffert une fois : une nuit fiévreuse de vomissements et de diarrhées interminables. Tous mes muscles, toutes mes articulations me faisaient souffrir, ma peau brûlait : je me sentais à l'article de la mort. Et chaque fois que je pensais ne plus avoir la force d'expulser quoi que ce soit d'autre de mon corps, un autre spasme me saisissait. Vers

quatre heures du matin, ma faiblesse paraissait positivement transcendante : le réflexe péristaltique me possédait comme une déité cruelle... mais en dernier ressort bienveillante. À l'époque, c'était l'expérience la plus religieuse que j'avais jamais vécue.

Partout dans la ville, des systèmes de croyances concurrents s'affrontaient pour obtenir allégeance, mutant et s'hybridant durant le processus – comme ces populations aléatoires de virus informatiques qu'on lâchait dans le temps les unes contre les autres pour démontrer des points subtils en théorie de l'évolution. Ou peut-être comme les conflits historiques entre ces mêmes croyances – sur des distances et des échelles de temps considérablement réduites par le nouveau mode d'interaction, et beaucoup moins sanglants maintenant que les idées pouvaient se livrer elles-mêmes bataille dans une arène purement mentale plutôt que d'employer des Croisés l'épée à la main ou des camps d'extermination. Ou encore comme un essaim de démons lâchés sur la Terre pour posséder tout le monde à l'exception des justes...

Le chaos ne dura pas. À certains endroits, ensemencés par une concentration de cultures et de religions comme on en trouvait avant la Fusion – et en d'autres endroits, par pur hasard – certains systèmes de croyances acquièrent le léger avantage, la masse critique qui leur permit de se répandre dans la mêlée environnante à partir d'un noyau de fidèles, et de capturer les populations limitrophes, désorganisées, là où aucun système de pensée dominant n'avait encore émergé. Plus ces attracteurs firent boule-de-neige en conquérant de nouveaux territoires, plus ils crûrent rapidement. Heureusement – dans cette ville, du moins – aucun attracteur ne put s'étendre sans rencontrer d'opposition : ils finirent tous tôt ou tard entravés par des voisins aussi puissants – ou confinés en raison du manque de population à la périphérie de la ville et sur certains territoires non résidentiels.

Une semaine après la Fusion, l'anarchie s'était plus ou moins cristallisée dans sa configuration actuelle ; pour quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'entre eux, les gens s'étaient déplacés – ou

avaient changé – jusqu'à ce qu'ils soient satisfaits d'être où – et qui – ils étaient.

Quant à moi, je me retrouvai entre les attracteurs – beaucoup m'influaient ; aucun ne me capturait – et j'ai réussi à rester en orbite depuis lors. S'il y a un truc, je dois l'avoir trouvé ; au fil des ans, les rangs des vagabonds se sont éclaircis mais un noyau d'entre nous demeure libre.

Au début les gens des attracteurs envoyait des hélicoptères robotisés répandre sur la ville des brochures prônant leurs métaphores respectives des événements – comme si une analogie bien choisie pour le désastre avait pu être suffisante pour leur gagner des convertis ; certains mirent du temps à comprendre que l'écrit avait été rendu obsolète en tant que vecteur d'endoctrinement. De même que les techniques audiovisuelles – ce qui n'a pas encore pénétré dans toutes les têtes. Il n'y a pas si longtemps, sur un poste de télévision à piles dans une maison abandonnée, Maria et moi étions tombés sur une émission d'un réseau d'enclaves rationalistes ; elle montrait une soi-disant « simulation » de la Fusion sous la forme d'une danse de pixels colorés qui s'entre-dévoraient selon des règles mathématiques simples. Le commentateur jargonnait à propos de systèmes auto-organisés – et hop, avec la magie d'une analyse rétrospective, les étincelles de couleur évoluaient rapidement vers un motif familier de cellules hexagonales, isolées par des espaces d'obscurité (déserts à l'exception de la présence à peine visible de quelques minuscules points sans importance ; nous nous demandions lesquels étaient censés *nous* représenter.)

Je ne sais pas comment les choses auraient tourné s'il n'y avait pas eu une infrastructure préexistante de robots et de télécommunications pour permettre aux gens de vivre et de travailler sans voyager en dehors de leurs propres bassins – les régions où l'on était sûr de retourner vers l'attracteur central –, qui ne mesurent pour la plupart qu'un ou deux kilomètres de large. (En fait, il doit y avoir de nombreux endroits où cette infrastructure n'était pas présente mais je ne suis pas vraiment raccordé au village global, ces dernières années, de sorte que je ne sais pas comment ils s'en sont tirés.) Vivre en marge de cette

société me rend encore plus dépendant de sa richesse que ceux qui habitent ses multiples centres ; je suppose donc que je devrais être heureux que la plupart des gens se contentent du *statu quo* – et je suis certainement ravi qu'ils puissent coexister en paix, commerçer et prospérer.

Je préfère mourir que de les rejoindre, c'est tout.
(Ou du moins, c'est vrai ici et maintenant.)

*
* *

Le truc, c'est de ne pas s'arrêter, de conserver une dynamique. Les régions parfaitement neutres n'existent pas – ou s'il y en a, elles sont trop petites pour qu'on les trouve, probablement trop exiguës pour qu'on y habite, et elles dériveraient presque certainement à mesure que les conditions dans les bassins évolueraient. *Suffisamment neutre*, c'est acceptable pour une nuit, mais si j'essayais de vivre au même endroit jour après jour, semaine après semaine, l'attracteur qui aurait le plus léger avantage finirait, quel qu'il soit, par prendre un ascendant sur moi.

Une dynamique, et de la confusion. Qu'il soit ou non vrai que nous n'avons pas à endurer les voix intérieures des autres parce qu'une telle quantité de bavardage non corrélé s'annule, mon objectif est justement d'obtenir ce même résultat avec les parties les plus résistantes, les plus cohérentes, les plus pernicieuses du signal. Au centre de la Terre, il n'y a pas de doute que de la somme de toutes les croyances humaines résulte un bruit pur et sans danger ; ici à la surface, cependant, où il est impossible d'être équidistant de tout le monde, je dois continuer à bouger pour me rapprocher le plus possible de cette moyenne inoffensive.

De temps à autre, je rêvasse et je me vois partir vers la campagne pour y vivre dans une solitude superbe et lucide près d'une ferme robotisée, volant l'équipement et les fournitures dont j'aurais besoin pour faire pousser ma nourriture. *Avec Maria* ? Si elle vient ; elle dit parfois oui parfois non. À dix reprises nous nous sommes dit que nous allions entreprendre le

voyage – mais nous n'avons toujours pas découvert la sortie de la ville, l'itinéraire qui nous permettrait de la quitter en passant à distance suffisante des attracteurs environnants sans être à nouveau défléchis vers le centre. Cette sortie doit exister. Il ne nous reste qu'à la trouver – et il n'est pas étonnant que les rumeurs colportées par les autres vagabonds se soient toutes révélées infructueuses : les seules personnes qui sauraient avec certitude comment quitter la ville sont celles qui sont tombées sur le bon chemin et sont réellement parties, sans laisser de rumeurs ou d'indices derrière elles.

Parfois, cependant, je m'arrête brusquement au milieu de la route pour me demander ce que je « veux réellement » :

M'échapper dans la campagne, et me perdre dans le silence de mon âme muette ?

Abandonner cette errance vaine et rejoindre la *civilisation* ? Pour l'amour de la prospérité, de la stabilité, de la certitude : s'absorber et être absorbé dans un ensemble élaboré de mensonges auto-affirmés ?

Ou continuer d'orbiter ainsi jusqu'à ma mort ?

La réponse dépend, bien sûr, de l'endroit où je me trouve.

*

* *

D'autres camionnettes robotisées me dépassent mais je ne leur accorde plus un regard. Je me représente ma faim comme un objet – un autre poids à charrier, pas beaucoup plus lourd que mon paquetage – et elle s'estompe graduellement. Je laisse mon esprit se vider ; je ne pense à rien d'autre qu'au soleil de ce matin naissant sur mon visage, et au plaisir de la marche.

Après un moment une étonnante clarté commence à m'envahir ; une tranquillité profonde en même temps qu'un puissant sentiment de compréhension. Ce qui est étrange, c'est que je n'ai aucune idée de ce qu'est ce que je crois *comprendre* ; je ressens le plaisir d'une prise de conscience, sans cause apparente et sans le moindre espoir de répondre à la question : *conscience de quoi* ? Le sentiment persiste néanmoins.

Je pense que toutes ces années, j'ai parcouru des trajectoires circulaires, et où cela m'a-t-il mené ?

À cet instant. À cette occasion de faire mes premiers vrais pas sur le chemin de la lumière.

Et tout ce que j'ai à faire c'est de continuer à marcher, tout droit.

Pendant quatre ans j'ai suivi un *tao* factice – poursuivi une illusion de liberté, lutté pour le plaisir de la lutte – mais maintenant je comprends comment transformer ce voyage en...

En quoi ? En raccourci vers l'enfer ?

« L'enfer » ? Ça n'existe pas. Il n'y a que le *samsara*, l'engrenage sans fin des désirs. Que la futilité de l'effort. Ma compréhension est pour l'heure obscurcie – mais je sais que si j'avance encore de quelques pas, la vérité m'apparaîtra bientôt dans toute sa clarté.

Pendant quelques secondes, je reste paralysé par l'indécision – transpercé par un pur effroi – mais, attiré par la possibilité de rédemption, je quitte alors l'autoroute, escalade la barrière et me dirige droit vers le sud.

Ces ruelles sont familières. Je passe devant une casse automobile remplie d'épaves blanchies par le soleil qui se liquéfient au ralenti, leur abandon ayant amorcé l'auto-dégradation des châssis en plastique ; un sex-shop plein de vidéos pornos et d'aides sexuelles, la façade intacte, l'intérieur obscur, une odeur de tapis en décomposition et de merde de souris ; une salle d'exposition de moteurs de hors-bord, dans laquelle les plus récents modèles à piles combustibles fièrement présentés – ils datent de quatre ans – ressemblent déjà à des reliques bizarres d'un autre siècle.

Puis un mélange enivrant de nostalgie et de déjà vu m'assaille à la vision de la flèche de la cathédrale surplombant toute cette misère. En dépit de tout, une partie de moi-même se sent comme un vrai Fils Prodigue, de retour à la maison pour la première fois – pas simplement de passage pour la cinquantième. Je marmonne des prières et des phrases de dogme, des formules étrangement rassurantes réveillées par des souvenirs de mon dernier périhélie.

Bientôt, seule une chose m'intrigue : comment avais-je pu connaître l'amour parfait de Dieu – et puis m'en être allé ? C'est impensable. *Comment avais-je pu lui tourner le dos ?*

J'arrive à une rangée de maisons en parfait état ; je sais qu'elles sont inhabitées mais ici, à la frontière, les robots du diocèse tondent les pelouses, ramassent les feuilles, peignent les murs. Quelques pâtés de maisons plus loin vers le sud-ouest, et je ne tournerai plus jamais le dos à la vérité. Je me dirige joyeusement dans cette direction.

Presque joyeusement.

Le seul problème, c'est que... avec chaque pas vers le sud il devient plus difficile d'ignorer le fait que les Écritures – sans parler du dogme catholique – sont remplies de grotesques erreurs factuelles et logiques. Pourquoi une révélation faite par un Dieu d'amour et de perfection devrait-elle être un pot-pourri de menaces et de contradictions ? Pourquoi devrait-elle offrir une vue si imparfaite et confuse de la place de l'humanité dans l'univers ?

Des erreurs factuelles ? Il avait fallu choisir des métaphores cohérentes avec la vision du monde de l'époque ; Dieu aurait-il dû laisser l'auteur de la Genèse perplexe devant les détails du Big Bang et de la nucléosynthèse primordiale ? *Contradiction* ? Des tests de la foi – et de l'humilité. Comment puis-je être arrogant au point de comparer mes misérables capacités de raisonnement au Verbe du Tout-Puissant ? Dieu transcende tout, y compris la logique.

Surtout la logique.

Ça ne va pas. Des naissances virginales ? Des miracles avec des petits pains et des poissons ? La résurrection ? De simples fables poétiques, qui ne doivent pas être prises littéralement ? Si c'est le cas, néanmoins, que reste-t-il à part quelques homélies bien intentionnées et beaucoup d'effets théâtraux pompeux ? Si Dieu s'est *vraiment* fait homme, a souffert, est mort puis a ressuscité pour me sauver, alors je Lui dois tout – mais si c'est simplement une belle histoire, alors je peux aimer mon prochain avec ou sans doses régulières de pain et de vin.

Je vire vers le sud-est.

La vérité sur l'univers (ici) est infiniment plus étrange, et infiniment plus grandiose : elle réside dans les Lois de la Physique, qui se sont Connues Elles-mêmes par l'intermédiaire de l'humanité. Notre destinée et notre finalité sont encodées dans la constante de structure fine et dans la valeur de la densité oméga. La race humaine – quelle que soit sa forme, robotisée ou organique – continuera de progresser pendant les dix prochains milliards d'années, jusqu'à ce qu'elle donne naissance à l'hyperintelligence qui sera la *cause* du Big Bang dont les paramètres satisferont très précisément les conditions nécessaires à notre accession à l'existence.

Si nous ne disparaîssons pas dans les quelques prochains millénaires.

Auquel cas d'autres créatures intelligentes accompliront cette tâche. L'identité du porteur du flambeau n'a pas d'importance.

Exactement. Rien de tout cela n'a d'importance. Pourquoi m'intéresserais-je à ce qu'une civilisation de posthumains, de robots ou d'extraterrestres fera ou ne fera pas dans dix milliards d'années ? Qu'est-ce que toute cette merde grandiose a à voir avec moi ?

*

* *

J'aperçois enfin Maria, à quelques pâtés de maisons devant moi – et comme sur un signal l'attracteur existentialiste de l'ouest me détourne fermement des banlieues du baroque cosmique. J'allonge le pas, mais légèrement – il fait trop chaud pour courir mais, surtout, une accélération soudaine peut déclencher des effets secondaires curieux, amener des revirements philosophiques inattendus.

Comme je me rapproche, elle se retourne au son de mes pas.

« Salut, dis-je.

— Salut. »

Elle ne semble pas particulièrement ravie de me voir – mais, bon, ce n'est pas exactement un endroit pour les effusions.

Je me mets à côté d'elle et adopte son rythme. « Tu es partie sans moi. »

Elle hausse les épaules. « J'avais envie d'être seule un moment. Je voulais réfléchir. »

Je ris. « Si tu voulais *réfléchir*, tu aurais dû rester sur l'autoroute.

— Il y a un autre site devant nous. Dans le parc. Il est tout aussi bien. »

Elle a raison – bien que maintenant je sois là pour le lui gâcher. Je me demande pour la millième fois : *pourquoi est-ce que je veux que nous restions ensemble* ? À cause de ce que nous avons en commun ? Mais nous en devons la plus grande partie au fait même que nous *soyons ensemble* – à prendre les mêmes chemins, à nous altérer mutuellement par notre proximité. En raison de nos différences, alors ? Pour ces moments occasionnels d'incompréhension mutuelle ? Mais plus nous restons ensemble, plus ce vestige de mystère s'amenuisera ; à orbiter chacun autour de l'autre, nous ne pouvons que finir dans une spirale réciproque qui signifiera la disparition de toutes nos différences.

Pourquoi, alors ?

La réponse franche (ici et maintenant) serait : nourriture et sexe – bien que demain, ailleurs, j'y repenserai sans doute et considérerai cette conclusion comme un mensonge cynique.

Je reste silencieux tandis que nous dérivons vers la zone d'équilibre. La confusion de ces dernières minutes résonne encore dans ma tête, en un satisfaisant mélange : l'enchaînement étourdissant de ces éiphanies tronquées a, de fait, abouti à leur annulation réciproque, ne laissant derrière elles qu'un vague sentiment de méfiance. Je me rappelle une école de pensée d'avant la Fusion qui proclamait – bien intentionnée autant que naïve, elle confondait louable tolérance et crédulité pure et simple – que *toutes les philosophies humaines* contenaient une part de vérité – et que, de plus, quand on se donnait la peine d'aller au fond des choses, elles parlaient toutes en réalité des mêmes « vérités universelles » et étaient toutes finalement *réconciliabiles*. Apparemment, aucun de ces œcuménistes mous n'avait survécu pour constater la

réfutation tangible de ses hypothèses ; je suppose qu'ils se sont tous convertis, trois secondes après la Fusion, à la fois, quelle qu'elle ait été, de leur plus proche voisin du moment.

« Magnifique ! » marmonne Maria avec colère.

Je lève la tête vers elle puis suis son regard. Le parc est maintenant en vue et si elle voulait être seule, il n'y aurait pas que moi à lui causer des problèmes. Plus d'une vingtaine d'autres vagabonds sont rassemblés à l'ombre. C'est rare, mais ça arrive ; les zones d'équilibre sont les parties d'orbite que nous parcourons le plus lentement ; j'imagine qu'il n'est donc pas surprenant qu'occasionnellement nous nous retrouvions encalminés au même endroit.

*

* *

Comme nous nous rapprochons, je remarque quelque chose de plus étrange : tout ce monde, étendu dans l'herbe, regarde dans la même direction. Regarde quelque chose – ou quelqu'un – caché par les arbres.

Quelqu'un. Une voix féminine nous parvient, sans que nous puissions distinguer les mots à cette distance, mais avec un ton mélodieux. Confiant. Doux mais persuasif.

« Peut-être devrions-nous rester à l'écart, dit Maria avec nervosité. Il se peut que le point d'équilibre se soit déplacé.

— Peut-être. » Je suis aussi inquiet qu'elle – mais également intrigué. Je ne ressens pas une forte pression de la part des attracteurs locaux familiers – mais il est vrai que je ne peux pas être certain que ma curiosité elle-même ne soit pas une nouvelle accroche pour une ancienne idée.

« Et si on contournait juste la bordure du parc, dis-je. Nous ne pouvons ignorer ça ; nous devons savoir ce qui se passe. »

Si l'un des bassins environnants s'est élargi et a capturé le parc, garder nos distances avec l'oratrice ne préserve nullement notre liberté – ce ne sont pas ses mots, ou sa seule présence, qui peuvent nous nuire – mais Maria – qui sait tout cela, j'en suis certain – accepte ma « stratégie » de défense et hoche la tête en signe d'acquiescement.

Nous nous positionnons au milieu de la route qui longe le parc à l'est, sans effet notable. L'oratrice, que j'estime d'âge moyen, a tout d'un vagabond, des vêtements rigides de saleté à la coupe de cheveux sommaire en passant par la peau usée et la silhouette mince de l'éternel marcheur à moitié affamé. Seule la voix ne colle pas. Elle a mis en place un support comme un chevalet sur lequel elle a étendu une grande carte de la ville ; les cellules grossièrement hexagonales des bassins sont indiquées soigneusement par une palette de couleurs. Les gens s'échangeaient tout le temps des cartes comme ça, au début ; peut-être qu'elle est juste en train de faire étalage de son bien le plus précieux, en espérant l'échanger contre autre chose qui en vaille la peine. Je ne pense pas qu'elle ait beaucoup de chances ; à l'heure actuelle, je suis sûr qu'un vagabond se fie à sa propre image mentale du terrain idéologique.

Puis elle lève une baguette et suit une partie de quelque chose qui m'avait échappé : un délicat entrelacement de lignes bleues, tissé à travers les espaces séparant les hexagones.

« Mais ce n'est bien sûr pas accidentel, dit la femme. Nous ne sommes pas restés toutes ces années en dehors des bassins par pur hasard – ou même du simple fait de notre habileté. » Elle porte son regard au-delà de la foule, nous remarque, s'arrête un instant puis dit calmement : « *Nous avons été capturés par notre propre attracteur.* Il ne ressemble en rien aux autres – il n'est pas constitué d'un ensemble fixe de croyances, à un endroit précis – mais c'est quand même un attracteur ; il nous a attirés hors des orbites instables sur lesquelles nous nous trouvions. Je l'ai cartographié – en partie – et représenté aussi fidèlement que possible. Il se pourrait que le vrai détail en soit infiniment fin – mais même avec cette représentation grossière, vous devriez reconnaître des chemins que vous avez vous-mêmes foulés. »

Je fixe la carte. De cette distance, il est impossible de suivre individuellement les fils bleus ; je vois qu'ils recouvrent le chemin que j'ai suivi avec Maria ces derniers jours, mais...

« Vous avez griffonné beaucoup de lignes entre les bassins, s'exclame un vieil homme. Qu'est-ce que ça prouve ?

— Pas entre *tous* les bassins. » Elle touche la carte à un endroit. « Est-ce que l'un d'entre vous est déjà allé là ? Ou là ? Ou là ? Non ? Et là ? *Et pourquoi non ?* Ce sont tous de larges corridors entre attracteurs — ils semblent aussi sûrs que les autres. Alors pourquoi ne sommes-nous jamais allés à ces endroits ? Pour la même raison qui fait que personne dans les attracteurs fixes ne s'y est rendu : ils ne sont pas dans notre territoire ; ils ne font pas partie de notre propre attracteur. »

Je sais qu'elle raconte n'importe quoi, mais rien que cette phrase suffit à me paniquer, à me rendre claustrophobe. *Notre propre attracteur*. Nous avons été capturés par *notre propre attracteur*. Je parcours le bord de la ville sur la carte ; la ligne bleue ne s'en approche jamais. En fait, elle ne s'éloigne pas plus du centre que je n'ai réussi à le faire moi-même...

Et qu'est-ce que ça prouvait ? Seulement que cette femme n'avait pas eu plus de chance que moi. Si elle avait échappé à la ville, elle ne serait pas ici à proclamer que la fuite était impossible.

« Vous avez tracé vos propres trajectoires, dit une femme dans la foule — visiblement enceinte. C'est tout. Vous êtes restée hors de danger — je le suis restée moi aussi — ; nous connaissons tous les endroits à éviter. C'est tout ce que vous nous dites. C'est tout ce que nous avons en commun.

— Non ! » L'oratrice indique de nouveau une partie de la ligne bleue. « Voilà *ce que nous sommes*. Pas des nomades sans but ; nous sommes le peuple de cet attracteur étrange. Nous possédons une identité — une unité — après tout. »

De la foule proviennent des rires, et quelques insultes peu suivies. Je chuchote à Maria : « Tu la connais ? Tu l'as déjà vue ?

— Je n'en suis pas certaine. Je ne pense pas.

— C'est sûr que non. C'est évident. C'est une sorte de robot évangéliste...

— On ne dirait pas.

— *Rationaliste*. Pas chrétien ou mormon.

— Les rationalistes n'envoient pas d'évangélistes.

— Non ? *Cartographier des attracteurs étranges* ; si ce n'est pas du jargon rationaliste, qu'est-ce que c'est ? »

Maria hausse les épaules. « Bassins, attracteurs – ce sont des mots rationalistes, mais tout le monde les utilise. Tu connais le dicton : le Diable fait la meilleure musique ; les rationalistes ont le meilleur jargon. Les mots doivent bien venir de quelque part.

— Je bâtirai mon église sur du sable, dit la femme. Et je ne demanderai à personne de me suivre – et pourtant, vous le ferez. Vous le ferez tous.

— Partons », dis-je. Je prends Maria par le bras, mais elle se libère d'un geste brusque.

« Pourquoi un refus si violent ? Peut-être qu'elle a raison.

— Est-ce que tu es folle ?

— Tous les autres gens ont un attracteur – pourquoi pas nous ? Et plus étrange que les leurs. Regarde-le : c'est la plus jolie chose de la carte. »

Je secoue la tête, horrifié. « Comment peux-tu dire ça ? Nous sommes restés *libres*. Nous avons lutté tellement fort pour rester libres. »

Elle hausse les épaules. « Peut-être. Ou peut-être que nous avons été capturés par ce que tu appelles liberté. Peut-être que nous n'avons plus besoin de lutter. Est-ce que c'est si mal ? Si nous faisons ce dont nous avons envie, de toute façon, qu'est-ce que ça peut faire ? »

*

* *

Tout simplement, la femme entreprend de ranger son chevalet tandis que la foule des vagabonds commence à se disperser. Personne ne semble très affecté par ce bref sermon ; tous reprennent calmement l'orbite de leur choix.

« Les gens des bassins font *ce qu'ils veulent*. Je ne veux pas être comme eux », dis-je.

Maria rit « Ce n'est pas le cas, tu peux me croire.

— Non, tu as raison : ils sont riches, gras et contents d'eux ; je suis affamé, fatigué et désemparé. Et pour quoi ? Pourquoi est-ce que je vis de cette manière ? Ce robot essaye de m'enlever la seule chose qui fasse que ça en vaille la peine.

— Ah ouais ? Eh bien, je suis fatiguée et j'ai faim, moi aussi. Et peut-être qu'avec un attracteur à moi, *ça en vaudra la peine*.

— *Comment ?* » J'émets un rire sarcastique. « Tu le vénéreras ? Tu lui adresseras des prières ?

— Non. Mais je n'aurai plus peur. Si nous avons vraiment été capturés – si la manière dont je vis est stable, après tout – alors un mauvais pas n'aura pas d'importance : nous serons ramenés vers notre propre attracteur. Nous n'aurons plus à redouter que la moindre erreur nous fasse déraper vers l'un des bassins, Si c'est vrai, est-ce que ce n'est pas une nouvelle réjouissante ? »

Je secoue la tête avec énervement. « C'est des conneries – et des conneries dangereuses. Rester à l'extérieur des bassins est un talent, un don. Tu le sais. Nous naviguons dans des passes, prudemment, en gardant les forces opposées à l'équilibre...

— Ah oui ? J'en ai assez de me sentir comme une équilibriste sur sa corde raide.

— En avoir *assez* de quelque chose ne lui enlève pas son caractère de vérité ! Ne vois-tu rien ? Elle *veut* endormir notre vigilance ! Plus nombreux nous serons à penser que rester en orbite est facile, plus nombreux nous finirons captifs des bassins... »

Je suis distrait par la vision de la prophétesse soulevant ses affaires et s'en allant. « Regarde-la, dis-je. C'est peut-être une imitation parfaite... mais c'est un robot, une imposture. Ils ont enfin compris que leurs brochures et leurs machines prêcheuses ne marcheraient pas ; alors ils ont envoyé un automate nous raconter des histoires sur notre liberté.

— Prouve-le, dit Maria.

— Quoi ?

— Tu as un couteau. Si c'est un robot, rattrape-le, arrête-le et fais-lui une incision. Prouve-le. »

La femme, le robot, traverse le parc dans la direction du nord-ouest, en s'éloignant de nous.

« Tu me connais, dis-je. Je ne pourrais jamais faire ça.

— Si c'est ce que tu dis, elle ne sentira rien.

— Mais elle a l'air humaine. Je ne pourrais pas le faire. Je ne pourrais pas planter un couteau dans une imitation parfaite de chair humaine.

— Parce que tu sais que ce n'est pas un robot. Tu sais qu'elle dit la vérité. »

Une partie de moi-même est simplement heureuse de se disputer avec Maria, pour le plaisir d'affirmer notre différence – mais une autre trouve ses paroles trop pénibles pour les laisser sans réponse.

J'hésite un moment, puis pose mon sac et traverse le parc en courant vers la prophétesse.

Elle se retourne en m'entendant et cesse d'avancer. Il n'y a personne d'autre dans les environs. Je m'arrête à quelques mètres d'elle et reprends mon souffle. Elle me considère avec une curiosité patiente. Je la regarde fixement et me sens de plus en plus ridicule. Je ne peux pas lui porter un coup de couteau. Il se pourrait qu'elle ne soit pas un robot, après tout... seulement un vagabond avec des idées étranges.

« Vous vouliez me demander quelque chose ? » dit-elle.

Presque sans réfléchir, je lâche : « Comment savez-vous que personne n'a jamais quitté la ville ? Comment pouvez-vous être si sûre que ça n'est jamais arrivé ? »

Elle secoue la tête. « Je n'ai pas dit cela. Pour moi, l'attracteur ressemble à une boucle fermée. Quiconque ayant été capturé par lui ne pourrait pas s'en aller. Mais d'autres ont pu s'enfuir.

— *Quels* autres ?

— Ceux qui n'étaient pas dans le bassin de l'attracteur. »

Je fronce les sourcils, perdu. « Quel bassin ? Je ne parle pas des gens des bassins. Je parle de nous. »

Elle rit. « Je suis désolée. Je ne voulais pas parler de ceux qui mènent aux attracteurs fixes. Notre attracteur étrange a aussi un bassin : tous les points qui mènent à *lui*. Je ne sais pas quelle en est la forme : comme pour l'attracteur lui-même, le détail pourrait en être infiniment fin. Tous les points des espaces séparant les hexagones n'en feraient pas partie : certains doivent mener aux attracteurs fixes – c'est la raison pour laquelle certains vagabonds ont été capturés par eux. D'autres feraient partie du bassin de l'attracteur étrange. Mais d'autres encore...

— Quoi ?

— D'autres points pourraient mener à l'infini. À l'évasion.

— Quels points ? »

Elle hausse les épaules. « Qui sait ? Il pourrait y avoir deux points, à côté l'un de l'autre, le premier menant à l'attracteur étrange, le second – finalement – en dehors de la ville. La seule manière de le découvrir serait de partir de chacun des points, et de voir ce qui se passe.

— Mais vous avez dit que nous avions tous été capturés, déjà... »

Elle opine. « Après autant d'orbites, les bassins doivent s'être vidés dans leurs attracteurs respectifs, qui représentent la partie stable : les bassins mènent aux attracteurs, mais les attracteurs mènent à eux-mêmes. Ceux qui étaient destinés à échouer dans un attracteur fixe doivent maintenant s'y trouver – et ceux qui devaient quitter la ville l'ont déjà fait. Ceux d'entre nous qui sont encore en orbite demeureront ainsi. Nous devons comprendre cela, l'accepter, apprendre à vivre avec – et si cela signifie inventer notre propre foi, notre propre religion... »

Je saisirai son bras, sors mon couteau et l'égratigne rapidement au niveau de l'avant-bras. Elle glapit et se libère, puis plaque sa main sur la blessure. Un instant plus tard, elle l'enlève pour examiner les dégâts, et je vois le mince filet rouge sur le bras avec, un peu déformée, sa reproduction humide dans la paume.

« Espèce de dingue ! » hurle-t-elle en reculant.

Maria se rapproche de nous. La prophétesse, probablement de chair et de sang, s'adresse à elle : « Il est cinglé ! Débarrassez-moi de lui ! » Maria me prend par le bras puis, inexplicablement, se penche vers moi et me met sa langue dans l'oreille. J'éclate de rire. La femme fait un pas hésitant en arrière puis fait demi-tour et se hâte de s'éloigner.

— On ne peut pas parler d'une dissection, dit Maria, mais, en l'état, c'était en ma faveur. J'ai gagné. »

J'hésite puis feins de me rendre. « Tu as gagné. »

*

* *

À la tombée de la nuit nous nous retrouvons à nouveau sur l'autoroute ; cette fois à l'est du centre de la ville. Nous fixons le ciel au-dessus des silhouettes noires des tours de bureaux abandonnées, nos esprits légèrement embrouillés sous l'effet résiduel du rassemblement voisin d'astrologues, et nous mangeons notre prise du jour : une pizza végétarienne géante.

« Vénus s'est couchée, dit finalement Maria. Je crois que je vais aller dormir, maintenant. »

J'acquiesce. « Je vais attendre Mars. »

Des restes de la déferlante du jour dérivent dans mon esprit, plus ou moins au hasard, mais je peux toujours me rappeler la plus grande partie de ce que m'a dit la femme du parc.

Après autant d'orbites, les bassins doivent s'être vidés...

De sorte qu'à l'heure actuelle, nous avons tous été *capturés*. Mais – comment pouvait-elle le savoir ? Comment pouvait-elle en être sûre ?

Et si elle se trompait ? Si nous n'étions pas tous encore arrivés à notre lieu de repos final ?

Les astrologues disent que rien dans ces sordides illusions matérialistes et réductionnistes ne peut être vrai. À l'exception de celles qui concernent le destin. Nous aimons le destin. Le destin, c'est acceptable.

Je me lève et marche une douzaine de mètres vers le sud, pour neutraliser leur contribution. Puis je me retourne et regarde Maria dormir.

Il pourrait y avoir deux points, à côté l'un de l'autre, le premier menant à l'attracteur étrange, le second – finalement – en dehors de la ville. La seule manière de le découvrir serait de partir de chacun des points, et de voir ce qui se passe.

En ce moment, tout ce qu'elle a dit me semble un modèle rationaliste lourdement déformé et mal digéré. Et je m'accroche à l'espoir en m'appropriant une moitié de sa version, pour en jeter le reste. *Des métaphores qui mutent et s'hybrident, partout et toujours...*

Je me dirige vers Maria, m'accroupis et me penche pour l'embrasser à l'envers, tendrement, sur le front. Elle ne remue même pas.

Puis je prends mon paquetage et commence à descendre l'autoroute, croyant un instant que je sens le vide à l'extérieur de la ville m'atteindre par-delà tous les obstacles et venir me chercher.

FIN